SERMONS

DU PERE

BOURDALOUE,

de la Compagnie de JESUS.

POUR LE CARESME.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Aux dépens de Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsduper171602bour

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le Jeudi de la ſeconde Semaine : *Sur les Richeſſes.* page 1.
Pour le Vendredi de la ſeconde Semaine : *Sur l'Enfer.* 46.
Pour le Dimanche de la troiſiéme Semaine : *Sur l'Impureté.* 91.
Pour le Lundi de la troiſiéme Semaine : *Sur le Zéle.* 152.
Pour le Mercredi de la troiſiéme Semaine : *Sur la parfaite obſervation de la Loi.* 187.
Pour le Jeudi de la troiſiéme Semaine : *Sur la Religion & la probité.* 225.
Pour le Vendredi de la troiſiéme Semaine : *Sur la Grace.* 257.
Pour le Dimanche de la quatriéme Semaine : *Sur la Providence.* 302.

Pour le Lundi de la quatriéme Semaine : *Sur le Sacrifice de la Meſſe.* 338.
Pour le Mercredi de la quatriéme Semaine : *Sur l'Aveuglement Spirituel.* 375.
Pour le Jeudi de la quatriéme Semaine : *Sur la préparation à la Mort.* 410.
Pour le Vendredi de la quatriéme Semaine : *Sur l'éloignement de Dieu & le retour à Dieu.* 459.

SERMON

SERMON

POUR LE JEUDI

de la seconde Semaine.

Sur les Richesses.

Factum est autem ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem & dives, & sepultus est in inferno.

Or il arriva que le pauvre mourut, & qu'il fut emporté par les Anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, & il fut enseveli dans l'enfer. En saint Luc, ch. 16.

UN pauvre glorifié dans le ciel, & un riche enseveli dans l'enfer; un pauvre entre les mains des Anges, & un riche livré aux démons; un pauvre dans le sein de la béatitude, & un riche au milieu des flammes, n'est-ce pas, dit S. Augustin, un partage bien surprenant, & qui pourroit d'abord désespérer les riches, & enfler les pau-

vres ? Mais non, riches & pauvres, ajoûte ce saint Docteur, n'en tirez pas absolument cette conséquence. Car s'il y a des riches dans l'enfer, on y verra pareillement des pauvres : & s'il y a des pauvres dans le ciel, tous les riches n'en seront pas exclus. N'en cherchons point ailleurs la preuve que dans l'Evangile même du mauvais riche : & voyez Lazare qu'il méprisoit, & à qui il refusoit jusques aux miettes qui tomboient de sa table. C'est un pauvre, il est vrai, & ce pauvre est emporté par
August. les Anges ; *Quis sublatus est ab Angelis ? pauper* : mais où est-il emporté ? dans le sein d'Abraham ; de ce riche, qui selon le témoignage de l'Ecriture, possédoit des biens im-
Idem. menses : *Quò sublatus est ? in sinum Abrahæ.* Voilà donc tout à la fois dans le séjour de la gloire, & un riche & un pauvre, ou plutôt tous deux riches, & tous deux pauvres ; tous deux riches de Dieu & des trésors de la grace ; & tous deux pauvres de cœur & déta-
Idem. chés des biens de la terre : *Ambo Deo divites, ambo spiritu pauperes.* Et je vous dis ceci, mes Freres, conclut saint Augustin, afin que les pauvres ne condamnent pas témérairement les riches, & que les riches ne perdent pas si aisément toute espérance. Conclusion admirable, & contre le désespoir des uns, & contre la présomption des autres.

Il faut après tout convenir, Chrétiens,

que l'opulence eſt un plus grand obſtacle au ſalut, que la pauvreté ; & nous ſommes obligés de reconnoître que le Fils de Dieu a canoniſé les pauvres, & qu'il a frappé les riches de ſa malédiction. Nous ſçavons en quels termes il s'en eſt expliqué, & combien de fois il nous a fait entendre qu'il étoit, ſinon impoſſible, au moins très-difficile qu'un riche entrât dans le Royaume du ciel : *Quàm difficilè qui pecunias habent, introibunt in regnum Dei !* Or d'où peut venir cette extrême difficulté ? c'eſt de quoi je vais vous inſtruire après que nous aurons ſalué Marie, en lui diſant, *Ave, Maria.* Luc. 18.

DE toutes les idées que nous pouvons nous former du monde prophane, du monde perverti & corrompu, du monde réprouvé de Dieu, la plus juſte, ce me ſemble, eſt celle que nous en donne le bien-aimé Diſciple ſaint Jean, quand il nous dit, que tout ce qu'il y a dans le monde, n'eſt que concupiſcence de la chair, ou concupiſcence des yeux, ou orgueil de la vie. *Omne quod eſt in mundo, concupiſcentia eſt oculorum, concupiſcentia carnis, & ſuperbia vitæ.* Concupiſcence des yeux, qui inſpirant à l'homme un ſecret dégoût de ce qu'il a, lui fait déſirer & rechercher ce qu'il n'a pas. Orgueil de la vie, qui élevant l'homme au-deſſus de lui-même, lui donne du 1. Joan. 2.

mépris pour les autres, & lui fait même oublier Dieu. Concupiſcence de la chair, qui par le charme du plaiſir ſéduiſant la raiſon de l'homme, le rend eſclave de ſes ſens. Voilà, dit ſaint Auguſtin, les trois maladies contagieuſes qui ſe ſont répandues dans le monde, & qui en ont infecté les plus ſaines parties. Concupiſcence des yeux, ou envie d'avoir, qui eſt la racine de tous les maux, mais en particulier de l'injuſtice. Orgueil de la vie, qui eſt l'ennemi de la charité, & qui conduit juſques à l'impiété. Concupiſcence de la chair, d'où naiſſent les paſſions impures & d'où viennent les plus honteux excès. Or je trouve, Chrétiens, que les richeſſes, par l'abus que le monde en fait, ſervent de matiere à ces trois malheureuſes concupiſcences; & que la raiſon la plus générale, comme la plus naturelle, pourquoi les hommes ſont injuſtes, ſuperbes, ſenſuels, c'eſt qu'ils ſont riches ou qu'ils ont la paſſion de l'être.

Car pour vous expliquer mon deſſein & pour y mettre quelque ordre, je diſtingue avec ſaint Chryſoſtome, trois choſes dans les richeſſes; l'acquiſition, la poſſeſſion, & l'uſage. Sur quoi j'avance trois propoſitions, qui m'ont paru autant de vérités inconteſtables, & dont il ne tiendra qu'à vous de tirer de grands fruits pour la réformation de vos

mœurs. Car je dis que l'acquiſition des richeſſes dans la pratique du monde eſt communément une occaſion d'injuſtice ; ou ſi vous voulez, que le déſir d'acquérir des richeſſes, quand il n'eſt pas réglé par l'eſprit chrétien, eſt une diſpoſition prochaine à l'injuſtice ; & voilà l'effet de la concupiſcence des yeux : premiere vérité. Je dis que la poſſeſſion des richeſſes enfle naturellement une ame vaine, & que rien n'eſt plus propre à lui inſpirer ce que ſaint Jean appelle orgueil de la vie : ſeconde vérité. Enfin, je dis que c'eſt le mauvais uſage des richeſſes qui entretient dans un cœur l'amour du plaiſir, & qui fomente la concupiſcence de la chair : troiſiéme & derniere vérité. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, à ces trois points de morale. L'homme du ſiécle, injuſte, parce qu'il veut acquérir les biens de la terre : l'homme du ſiécle, orgueilleux, parce qu'il poſſéde les biens de la terre : l'homme du ſiécle, voluptueux, parce qu'il uſe mal des biens de la terre. Trois caractères du riche mondain qui vont partager ce diſcours. Mais à ces trois maux, quel reméde ? celui même que négligea le mauvais riche, je veux dire, l'aumône : car il ſuffit de bien comprendre l'obligation de l'aumône, pour être plus modéré dans le déſir des richeſſes, plus humble dans la poſſeſſion des richeſſes, plus ſaint dans l'uſage

des richeſſes. C'eſt tout le ſujet de votre attention.

1. PARTIE. IL étoit difficile que ſaint Jerôme, malgré toute ſon autorité, évitât la cenſure des riches du ſiécle, quand il a dit généralement, & ſans nulle modification, que tout homme riche eſt, ou injuſte dans ſa perſonne, ou héritier de l'injuſtice & de l'iniquité d'autrui : *Hieron.* *Omnis dives, aut iniquus eſt, aut heres iniqui.* Cette propoſition a paru dure & odieuſe ; quelques-uns même l'ont condamnée comme indiſcréte & fauſſe : mais je doute qu'en la condamnant, ils l'euſſent approfondie avec des lumiéres auſſi pures & un ſens auſſi ſolide & auſſi exact que ce Pere, dont un des caractères particuliers a été la ſcience & l'uſage du monde. Or plus on entre dans le ſecret & dans la connoiſſance du monde, plus on demeure perſuadé que ce ſaint Docteur a dû parler de la ſorte, & qu'en effet il y a peu de riches innocens, peu dont la conſcience doive être tranquille, peu qui ſoient exempts de la malédiction où il ſemble que cette propoſition les enveloppe. J'en appelle à votre expérience. Parcourez les maiſons & les familles diſtinguées par les richeſſes & par l'abondance des biens ; je dis, celles qui ſe piquent le plus d'être honorablement établies, celles où il paroît d'ailleurs de la probité & mê-

me de la religion ; ſi vous remontez juſqu'à la ſource d'où cette opulence eſt venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre dans l'origine & dans le principe, des choſes qui font trembler.

Sans autre recherche, que de ce qui a été ou de ce qui eſt même encore d'une notoriété publique ; à peine en pourriez-vous marquer, où l'on ne vous faſſe voir une ſucceſſion d'injuſtice, auſſi-bien que d'héritage ; c'eſt-à-dire, où la mauvaiſe foi d'un pere n'ait été, par exemple, le fondement de la fortune d'un fils ; où la friponnerie de l'un n'ait ſervi à enrichir l'autre ; où la violence de celui-ci n'ait fait l'élévation de celui-là. Et vous reconnoîtrez avec frayeur, que tel qui paſſe aujourd'hui pour homme équitable & droit, & pour poſſeſſeur légitime de ce que ſes ancêtres lui ont tranſmis, n'eſt pas moins chargé devant Dieu de leurs iniquités & de leurs crimes, qu'il eſt avantageuſement pourvû ſelon le monde de leurs revenus & de leurs tréſors : *Omnis dives, aut iniquus eſt, aut heres iniqui.*

Je ſçais, Chrétiens, quelles conſéquences s'enſuivent de-là. Je ſçais quels troubles & quels ſcrupules je répandrois dans les conſciences de tout ce qu'il y a de riches qui m'écoutent, ſi je les obligeois à creuſer le fond de cet abyſme, & à ſe faire parties contre eux-

mêmes, pour examiner jusqu'où va sur ce point leur obligation. Ou plutôt, je sçais de quelles erreurs la plupart des riches se laissent préoccuper, faussement convaincus que de quelque maniére qu'ayent été autrefois acquis les biens qu'ils possédent aujourd'hui, ce n'est point à eux de faire le procès à la mémoire de leurs peres; que d'exiger des enfans une telle discussion, c'est renverser l'ordre de la société; que les péchés, s'il y en a eu, sont personnels, & que malgré les doutes les plus violens, qui pourroient leur rendre suspecte la conduite de ceux à qui ils ont succédé, la bonne foi leur tient lieu d'une prescription sur laquelle ils ont droit de se reposer. Erreurs insoutenables dans les maximes de la vraie religion, & qui servent néanmoins de prétextes à tant de riches du monde pour étouffer tous leurs remords. Mais malheur à eux, si prévenus d'une aveugle cupidité qui les séduit, ils risquent dans un sujet si important les intérêts de leur salut; & malheur à moi, si par une lâche complaisance & pour ne pas troubler leur fausse paix, je dissimule ici des vérités, quoiqu'améres & fâcheuses, qui les doivent sauver.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, c'est un oracle prononcé par le Saint-Esprit, & vérifié par l'expérience de tous les siécles, que quiconque veut devenir riche, tombe dans les

piéges du démon, & s'engage en mille désirs non-seulement vains, mais pernicieux, qui le précipitent enfin dans l'abyſme de la perdition & de la damnation éternelle : *Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, & in laqueum diaboli, & desideria multa inutilia & nociva, quæ mergunt homines in interitum.* Ainſi l'a déclaré le grand Apôtre, dans ſa premiere Epître à Timothée. Sur quoi ſaint Chryſoſtome examinant en particulier quels ſont ces déſirs, & raiſonnant ſelon les principes de la morale & de la foi, obſerve que cette deſtinée malheureuſe & ce caractère d'injuſtice & de réprobation attaché aux richeſſes de la terre, vient de trois déſordres dont il eſt rare de ſe préſerver dans le ſoin d'acquérir. Appliquez-vous, s'il vous plaît, aux réflexions de ce Pere; elles ſont également ſenſibles & inſtructives. Car on veut être riche à quelque prix que ce ſoit; on veut être riche ſans ſe preſcrire de bornes; & on veut être riche en peu de tems. Trois déſirs capables de pervertir les Saints : trois ſources empoiſonnées de toutes les injuſtices dont le monde eſt rempli. Une ſimple expoſition va vous en faire connoître les funeſtes conſéquences & vous en découvrir la malignité. 1. Tim. 6.

On veut être riche : voilà la fin qu'on ſe propoſe, & à laquelle on eſt abſolument dé-

terminé. Des moyens, on en délibérera dans la suite : mais le capital est d'avoir, dit-on, de quoi se pousser dans le monde, de quoi faire quelque figure dans le monde, de quoi maintenir son rang dans le monde, de quoi vivre à son aise dans le monde ; & c'est ce que l'on envisage comme le terme de ses désirs. On voudroit bien y parvenir par des voies honnêtes, & avoir encore, s'il étoit possible, l'approbation publique : mais au défaut de ces voies honnêtes, on est secrettement disposé à en prendre d'autres, & à ne rien excepter pour venir à bout de ses prétentions. *O cives, cives, quærenda pecunia primùm est. Virtus post nummos.* C'est ce que disoit le Satyrique de Rome, reprochant à ses concitoyens la dépravation de leurs mœurs ; & pourquoi, reprend saint Augustin, n'écouterons-nous pas ces Sages du Paganisme, quand il s'agit de régler les nôtres ? O ames vénales & intéressées, s'écrioit ce Payen, voici l'indigne leçon que vous fait continuellement votre avarice, & que vous n'avez pas honte de suivre. La vertu après le bien : mais le bien avant toutes choses. Quand nous en aurons, dites-vous, nous penserons à l'étude de la sagesse : mais préférablement à la sagesse, il faut travailler à s'enrichir ; sans cela la sagesse même est méprisée & passe pour folie. C'est ainsi que vous

Horat.

raisonnez, & toute votre philosophie se réduit à cette damnable conclusion : *Rem, si possis, rectè : si non, quocumque modo, rem.* Idem. Faisons notre fortune, augmentons nos revenus, amassons du bien : du bien, si nous le pouvons, légitimement ; sinon, du bien, à quelque condition que ce puisse être : & aux dépens de tout le reste, du bien. Ainsi leur faisoit-il remarquer la corruption de leurs cœurs ; & ma douleur est que ces paroles prises dans toute leur énergie, conviennent encore aujourd'hui à un million de Chrétiens, qui semblent n'avoir point d'autre religion que celle-là : *Rem, si possis, rectè : si non, quocumque modo, rem.* Idem. On ne laisse pas de sentir une répugnance secrette à se servir de moyens honteux : mais avec cette répugnance que l'honneur inspire, & dont on ne se peut défaire, on a encore plus d'âpreté & plus d'avidité : & il arrive ce qu'ajoute saint Chrysostome, que le désir de la fin l'emporte sur l'injustice du moyen : *Si non, quocumque modo, rem.*

Or supposons un homme dans cette disposition : que ne fera-t-il pas ? & qui l'arrêtera ? quelle conscience ne fera-t-il pas en état de se former ? à quelle tentation ne se trouvera-t-il pas livré ? le scrupule de l'usure l'inquiétera-t-il ? le nom de confidence & de simonie l'étonnera-t-il ? manquera-t-il d'adresse pour

déguiser & pour pallier le vol ? sera-t-il en peine de chercher des raisons spécieuses, pour autoriser la concussion & la violence ? s'il est en charge & en dignité, rougira-t-il des émolumens sordides qu'il tire & qui décrient son ministère ? s'il est juge, balancera-t-il à vendre la justice ? s'il est dans le négoce & dans le trafic, se fera-t-il un crime de la fraude & du parjure ? si le bien d'un pupille lui est confié, craindra-t-il de le ménager à son profit ? s'il manie les deniers publics, comptera-t-il pour péculat tout ce qui s'y commet d'abus ? Non, mes chers Auditeurs, rien de tout cela ne sera capable de le retenir, ni souvent même de le troubler. Du moment qu'il veut s'enrichir, il n'y aura rien qu'il n'entreprenne, rien qu'il ne présume lui être dû, rien qu'il ne se croye permis. S'il est foible & timide, il sera fourbe & trompeur : s'il est puissant & hardi, il sera dur & impitoyable. Dominé par cette passion, il n'épargnera ni le prophane ni le sacré : il prendra jusques sur les autels. Le patrimoine des pauvres deviendra le sien : & s'il lui reste encore quelque conscience, il trouvera des Docteurs pour le rassûrer, ou plutôt il s'en fera. Il leur cachera le fond des choses ; il ne s'expliquera qu'à demi, & par ses artifices & ses détours il en extorquera des décisions favorables, & les rendra malgré eux

garans de ſon iniquité. Que le public s'en ſcandaliſe, il aura un conſeil dont il ſe tiendra sûr. Du moins, quoi qu'on en puiſſe dire, il parviendra à ſes fins. Il veut être riche, & il le veut abſolument : *Rem, rem, quocumque modo, rem.*

Non-ſeulement il le veut être, mais il le veut être ſans ſe preſcrire de bornes : autre déſir auſſi dangereux qu'il eſt déraiſonnable & inſenſé. Car où ſont aujourd'hui les riches, qui réglant leur cupidité par une ſage modération, mettent un point à leur fortune ? Où ſont les riches qui contens de ce qui ſuffit, & portant leurs penſées plus haut, diſent, C'eſt aſſez de biens ſur la terre ; il faut ſe pourvoir de ces tréſors céleſtes que ni le ver ni la rouille ne conſument point ? En vain on leur repréſente que ſe borner de la ſorte, c'eſt la marque la plus certaine d'un eſprit ſolide & judicieux. En vain on leur fait voir la folie d'un homme, qui n'ayant que des beſoins limités, a des déſirs immenſes & infinis ; ſemblables à celui dont parloit encore le même auteur prophane, qui n'ayant affaire que d'un verre d'eau voudroit le puiſer dans un grand fleuve, & non pas dans une fontaine. En vain leur dit-on avec l'Eccléſiaſte, que cette ardeur d'amaſſer & d'accumuler, n'eſt que vanité & affliction d'eſprit ; que dans la cupidité même, comme en toute autre choſe, il doit y avoir

une fin : & qu'un des châtimens de Dieu les plus visibles sur les riches avares, c'est que pour être dans l'opulence ils n'en craignent pas moins la pauvreté, & que plus ils ont acquis, plus ils veulent acquérir. En vain leur remontre-t-on qu'entassant toujours biens sur biens ils n'en sont dans le monde, ni plus aimés, ni plus estimés, ni plus honorés ; que la mesure nécessaire une fois remplie, ils n'en vivent pas du reste plus agréablement ni plus doucement, & que tout l'effet de ces grandes richesses est de leur attirer l'envie, l'indignation, la haine publique : tout cela ne les touche point. Brûlés d'une avare convoitise, ils se répondent secrettement, que tout est nécessaire dans le monde ; que rien, à le bien prendre, ne suffit ; qu'on n'en peut jamais trop avoir ; que les hommes ne valent & ne sont comptés que sur le pied de ce qu'ils ont ; qu'il est doux de cueillir en pleine moisson ; qu'il ne convient qu'à une ame timide, ou à une conscience foible, de fixer ses désirs. Maximes qui les endurcissent, & dont ils se laissent tellement prévenir que rien ne les peut détromper. Or figurez-vous quelles injustices cette passion effrénée traîne après soi. Imaginez-vous de quelles vexations, de quelles oppressions, de quelles concussions elle doit être accompagnée.

De-là vient que les Prophétes animés de

l'Esprit de Dieu, prononçoient de si terribles anathêmes contre cette faim dévorante : *Væ vobis qui conjungitis domum ad domum ; & agrum agro copulatis : numquid habitabitis vos soli in medio terræ?* Est-il rien de plus fort & de plus éloquent que ces paroles? Malheur à vous, qui joignez maison à maison, héritage à héritage ; malheur à vous dont le voisinage pour cela même est redouté, & qui des fonds les plus médiocres, par vos odieuses acquisitions, trouvez le secret de faire de grands & d'amples domaines : prétendez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre? Mais pourquoi, dit un riche, ne me fera-t-il pas permis d'accroître mon fonds ; & pourquoi payant bien ce que j'acquiers, & ne faisant tort à personne, n'aurai-je pas droit de m'étendre? Encore une fois, malheur à vous, *Væ vobis.* Malheur, parce que vouloir toujours s'étendre & ne nuire à personne, ce sont communément dans la pratique deux volontés contradictoires. Malheur, parce que ces accroissemens ont presque toujours été & seront presque toujours injustes, sinon envers celui dont vous achetez l'héritage, au moins envers ceux aux dépens de qui vous le payez. *Væ qui multiplicat non sua* : Malheur à l'homme qui veut sans cesse multiplier ses revenus, parce qu'en multipliant le sien, il y mêle infailliblement celui du prochain. *Væ qui con-* *Isaï. 5.* *Habac. 2.* *Ibidem.*

gregat avaritiam domui suæ, ut sit in excelso nidus ejus: Malheur à l'homme qui n'écoutant que son ambition & son avarice, forme toujours de nouveaux projets, & conçoit de hautes idées pour l'agrandissement de sa maison: pourquoi? admirez l'expression du Saint-
Ibidem. Esprit; *Quia lapis de pariete clamabit*, parce que les pierres mêmes dont cette maison est bâtie, crieront vengeance, & que le bois employé à la construire rendra témoignage
Ibidem. contre lui, *Et lignum quod inter junctturas ædificiorum est, respondebit.*

Enfin, on veut être riche en peu de tems; & parce qu'il n'y a que certains états, que certaines conditions & certains emplois, où par des voies courtes & abrégées, on puisse le devenir; contre tous les principes & toutes les regles de la prudence chrétienne, on ambitionne ces états, on recherche ces conditions, on se procure ces emplois. S'enrichir par une longue épargne ou par un travail assidu, c'étoit l'ancienne route que l'on suivoit dans la simplicité des premiers siécles: mais de nos jours on a découvert des chemins raccourcis & bien plus commodes. Une commission qu'on exerce, un avis qu'on donne, un parti où l'on entre, mille autres moyens que vous connoissez, voilà ce que l'empressement & l'impatience d'avoir a mis en usage. En effet, c'est par-là qu'on fait des progrès sur-

prenans ; par-là qu'on voit fructifier au centuple son talent & son industrie : par-là qu'en peu d'années, qu'en peu de mois, on se trouve comme transfiguré, & que de la poussiére où l'on rampoit, on s'éléve jusques sur le pinacle.

Or il est de la foi, Chrétiens, que quiconque cherche à s'enrichir promptement, ne gardera pas son innocence : *Qui festinat ditari, non erit innocens.* C'est le Saint-Esprit même qui l'assure ; & quand il ne le diroit pas, la preuve en est évidente. Car il est incompréhensible, par exemple, qu'avec des profits & des appointemens réglés, on fasse tout-à-coup des fortunes semblables à celles dont nous parlons ; & que ne prenant, selon le précepte de Jean-Baptiste, que ce qui est dû, l'on arrive à une opulence, dont le faîte & le comble paroît presque aussi-tôt que les fondemens. Il faut donc que la mauvaise foi, pour ne pas dire la fourberie, soit venue au secours, & qu'elle ait donné des aîles à la cupidité, pour lui faire prendre un vol si prompt & si rapide. Prov. 28.

Cela va, me direz-vous, à damner bien des gens d'honneur : & moi je réponds, premiérement, qu'il faudroit d'abord examiner qui sont ces gens d'honneur, & en quel sens on les appelle gens d'honneur ; secondement, qu'il ne m'appartient pas de damner perso-

ne ; mais qu'il eſt du devoir de mon miniſtère de vous développer les ſacrés oracles de la parole divine. Si ce que vous appellez gens d'honneur y trouvent leur condamnation, c'eſt à eux à y prendre garde : mais quoi qu'il
Prov. 28. en ſoit, c'eſt une vérité inconteſtable : *Qui feſtinat ditari, non erit innocens* : quand on s'empreſſe de s'enrichir, on n'eſt point ſans crime, au jugement même du monde ; comment le ſeroit-on à celui de Dieu ?

Cependant, mes chers Auditeurs, telle eſt l'obſtination du ſiécle. Pour être riche en peu de tems, on abandonne l'innocence, on renonce à la probité, on ſe dépouille même de l'humanité, on dévore la ſubſtance du pauvre, on ruine la veuve & l'orphelin ; & ſouvent après cela, par une groſſiére hypocriſie, ou devient, ou plutôt on ſe fait dévot : comme ſi la dévotion & la réforme ſurvenant à l'injuſtice, ſans la réparer, couvroient tout & ſanctifioient tout. Faut-il s'étonner que le Fils de Dieu enviſageant tous ces déſordres, ait réprouvé les richeſſes dans ſon Evangile, & qu'il ne les ait plus ſimplement appellé ri-
Luc. 16. cheſſes, mais richeſſes d'iniquité, *Mammona iniquitatis* ? Faut-il demander pourquoi le Sage éclairé des lumiéres de l'Eſprit de Dieu, cherchoit par-tout un homme juſte, qui n'eût point couru après l'or & l'argent ? pourquoi il le regardoit comme un homme de miracles,

voulant faire son éloge & le canoniſant dès cette vie : *Quis eſt hic, & laudabimus eum ? fecit enim mirabilia in vita ſua.* Eccli. 31. Mais, reprend S. Auguſtin, s'il eſt rare de trouver un homme aſſez juſte, pour ne s'être jamais laiſſé prendre à l'éclat de l'or & de l'argent ; combien plus doit-il être, je ne dis pas difficile, mais impoſſible, qu'un homme ſe laiſſe prendre à l'éclat de l'or & de l'argent, & qu'il ſe maintienne dans l'état de juſte ? Voulez-vous, homme du ſiécle, modérer cet injuſte déſir ? comprenez l'obligation de l'aumône. Comprenez, dis-je, que plus vous aurez, plus vous ſerez obligé de donner & de répandre ; qu'il faudra que vos aumônes croiſſent à proportion de vos revenus, & que c'eſt ſur cette proportion que vous ſerez jugé. Ainſi raiſonnoit ſaint Bernard dans une de ſes lettres. Car, diſoit ce Pere, ou vous êtes riche & vous avez du ſuperflu, & alors ce ſuperflu n'eſt pas pour vous, mais pour les pauvres ; ou vous êtes dans une fortune médiocre, & alors que vous importe de chercher ce que vous ne pouvez garder ? *Dignatio tua, aut dives eſt, & debet facere quod præceptum eſt ; aut adhuc tenuis, & non debet quærere quod erogatura eſt.* Quiconque ſera bien convaincu de cette importante vérité, craindra plutôt d'acquérir des biens, qu'il ne les déſirera. Acquiſition des richeſſes, occaſion d'injuſtice, vous l'a-

vez vû. Poſſeſſion des richeſſes, ſource d'orgueil ; c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. CE n'eſt pas ſans raiſon que l'Apôtre écrivant à ſon diſciple Timothée, & lui apprenant à former les mœurs des premiers fidéles, parmi les autres maximes qu'il établiſſoit, & dont il vouloit qu'ils fuſſent inſtruits, lui recommandoit particuliérement d'ordonner aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux : *Divitibus hujus ſæculi præcipe ſublimè non ſapere.* Comme s'il lui eût dit, ſelon l'explication de S. Chryſoſtome : Rien de plus dangereux pour un Chrétien que la poſſeſſion des richeſſes ; & plût au ciel que la pauvreté évangélique fût le partage de tous ceux qui profeſſent l'Evangile ! Mais ſi par un ordre d'en-haut & par la diſpoſition de la providence, il arrive qu'il y ait des riches parmi nous ; au moins parlez-leur en homme de Dieu : & bien loin de les flatter ſur le bonheur de leur état, obligez-les à s'humilier & à trembler, dans la vûe des malheurs qui les menacent & qu'ils ont à prévenir. Il ſçavoit, ajoute ſaint Auguſtin, que l'eſprit du Chriſtianiſme eſt eſſentiellement oppoſé à l'eſprit d'orgueil ; & d'ailleurs il n'ignoroit pas que l'eſprit d'orgueil, ſans un miracle, eſt comme inſéparable des richeſſes. C'eſt pour cela

1. Tim. 6.

qu'il employoit avec tant de zèle l'autorité que Dieu lui avoit donnée, pour soumettre les riches du siécle à cette sainte & divine loi, de n'avoir jamais des pensées trop hautes, & de ne pas abuser de leur condition au mépris de leur religion : *Divitibus hujus sæculi præcipe sublimè non sapere.*

En effet, Chrétiens, les richesses inspirent naturellement, sur-tout à un cœur vain & plein de lui-même, deux sentimens d'orgueil. Le premier à l'égard des hommes, au-dessus de qui il croit avoir droit de s'élever ; le second à l'égard de Dieu, qu'il ne connoît plus qu'à demi, & dont il semble qu'il ait secoüé le joug. Orgueil envers les hommes, que nous appellons suffisance & fierté. Orgueil envers Dieu, qui dégénére en libertinage & en impiété. L'un & l'autre, suite si naturelle de l'abondance & de la possession des biens, qu'il n'y a que la grace de Jesus-Christ, qui puisse nous en préserver.

Orgueil envers les hommes : car il suffit d'être riche, pour tirer, quoiqu'injustement, toutes ces conséquences avantageuses : qu'on n'a plus besoin de personne ; qu'on doit tenir tout le monde dans la dépendance ; qu'on peut sans obstacle & sans contradiction se rendre délicat, impérieux, bizarre ; qu'on est au-dessus de la censure, & comme en pouvoir de faire impunément toutes choses ; qu'on est sûr

de l'approbation & de la louange, ou pour mieux dire, de l'adulation & de la flatterie; que ſans mérite on a ce qui tient lieu de tout mérite. Conſéquences dont ſe laiſſent infatuer, non-ſeulement les eſprits populaires & bornés, mais les ſages mêmes & ceux qui du reſte auroient de la ſolidité. En ſorte que les uns & les autres ébloüis de l'éclat qui les environne, & enivrés de leur fortune, ſe diſent à eux-mêmes auſſi-bien que le Phariſien:
Luc. 18. *Non ſum ſicut cæteri hominum*; je ne ſuis pas comme le reſte des hommes, & le reſte des hommes n'eſt pas comme moi. Reprenons, Chrétiens, & mettons tout ceci dans un nouveau jour.

N'avoir beſoin de perſonne, premier effet de l'opulence, & diſpoſition prochaine & infaillible à mépriſer tout le monde. Dans l'indépendance où ſe trouve le riche mondain, & dans l'état où le met ſa fortune, de ſe pouvoir paſſer du ſecours d'autrui, de l'amitié d'autrui, des graces d'autrui, il ne conſidére plus que lui-même, & il ne vit plus que pour lui-même. Affabilité, douceur, patience, déférence, ce ſont des noms qu'il ne connoît point, parce qu'ils expriment des vertus, dont il ne fait aucun uſage, & ſans leſquelles il a de quoi ſe ſoutenir. Qu'ai-je affaire de celui-ci, & que me reviendra-t-il d'avoir des égards pour celui-là? Enflé qu'il eſt

de ce sentiment, il ne sçait ce que c'est que de céder, que de s'abbaisser, que de plier, dans des occasions néanmoins où la charité & la raison le demandent. Et comme l'amour-propre est le seul ressort qui le fait agir, n'étant jamais humble par indigence & par nécessité, il ne l'est jamais par devoir & par piété.

Voir tout le monde dans la dépendance, c'est-à-dire, se voir recherché de tout le monde, redouté de tout le monde, obéi de tout le monde, autre effet de la richesse, & qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la présomption d'une ame superbe ? On sçait bien que l'humiliation d'un riche, s'il vouloit se rendre justice, seroit de penser quels sont ces serviteurs & ces amis prétendus dont il se glorifie. Amis, serviteurs que le seul intérêt conduit, & qui s'attachant à sa fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris & qu'une secrette haine pour sa personne. Mais l'orgueil ingénieux à se tromper, ne laisse pas de profiter de cela même, se faisant, sinon une douceur, au moins une gloire, d'avoir sous ce nom d'amis beaucoup de mercenaires & beaucoup d'esclaves. S'il n'a pas de quoi se faire aimer, il a de quoi se faire craindre : & soit qu'on l'aime, ou qu'on le haïsse, c'est toujours un sujet de complaisance pour lui de voir qu'on est intéressé à le ménager. De-là vient, dit le plus sage des hommes, Salomon, (morale

admirable, & dont nous faiſons à toute heure l'épreuve ſenſible) de-là vient que le riche, par-là même qu'il eſt riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colére; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres, pour être à tous inſupportable. S'il étoit pauvre, il n'auroit dans la bouche que des ſupplications & des priéres, ce ſont les termes de l'Ecriture: mais parce qu'il eſt à ſon aiſe, & qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, & il ne répond
Prov. 18. qu'avec dureté: *Cum obſecrationibus loquetur pauper; dives effabitur rigidè.*

Être en pouvoir de tout entreprendre & de tout faire avec impunité, troiſiéme effet de l'abondance pour quiconque ſçait s'en prévaloir. Car où voit-on des riches, diſoit Salvien, déplorant les abus de ſon ſiécle, & ne le puis-je pas dire comme lui? où voit-on des riches paſſer par la rigueur des loix? dans quel tribunal les punit-on? quelle juſtice contr'eux obtient-on, ou eſpére-t-on? quelle intégrité ne corrompent-ils pas? quels arrêts ſi juſtes & ſi ſévéres n'éludent-ils pas? de quel mauvais pas, pour uſer de l'expreſſion commune, un riche criminel & ſcélérat ne ſe tire-t-il pas hautement & tête levée; & de quel crime ſi noir ne trouve-t-il pas moyen de ſe laver? Les loix ſont pour les miſérables,

ajoûtoit

ajoutoit le même Pere ; les châtimens, pour ceux à qui la pauvreté en pourroit déja tenir lieu : mais pour les riches, il n'y a qu'indulgence, que connivence, que tolérance. L'équité la plus inflexible & le droit le plus rigoureux se tournent pour eux en faveur. Or voilà, reprend le Prophéte Royal, ce qui les rend fiers & insolens. Ils ne sentent jamais la pointe de la correction, & ils ne sont point châtiés comme les autres hommes. On ne les reprend point, on ne les confond point, on ne les condamne point, & c'est pour cela que l'orgueil se saisit d'eux & les remplit : *In laboribus hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur ; ideò tenuit eos superbia.* Psal. 72.

Et comment ne seroient-ils pas au-dessus de la censure, puisque c'est assez qu'ils soient riches, pour avoir, quoi qu'ils fassent, des approbateurs ? Voulez-vous sçavoir un des grands priviléges des richesses ? le voici, & vous l'allez apprendre de l'Ecclésiastique. Le pauvre parle avec sagesse, & à peine le souffre-t-on : le riche parle mal-à-propos, & on l'écoute avec respect ; & ce qu'il avance imprudemment, est élevé jusques aux nues par les louanges qu'on lui donne : *Dives locutus est, & omnes tacuerunt, & verbum illius usque ad nubes perducent.* Ses défauts sont des perfections, ses erreurs des lumiéres : on Eccli. 12.

loue, dit ailleurs le Saint-Esprit, jusques aux désirs de son cœur, c'est-à-dire, jusques à ses passions, jusques à ses emportemens. Ce que l'on blâme dans les autres, est dans lui matiére d'éloge & sujet de bénédiction ; *Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ, & iniquus benedicitur.* Le texte Hébraïque porte, *Et dives benedicitur.* Or qui pourroit résister à un air aussi contagieux, que celui de la flatterie, quand on le respire sans cesse ? A force d'entendre que l'on est parfait, on se croit parfait ; & à force de le croire, on devient, sans même l'appercevoir, orgueilleux & vain. Pour peu sensé que fût le riche, il renonceroit à ce faux privilége : mais l'adulation qui le perd, en lui ôtant l'humilité, lui ôte même le bon sens, & lui fait préférer le mensonge à la plus solide de toutes les vérités, qui est la connoissance de soi-même.

Psal. 9.

Enfin quiconque est riche, est éminemment toutes choses, & sans mérite il a tout mérite. Il est noble sans naissance, sçavant sans étude, brave sans valeur ; il a la qualité, la probité, la prudence, l'habileté. Sans autre distinction que l'or & l'argent qu'il possède, il parvient aux honneurs. Par-là il regne & il domine, par-là il est chéri des grands, & adoré des petits : par-là il n'y a point d'alliance où il ne prétende, point de rival sur qui il

ne l'emporte. En un mot, par-là il n'eſt exclus de rien, & ſe fait ouverture à tout. Ne ſeroit-ce pas une eſpéce de prodige, s'il ſçavoit alors ſe garantir de l'orgueil, & ſe tenir dans les bornes d'une modeſtie chrétienne?

Cependant il n'en demeure pas là. L'orgueil envers les hommes eſt un degré pour s'élever juſques au mépris de Dieu; & la poſſeſſion des richeſſes, qui devroit être pour le riche un ſujet de reconnoiſſance envers Dieu, de qui il les a reçûes, par la corruption de ſon cœur, le fait tomber dans une eſpéce d'idolâtrie & d'irreligion. Je n'exaggere point quand je dis une eſpéce d'idolâtrie. S. Paul qui penſoit & qui parloit juſte, à force d'employer ce terme, en a fait ſur la matiére que je traite un terme non-ſeulement propre, mais conſacré. Jamais cet Apôtre de Jeſus-Chriſt, dans le dénombrement des péchés, ne ſpécifie l'avarice, qu'il n'ajoute pour la diſtinguer, *Quæ eſt ſimulacrorum ſervitus*, qui eſt un vrai culte d'idoles. Et pourquoi? parce qu'il étoit perſuadé, diſoit S. Chryſoſtome, que l'argent eſt le Dieu du riche. Oui ſon Dieu, puiſqu'il l'adore; ſon Dieu, puiſqu'il eſpére en lui; ſon Dieu, puiſqu'il lui fait des ſacrifices; ſon Dieu, puiſqu'il l'aime ſouverainement & par-deſſus tout. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que la poſſeſſion des biens de la terre, je dis à l'égard d'un avare, qui en Coloſſ. 3.

eſt poſſédé lui-même, eſt appellée par ſaint Paul une idolâtrie, *Simulacrorum ſervitus :* Idolâtrie de tous les tems, idolâtrie de toutes les nations & de tous les peuples, idolâtrie la plus aveugle & la plus opiniâtre que Jeſus-Chriſt ait eu à combattre & à détruire dans ſon avénement au monde. Or que fait l'idolâtrie dans un eſprit ? vous le ſçavez, Chrétiens : elle y ruine l'empire de Dieu ; elle y ſuſcite une divinité étrangère qu'elle oppoſe à Dieu, qu'elle éléve au-deſſus de Dieu, qu'elle fait aſſeoir ſur le trône de Dieu. Outrage qui paſſe la révolte, & qui va même au-delà de l'apoſtaſie & juſques à l'inſulte.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que le Prophéte Ozée a voulu nous faire comprendre dans ce fameux paſſage du douziéme chapitre de ſa Prophétie : remarquez ceci ; c'eſt un des plus beaux traits de l'Ecriture. Ce Prophéte avoit cent fois prêché aux Juifs l'obligation de perſéverer dans la foi de leurs Peres ; & cent fois les Juifs avoient mépriſé ſes remontrances. Mais un jour qu'il leur reprochoit leur infidélité envers le Dieu d'Iſraël, le croiriez-vous ? toute la tribu d'Ephraïm lui répondit avec audace, qu'elle n'avoit que faire du Dieu d'Iſraël ; qu'elle en avoit choiſi un autre plus à ſon gré, un autre dont le culte étoit plus conforme à ſes incli-

nations, & que ce nouveau Dieu c'étoit son argent ; qu'il seroit désormais sa divinité, & que puisqu'il la rendoit heureuse, elle ne vouloit plus reconnoître que lui : *Et dixit Ephraïm : Verumtamen dives effectus sum ; inveni idolum mihi.* Osee. 17. Pesez bien le sens de ces paroles. Je suis devenu riche, & dans mes richesses j'ai trouvé une idole pour moi. Comme si le peuple eût dit : Prophéte, vous avez beau tonner ; vous avez beau nous menacer de la colére de votre Dieu. Nous ne vous écoutons plus. Ce Dieu dont vous nous parlez, n'est plus le nôtre. Nous nous sommes défaits de lui. Nous ne l'invoquons plus qu'en apparence. Nous ne le craignons, ni ne l'aimons plus. Depuis que la fortune nous a donné de quoi avoir un Dieu visible qui nous appartient & qui n'appartient qu'à nous seuls, nous renonçons à tout autre Dieu pour nous attacher à celui-là. Parlez à ceux qui croient au Dieu d'Abraham ; ils vous obéiront : mais pour nous, nous nous en tenons à notre idole : *Verumtamen dives effectus sum ; inveni idolum mihi.* Ah ! Chrétiens, combien de fois ce scandale s'est-il renouvellé dans le Christianisme ! Tandis que les Prédicateurs font tous leurs efforts, pour persuader aux fidéles les vérités évangéliques, combien de riches s'élévent secrettement contr'eux ? Quoiqu'ils ne s'en expliquent pas comme ces im-

pies & ces apoſtats, quel mépris des maximes de Dieu ne leur fait pas concevoir l'avarice qui les domine ? & s'ils oſoient produire leurs penſées, avec quel orgueil ne diroient-ils pas comme ces malheureux : *Dives effectus ſum ; inveni idolum mihi ?* Non non, n'eſpérez pas de nous convertir par votre zéle. Quand vous parleriez le langage des Prophétes, vous n'y réuſſirez jamais. Nous ſommes riches & dans la proſpérité : avec cela tous vos diſcours ſeront inutiles. Vous nous prêchez un Dieu, & nous en ſervons un autre. Le vôtre eſt le Dieu de la ſainteté & des vertus ; & le nôtre eſt le Dieu des richeſſes & de l'opulence. Vous dites que ces deux divinités ne peuvent s'accorder enſemble ; & voilà pourquoi nous vous déclarons que vous ne gagnerez rien ſur nous, parce que nous ſommes déterminés à ſuivre celle que le monde adore & dont il dépend.

Ainſi, dis-je, s'exprimeroient tant de riches, s'ils vouloient nous découvrir leurs ſentimens : mais ſans qu'ils nous les découvrent, leur conduite nous en répond & nous fait aſſez connoître les véritables diſpoſitions de leur cœur. Parlons naturellement & ſans figure. Qu'eſt-ce qu'un riche dans l'uſage du ſiécle ? ne vous offenſez pas de ma propoſition : plus vous l'examinerez, & plus elle vous paroîtra vraie. Qu'eſt-ce qu'un riche

enflé de sa fortune? un homme, ou absolument sans religion, ou qui n'a que la surface de la religion, ou qui n'a que très peu de religion. Un homme pour qui il semble que la loi de Dieu ne soit pas faite; un homme qui ne sçait ce que c'est que de se contraindre, pour s'assujettir aux observances de l'Eglise; un homme qui sans autre raison que parce qu'il est riche, se dispense de tout ce qu'il lui plaît; un homme qui ne se soumet à la pénitence, qu'autant qu'elle ne lui est point incommode; un homme pour qui les Ministres mêmes de J. C. ont non-seulement des égards, mais de la crainte; un homme qui jusques dans le tribunal de la confession où il paroît en posture de coupable, veut qu'on le respecte & qu'on le distingue; un homme qui accommode le culte de Dieu à ses erreurs & à ses goûts, au lieu de régler ses goûts, & de corriger ses erreurs par la pureté du culte de Dieu. Et tout cela fondé sur son état d'opulence qui l'enorgueillit.

Je ne prétends pas que tous les riches soient de ce caractère: à Dieu ne plaise que je leur fasse cette injure, ou plutôt que je la fasse à la Providence. Dieu dans toutes les conditions, parmi les riches aussi-bien que parmi les pauvres, a ses prédestinés & ses élus. Mais je dis que la possession des richesses, sans une humilité héroïque qui lui serve de sou-

verain préſervatif, conduit là & aboutit là : & n'eſt-ce pas aſſez pour ſaiſir de frayeur les riches mêmes les plus chrétiens ? Que le pauvre, concluoit le Saint-Eſprit (inſtruction divine, & que je vous prie de vous appliquer, puiſqu'elle eſt ſeule capable de remédier au déſordre que je viens de combattre) que le pauvre ſe glorifie de ſa véritable & ſolide élévation ; & que le riche au contraire s'hu-
Jacob. 1. milie, & faſſe gloire de ſon humilité ; *Glorietur frater humilis in exaltatione ſua, & dives in humilitate ſua.* Voilà, riches du ſiécle, ce que vous devez aimer, & ce que vous devez pratiquer. Voilà, ſi vous êtes du nombre des élûs de Dieu, ce qui vous doit ſanctifier, & ce qui doit vous ſauver, ſçavoir l'humilité de cœur : *Et dives in humilitate ſua.* Vous m'en demandez un motif touchant & tiré de votre condition même ? le voici dans
Ibidem. les paroles ſuivantes : *Quoniam velut flos fœni tranſibit* ; parce que de même que la plus belle fleur ſe ſéche & ſe flétrit ; ainſi le riche avec toute ſa ſplendeur paſſera, & paſſera
Ibidem. bientôt : *Ita & dives in itineribus ſuis marceſcet.* Et je puis ajoûter : Parce que ces richeſſes que vous poſſédez, ne ſont pas proprement à vous ; parce que vous n'en êtes par rapport à Dieu, que les dépoſitaires & les diſpenſateurs ; parce que vous devez lui en rendre compte un jour ; parce qu'en vertu de l'obli-

gation indispensable de l'aumône vous en êtes redevables aux pauvres. Si le riche de notre Evangile eût été prévenu de ces sentimens, il eût bien regardé Lazare d'un autre œil, il l'eût respecté, il l'eût écouté, il l'eût soulagé. Achevons; & après avoir vû comment l'acquisition des richesses est une occasion d'injustice, comment la possession des richesses est une source d'orgueil; voyons comment l'usage des richesses est un principe de corruption, c'est la troisiéme partie.

III. PARTIE.

A bien considérer tous les traits sous lesquels le Fils de Dieu nous représente aujourd'hui le mauvais riche, il y auroit presque de quoi s'étonner d'abord, que Jesus-Christ l'ait si hautement réprouvé, & qu'il ait prononcé contre lui un jugement si rigoureux. Car enfin quels crimes lui impute-t-on, pour en tirer cette affreuse conséquence, *Mortuus est dives, & sepultus est in inferno* : le riche mourut, & il fut enseveli dans l'enfer? Qu'avoit-il fait pour être condamné au feu éternel? Il se faisoit honneur de son bien : quoi de plus raisonnable? Il étoit vêtu de lin & de pourpre : sa condition ne le demandoit-elle pas? Il se traitoit tous les jours magnifiquement : sans cela que lui eût-il servi d'être riche & dans l'opulence? C'est ainsi que le monde en juge : mais c'est en quoi le

Luc. 16.

jugement du monde eſt corrompu, puiſqu'il eſt oppoſé à celui de la vérité éternelle, qui dans un mot réfute mille erreurs groſſiéres, dont les eſprits mondains ſe laiſſent prévenir touchant l'emploi des richeſſes; & par-là même établit une loi auſſi équitable que ſévére, ſelon laquelle les riches du ſiécle doivent dès maintenant ſe juger eux-mêmes, s'ils ne veulent pas être jugés de Dieu.

En effet, pour vous expliquer ma penſée, & pour juſtifier cet arrêt de réprobation porté contre le riche de l'Evangile, quoique les arrêts du Seigneur, comme parle le Prophéte Royal, n'ayent pas beſoin de nos juſtifications, & qu'ils ſe juſtifient aſſez par eux-mêmes, *judicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa*: c'eſt une grande illuſion de croire, que dès-là qu'on eſt riche, l'on ait droit de vivre plus ſomptueuſement, plus voluptueuſement, plus graſſement; & que le luxe, la dépenſe, la bonne chere doivent croître à proportion des biens. Si je conſultois ſur ce point la morale du Paganiſme, peut-être me fourniroit-elle de quoi faire rougir & de quoi confondre bien des Chrétiens, qui malgré leur relâchement, ſe piquent encore d'être ſpirituels & parfaits dans leur religion: car en cela, comme en beaucoup d'autres matiéres, les Payens dont nous déplorons l'aveuglement & l'infidélité, nous ont appris notre

Pſal. 18.

devoir. Ils ont crû que pour être riche, on n'en devoit pas être moins réglé, moins chaſte, moins abſtinent, moins détaché des commodités de la vie; & que d'uſer des biens pour ménager ſon corps, pour ſatisfaire ſes ſens, pour vivre dans la moleſſe & dans le plaiſir, c'étoit un déſordre que la ſeule raiſon de l'homme condamnoit.

Je ne me refuſerai rien, dites-vous, parce que j'ai de grands revenus, & une fortune qui ſuffiroit aux Princes & aux Souverains. Ainſi parle un riche prodigue dans ſon abondance. Hé bien, lui répond le Satyrique Romain, & cette réponſe n'eſt-elle pas digne du Chriſtianiſme? n'avez-vous rien de meilleur à quoi employer ce que vous avez de trop? n'y a-t-il point de pauvres qui gémiſſent? les temples ſont-ils décemment & religieuſement entretenus? pourquoi faut-il que tant de miſérables ſoient abandonnés? pourquoi les maiſons conſacrées à la charité publique ont-elles peine à ſubſiſter, pendant que vous êtes dans les délices? ſerez-vous donc le ſeul qui vous reſſentirez de votre proſpérité? n'y aura-t-il que vous qui en joüirez, qui ſerez à votre aiſe? Voilà comment raiſonnoient des infidéles. Mais la morale de l'Evangile va bien encore plus loin. Car elle nous apprend que plus un Chrétien eſt riche, plus il doit être pénitent; c'eſt-

à-dire, plus il doit se retrancher les douceurs de la vie, & que ces grandes maximes de renoncement, de dépouillement, de détachement, de crucifiement, si nécessaires au salut, sont beaucoup plus pour lui que pour le pauvre. Pourquoi ? par trois excellentes raisons qu'en apporte S. Chrysostome. Comprenez-les. Premiérement, dit ce saint Docteur, parce que le riche est beaucoup plus exposé que le pauvre à la corruption des sens ; & que ses richesses le mettant en état de pouvoir tout ce qu'il veut, elles le mettent dans une tentation continuelle de vouloir tout ce qu'il ne doit pas. Il est donc juste, que pour se garantir de ce danger, il soit toujours en guerre contre lui-même ; & que regardant sa propre chair comme son plus redoutable ennemi, bien loin de lui fournir de quoi irriter ses appétits, il lui refuse même ce qui peut seulement les entretenir. Or il a besoin pour cela, & d'une mortification salutaire, & d'une pauvreté de cœur qui le dégage, autant qu'il est possible, de toute affection terrestre. Secondement, parce qu'étant riche, il est communément plus chargé d'offenses, & plus redevable à la justice de Dieu : par conséquent plus obligé à ces satisfactions pénibles & mortifiantes, à quoi nous engage la qualité de coupables, & que Dieu, comme vengeur des crimes, exige de ceux qui les

ont commis. Or vivant dans le plaisir, accomplira-t-il un devoir si indispensable ? Le jeûne, la cendre, le cilice, selon la régle du Saint-Esprit, doivent être le partage des riches pécheurs ; & ce sont les riches pécheurs qui usent des mets les plus délicats, qui se parent des vêtemens les plus magnifiques. Comment soutenir devant Dieu une telle contradiction? Il faut donc que le riche oublie ce qu'il est ; ou plutôt, que se souvenant de ce qu'il a été, & des innombrables désordres où il est tombé, il cesse de vivre en riche, pour vivre en pécheur converti. Enfin, poursuit saint Chrysostome, & ceci n'est qu'un éclaircissement de la seconde raison, parce que le riche trouve dans sa condition des obstacles presque invincibles à la pénitence, qui néanmoins est la seule voie par où il puisse retourner à Dieu & se sauver : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis* ; si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, disoit le Sauveur du monde. Or vous, mon cher Auditeur, qui goûtez au milieu de vos biens & dans le monde tout ce que le monde a de plus doux, quelqu'universel & quelque sévere que soit cette loi, vous la violez sans cesse & en tout. Le pauvre par une heureuse nécessité, est éloigné de tout ce qui pourroit le corrompre. Le pauvre pour peu qu'il corresponde à la grace de son état, conserve donc aisé-

ment l'innocence de ſon cœur. Le pauvre, s'il péche par fragilité, trouve dans ſa pauvreté même le reméde de ſon péché, c'eſt-à-dire, une eſpéce de pénitence, d'autant plus ſûre qu'elle eſt moins de ſon choix, & d'autant plus ſatisfactoire qu'elle eſt plus oppoſée à toutes les inclinations de la nature. Mais vous dont la bénédiction auſſi-bien que celle d'Eſaü, eſt dans la graiſſe de la terre, quelque heureux que vous ſoyez dans l'idée du ſiécle, vous n'avez aucun de ces avantages. Vous êtes plus dangereuſement tenté, plus infailliblement vaincu, plus difficilement guéri; plus dangereuſement tenté par l'eſprit impur, plus infailliblement vaincu par la paſſion, plus difficilement guéri de vos habitudes criminelles. Il n'y auroit donc qu'un dégagement héroïque, tel que vous le preſcrit ſaint Paul, & qui conſiſte à uſer de vos richeſſes comme n'en uſant pas, lequel pût vous préſerver de tous ces malheurs.

Mais ſi cela eſt, à quoi me ſervira mon bien? Ah, mon Frere, répond ſaint Chryſoſtome, êtes-vous encore aſſez aveugle, pour croire que Dieu qui a réglé toutes choſes, ait abandonné ce bien à votre diſcrétion; & qu'il ait prétendu vous le donner, pour le diſſiper à votre gré & ſelon les caprices de votre eſprit? Non non; ni ſa bonté, ni ſa ſageſſe, n'ont pû former ce deſſein. Votre bien

vous servira pour mille autres biens plus importans & plus essentiels à quoi vous le devez rapporter. Il vous servira pour honorer Dieu, pour exercer la charité envers vos freres, pour en faire, comme dit l'Ecriture, le prix de la rédemption de votre ame. Mais vous est-il même permis de penser, que vous l'ayez reçu pour fomenter votre libertinage & votre impénitence ? Tel est néanmoins l'abus qui regne aujourd'hui dans le monde, & dans le monde chrétien. Parce qu'on est riche, on veut avoir, je ne dis pas suffisamment, mais abondamment, mais avec superfluité, avec profusion, toutes les aises de la vie. Et parce qu'il est impossible, parmi les aises de la vie, de conserver la pureté des mœurs, de-là vient un débordement & une corruption générale.

Je ne parle point de ce qui s'entreprend & qui s'exécute par-là de plus scandaleux. Car à Dieu ne plaise que je veuille ici révéler ces abominations, que l'esprit de Dieu faisoit voir au Prophéte, lorsqu'après lui avoir ordonné de percer la muraille & de pénétrer dans les demeures les plus secrettes des enfans d'Israël, il lui découvroit ce qui s'y passoit de plus infâme : *Fili hominis, fode parietem, & videbis abominationes pessimas.* A Dieu ne plaise que je vous conduise, quoique seulement en esprit, dans les maisons de Ezech. 8.

tant de riches voluptueux, dont cette ville eſt remplie ; & que tirant le rideau, je faſſe paroître comme ſur la ſcéne, toutes les impuretés qui s'y commettent, & que je pourrois juſtement appeller les abominations de cette capitale : *Ingredere, & vide abominationes peſſimas, quas iſti faciunt hîc.* Quelque précaution que je puſſe prendre pour vous les repréſenter, votre pudeur en ſouffriroit. Je ne parle point des concubinages, dont l'argent prodigué eſt le ſoutien ; des adultéres, dont il eſt l'attrait ; de mille autres péchés abominables dont il eſt la récompenſe. Car, dit ſaint Jérôme, c'eſt l'argent qui ſéduit la ſimplicité des vierges, qui ébranle la conſtance des veuves, qui ſouille les mariages les plus honorables. C'eſt par les folles dépenſes où l'argent ſe conſume, que l'on perſuade qu'on aime, & qu'on ſçait malheureuſement ſe faire aimer ; qu'on eſt recherché des plus fiéres, que l'on triomphe même des prudes & des ſpirituelles. C'eſt par-là que ſubſiſtent ces damnables commerces, qui dans les familles les mieux établies, cauſent tous les jours de ſi funeſtes diviſions & de ſi triſtes renverſemens. On demande à quoi cet homme s'eſt ruiné, & l'on en eſt ſurpris. Mais voici d'où ſa ruine eſt venue, & d'où elle a dû venir. Une débauche ſecrette qu'il entretenoit ; une paſſion à laquelle il a tout ſacrifié, & pour laquelle il s'eſt

Ibid.

piqué de n'épargner rien : voilà ce qui a épuisé ces revenus si clairs & si amples. La convoitise de la chair, cette sangsue, selon la parole de Salomon, qui crie toujours, Apporte, apporte, & qui ne dit jamais, C'est assez; voilà ce qui dissipe les biens de la plûpart des riches. Encore si l'on n'y employoit que les biens ordinaires, le désordre seroit moins grand; mais ce que nous appellons par respect les biens de l'Eglise, ces biens qui de droit naturel & de droit divin sont des biens sacrés, depuis que la piété des fidéles les a légués à Jesus-Christ dans la personne de ses Ministres; voilà à quoi ils sont prostitués. Combien de fois, ô opprobre de notre religion! combien de fois le revenu d'un bénéfice a-t-il été le prix d'une chasteté d'abord disputée, & enfin vendue à l'incontinence sacrilége d'un libertin, engagé par sa profession dans les fonctions les plus augustes du Sacerdoce? Je ne sçais si le Prophéte auroit pû enchérir sur ce que je dis, ni s'il avoit vû de plus grandes abominations : *Vade, & adhuc conversus videbis abominationes majores his.* Mais laissons ces horreurs, & arrêtons-nous à ce que la coutume & l'esprit du siécle ont rendu, non-seulement supportable, mais louable, quoiqu'essentiellement opposé aux loix de l'Evangile & de la raison. Parce qu'on a du bien, on en veut joüir sans restriction, & dans *Ibid.*

toute l'étendue des désirs qu'un attachement infini à soi-même & à sa personne peut inspirer. On veut que le fruit des richesses soit tout ce qui peut contribuer à une vie commode, pour ne pas dire délicieuse : meubles curieux, équipages propres, nombre de domestiques, table bien servie, divertissemens agréables, logemens superbes, politesse & luxe par-tout. Luxe, ajoute saint Jérôme, qui insulte aux souffrances de Jesus-Christ, aussi-bien qu'à la misére des pauvres : luxe, à qui Dieu dans l'Ecriture a donné sa malédiction, quand il disoit par la bouche d'un autre Prophéte : *Et percutiam domum hiemalem cum domo æstiva, & peribunt domus eburneæ, & dispердam habitatores de domo voluptatis.* Je détruirai ces maisons de plaisance, ces appartemens d'hiver & d'été ; ces édifices, qui semblent n'être construits que pour y faire habiter la volupté même : je les renverserai, & je déchargerai ma colére sur ceux qui y vivent comme ensevelis dans une molle oisiveté & dans un profond repos.

Amos. 1. & 3.

Tel est, à proportion des biens que chacun posséde, l'usage qu'en fait l'amour-propre, quand il n'est pas combattu ni réglé par la mortification chrétienne. Or j'ai dit, & il n'y a personne qui n'en convienne d'abord avec moi, que tant que les choses seront dans ce désordre, il ne faut pas espérer que la chair

soit jamais sujette à l'esprit, ni l'esprit à Dieu : *Incrassatus est dilectus, & recalcitravit,* paroles admirables de Moïse : *Incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum, & recessit à Deo salutari suo.* Ce peuple autrefois chéri, s'est engraissé des biens qui lui avoient été confiés ; & ensuite il est devenu rebelle. A mesure qu'il s'est rempli, qu'il s'est bien nourri, qu'il a vécu dans l'abondance, il a quitté Dieu l'auteur de son être & de son salut. Et ne peut-on pas dire aussi que presque tous les riches sont des hommes corrompus, ou plutôt, perdus par l'intempérance des passions charnelles qui les dominent : pourquoi ? parce qu'ils ont tous les moyens de l'être, & qu'ils n'usent de leurs richesses, que pour assouvir leurs brutales cupidités. Victimes réservées à la colére de Dieu, & engraissées de ses propres biens ! Combien en voyez-vous d'autres dans le monde ? combien en voyez-vous qui dans l'opulence s'étudient à mater leur corps & à le réduire en servitude ? un riche continent ou pénitent, n'est-ce pas une espéce de miracle ? Deut. 32.

Pleurez donc, mes Freres, concluoit l'Apôtre saint Jacques, en parlant aux riches du siécle, pleurez, poussez de hauts cris dans la vûe de tant de périls qui vous environnent, & des calamités qui doivent fondre sur vous : *Agite nunc, divites ; plorate ululantes in mi-* Jacob. 5.

feriis veſtris, quæ advenient vobis. Maintenant vous vivez dans le faſte & dans le luxe, dans la molleſſe & dans le plaiſir ; mais le tems viendra où vos biens vous ſeront enlevés, & où vous vous trouverez devant Dieu dans la
Ibid. derniere diſette: *Divitiæ veſtræ putrefactæ ſunt.* La rouille qui rongera votre or & votre argent, portera témoignage contre vous ; & vous ſera ſouvenir, mais trop tard, mais à votre confuſion, mais à votre déſeſpoir, qu'il ne falloit pas mettre votre confiance dans des
Ibid. richeſſes périſſables : *Aurum & argentum veſtrum æruginavit ; & ærugo eorum in teſtimonium vobis erit.* Vous amaſſez de grands tréſors ; mais après avoir été pour vous ſur la terre des tréſors d'iniquité, ce ſeront au jugement de Dieu des tréſors de colére & de
Ibid. vengeance : *Theſauriſaſtis vobis iram in noviſſimis diebus.*

Cependant voulez-vous en faire des tréſors de juſtice & de ſainteté ? après les avoir légitimement acquis, partagez-les avec les pauvres. Cherchez-les ces pauvres, dans les priſons, dans les hôpitaux, en tant de maiſons particuliéres, diſons mieux, dans ces triſtes & ſombres retraites où ils languiſſent. Allez être témoins de leurs miſéres ; & vous n'aurez jamais l'ame aſſez dure pour leur refuſer votre ſecours. Il y auroit là une inhumanité, une cruauté, dont je ne vous puis

croire capables. Votre cœur s'attendrira pour eux, vos mains s'ouvriront en leur faveur, & ils vous serviront d'avocats & de protecteurs auprès de Dieu. Voilà le fruit solide que vous pouvez tirer de vos biens; voilà le saint emploi que vous en devez faire. Craignez le sort du mauvais riche; profitez de son exemple & de mon conseil. Et vous, pauvres, apprenez à vous consoler dans votre pauvreté. Apprenez à l'estimer, puisqu'elle vous met à couvert des dangers & du malheur des riches. Toute nécessaire qu'elle est, faites-en une pauvreté volontaire, en l'acceptant avec soumission, & en la supportant avec patience. Car que vous serviroit-il d'être pauvres, si vous brûliez en même-tems du feu de l'avarice? *Quid tibi prodest si eges facultate, & ardes cupiditate?* Que vous serviroit d'être dépourvûs de biens, si vous aviez le cœur plein de désirs? Heureux les pauvres, mais les pauvres de cœur, les pauvres dégagés de toute affection aux richesses de la terre! Telle est la pauvreté que Jesus-Christ canonise dans son Evangile, & qui convient à tous les états. C'est ainsi que nous pouvons tous être pauvres en ce monde, & mériter les biens immortels de l'autre, que je vous souhaite, &c. *Aug.*

SERMON
POUR LE VENDREDI
de la ſeconde Semaine.

Sur l'Enfer.

Mortuus eſt autem & dives, & ſepultus eſt in inferno.

Or le Riche mourut auſſi, & il fut enſeveli dans l'Enfer. En ſaint Luc, chap. 16.

SIRE,

C'Eſt le triſte ſort d'un riche du monde, dont il étoit parlé dans l'Evangile d'hier, & je ne fais pas difficulté de le reprendre aujourd'hui, ce même Evangile, pour en tirer un des plus terribles, mais des plus importans ſujets que puiſſent traiter les Prédicateurs dans la chaire de vérité. Il mourut ce riche, ce mondain, comblé de biens dans la vie, & comblé même d'honneurs après la mort : car il eſt à croire qu'on lui fit de magnifiques funérailles, qu'on porta ſon corps en pompe & en cérémonie ; qu'on lui érigea un ſuperbe

mauſolée ; & peut-être, tout pécheur qu'il avoit été, ſe trouva-t-il encore des Orateurs pour faire publiquement ſon éloge, & pour lui donner la gloire des plus grandes vertus. Mais le malheur pour lui & le ſouverain malheur, c'eſt qu'au même-tems que les hommes l'honoroient ſur la terre, on lui rendoit ailleurs juſtice ; & que ſon ame portée devant le tribunal de Dieu, y reçut l'arrêt de ſa condamnation, & fut tout-à-coup comme enſevelie dans l'enfer. Affreuſe image de ce qui n'arrive que trop communément aux riches & aux grands du ſiécle ! *Mortuus eſt autem & dives, & ſepultus eſt in inferno.* Que ne puis-je, Chrétiens, en vous repréſentant toute l'horreur de cette damnation éternelle, vous apprendre à la craindre & à l'éviter ! Prêcher l'enfer à la Cour, c'eſt un devoir du miniſtère Evangélique ; & à Dieu ne plaiſe que par une fauſſe prudence, ou par un lâche aſſujettiſſement au goût dépravé de ſes auditeurs, le Prédicateur paſſe une matiére ſi eſſentielle, & ce point fondamental de notre religion. N'eſt-ce pas même à la Cour plus que par-tout ailleurs, que cette grande matiére doit être traitée, & traitée dans toute ſa force ; puiſque c'eſt à la Cour qu'on eſt plus expoſé à la malheureuſe deſtinée du mauvais riche ? Je ne viens point vous donner de vaines terreurs. Je ne prétens rien exagérer, Luc. 16.

ni rien outrer. Dans la chaire sainte où je parle, il n'est jamais permis de le faire ; & la vérité que je vous annonce, est déja si terrible par elle-même, qu'il suffit pour vous remplir d'une salutaire frayeur, de vous la proposer dans la simplicité de la foi. C'est ce que je vais faire dans ce discours après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

C'Etoit une question que Dieu faisoit autrefois à Job, si jamais les portes de la mort lui avoient été ouvertes, & s'il avoit vû ces prisons ténébreuses où les ames criminelles doivent éternellement subir les rigoureux châtimens de sa justice : *Numquid apertæ sunt tibi portæ mortis, & ostia tenebrosa vidisti ?* Peut-être ce saint homme, tout éclairé qu'il étoit, ne put-il répondre à cette demande. Car l'Ecriture nous apprend que Jesus-Christ seul devoit ouvrir ces portes de l'enfer & de la mort ; & c'est ainsi qu'il s'en est déclaré lui-même dans l'Apocalypse, en nous disant qu'il a dans les mains les clefs de la mort & de l'enfer : *Ego habeo claves mortis & inferni.* Mais depuis que cet homme-Dieu nous a apporté ces clefs mystérieuses, depuis qu'il nous a fait l'ouverture de ces lieux de ténébres, & que par les divins oracles de son Evangile il nous a révélé tout ce qui se passe dans la triste demeure des damnés,

Job. 38.

Apoc. 1.

nés, il ne tient qu'à nous d'en avoir une connoissance parfaite. Si donc maintenant Dieu nous demandoit à nous-mêmes : *Numquid apertæ sunt tibi portæ mortis, & ostia tenebrosa vidisti?* Avez-vous vû cet abysme où je tiens les impies enfermés, pour exercer sur eux toutes mes vengeances ? nous serions inexcusables de ne pas lui répondre : Oui, Seigneur, je l'ai vû, je l'ai considéré, j'en ai fait le sujet de mes plus sérieuses réflexions, & j'en ai tiré toutes les lumiéres qui peuvent servir à la conduite de ma vie. C'est ce que je veux encore aujourd'hui, Chrétiens, vous remettre devant les yeux pour l'édification de vos ames. Je veux vous faire voir ce que c'est que l'enfer, en quoi consistent les tourmens de l'enfer, quelles sont les propriétés essentielles des tourmens de l'enfer : & parce que ce sujet est infini, je me borne à la pensée du Pape Innocent troisiéme dans son excellent traité du mépris du monde, où il nous dit que les réprouvés souffrent en trois maniéres différentes, sçavoir par le souvenir du passé, par la douleur du présent, & par le désespoir d'obtenir jamais grace dans l'avenir : *Hic vermis tripliciter lacerans, affliget memoriâ, torquebit angustiâ, ferâ turbabit pœnitentiâ.* Le souvenir du passé les déchire, la douleur du présent les accable, la vûe de l'avenir les désespére. En trois mots, voilà le *Innocent. Pap.*

partage de ce discours. Etat malheureux du réprouvé, que le passé déchire par les plus mortels regrets, que le présent accable par la plus cruelle douleur, que l'avenir désole par le plus affreux désespoir. Est-il un sujet plus digne de votre attention?

I. PARTIE. C'Est le souvenir du passé qui doit faire la premiere peine des ames réprouvées : souvenir qui les tourmentera vivement, qui les tourmentera éternellement, qui les tourmentera sans interruption & sans relâche, qui les tourmentera sans partage & sans division, qui les tourmentera en toutes les maniéres que la justice d'un Dieu aidée de sa toute-puissance est capable de lui suggérer : mais ce qu'il y a de plus déplorable, qui n'aura point d'autre effet en les tourmentant que de les faire souffrir & de les tourmenter. Voilà, Chrétiens, la premiere idée que je conçois de l'état d'une ame dans l'enfer, & de sa réprobation. *Fili, recordare, quia recepisti bona in vita tua.* Souvenez-vous, mon fils, dit Abraham au riche malheureux, que vous avez eu les biens de la vie : mais souvenez-vous au même tems de l'abus que vous en avez fait. Deux vûes, reprend saint Chrysostome, bien affligeantes pour un damné. La vûe des biens dont il aura fait un si criminel usage, & la vûe des maux qu'il aura commis. L'une

Luc. 16.

& l'autre, suivant le dessein de Jesus-Christ, également nécessaire pour arrêter les emportemens de nos passions, & pour nous affermir dans les voies de la sagesse chrétienne.

Premiere vûe qui tourmentera le réprouvé : les biens de la terre qu'il possédoit, & dont il faisoit le prétendu bonheur de sa vie ; mais qui par le plus triste changement feront son supplice, & lui causeront les plus mortels regrets. Ce ne sera pas de les avoir perdus ; car quelque attachement qu'il y ait eu, il ne sera pas en état d'en être touché, & il n'en reconnoîtra que trop la vanité & le néant : mais de les avoir aimés préférablement à son salut éternel, mais de s'en être servi contre Dieu, mais de les avoir employés à se perdre soi-même. Ah ! dira ce riche déchiré du plus cruel & du plus vif repentir ; car c'est ainsi que le Saint-Esprit fait parler les réprouvés dans l'Ecriture : si j'avois ménagé selon Dieu ces biens de fortune ; si conformément aux loix du Christianisme & aux obligations de mon état, j'en avois assisté les pauvres ; si par un zéle de religion & de charité, je les avois partagés entre Jesus-Christ & moi : si les regardant comme des talens dont je n'avois que la simple administration, je les avois fait profiter en les appliquant aux œuvres de miséricorde & de piété ; si comme un dispensateur fidéle, j'en avois rappor-

té le fruit au ſervice & à la gloire du maître de qui je les tenois, & qui me les avoit confiés : ces biens dont la mort m'a dépouillé, ſeroient maintenant pour moi un tréſor de mérites & un fonds de bonheur pour l'éternité. Les hommes m'en loueroient ſur la terre, & Dieu m'en récompenſeroit dans le ciel. Mais parce qu'un déſir inſatiable d'amaſſer & d'avoir, me les a fait retenir impitoyablement malgré les miſéres de tant de pauvres, à qui je n'en ai point fait part ; mais parce qu'un luxe immodéré & ſans autre régle que l'eſprit du monde, me les a fait prodiguer en des dépenſes vaines & ſuperflues ; mais parce qu'un aſſujétiſſement honteux à mes ſens me les a fait conſumer en des excès & en des intempérances criminelles ; mais parce qu'une déteſtable ambition de me pouſſer & de m'élever, ou une paſſion aveugle d'enrichir des enfans & des héritiers qui ſont aujourd'hui des libertins & peut-être des ingrats, me les a fait rechercher contre toutes les loix de la juſtice & aux dépens de ma conſcience ; il faut que ces mêmes biens où je mettois toute mon eſpérance & toute ma félicité, deviennent mes propres bourreaux.

Penſée d'autant plus déſolante, que faiſant enſuite la plus triſte comparaiſon, il ſe retracera l'idée de ce ſouverain bien qu'il aura per-

du, & pourquoi ? pour des biens périſſables & paſſagers. Cette conviction ſenſible qui lui reſtera & qui lui ſera toujours préſente, qu'il a perdu ſon vrai bien, ſon unique bien, pour de faux biens & même de faux biens dans l'eſtime des hommes, pour un vain intérêt qui l'a aveuglé, pour un honneur chimérique & imaginaire dont il s'eſt entêté, pour un plaiſir ſenſuel & brutal à quoi il s'eſt abandonné ; le dépit mortel qu'il en concevra contre lui-même, & qui lui fera dire avec bien plus de ſujet qu'au fils de Saül, *Guſtans guſtavi paululum mellis, & ecce morior*, pour quelques douceurs que j'ai goûtées, pour quelques plaiſirs que ma raiſon me diſputoit, & dont ma conſcience m'a preſque ôté par ſes reproches tout le ſentiment, je me vois condamné à boire le calice de la colére de Dieu ; ce calice de fiel & d'amertume, ce calice qu'il a détrempé dans le jour de ſa fureur & qu'il réſerve à ſes ennemis : tout cela encore une fois fera naître dans ſon ame ce ver intérieur qui le rongera : *Recordare, quia recepiſti bona in vita tua.* Ainſi nous nous ſervons dans la vie des biens de Dieu contre Dieu ; & Dieu à ſon tour s'en ſervira contre nous : & comme nous en faiſons les inſtrumens de notre malice pour l'offenſer, il en fera, dit ſaint Grégoire, les inſtrumens de ſa juſtice pour nous punir. Et

1. *Reg.* 14.

Luc. 16.

cela comment ? toujours par la penſée & le ſouvenir : *Recordare.*

Mais ſi l'abus des dons naturels & des biens de la terre doit faire dans l'ame du pécheur une impreſſion ſi violente, que ſera-ce de l'abus des graces & des dons ſurnaturels, qui peſé au poids du ſanctuaire de Dieu & par rapport à la damnation, aura des conſéquences encore bien plus funeſtes ? Car qui peut dire quelle ſera la déſolation d'un réprouvé, lorſqu'il ſe repréſentera à lui-même (or il ſe le repréſentera toujours) combien de ſecours, combien de moyens de ſalut il ſe ſera rendus inutiles, combien de lumiéres il aura étouffées, combien d'inſpirations il aura rejettées, combien de Sacremens il aura négligés ou prophanés ; à combien d'inſtructions, à combien de remontrances il ſe ſera endurci ; à combien d'exemples il aura été inſenſible, ſoit par une force d'eſprit prétendue dont il ſe piquoit dans ſon impiété, ſoit par une lâcheté & une délicateſſe qu'il ne s'eſt jamais efforcé de vaincre. Ah ! ſi j'avois ſeulement été fidéle à une partie de ces graces dont Dieu me prévenoit ; ſi j'avois, pour ſuivre la voix qui m'appelloit & qui m'appelloit ſi ſouvent, qui m'appelloit ſi fortement, renoncé à l'eſclavage du monde & de la chair, je me ſerois ſanctifié, j'aurois part à l'héritage des enfans de Dieu, je poſſéderois avec

eux le même Royaume : mais parce que je les ai reçûes en vain ces graces si précieuses, parce que je les ai reçûes avec indifférence & sans aucun retour, parce que je les ai mépriſées, parce que je les ai même combattues, & que par mon obſtination elles ne m'ont pas attiré ni converti à Dieu, elles s'élévent contre moi pour me perſécuter & pour venger Dieu. Au lieu de ces ſaintes triſteſſes, au lieu de ces ſaints remords, au lieu de ces contritions ſalutaires & vivifiantes, qu'elles devoient exciter dans mon cœur, elles me cauſent à préſent des remords, mais des remords qui me déchirent ; elles me cauſent des triſteſſes, mais des triſteſſes qui m'accablent ; elles me cauſent des repentirs, mais des repentirs qui me percent, qui me tranſportent, qui vont juſques à la fureur, juſques à la rage : *Recordare.*

Or puiſque Dieu fera ſervir juſques à ſes graces pour tourmenter le pécheur, jugez delà ce qu'il aura à ſouffrir ce pécheur réprouvé, du ſouvenir & de la vûe de ſes crimes, dont la propriété la plus naturelle eſt de devenir le ſupplice de ceux-mêmes qui les ont commis. Non, non, dit ſaint Chryſoſtome, il ne faudra point de démons, point de ſpectres pour faire de l'enfer un lieu de tourment. Ce que chacun y apportera de crimes, voilà les démons auſquels il ſera livré. Ces impuretés

abominables, ces injustices énormes, ces profanations des choses saintes, ces mépris déclarés de Dieu, ces haines invétérées contre le prochain, ces perfidies & ces trahisons, ces artifices de l'hypocrisie, ces scandales de l'athéïsme, ces emportemens de la vengeance, ces raffinemens de la médisance, ces noires impostures de la calomnie, tant d'autres iniquités dont je ne puis faire le dénombrement, ce sont là les monstres qui investiront le réprouvé, qui l'assiégeront, qui le saisiront des plus vives frayeurs.

Et il n'est pas absolument nécessaire d'être Chrétien pour être persuadé de ce que je dis, puisque les Payens eux-mêmes l'ont reconnu, & qu'ils en ont fait la matiere de leurs fables. Or ce que nous appellons leurs fables, comme remarque fort bien saint Augustin, n'étoit au fond rien autre chose que les mystères les plus sublimes de leur Théologie, & les principes les mieux établis de leur morale. Ils ne les proposoient aux peuples que sous des fictions : mais ces fictions renfermoient la même vérité que la foi nous enseigne : & malgré le libertinage des Athées, qui vivent aujourd'hui parmi nous, ces infidéles du Paganisme nous rendent un témoignage tout conforme à celui des Prophétes & des Apôtres, sçavoir qu'il y a un enfer, & qu'une des grandes peines de l'enfer sera d'avoir péché

& de s'être souillé de crimes dans la vie: *Recordare.*

Mais ces crimes ne seront plus : il est vrai, reprend saint Bernard, ils ne seront plus dans la réalité de leur être : mais ils seront encore dans la pensée & dans le souvenir. Or c'est par le souvenir & par la pensée qu'ils seront souffrir une ame réprouvée de Dieu. *Transierunt à manu, sed non transierunt à mente.* Bernard. Ils ne seront plus, ajoute ce Pere ; mais ils auront été, & il ne sera plus au pouvoir ni du pécheur, ni de Dieu même, qu'ils n'ayent pas été. Or ils ne tourmentent ni dans l'enfer, ni sur la terre que parce qu'ils ont été ; & de-là vient qu'ils tourmentent lors même qu'ils ne sont plus, ou plutôt qu'ils ne commencent à tourmenter que quand ils ne sont plus. Et parce que n'être plus & avoir été, sont deux termes infinis qui égaleront l'éternité de Dieu, & qui subsisteront dans leur maniére de subsister, autant que Dieu sera Dieu, ces crimes qui ont été, & qui ne seront plus, auront, s'il m'est permis de parler ainsi, une activité éternelle dans l'enfer pour tourmenter le réprouvé. Ils ne l'ont contenté qu'un moment, pendant qu'il les commettoit ; & ils le tourmenteront éternellement, quand il ne les commettra plus : pourquoi? belle raison de saint Augustin ; parce que chaque chose, dit-il, agit selon l'étendue de sa

durée. Or le préſent qui fait le plaiſir du pécheur, combien eſt-il préſent ? un inſtant, & rien davantage ; & voilà pourquoi le pécheur l'a ſi peu goûté : au lieu que le paſſé qui le tourmentera, ſera toujours paſſé, & que comme paſſé n'ayant point de fin, il faudra par une néceſſité indiſpenſable qu'il ſe
Bernard. faſſe toujours ſentir. *In æternum ergo neceſſe eſt cruciet*, conclut admirablement ſaint Bernard, *quod in æternum te feciſſe memineris.* Voyez, pourſuit-il, ce qui arrive tous les jours à une ame innocente, lorſque par une fragilité malheureuſe elle vient à oublier Dieu, & à s'oublier elle-même. Cette femme avoit de l'honneur, elle avoit aimé juſques-là ſon devoir ; mais enfin une pourſuite opiniâtre l'a fait ſuccomber : quel repentir, quelle douleur, quelle confuſion de ſa lâcheté, quelle horreur de ſon crime ! Elle voudroit le pouvoir racheter aux dépens de mille vies ; & ſi la choſe étoit encore au point d'en délibérer, il n'y auroit point de mort qu'elle n'acceptât, plutôt que de donner un ſi criminel & un ſi honteux conſentement. Mais il n'y a plus de retour ; & toujours il ſera vrai qu'elle s'eſt abandonnée à l'infamie & à l'opprobre du péché. Voilà ce qui produit & ce qui entretient dans elle ce fonds d'amertume qu'elle porte quelquefois juſqu'au tombeau. Voyez ce qui arrive à un

homme emporté, lorsque dans l'ardeur de sa passion il commet une action noire, un homicide, un assassinat. A peine a-t-il fait le coup, que son esprit se trouble, que son sens s'égare, qu'il n'a plus de paix, presque plus de raison. Que ne feroit-il pas, que ne donneroit-il pas, que ne feroit-il pas prêt d'endurer pour être encore à commettre ce qu'il a commis, & ce qu'il n'est plus en état de réparer? Or ce n'est là qu'une figure & qu'une ombre de l'enfer. Parce que d'avoir péché sera quelque chose d'éternel, il faudra par une dure, mais juste loi, que le tourment le soit aussi; & que l'ame soit malheureuse pour jamais, parce qu'elle ne cessera jamais de se souvenir qu'elle a été un moment coupable : *Nam etsi facere in tempore fuit, sed fecisse in æternum manet.* Qui seroit bien pénétré de cette pensée, de quel œil envisageroit-il le péché, & qu'épargneroit-il pour s'en préserver? Bernard.

Ajoutez que les crimes de la vie, & tant de désordres se présenteront tous à la fois aux yeux du réprouvé, & tous à la fois le tourmenteront. Il ne les a commis que par intervalles & par succession, aujourd'hui l'un, demain l'autre; s'il y a donc senti quelque douceur, ce n'a été que par parties : mais dans son tourment, il n'y aura ni succession ni partage; Dieu le ramassera tout entier dans chaque instant; & ces crimes, qui considérés

comme préſens, ſe trouvent diſperſés dans une longue ſuite de jours, de mois, d'années, ſe réuniront tous dans le paſſé, parce qu'il ſera vrai en même-tems de dire qu'ils ſont tous paſſés. Ainſi tous par une vertu indiviſible, ils concourront à l'effet malheureux de la damnation. Or imaginez-vous ce qu'ils feront tous enſemble, puiſqu'un ſeul ſuffiroit pour former l'enfer. Ah, Chrétiens, ne vous rebutez pas de la ſuppoſition que je vais faire: peut-être bleſſera-t-elle la délicateſſe de vos eſprits; mais plût à Dieu, que par-là même elle pût vous inſpirer une ſainte horreur de la corruption de vos cœurs. Si l'on venoit à remuer une eau bourbeuſe & dormante, & qu'expoſant devant vous toutes les immondices qu'elle renferme, on vous forçât à en ſoutenir toujours la vûe, ce ſeroit pour vous non pas un ſpectacle, mais un ſupplice, mais un martyre auſſi rigoureux qu'humiliant. Or telle, & bien plus inſoutenable encore, eſt la peine que Dieu réſerve dans l'enfer, à une ame, par exemple, ſenſuelle & impudique. Il lui fera voir du même coup d'œil tout ce qu'il y a eu dans elle, par la concupiſcence de la chair, de plus ſale & de plus infect. Conſentemens ſecrets, déſirs criminels, eſpérances conçues, occaſions cherchées, commerces ſcandaleux, entretiens laſcifs, libertés, regards, diſſolutions, molleſſes, il lui

rendra tout cela préſent ; & la fixant à cet objet, dont rien ne pourra plus la détourner, Regarde, lui dira-t-il à chaque moment de l'éternité, voilà les ſuites de ton incontinence, voilà ce qu'a produit ton cœur.

Que concevez-vous de plus intolérable que ce monſtrueux amas d'impuretés ? Jugez-en par ce que nous éprouvons dans ces revûes plus générales & plus exactes de nos conſciences. Quelle honte, quand tout-à-coup cette innombrable multitude de péchés ſe développe devant nos yeux ? Mais ſi cette honte toute ſurnaturelle & toute divine qu'elle eſt, ſi cette honte, lors même qu'elle eſt l'effet de la grace, lors même qu'elle eſt le principe de notre réconciliation avec Dieu, nous tient lieu néanmoins de peine, & d'une peine que nous cherchons tant à éviter, que ſera-ce de la honte des réprouvés & du ſentiment qu'ils en auront ? Ah ! Seigneur, s'écrioit David, dans la ferveur de ſa pénitence, je ne puis plus vivre, & je ſuis hors de moi-même, quand je conſidére mes iniquités, & que je les vois multipliées à l'infini : j'en ſuis émû juſques dans la moëlle de mes os : *Non eſt pax oſſibus meis à facie peccatorum meorum.* Pſal. 37. C'étoit un Roi, Chrétiens, & un Roi dans la proſpérité, un Roi élevé au plus haut point de la félicité humaine : cependant il étoit troublé, il étoit ſaiſi, il étoit conſter-

né à la vûe de cette affreuse scéne qui lui retraçoit ses égaremens & ses désordres. Concluez donc quel sera l'état d'une ame qui enlevée de la terre & d'ailleurs bannie du séjour de sa béatitude céleste, se trouvera comme toute recueillie dans le souvenir de son péché; aura incessamment cette pensée, j'ai péché; se dira incessamment à elle même, j'ai péché; & y pensera, & se le dira, sans jamais le pouvoir détruire ce péché qu'elle haïra, qu'elle abhorrera comme la source irremédiable de son amour.

Et voilà notre leçon, Chrétiens. Le mauvais riche souhaita que ses freres encore vivans sur la terre, pussent au moins profiter de son exemple. Dieu ne le voulut pas. Peut-être s'étoient-ils rendus indignes de cette grace, & peut-être un des grands châtimens que Dieu exerça sur eux, fut de ne leur pas faire sçavoir le funeste état de leur frere dans l'enfer. Mais ce que Dieu ne leur accorda pas, il nous l'accorde aujourd'hui: il veut que l'exemple de ce réprouvé nous instruise, que sa folie, pour ainsi dire, fasse notre prudence, & que le regret qu'il ressent du passé, nous serve à réformer & à sanctifier le présent & l'avenir. Il est vrai que Dieu ne nous envoie pour cela ni Lazare, ni aucun des morts, parce qu'il prétend que sa parole écrite dans son Evangile & annoncée par ses mi-

niſtres, doit être plus convaincante & plus infaillible pour nous, que le rapport de Lazare & celui de tous les morts.

Nous nous figurons quelquefois que la réſurrection d'un mort & la parole d'une ame revenue de l'enfer, ſeroit d'un grand poids pour faire impreſſion ſur nos eſprits, & pour nous convertir. Abus, Chrétiens; & puiſque nous n'écoutons ni Moïſe, ni les Prophétes, c'eſt-à-dire, ni la parole de Jeſus-Chriſt, ni celle de ſes Prédicateurs, nous trouverions bien encore des raiſons pour conteſter & pour rejetter tout autre témoignage: outre qu'il n'eſt pas de la providence de Dieu, d'uſer de ces moyens extraordinaires, tandis que nous en avons d'autres qui peuvent ſuffire. C'eſt de là, dit ſaint Auguſtin, que Dieu n'a jamais fait de miracles pour confondre l'Athéïſme; parce que l'Athéïſme eſt plus que ſuffiſamment confondu par la voix de toute la nature. Ainſi il ſe contente pour notre inſtruction de nous donner l'exemple du riche réprouvé. Mais que faiſons-nous, mes chers Auditeurs? appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette morale. Bien loin de profiter de cet exemple, nous ne profitons pas même de notre propre expérience. Car dès cette vie nous avons une expérience ſenſible du repentir des damnés, & quelle eſt-elle? le trouble & le remords du péché dès que nous l'avons

commis. Trouble, remords, image tout à la fois, & peine de l'enfer. Car qu'eſt-ce que ce remords du péché, cette honte que l'on en conçoit, ce reproche que l'on ſe fait à ſoi-même & malgré ſoi-même, cette peine à ſouffrir qu'on nous le faſſe d'ailleurs, qu'eſt-ce que cela ? ſinon une voix ſecrette qui nous dit qu'il y a un enfer, & que déja nous le portons en quelque ſorte au-dedans de nous-mêmes. Mais voici notre déſordre, Chrétiens : pour pécher plus librement & plus impunément, nous tâchons à nous défaire peu à peu de cet enfer anticipé, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de cet enfer temporel qui tourmente nos conſciences, mais qui pourroit être pour nous un enfer ſalutaire en nous préſervant de l'enfer éternel. C'eſt-à-dire, que nous étouffons en nous le remords du péché, qui, ſelon ſaint Chryſoſtome, eſt comme une derniere grace dans l'ordre de la prédeſtination & du ſalut : & parce que ce remords eſt inſéparable de l'idée d'un Dieu, de l'idée d'une providence, de l'idée d'une vie immortelle ; je veux dire, parce qu'il eſt impoſſible de croire un Dieu, de croire une providence, de croire une vie immortelle, & de ne pas ſentir ce remords, pour nous affranchir de ce remords nous tâchons à nous aveugler ſur ces points capitaux de la Religion ; du moins nous tâchons à en douter & à ne les croire

qu'à demi. Car il faudroit en venir là pour trouver la paix dans le péché : mais nous avons beau faire des efforts, nous avons beau raisonner & disputer, ce ver du péché ne meurt pas pour cela, & dès cette vie même nous n'aurons jamais l'avantage de nous en être absolument délivrés. Il y aura toujours des heures & des tems où il reviendra tout de nouveau nous picquer : ce sera au milieu de nos plaisirs & dans les momens les plus doux en apparence. Des millions d'autres plus déterminés & plus impies que vous, en ont fait mille fois & en font tous les jours la triste épreuve. Que dis-je ? les Souverains mêmes & les Monarques de la terre ne peuvent l'anéantir. Ils se défendent de tout, mais ils ne sçauroient se défendre d'eux-mêmes, & leur péché monte avec eux jusques sur le Trône pour les persécuter.

Déplorable condition, mes Freres, que celle du pécheur, puisqu'en quelque état qu'il se trouve, soit dans le terme de la réprobation après la mort, soit dans la voie qui y conduit pendant la vie, son péché est par-tout pour lui un enfer inévitable. Mais quel remède ? je vous l'ai dit, c'est de bien ménager dès-à-présent ce remords du péché dont le mauvais riche ne peut plus faire un bon usage : car c'est de ce remords, si nous le voulons, que dépend notre conversion. Que fais-je donc, Chré-

tiens, si je suis fidéle à la grace ? au lieu d'étouffer ce remords du péché, comme l'impie & le libertin, je le réveille au contraire, je l'excite en moi par de fréquentes & de solides réflexions. Ce que feront éternellement les damnés par une nécessité rigoureuse, en considérant toujours malgré eux les suites funestes de leur péché, je le fais par une sage précaution. Je repasse tous les jours devant Dieu dans l'amertume de mon cœur, comme le saint Roi Ezechias, le nombre de mes an-
Isai. 38. nées : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ.* Je dis à Dieu : Ah, Seigneur ! si mon péché me fait maintenant tant de peine, que seroit-ce dans l'enfer ? Je ne me contente pas de cela : je demande à Dieu ce remords comme une des graces les plus spéciales qu'il puisse donner à ses élûs, quand la passion les a précipités dans l'abysme du péché. Je le prie de me reprendre, non pas dans sa colére, mais selon cet esprit de miséricorde, qui n'est pas seulement le consolateur, mais le censeur du monde, & qui comme censeur en
Joan. 16. devient le réformateur ; *Arguet mundum de peccato.* Je vais encore plus avant : J'anticipe ce remords : je raisonne avec moi-même, & je me demande ; Quel fruit tirerai-je de ce péché ? quand je l'aurai commis, voudrai-je l'avoir fait, & que m'en restera-t-il autre chose que le remords & la confusion ? pour-

quoi donc faire maintenant ce qu'alors je voudrai n'avoir jamais fait ? C'eſt ainſi que je m'inſtruis, que je m'encourage à tenir ferme contre les tentations du monde & de la chair, à réſiſter dans les occaſions les plus dangereuſes & dans les momens les plus critiques, à ne ménager rien pour me garantir de cette affreuſe damnation, où le réprouvé n'a pas ſeulement à ſouffrir du paſſé par le plus mortel regret, mais du préſent par le ſupplice le plus douloureux. C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

UN des ſouhaits de ſaint Bernard, & ce qu'il demandoit avec plus d'ardeur, expliquant ces paroles du Prophéte, *Deſcendant in infernum viventes*, c'étoit que les pécheurs deſcendiſſent en eſprit & par la penſée dans l'enfer ; ne doutant pas que la vûe de cet affreux ſéjour & des tourmens qu'on y endure, ne dût faire la plus vive impreſſion ſur leurs cœurs, & convaincu qu'il n'y avoit point de moyen plus aſſûré pour ne pas tomber après la mort dans ce lieu de miſéres, que d'y deſcendre ſouvent par la réflexion pendant la vie : *Deſcendant in infernum viventes, ne deſcendant morientes.* Mais pour l'entier accompliſſement du ſouhait de ſaint Bernard, il faudroit, Chrétiens, que nous y puſſions deſcendre avec les mêmes connoiſſances, & s'il étoit poſſible, avec la même ex-

Pſal. 54.

Bernard.

périence que les damnés, afin d'en pouvoir juger comme eux, & d'en tirer au même-tems des conséquences qui leur sont désormais inutiles, mais qui nous peuvent être encore si salutaires. Car de descendre en esprit dans l'enfer avec des lumiéres aussi foibles que les nôtres, avec une imagination aussi dissipée que la nôtre, sur-tout avec une insensibilité pour les choses de Dieu aussi prodigieuse que la nôtre ; c'est presque faire sans fruit, ce que saint Bernard se proposoit comme un des remédes les plus efficaces pour nous ramener de nos égaremens, & nous corriger de nos désordres. Ah, dit saint Augustin, qui pourroit maintenant comprendre ce que comprend un damné ? qui pourroit avoir dans une profonde méditation les mêmes idées qu'il a de son état présent au milieu des flammes ? Tâchons de les avoir, Chrétiens ; & puisque ce n'est pas encore assez pour nous de descendre spirituellement dans l'enfer, entrons dans les sentimens d'une ame réprouvée, substituons ses lumiéres aux nôtres, & reconnoissons combien c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* Que fait-elle cette ame malheureuse, ou en quel état est-elle ? elle se voit séparée de Dieu, elle se voit au milieu d'un feu dont elle est la triste victime. Double peine :

Hebr. 10.

l'une & l'autre parfaitement représentée par Jesus-Christ dans le riche de l'Evangile.

Elle se voit séparée de Dieu; voilà l'essentiel & comme le fonds de sa réprobation. *Elevans autem oculos meos cùm esset in tormentis, vidit Abraham à longè, & Lazarum in sinu ejus.* Ce riche, dit le Sauveur du monde, du lieu de son tourment levant les yeux, apperçut de loin Abraham, & Lazare dans son sein. Il le voyoit ce saint Patriarche dans un éloignement infini, *A longè*; & c'est ce qui le désoloit. Il s'en voyoit séparé par un cahos, c'est-à-dire par une vaste distance: tellement qu'entre Abraham & lui, il ne pouvoit plus y avoir nulle communication, *Magnum chaos inter vos & nos firmatum est*; & c'est ce qui le désespéroit. Or s'il se voyoit si loin d'Abraham, il se voyoit encore, dit saint Ambroise, bien plus éloigné de Dieu: *Si Abraham à longè, quantò longiùs à Deo:* & cette séparation de Dieu étoit bien encore un autre supplice pour lui. *Luc. 16.* *Idem.* *Ambr.*

Car qu'est-ce que d'être séparé de Dieu? Ah, Chrétiens, quelle parole! la comprenez-vous? Séparé de Dieu, c'est-à-dire, privé absolument de Dieu. Séparé de Dieu, c'est-à-dire, condamné à n'avoir plus de Dieu, si ce n'est un Dieu ennemi, un Dieu vengeur. Séparé de Dieu, c'est-à-dire, déchû de tout droit à l'éternelle possession du premier de tous les

êtres, du plus excellent de tous les êtres, du souverain être qui est Dieu. Peine, dit saint Bernard, qui ne se peut mesurer que par l'infinité de Dieu, puisque cette peine est la privation de Dieu même, & par conséquent qu'elle est grande à proportion que Dieu est grand : *Hæc enim tanta pœna, quantus ille.* Ainsi, comme Dieu disoit à un juste dans l'Ecriture, *Ero merces tua magna nimis*, c'est moi-même qui serai ta récompense ; & je la serai en me donnant à toi, parce que je n'ai rien de plus grand ni de meilleur à te donner que moi-même : il pourra dire à un réprouvé, c'est moi-même qui serai ton supplice ; & je le serai en t'éloignant de moi, car je n'ai rien dans les trésors de ma colére de plus formidable que cet éloignement & cette entiére séparation de moi-même. En effet, Chrétiens, ces trois pensées que le réprouvé aura toujours présentes, Dieu n'est plus à moi, & je ne suis plus à lui ; Dieu n'est plus pour moi, & je ne suis plus pour lui ; Dieu n'est plus dans moi ni avec moi, & je ne suis plus dans lui ni avec lui ; ces trois affligeantes pensées ne feront-elles pas capables de faire son enfer ? Or c'est ce qui se vérifiera, ce qui s'accomplira dans autant de créatures que Dieu en réprouvera. Du moment que Dieu prononcera à une ame ce redoutable arrêt, Retirez-vous, il se dépouillera, pour ainsi dire,

Bernard.

Genes. 15.

de tous ses droits sur elle, hors ceux que la nécessité de son domaine ne lui permettra pas d'aliéner ; & cette ame, si je puis encore parler de la sorte, perdra elle-même tous ses droits sur Dieu. Ame, non-seulement indigne de le posséder, mais indigne même de lui appartenir. Dieu la répudiera, souffrez cette expression, & elle répudiera Dieu ; & dans ce divorce mutuel, elle trouvera la consommation de son malheur. Dès cette vie ce terrible mystère de la perte d'un Dieu, commence déja dans la personne des pécheurs ; Dieu & l'ame par le péché se séparent, & se séparent jusqu'à se renoncer l'un l'autre. *Vocа nomen ejus, non populus meus.* Prophéte, disoit Dieu, n'appelle plus ce peuple mon peuple : il a cessé de l'être ; & la qualité que tu dois désormais lui donner, c'est qu'il ne l'est plus : *Voca nomen ejus, non populus meus.* Voilà son nom & le caractère qu'il portera ; car dès qu'il m'a oublié pour suivre des dieux étrangers, il m'a renoncé comme son Dieu, & je le renonce pour mon peuple : *Quia vos non populus meus, & ego non ero vester.* *Oseæ. 1.*

Et ce langage est si ordinaire à Dieu dans les saints livres, que quand les Israëlites par une monstrueuse idolâtrie eurent sacrifié au veau d'or dans le désert, Dieu ému de colére & irrité contre eux, n'en parla plus à Moïse que dans ces termes ; *Vade, descende, peccavit* *Exod.* 19.

populus tuus ; va, Moïse, descends de la montagne, & tu verras le crime que ton peuple a commis. Prenez garde, Chrétiens, Dieu les appelle le peuple de Moïse, & non le sien ; comme si ce peuple n'eût plus été à lui, ni lui à eux, depuis qu'ils étoient tombés dans l'infidélité. Mais ces paroles, dit saint Chrysostome, qui ne sont, pour ainsi dire, que comminatoires dans cette vie, & qui tout au plus n'ont qu'une partie de leur effet, puisqu'elles n'ôtent pas à une ame l'espérance ni les moyens de réparer la perte qu'elle a faite, s'accompliront entiérement & à la lettre dans un réprouvé. Plus d'alliance entre Dieu & lui ; plus d'union : comme si Dieu lui disoit, ton libertinage t'a fait souhaiter de n'avoir point de Dieu, tu n'en auras jamais : tu n'as pas voulu connoître ton Dieu, tu ne le verras & tu ne le connoîtras jamais : tu ne t'es pas mis en peine de chercher Dieu, quand tu le pouvois trouver ; tu le chercheras, & tu ne le trouveras jamais ; & ce qui faisoit ton impiété, c'est ce qui fera désormais ta peine : quand Dieu vouloit être à toi, tu lui as dit insolemment que tu ne voulois point être à lui ; maintenant que tu voudrois être à lui, il te déclare pour jamais qu'il ne veut plus être à toi. Or lequel des deux est le plus désolant pour une ame, ou que Dieu ne soit plus à elle, ou qu'elle ne soit plus à Dieu ?

Mais

Mais je me trompe, Chrétiens : toute réprouvée qu'elle eſt, elle ſera encore à Dieu, & Dieu à elle. Dieu lui ſera encore inſéparablement uni, & elle à Dieu : mais c'eſt cela même qui doit faire ſon malheur. Si elle pouvoit être tout-à-fait privée, tout-à-fait ſéparée de Dieu, elle ne ſeroit malheureuſe qu'à demi. Le comble de ſa miſére ſera d'en être privée d'une façon, & de ne l'être pas de l'autre; d'en être ſéparée d'une façon, & inſéparable de l'autre : privée de Dieu en tant que Dieu étoit l'objet de ſa félicité, & pénétrée de Dieu en tant que Dieu ſera le ſujet éternel de ſes plus violens tranſports; c'eſt ce qui la conſternera. Dieu la renoncera en qualité de pere, en qualité d'époux, en qualité de protecteur, en qualité de derniere fin; c'eſt-à-dire, dans toutes les qualités qui le rendent bien-faiſant, doux & aimable : & il s'attachera à elle en qualité de juge, en qualité d'ennemi, en qualité de vengeur, en qualité de perſécuteur; c'eſt-à-dire, ſelon toutes les qualités qui le rendent, tout Dieu qu'il eſt, non-ſeulement ſévére & redoutable, mais dur & impitoyable. De-là donc cette ame ſera doublement malheureuſe : malheureuſe d'avoir encore un Dieu, malheureuſe de n'en avoir plus; d'avoir encore un Dieu conjuré, déclaré, armé contre elle; & de n'avoir plus de Dieu favorable, propice & miſéricordieux

pour elle; d'avoir encore un Dieu pour exciter sa haine & ses plus mortelles aversions, & de n'en avoir plus pour contenter ses désirs & ses plus ardentes inclinations. Car ce sera là son grand supplice, de sentir éternellement que Dieu l'avoit créée pour lui-même, & qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'en lui & que par lui; & de ne recevoir éternellement de Dieu que des rebuts & des mépris, de ne trouver éternellement entre Dieu & elle qu'une insurmontable opposition. Elle estimera Dieu malgré elle, & elle aura une inclination naturelle pour lui, & cependant elle le haïra: elle l'estimera tel qu'elle ne le possédera jamais, & elle le haïra tel qu'elle l'aura toujours présent. Or ce conflict d'estime & de haine, de désir & d'aversion, d'éloignement & de poursuite à l'égard du même objet; c'est, Chrétiens, ce que nous appellons l'Enfer.

Après cela, je voudrois en vain m'étendre sur les peines sensibles dont cette séparation de Dieu doit être accompagnée, & dont les Prédicateurs ont mille fois tâché, mais inutilement, de vous faire comprendre l'horreur. En vain, je voudrois vous représenter ce feu, qui d'une maniére non moins véritable qu'elle est surprenante, exercera sur les esprits & sur les corps toute son activité, ainsi que parle saint Augustin, *Miris, sed veris modis*; ce feu qui force encore maintenant le

August.

mauvais riche à pouſſer ce cri lamentable, *Crucior in hac flamma*, & ſur quoi il n'y a point de réprouvé qui ne puiſſe dire avec bien plus de raiſon que Job : *Mirabiliter me crucias.* Ah ! Seigneur, faut-il que vous faſſiez même des miracles pour me tourmenter, & que forçant les loix de la nature vous donniez à un être matériel, pour en faire l'inſtrument de votre vengeance, la vertu d'agir ſur une ſubſtance ſpirituelle ? Si je vous diſois, Chrétiens, que tout ce qu'il y a dans le monde, & tout ce que notre imagination ſe peut figurer de plus affreux, que tout ce que la cruauté des tyrans a jamais ſçû inventer, que tout ce que la patience des martyrs a été capable d'endurer ; que tout cela n'eſt pas l'ombre de ce feu ; c'eſt-à-dire, que les douleurs les plus aiguës, que les ſupplices les plus lents, que les tortures, les gênes, les genres de mort les plus inouïs, comparés à ce feu, ne méritent pas même le nom de tourmens, *Quæcumque homines patiuntur in hac vita, in comparatione hujus ignis, non parva, ſed nulla ſunt ;* je ne vous dirois rien que ce qu'a dit ſaint Auguſtin dont j'ai emprunté ces paroles. Je ne vous dirois rien que ce qu'a dit ſaint Jérôme ſur cette terrible menace de Dieu à ſon peuple : *Stillabit furor meus ſuper locum iſtum.* Je ferai dégouter ma fureur ſur la terre : car, reprend ce Pere, que

Luc. 16.

Job. 10.

Auguſt.

Ier. Paral. 34.

sera-ce donc quand il répandra dans l'enfer toutes les pluies de sa colére, & qu'il la fera tomber comme un torrent ! *Si tanta est stilla, quid erit de totis imbribus* ? Je ne vous dirois rien que ce qu'a dit Pierre Damien, au sujet de ces fléaux dont l'Egypte fut affligée. Car selon la belle remarque de ce sçavant Cardinal, ce n'étoit encore alors que le doigt de Dieu qui frappoit les Egyptiens, *Digitus Dei est hic* : mais ce sera le bras même de Dieu & tout son bras qui frappera les réprouvés, *Totâ divinitatis dexterâ percutiuntur.* Je ne vous dirois rien que ce qu'ont dit tous les autres comme eux ; & leur autorité, sur-tout une autorité si constante & si unanime, quand nous n'aurions point d'autre preuve, devroit bien nous suffire pour renoncer à tout ce que le libertinage du monde oppose, ou prétend opposer à une vérité si solidement établie.

Hieron. *Exod.* 8. *Petr. Dam.*

Mais je laisse tout cela, Chrétiens, pour faire avec vous une réflexion dont je pourrois me promettre les plus grands effets, si elle entroit une fois dans vos esprits. Voilà ce que la foi nous enseigne : un feu éternel, une éternelle séparation de Dieu, voilà ce que toutes les Ecritures nous annoncent. Ce qui m'étonne, & ce qui seroit capable de me troubler, si les mêmes Ecritures ne m'en découvroient le mystère, c'est qu'une vérité si touchante nous touche si peu, & que parmi ceux

à qui je parle, il y en ait peut-être qui jamais n'en ont encore été bien touchés. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'étant ſi délicats, ſi amateurs de nous-mêmes, ſi ſenſibles à la douleur, ce feu que la colére de Dieu allume pour punir nos crimes, ne faſſe ſur nous que les plus foibles impreſſions. Ce qui m'étonne, c'eſt que ne pouvant ignorer que la perte de Dieu eſt notre ſouverain mal, & que cette perte de Dieu, irréparable dans l'enfer, dépend de la perte volontaire que nous en faiſons dans cette vie, nous conſentions tous les jours librement à le perdre; que nous le perdions ſans inquiétude, ſans chagrin; que nous le perdions même ſouvent avec joie, & que de toutes les pertes que nous faiſons dans le monde, celle-là nous ſoit la plus indifférente. Ce qui m'étonne, c'eſt que la même foi qui nous dit qu'il y a un enfer où l'on brûle, & où l'on eſt privé de Dieu, nous dit encore qu'un ſeul péché nous expoſe à l'un & à l'autre, que Dieu n'a point de moindre vengeance pour le punir que l'un & l'autre, & que le péché néanmoins & le péché le plus mortel, ſoit traité parmi nous de jeuneſſe, de fragilité excuſable, & ſouvent même de jeu, de galanterie, de bel eſprit & de belle humeur. Eſt-ce ſtupidité, eſt-ce inadvertance, eſt-ce fureur, eſt-ce enchantement? Croyons-nous ce point fondamental du Chriſtianiſme; ne le croyons-

nous pas ? ſi nous le croyons, où eſt notre ſageſſe ? ſi nous ne le croyons pas, où eſt notre religion ? Je dis plus : ſi nous ne le croyons pas, que croyons-nous donc ? puiſqu'il n'eſt rien de plus croyable, rien de plus formellement révélé par la parole divine, rien de plus ſolidement fondé dans la raiſon humaine, rien dont la créance ſoit plus néceſſaire pour tenir les hommes dans le devoir, rien ſur quoi le doute leur ſoit plus pernicieux, puiſqu'il les porte à tous les déſordres. Mais pour ne le pas croire, ou pour ne le croire qu'imparfaitement, en ſommes-nous plus à couvert ? aurons-nous bien devant Dieu de quoi nous juſtifier, en lui diſant, Je ne le croyois pas ? ſauverons-nous par-là les conſéquences de la choſe ; & ſi elle ſe trouve vraie, quoique nous ne l'ayons pas crûe, où en ſerons-nous ? Eſt-ce raiſonner en hommes, que de riſquer ſur un tel ſujet ? que ne faiſons-nous pas tous les jours pour éviter un mal incertain, par la raiſon ſeule de ſon incertitude ? avons-nous fait un pacte avec l'enfer, comme ces pécheurs dont parle le Prophéte ; ou avons-nous une démonſtration & une évidence parfaite qu'il n'y ait point d'enfer ? Ce que les impies alléguent pour le combattre, eſt-il comparable à ce qu'établit la foi ? ſommes-nous donc ſages de quitter le parti de la foi, & n'eſt-il pas non-ſeulement le plus ſûr,

mais le plus plausible, mais le plus raisonnable ? Quelle peine plus naturelle pour une ame révoltée contre Dieu, que la perte de Dieu ? quel châtiment plus juste pour une ame sensuelle & adonnée à d'infâmes plaisirs & défendus par la loi de Dieu, que le feu ? Quoique ce tourment du feu, qui est le mal de la créature, soit en lui-même si affreux, a-t-il rien qui approche de la griéveté du péché qui est le mal du créateur ? & n'est-il pas de l'ordre que le mal du créateur soit vengé par celui de la créature ?

Ah ! Chrétiens, c'est là-dessus qu'il faut aujourd'hui nous déterminer & nous déclarer. David disoit à Dieu : Seigneur, c'est par le feu que vous m'avez éprouvé ; & ce feu de votre justice m'étant appliqué par votre miséricorde, m'a tellement purifié, qu'il ne s'est plus trouvé en moi d'iniquité : *Igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas.* Psal. 16. Entrons dans ce sentiment, Chrétiens, & expliquant ces paroles du feu de l'enfer, méditons-les bien. Avant que Dieu nous punisse par ce feu, ou plutôt de peur que Dieu ne nous punisse par ce feu, éprouvons-nous par ce feu nous-mêmes, examinons-nous nous-mêmes, afin de pouvoir dire à Dieu, *Igne me examinasti, & non est inventa in me iniquitas.* Que le feu d'enfer, dit saint Augustin, nous serve à exciter dans nous un autre feu,

& à y éteindre encore un troiſiéme feu, c'eſt-à-dire, qu'il excite dans nous le feu de la charité, & qu'il y éteigne le feu de la cupidité. Quand l'eſprit impur allume dans nos cœurs le feu de la concupiſcence, interrogeons-nous nous-mêmes; demandons-nous à nous-mêmes, comme ce Solitaire du déſert attaqué d'une violente tentation : Hé bien, chair de péché, chair voluptueuſe & immortifiée, pourras-tu ſupporter l'ardeur de ces flammes, à quoi tu ſeras condamnée pour tes plaiſirs criminels? Il n'y a point de paſſion dont cette penſée ne triomphe. Auſſi que n'ont pas fait les Saints, prémunis & fortifiés de cette réflexion? Ils ont, pour uſer de l'expreſſion de ſaint Paul, arrêté toute la violence du feu : *Extinxerunt impetum ignis.* Je veux dire, qu'au milieu des ſcandales du monde, où leur condition les tenoit engagés, ils ſe ſont maintenus dans l'innocence; que malgré la corruption du monde, ils ſe ſont conſervés purs & ſans tache; que la contagion du mauvais exemple n'a pû rien ſur eux, & cela parce qu'ils avoient en vûe ce feu dévorant dont ils étoient menacés, & qu'ils vouloient éviter : *Igne me examinaſti.* Ne ſeroit-il pas étrange qu'il fût moins actif pour nous, & qu'ayant fait de ſi grands miracles dans les Saints, il n'eût pas la vertu de conſerver notre cœur & d'en réprimer les déſirs?

Hebr. 11.

Quand nous aurons une fois surmonté le feu de la cupidité, il ne nous sera pas difficile avec la grace d'allumer dans nos ames le feu de la charité, ce feu sacré que Jesus-Christ nous a apporté du ciel, & qu'il est venu répandre sur la terre, *Ignem veni mittere in terram*; ce feu dont il souhaite si ardemment que nous brûlions tous, *Et quid volo nisi ut accendatur* ? ce feu de l'amour divin, que nous ne pouvons guères, imparfaits & intéressés que nous sommes, entretenir dans cette vie, si le feu de l'enfer par une crainte salutaire ne sert à le conserver. *Luc. 12.* *Ibidem.*

Craignons l'un, mes chers Auditeurs, pour nous disposer à l'autre. Rempliſſons-nous de celui-ci, pour nous garantir de celui-là. Demandons souvent à Dieu qu'il nous embrase du feu de son amour, afin que nous ne ressentions jamais le feu de sa justice. En un mot, que l'enfer même par un merveilleux effet nous devienne un préservatif contre l'enfer. Il me reste à vous faire voir le malheur du réprouvé par rapport à l'avenir dans le désespoir où il est d'obtenir jamais grace. C'est la derniere partie.

III. PARTIE.

C'Est un instinct naturel à tous ceux qui souffrent, de chercher dans l'avenir la consolation & le remède du présent. Comme nous voulons toujours être heureux, & que c'est

une inclination néceſſaire, elle ſe ſoutient, ou plutôt elle nous ſoutient en quelque ſorte nous-mêmes au milieu des plus grands maux. Nous nous faiſons un charme de notre eſpérance, & ce charme adoucit la douleur qui nous preſſe. Quoique ſouvent il n'y ait rien dans le futur qui nous doive être favorable, nous ne laiſſons pas d'y enviſager cent choſes que nous nous figurons & qui ne ſeront jamais, mais qu'il ſuffit de nous figurer comme pouvant être un jour, pour y trouver de quoi repaître notre imagination. L'incertitude même de l'avenir nous eſt utile, puiſqu'elle nous donne droit d'eſpérer non-ſeulement ce que nous eſpérons & ce que nous attendons, mais ce que nous n'eſpérons & n'attendons pas. Il n'en eſt pas ainſi des réprouvés dans l'enfer. Un réprouvé ſouffre, je ne dis pas ſans eſpérance, ce ſeroit trop peu, mais dans un déſeſpoir actuel & perpétuel. Ce qui n'eſt pas encore lui ſert de ſupplice, & le rend plus malheureux que ce qui eſt : ou plutôt, ce qui eſt le tourmente non-ſeulement parce qu'il eſt, mais parce qu'il ſera toujours ; en ſorte que l'avenir eſt pour le préſent un ſurcroît de peine, qui l'aigrit, qui y met le comble, & qui fait le caractère propre de la réprobation, puiſque, ſelon la penſée du Docteur Angélique, l'enfer n'eſt proprement enfer que par la vûe & le ſentiment de l'avenir.

Voici donc ce qui accable l'ame réprouvée dans l'enfer, & ce que vous n'avez peut-être jamais bien conçu : c'eſt qu'elle déſeſpére d'obtenir jamais de Dieu aucune grace, quand elle le prieroit toute l'éternité ; c'eſt qu'elle déſeſpére de fléchir jamais Dieu par la pénitence, quand elle déteſteroit ſon péché toute l'éternité ; c'eſt qu'elle déſeſpére, non-ſeulement d'acquitter, mais de diminuer jamais ſes dettes devant Dieu par ſes ſouffrances, quoiqu'elle doive ſouffrir toute l'éternité. Trois reſſources immanquables dans la vie, mais abſolument inutiles à un réprouvé, la priére, la pénitence, la ſouffrance. Nous en avons la preuve dans le mauvais riche. Que fait-il ? il prie. Que demande-t-il ? il conjure Abraham de lui accorder pour toute grace une goutte d'eau, mais cette goutte d'eau lui eſt refuſée. Tous les interprétes conviennent qu'il y a de la parabole & de la figure dans cette circonſtance ; & que l'intention de Jeſus-Chriſt eſt de nous faire entendre par-là, que dans l'enfer, il n'y a plus de grace à eſpérer, ni de rédemption ; *Quia in inferno nulla eſt redemptio* : que de cet océan de miſéricorde & de bonté qui eſt Dieu, il ne découlera jamais ſur ces créatures infortunées une ſeule goutte pour les ſoulager, comme jamais il ne découlera ſur elles une ſeule goutte du ſang du Rédempteur pour les ſauver ; pourquoi ? *Offic. def.*

parce que ce n'eſt plus le tems des miſéricordes & du ſalut. En vain donc le réprouvé s'écriera-t-il éternellement comme le riche de l'Evangile, non plus en s'adreſſant à Abraham, mais à Dieu même : *Miſerere meî* ; Ah ! ciel, un peu de relâche, un peu de compaſſion pour moi : Dieu endurci contre ſes cris, éternellement lui répondra, mais dans toute la rigueur de la lettre, ce qu'il répondoit à ſon peuple : *Quid clamas ſuper contritione tua?* Que ſervent ces plaintes & ces lugubres accens ? ils frappent mon oreille, mais ils ne vont point juſques à mon cœur ! *Inſanabilis dolor tuus* ; il n'y a plus de reméde ni de retour ; & ſi vous en voulez ſçavoir la raiſon ; elle eſt dans vous-même : *Propter multitudinem iniquitatis tuæ, & propter dura peccata tua feci hæc tibi* ; c'eſt que vous-même vous avez été ſi long-tems inſenſible à ma voix ; c'eſt que vous-même vous m'avez laiſſé mille fois appeller, ſans vouloir m'entendre ; c'eſt que vous même vous vous êtes ſi outrageuſement, ſi opiniâtrément, ſi conſtamment obſtiné contre moi, *Propter dura peccata tua.* Ainſi s'accomplira cette parole de l'Evangile, que Dieu n'écoute point les pécheurs : mais quels pécheurs ? non pas les pécheurs de la vie ; car dans la vie ils ſont toujours en état de toucher le cœur de Dieu : non pas les pécheurs pénitens ; car la pénitence de la vie

Luc. 16.

Jerem. 30.

eſt toujours toute-puiſſante auprès de Dieu : mais les pécheurs impénitens à la mort & conſommés dans leur péché, mais les pécheurs de l'enfer.

Que dis-je, & dans l'enfer même n'y a-t-il pas une pénitence ? Oui, Chrétiens, & c'eſt là que la ſageſſe nous repréſente les pécheurs preſſés de douleur, pouſſant des ſoupirs, verſant des torrens de larmes. Ah ! ce ne ſont pas ces effets de la pénitence qui leur manquent, mais le principe qui la ſanctifie. C'eſt-à-dire, & voici en deux mots tout le myſtère de cette éternelle réprobation, c'eſt-à-dire, qu'éternellement ils gémiront, qu'éternellement ils pleureront, qu'éternellement ils feront pénitence, mais une pénitence forcée, une pénitence de démons & de déſeſpérés. Or une telle pénitence, dit ſaint Auguſtin, n'effacera jamais le péché : par conſéquent le péché ſubſiſtera toujours ; & tant que le péché ſubſiſtera, ils ſeront toujours également redevables à la juſtice de Dieu, & expoſés à ſes vengeances. C'eſt ce qu'Abraham du haut de la gloire exprime au mauvais riche par ce cahos inſurmontable qui les ſépare ; *Magnum cahos inter nos & vos firmatum eſt* : en ſorte que de ce ſéjour bienheureux où repoſe Abraham, on ne peut plus tomber dans ce lieu de tourmens où ſouffre le riche ; & que de ce lieu de tourmens où le riche ſouffre, Luc. 16.

on ne peut plus monter à ce bienheureux séjour où Abraham goûte un repos inaltérable : pourquoi ? parce que dans l'un on ne peut plus perdre la grace, & que dans l'autre on ne peut plus réparer le péché : *Ut qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare.* *Ibid.*

Mais quoi ? toujours souffrir, & par de si longues & de si cruelles souffrances ne rien acquitter ; cela se peut-il comprendre ? comprenez-le, mes chers Auditeurs, ou ne le comprenez pas ; la chose n'en est pas moins vraie, & ce n'en est pas moins un article de votre foi. Origéne en voulut douter, & d'autres comme lui réduisirent l'éternité malheureuse à un certain nombre de siécles. Car, disoient-ils, pour soutenir leur erreur, il n'est ni de la bonté ni de la justice de Dieu, de punir toujours des créatures qu'il a formées, & d'exiger pour les péchés de la vie, d'une vie si courte, une satisfaction qui ne finira jamais. C'est ainsi qu'ils raisonnoient : mais moi de leurs principes même je tire avec Tertullien & saint Augustin une conséquence toute contraire. Car Dieu est bon : qui ne le sçait pas ? mais cette bonté, reprend Tertullien, n'est pas seulement en Dieu miséricorde, elle est encore sainteté. Or une sainteté toujours subsistante est toujours ennemie du péché ; & par une suite nécessaire, elle doit

toujours haïr le péché, toujours poursuivre le péché, toujours punir le péché, si le péché dure toujours. Donc puisqu'il n'y a rien dans l'enfer qui abolisse & qui détruise le péché, il n'y aura jamais rien qui en arrête le châtiment. Dites le même de la justice. Depuis tant de siécles le mauvais riche se désespére au milieu des flammes, où il fut enseveli, & s'écrie en se désespérant : *Crucior in hac flamma* : mais ce qu'il disoit il y a tant de siécles, il le dit encore, & toujours il le dira, parce qu'il le ressent encore & que toujours il le ressentira. Oui, cette parole foudroyante & atterante, *Nunc autem cruciaris*, maintenant vous êtes tourmenté, il l'entendra toujours. Maintenant, *Nunc* : que ce maintenant a d'étendue, puisqu'il embrasse l'éternité toute entiere ! *Nunc* : maintenant ; c'est-à-dire aujourd'hui, & toujours ; c'est-à-dire demain, & toujours ; c'est-à-dire dans une année, dans un siécle, dans des millions de siécles, & toujours encore au-delà. Or concevez, s'il est possible, quelle impression fait sur une ame réprouvée un si affreux désespoir. *Luc.* 16. *Ibidem.*

De vous donner une idée juste de cette éternité, c'est ce que je n'entreprends pas, & qui le pourroit ? Plus on creuse dans cet abyme, plus on se confond, plus on se perd. Usez, tant qu'il vous plaira, de figures & de

comparaiſons : ſans tant de comparaiſons & de figures, je m'en tiens à la foi ; & ſaiſi d'une frayeur ſalutaire, je me proſterne devant cette redoutable juſtice qu'il eſt encore tems de fléchir en notre faveur, mais que rien ne peut toucher après la mort. Ah ! Seigneur, ſi jamais, & pour mes Auditeurs & pour moi, j'ai formé des vœux à votre autel, voici le plus ſincére & le plus ardent : c'eſt, mon Dieu, que votre grace nous éclaire, & qu'elle diſſipe en nous éclairant, le charme qui nous aveugle. Tant de fois vous m'avez envoyé dans cette cour pour y annoncer vos divines vérités ; mais de toutes vos vérités, quelle autre dût plus exciter mon zéle ? J'y vois des mondains occupés du monde, poſſédés du monde, enchantés du monde. Je les vois enyvrés de leur grandeur, idolâtres de leur fortune, amateurs d'eux-mêmes, & eſclaves de leurs ſens. Je les vois déſolés, conſternés, comme foudroyés, au moindre revers qui trouble leurs projets ambitieux, & qui déconcerte leurs intrigues criminelles. Mais ſur l'éternité, nulle inquiétude, nulle attention : ſoit prétendue force d'eſprit & impiété, ſoit confiance préſomptueuſe & témérité, ſoit oubli, négligence, aveuglement, quoi que ce ſoit, ils vivent en paix & ſans allarmes. Cent fois on leur a repréſenté l'horreur d'une éternelle damnation : mais ils nous écoutent,

comme les enfans de Lot, dont il eſt parlé dans l'Ecriture, écouterent leur pere, qui de la part de Dieu vint les menacer d'un incendie général. Il ſemble que ce ſoit un jeu pour eux : *Viſus eſt eis quaſi ludens loqui.* Dans la juſte indignation qui nous anime, ne pourrions-nous pas, à l'exemple de vos Prophétes, vous preſſer enfin, Seigneur, de vous faire connoître, & de faire éclater ſur eux votre juſtice ? mais, mon Dieu, nous nous ſouvenons que s'ils tombent une fois dans les mains de cette juſtice inexorable, rien ne les en pourra retirer ; que s'ils ſe damnent une fois, ou s'ils vous obligent une fois à les damner, c'eſt pour toujours, & voilà ce qui réveille toute notre compaſſion. Nous ſçavons d'ailleurs que ce ſont des ames précieuſes, que ce ſont des ames rachetées de votre ſang, que ce ſont des ames appellées à votre gloire ; feront-elles éternellement perdues pour vous, ô mon Dieu, & ſerez-vous éternellement perdu pour elles ? C'eſt à quoi, mes chers Auditeurs, vous ne pouvez trop penſer ; & ſi vous n'y penſez pas maintenant, quand y penſerez-vous ? Sera-ce au triſte moment que vous commencerez à reſſentir l'ardeur de ces flammes dévorantes ? mais que vous ſervira d'y penſer alors ; & n'eſt-ce pas au contraire dans cette penſée que vous trouverez, non plus votre ſalut, mais votre tour- *Geneſ.* 19.

ment ? O éternité ! penſée ſalutaire dans la vie, mais penſée déſeſpérante dans l'enfer. Si nous ne voulons pas, Chrétiens, qu'elle ſoit le ſujet de notre déſeſpoir, faiſons-en le motif de notre pénitence. Au lieu de nous expoſer à des peines éternelles pour une félicité temporelle, tâchons à mériter par des peines temporelles une félicité éternelle que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

de la troiſiéme Semaine.

Sur l'Impureté.

Cùm immundus ſpiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida, quærens requiem, & non invenit. Tunc dicit : Revertar in domum meam unde exivi. Et veniens invenit eam vacantem, ſcopis mundatam, & ornatam. Tunc vadit, & aſſumit ſeptem alios ſpiritus ſecum nequiores ſe, & intrantes habitant ibi.

Lorſque l'eſprit impur eſt ſorti d'un homme, il va par des lieux arides cherchant du repos, & il n'en trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maiſon d'où je ſuis ſorti : & à ſon retour, il la trouve vuide, balayée, & ornée. Il part auſſi-tôt, & il va prendre avec ſoi ſept autres eſprits encore plus méchans que lui ; ils rentrent dans cette maiſon, & ils y habitent. En ſaint Matth. chap. 12.

SIRE,

C'Eſt une doctrine communément reçûe & fondée ſur l'Ecriture même, qu'il y a des

démons de plusieurs espéces ; & cette différence, remarque saint Grégoire Pape, vient des différentes espéces de péché où ces esprits de ténébres ont coutume de nous porter. Il y a des démons d'orgueil, il y a des démons de vengeance, il y a des démons de jalousie & d'envie, il y a des démons de mensonge, d'illusion & d'erreur ; & tous ont leur caractère particulier, aussi-bien que leurs fonctions propres. Celui qui nous est aujourd'hui représenté dans l'Evangile, est le démon d'impureté : cet esprit immonde, dont l'exercice est de souiller les ames purifiées par la grace de Jesus-Christ ; & toutes spirituelles qu'elles sont, de les rendre toutes charnelles, en les infectant de la contagion de leurs corps : *Cùm immundus spiritus exierit ab homine.* Or le Fils de Dieu veut qu'entre tous les autres démons, nous ayons particuliérement horreur de celui-ci, & c'est pour cela qu'il entreprend lui-même de nous le faire connoître. C'est donc, mes chers Auditeurs, de cet esprit impur que je dois aujourd'hui vous parler ; & il est important de vous en découvrir la malignité, puisque le même saint Grégoire nous assûre que ce démon, ou plutôt que le vice qu'il entretient dans nos cœurs, est la cause la plus générale de la damnation des hommes, & que c'est lui qui tous les jours fait périr tant de pécheurs : *Hoc*

Matt. 12.

Gregor.

maximè vitio periclitatur genus humanum. Je vous en donnerai une idée dont vous ne pourrez tirer d'autre conſéquence, que de le déteſter, & de vous en préſerver. Car en traitant cette matiere, je me ſouviendrai toujours que la parole du Seigneur, dont je ſuis le miniſtre, quoiqu'indigne, doit être une parole chaſte, plus épurée que l'argent qui paſſe par le feu, & qu'on éprouve juſques à ſept fois: *Eloquia Domini eloquia caſta, argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum ſeptuplum.* Plaiſe à Dieu que vos cœurs auſſi purs que cette divine parole, ſoient diſpoſés à en profiter: c'eſt la grace que je vais demander d'abord au Saint-Eſprit par l'interceſſion de la Reine des vierges. *Ave, Maria.* Pſal. 11.

SAint Thomas parlant du caractère que nous impriment certains Sacremens de la loi de grace, lui donne deux qualités, en quoi il fait conſiſter toute ſon eſſence. C'eſt, dit-il, & un ſigne ſpirituel, & une puiſſance ſpirituelle, *Signaculum & poteſtas.* Un ſigne ſpirituel, pour repréſenter dans nous les effets inviſibles du Sacrement; & une puiſſance ſpirituelle, pour nous rendre capables d'opérer les actions propres du Sacrement. Telle eſt la doctrine de cet Ange de l'école. Or je dis, Chrétiens, permettez-moi de faire cette comparaiſon, que l'impureté a pareille- S. Thom.

ment ſon caractère, mais un caractère de réprobation, & qu'en cela cet abominable péché eſt une parfaite image de l'enfer. C'eſt ce que j'entreprends de vous montrer dans ce diſcours ; & pour en faire d'abord le partage, je trouve que ce caractère de réprobation que nous découvrons dans l'impureté, quoiqu'infiniment oppoſé au caractère des Sacremens inſtitués par Jeſus-Chriſt, ne laiſſe pas de lui reſſembler en deux maniéres : je veux dire, en ce qu'il a tout à la fois, & la vertu de repréſenter, & la vertu d'opérer ce qu'il repréſente. Car je prétends qu'il repréſente dans l'homme l'état de la réprobation future ; voilà ſa premiere propriété : & j'ajoûte, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, qu'il opére dans l'homme cette même réprobation, en le conduiſant à l'impénitence finale ; c'en eſt la ſeconde propriété. En deux mots, impureté ſigne de la réprobation, & principe de la réprobation. Signe viſible de la réprobation, parce que rien ne nous repréſente mieux dès cette vie l'état des réprouvés après la mort : vous le verrez dans la premiere partie. Principe efficace de la réprobation, parce que rien ne nous expoſe à un danger plus certain de tomber dans l'état des réprouvés après la mort : je vous le ferai voir dans la ſeconde partie. Ce ſujet eſt d'une grande étendue, mais d'une extrême conſéquence. Je ne dirai

rien qui ne soit pour vous une leçon salutaire, & qui ne mérite toutes vos réflexions.

QUatre choses, Chrétiens, que nous marque l'Ecriture, expriment parfaitement l'état d'une ame réprouvée dans l'enfer. Les ténébres & l'obscurité au milieu d'un feu dévorant : *Mittite eum in tenebras exteriores.* La confusion & le désordre dans le séjour de toutes les miséres : *Terram miseriæ, ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* L'esclavage & la servitude du démon : *Exeat condemnatus, & diabolus stet à dextris ejus.* Enfin, le ver immortel d'une conscience cruellement & continuellement déchirée : *Vermis eorum non moritur.* Voilà l'idée sensible que le Saint-Esprit a prétendu nous donner d'une parfaite réprobation. Or c'est ce que nous trouvons dès cette vie même dans l'impureté. Car il n'y a point de péché, ni qui jette l'homme dans un plus profond aveuglement d'esprit, ni qui l'engage dans des désordres plus funestes, ni qui le captive davantage sous l'empire du démon, ni qui forme dans son cœur un ver de conscience plus insupportable & plus piquant; & tout cela par une vertu qui lui est propre. D'où je conclus, que ce péché est donc un signe manifeste de l'état malheureux de la réprobation; en voici la preuve, appliquez-vous.

I. PARTIE. Matt. 25. Job. 10. Ps. 108. Marc. 9.

Non, il n'y a point de péché qui jette l'homme dans un aveuglement plus profond ; & saint Chrysostome en apporte une raison bien évidente : parce que ce péché, dit-il, est un attachement déréglé & même un assujettissement honteux de l'esprit à la chair, & que par-là il rend, pour ainsi dire, l'esprit tout charnel. D'où vient que saint Paul en parlant d'un impudique, ne l'appelle plus absolument homme, mais homme charnel, *Animalis homo.* Or de prétendre qu'un homme charnel puisse avoir des connoissances raisonnables, c'est vouloir que la chair soit esprit : & voilà pourquoi l'Apôtre conclut, qu'un homme possédé de cette passion, quelque intelligent qu'il paroisse d'ailleurs, ne connoît plus les choses de Dieu, parce qu'elles ne sont plus de son ressort : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.*

1. Cor. II.

En effet, Chrétiens, prenez garde à cette réflexion de saint Bernard, qui me semble également solide & ingénieuse ; quand l'homme se laisse emporter à l'ambition, c'est un homme qui péche, mais qui péche en Ange, pourquoi ? parce que l'ambition est un péché tout spirituel, & par conséquent propre des Anges. Quand il succombe à l'avarice & à la tentation de l'intérêt, c'est un homme qui péche, mais qui péche en homme, parce que l'avarice est un déréglement de la convoitise qui

qui ne convient qu'à l'homme. Mais quand il s'abandonne aux sales désirs de la chair, il péche, & il péche en bête, parce qu'il suit le mouvement d'une passion prédominante dans les bêtes. Or s'il péche en bête, il n'a donc plus ces lumiéres de l'esprit qui le distinguent des bêtes, & qui le font agir en homme : il est donc réduit à l'ignominie de Nabuchodonosor, il est dégradé de sa condition, il est même au-dessous de la condition des bêtes, puisqu'entre les bêtes & lui, il n'y a plus d'autre différence, sinon qu'il est criminel dans son emportement, ce que les bêtes ne peuvent être : *Homo cùm in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis.* C'est le raisonnement de saint Bernard : & l'expérience le justifie tous les jours. Car nous voyons ces hommes esclaves de leur sensualité, au moment que la passion les sollicite, fermer les yeux à toutes les considérations divines & humaines, ne convenir plus des choses dont ils étoient auparavant persuadés, ne croire plus ce qu'ils croyoient, ne craindre plus rien de ce qu'ils craignoient, n'être plus capables de remontrances, agir sans régle & sans conduite, devenir brutaux & insensés : tant ce péché a de pouvoir & de force pour les aveugler. Venons au détail ; & c'est ici que je vous prie de m'écouter. Ils perdent sur- Psal. 48.

tout trois connoiſſances ; la connoiſſance d'eux-mêmes, la connoiſſance de leur propre péché, & la connoiſſance de Dieu. Eſt-il un aveuglement plus déplorable & plus affreux ?

Ils perdent la connoiſſance de ce qu'ils ſont, dit ſaint Auguſtin, parce que dans cet état de libertinage ils ceſſent d'être ce qu'ils étoient. A quoi j'ajoute en renverſant la propoſition, ils ceſſent d'être ce qu'ils étoient, parce que dans cet état de libertinage ils perdent la connoiſſance de ce qu'ils ſont. Ces deux penſées reviennent au même principe. En voulez-vous un des plus illuſtres, mais au même-tems des plus terribles exemples ? Je le tire de l'Ecriture. Par où commença la diſſolution de ces deux vieillards qui attentérent à la chaſteté de la vertueuſe Suſanne, & qui furent ſi hautement confondus par le Prophéte Daniel ? Le texte ſacré
Dan. 13. nous l'apprend : *Everterunt ſenſum ſuum, & declinaverunt oculos ſuos, ut non viderent cœlum :* ils perdirent le ſens, & ils détournerent leurs yeux pour ne point voir le ciel. Car avec quel front l'auroient-ils pû voir, & en venir juſques à cet excès ? des Magiſtrats, des Juges, des hommes vénérables dans la Synagogue par leur âge, & qui devoient ſervir de modéles au peuple. Ah ! Chrétiens, ils ne l'auroient jamais fait, & le ſeul ſouvenir

des qualités dont ils étoient revêtus, les auroit tenus dans le respect. Il fallut donc qu'ils s'oubliassent eux-mêmes, avant que de se résoudre à une telle déclaration : & parce que la conscience ne peut être séduite ni corrompue, tandis qu'elle a des yeux, il fallut l'aveugler absolument, afin qu'elle ne fût plus en état de se révolter. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils eussent pû de la sorte & en si peu de tems effacer de leur esprit toute la connoissance d'eux-mêmes. Mais, reprend saint Chrysostome, comme la lumiére est d'une nature à se répandre en un moment dans l'immensité des airs, & qu'elle en dissipe tout-à-coup toutes les ténébres : ainsi dans un instant le péché que je combats, ce péché grossier & charnel, couvre, pour user de cette figure, une ame des plus noires ombres, & obscurcit toutes les vûes de la raison & de la foi.

C'est de-là, remarque Clement Alexandrin, que les Poëtes qui furent les Théologiens du Paganisme, lorsqu'ils décrivoient les pratiques honteuses & les infâmes commerces de leurs fausses divinités, ne les représentoient jamais dans leur forme naturelle, mais toujours déguisées & souvent métamorphosées en bêtes. Pourquoi cela ? Nous les blâmons, dit ce Pere, d'avoir ainsi deshonoré leur religion, & outragé la majesté de leurs Dieux : mais à le bien prendre, ils en ju-

geoient mieux que nous. Car ils vouloient nous dire par-là, que ces Dieux prétendus n'avoient pû ſe porter à de telles extrémités, ſans ſe méconnoître; & qu'en devenant adultéres, non-ſeulement ils s'étoient dépouillés de l'être divin, mais qu'ils avoient même renoncé à l'être de l'homme.

En effet, n'eſt-il pas ſurprenant de voir juſqu'à quel point ce péché abrutit les hommes? car il n'y a point d'intérêt qu'on ne mépriſe, point d'honneur qu'on ne foule aux piés, point de dignité qu'on ne proſtitue, point de fortune qu'on ne riſque, point d'amitié qu'on ne viole, point de réputation qu'on n'expoſe, point de miniſtère qu'on ne prophane, point de devoir qu'on ne trahiſſe pour ſatisfaire ſa paſſion. Un pere oublie ce qu'il doit à ſes enfans, & ne ſe met plus en peine de les ruiner par ſes débauches; un juge ce qu'il doit au public, & ne fait plus ſcrupule de ſacrifier le bon droit à ſes plaiſirs; un ami ce qu'il doit à ſon ami, & ne compte plus pour rien d'abuſer de l'accès qu'il a dans une maiſon pour la deshonorer; un Prêtre ce qu'il doit à Jeſus-Chriſt, & ne craint plus de ſcandaliſer ſon ſacerdoce par des actions abominables; une femme ce qu'elle doit à ſon mari, & ne ſe ſouvient plus de la foi qu'elle lui a jurée; une fille ce qu'elle ſe doit à elle-même, & ne rougit plus de perdre ſa

plus belle fleur, & de se rendre un sujet d'opprobre. Si dans chacun de ces états, on faisoit cette réflexion : Qui suis-je, & à quoi vais-je m'engager? il n'y a point d'ame, pour abandonnée qu'elle puisse être à la violence de ses désirs, que les seules raisons humaines ne fussent capables de contenir. Mais on a les yeux bandés; & tandis que cette passion domine, on ne sçait, ni ce qu'on est, ni ce qu'on n'est pas, parce que le démon d'impureté nous aveugle & nous ôte d'abord la premiere de toutes les vûes, qui est la vûe de nous-mêmes.

Je dis plus : ce même démon n'ôte pas seulement à l'homme la connoissance de ce qu'il est, mais la connoissance de ce qu'il fait, c'est-à-dire, de son propre péché, & ne lui en laisse qu'autant qu'il faut pour le rendre coupable devant Dieu. Sur quoi saint Chrysostome fait une observation bien judicieuse, & nous découvre une espéce de prodige, qui se passe tous les jours dans nos esprits, mais dont il y a bien de l'apparence que nous ne nous appercevons pas : le voici. Dans les régles communes, c'est par l'expérience que nous parvenons à la connoissance des choses : ce que nous n'avons jamais expérimenté, à peine le connoissons-nous : mais à mesure que nous le pratiquons, que nous l'éprouvons, il se montre à nous, & nous apprenons à le

connoître. Voilà l'ordre de la nature. Mais dans le péché dont je parle, il arrive tout le contraire : car nous ne le connoiſſons jamais mieux, que quand nous n'en avons nul uſage ; & nous n'en perdons la connoiſſance, qu'autant que nous nous licentions à le commettre. C'eſt ce que j'appelle prodige. Eſt-il rien de plus vrai, & rien de plus ordinaire ? Car voyez, mes Freres, dit ſaint Chryſoſtome, quels ſont les ſentimens d'une ame pure & innocente : elle regarde l'impureté comme un monſtre, elle s'en préſerve comme d'une peſte & d'une contagion mortelle, elle en fuit les occaſions, elle en déteſte les intrigues, elle en condamne les moindres libertés, parce qu'elle eſt prévenue que c'eſt le plus dangereux écueil de ſon ſalut. D'où lui vient cette prévention ? de la nature, c'eſt-à-dire, de Dieu même, lequel a imprimé l'horreur de ce vice dans les eſprits de tous les hommes ſans en excepter les payens. L'homme donc encore chaſte & dans la premiere intégrité de ſes mœurs, a une véritable idée de ce péché. Il ne l'a jamais commis, & c'eſt pour cela qu'il le connoît parfaitement. Mais qu'il s'y laiſſe entraîner, bien-tôt cette connoiſſance s'affoiblira, bien-tôt cette idée s'effacera : après quelques chûtes, les péchés les plus monſtrueux ne lui paroîtront plus ſi griefs : des actes il paſſera à l'habitude, de l'habitude à

l'endurciſſement, de l'endurciſſement au ſcandale, & du ſcandale à la derniere impudence. Il n'enviſagera plus ſa paſſion que comme une foibleſſe pardonnable à l'humanité, il n'en aura plus aucun remords, il ne la traitera plus que de galanterie, il s'en glorifiera, il s'en applaudira, il en triomphera. Car ce ſont là, dit Guillaume de Paris, dans ſon admirable traité ſur cette matiere, les progrès de l'impureté.

Mais l'auroit-on jamais crû, ſi le débordement du ſiécle ne nous le montroit pas, qu'il dût y avoir des hommes dans le monde, & dans le monde Chrétien, d'un ſens aſſez perverti, pour qualifier de ſimple galanterie un crime de cette conſéquence? Si les payens, ſi les idolâtres s'en étoient expliqués de la ſorte, le ſcandale de notre religion ſeroit de tenir ce langage après eux & comme eux. Mais que les plus diſſolus d'entre les payens & les idolâtres, ayent eu ſur ce point plus de modeſtie que nous: qu'on voye des hommes faire profeſſion de l'Evangile, & cependant ne garder nulles meſures, n'avoir ni honnêteté ni pudeur dans leurs expreſſions, mettre au nombre de leurs conquêtes les engagemens les plus criminels, en tirer avantage, ſe vanter hautement de ce qu'ils font, & ſouvent même de ce qu'ils ne font pas: ah! mes Freres, diſoit ſaint Chryſoſtome, c'eſt un

aveuglement pire que celui des démons.

Mais qu'eſt-ce de voir des femmes dans le Chriſtianiſme s'accoutumer à de ſemblables diſcours, en faire un divertiſſement & un jeu, en aimer la raillerie & les équivoques, ſe plaire à les entendre, ou ne témoigner là-deſſus qu'une fauſſe répugnance, & d'un air, qui bien loin d'arrêter la licence, ne ſert qu'à la rendre encore plus hardie, & qu'à l'exciter? Car je ne parle pas ſeulement ici, Femmes Chrétiennes, de ces derniers déſordres dont le ſeul honneur du monde vous fait abſtenir, & à l'égard deſquels on peut dire que Dieu doit peu compter vos victoires, puiſque ſi vous remportez des victoires, c'eſt moins pour lui que pour vous-mêmes. Je parle de ces autres déſordres, moins odieux, ce ſemble, mais qui ſont toujours autant de crimes; & qui toutes irrépréhenſibles que vous vous flattez d'être ſelon le monde, ne fourniſſent à Dieu que trop de matieres pour vous damner. Je parle de ces converſations libertines, d'où naiſſent tant de maux, & qui portent à une ame de ſi mortelles atteintes. Je parle de ces entretiens ſecrets & familiers, mais dont la familiarité même & le ſecret ſont de ſi puiſſans attraits aux plus funeſtes attachemens. Je parle de ces amitiés prétendues honnêtes, mais dont la tendreſſe eſt le poiſon le plus ſubtil & le plus préſent, pour inſecter

les cœurs & pour les corrompre. Je parle de ces commerces assidus de visites, de lettres, de parties, que saint Jérôme appelloit si bien les derniers indices d'une chasteté mourante, *Morituræ virginitatis indicia.* Je parle de ces artifices de la vanité humaine employés à relever les agrémens d'une beauté pernicieuse. Je parle de cette détestable ambition d'avoir des adorateurs, au préjudice du souverain Maître, à qui seul tout culte & tout hommage appartient. Je parle de ces douceurs vraies ou fausses, témoignées à un homme mondain, dont on entretient par-là les criminelles espérances pour être un jour responsable de ses iniquités les plus secrettes. Je parle de ces habillemens immodestes, que ni la coutume ni la mode n'autoriseront jamais, parce que ni la mode ni la coutume ne feront jamais de prescription contre le droit divin. Ce ne sont là, dites-vous, que des bagatelles: mais la question est de sçavoir si Dieu en jugera comme vous, & si vous-mêmes, lorsqu'il faudra comparoître devant son tribunal, vous n'en jugerez pas autrement. Vous prétendez que ce sont des choses indifférentes; & moi je soutiens que ce sont autant de crimes: vous prétendez que pour vivre dans les régles, il faut vivre de la sorte; & moi je soutiens que vivre de la sorte, c'est violer toutes les régles de la religion que vous profes- *Hieron.*

ſez. Et parce que cette conduite ne peut s'accorder avec la connoiſſance d'un Dieu (car le moyen de connoître Dieu & de ne pas connoître ce qui l'offenſe !) de l'oubli de ſoi-même & de l'ignorance de ſon péché, l'homme ſenſuel tombe dans l'ignorance & l'oubli de Dieu, & voilà le fond de l'abyſme où le plonge l'impureté.

C'eſt de-là, diſoit le ſçavant Pic de la Mirande, que de tout tems tous les Athées ont été d'une notoriété publique des hommes corrompus par les paſſions charnelles; l'Athéïſme, remarque ce grand perſonnage, n'étant pas ce qui conduit à l'impudicité, mais l'impudicité étant la voie ordinaire qui conduit à l'Athéïſme. C'eſt de-là que tous les impudiques par profeſſion & par état, ſont communément des eſprits gâtés & libertins en matiere de créance, qu'ils ſe préoccupent aiſément contre la religion, qu'ils aiment à en diſputer, à y trouver des difficultés, à ne pas ſçavoir ce qui les réfout; & qu'à peine verra-t-on même une femme du grand monde & dans la débauche, qui ne faſſe l'eſprit fort & qui ne ſe pique de raiſonner ſur les vérités du Chriſtianiſme. Pourquoi ? parce qu'elle voudroit bien ſe perſuader en raiſonnant, qu'il n'y a point de Dieu, ſuivant ce beau mot de ſaint Auguſtin, que perſonne ne doute qu'il y en ait un, ſinon ceux à qui il ſe-

roit expédient qu'il n'y en eût point. C'eſt de-là que les progrès de l'impiété ſuivent preſque toujours les progrès du vice, & qu'au contraire le retour de l'impiété à la foi ne commence preſque jamais dans une ame que par le retour du vice à la vertu, c'eſt-à-dire, que lorſque le feu des déſirs impurs vient à s'amortir & à s'éteindre. La raiſon encore une fois eſt bien naturelle : car le voluptueux ſe trouvant dans une eſpéce d'impuiſſance de croire & de ſe ſatisfaire, la vûe d'un Dieu le troublant dans ſon plaiſir, & ſon plaiſir étant contredit ſans ceſſe par la vûe d'un Dieu, il prend enfin le parti de renoncer à l'un, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion de l'autre ; & de ne plus croire ce Dieu, qu'il regarde comme l'ennemi irréconciliable de ſon plaiſir & de ſon déſordre.

C'eſt ainſi que le plus ſage des Princes, Salomon, cet homme comblé de tous les dons du ciel, cet homme qui depuis le cédre juſqu'à l'hyſope n'ignoroit rien de tout ce qu'il y avoit dans le monde dont il étoit l'oracle, en méconnut l'auteur. Il n'eut plus de peine à ſe proſterner devant des Idoles de pierre, depuis qu'il eut adoré des idoles de chair, & il perdit les plus belles lumiéres de ſon eſprit, dès qu'il eut donné ſon cœur à d'infames créatures.

Saint Auguſtin fait une réflexion bien in-

génieuſe touchant la différence du vrai Dieu & des faux Dieux du Paganiſme, ou pour mieux dire, touchant l'aveuglement des Payens à l'égard de leurs faux dieux, & notre aveuglement à l'égard du vrai Dieu que nous adorons. Ceci convient parfaitement à mon ſujet. Car en quoi, demande ce ſaint Docteur, a conſiſté l'aveuglement du Paganiſme? le voici : c'eſt que les hommes dans le Paganiſme ayant fait eux-mêmes leurs dieux, ils les ont faits ſelon leur caprice, & tels qu'ils les ont voulu : & parce qu'ils craignoient que ces prétendus dieux ne fuſſent des juges trop ſévéres & qu'ils ne condamnaſſent avec trop de rigueur les déréglemens de leur vie, ils en ont fait des dieux paſſionnés, des dieux coléres & emportés, des dieux ſujets aux mêmes crimes que nous, afin que chacun les pût commettre ſans honte & même avec honneur. Voilà juſqu'où la paſſion parmi les nations payennes a porté l'aveuglement : mais le Dieu des Chrétiens, pourſuit ce Pere, eſt bien d'une autre condition : car n'ayant pas été fait par les mains des hommes, les hommes avec tous leurs artifices n'ont pû l'accommoder à leurs ſentimens ; & lui-même ne s'étant pas fait ce qu'il eſt, mais étant ſaint par la néceſſité de ſon être, il étoit incapable de ſe conformer à leurs inclinations corrompues. Que fait donc l'impudique? Le connoiſſant tel, & déſeſpérant de

le pouvoir changer, il le désavoue pour son Dieu : & au lieu de donner dans les erreurs de l'idolâtrie & de la superstition, il s'abandonne à l'irreligion : c'est-à-dire, au lieu d'attribuer à Dieu des choses indignes de Dieu, comme ceux qui présentoient de l'encens à un Jupiter incestueux, il efface de son esprit toutes les idées de la divinité. Mais ce Dieu qui par essence est la pureté même, & qui ne peut en rien se démentir, aime mieux que les hommes ne le connoissent point, que de le connoître pour un Dieu fauteur de leurs passions honteuses. Non non, dit-il dans l'Ecriture, je ne serai plus votre Dieu, & je me ferai même une gloire de cesser de l'être. Vous affecterez de ne me plus connoître, & j'affecterai de n'être plus connu de vous, puisque dans l'état d'abomination où le péché vous a réduits, la connoissance que vous auriez encore de moi, ne seroit qu'un surcroît d'outrage à ma sainteté : mais aussi souvenez-vous que cet oubli doit mettre le comble à votre malice, & qu'il en sera dès cette vie même la plus terrible punition.

En effet, Chrétiens, y a-t-il rien de si affreux dans les ténébres de l'enfer que cet aveuglement ? L'enfer a des ténébres, il est vrai ; mais la même foi qui me l'enseigne, m'apprend d'ailleurs que ce ne sont que des ténébres extérieures, *Mittite eum in tenebras ex-* Matt. 22.

teriores : au lieu que les ténébres d'une aveugle concupiſcence ſont des ténébres renfermées, & pour ainſi dire, concentrées dans l'homme, & auſſi intimes à l'homme, que l'homme l'eſt à lui même. Les démons ſont dans le ſéjour des ombres & de l'obſcurité : mais ils ſont eux-mêmes remplis de clarté ; car ils ne comprirent jamais mieux, ni ce que c'eſt que Dieu, dont ils reſſentent la main vengereſſe ; ni ce que c'eſt que le péché, dont ils portent la peine éternelle ; ni ce qu'ils ſont eux-mêmes, & pour quelle fin ils avoient été créés. Ils ſont donc entiérement inveſtis de ténébres, mais intérieurement pénétrés de lumiéres ; & l'impudique au contraire eſt inveſti de lumiéres, & pénétré de ténébres. Il a hors de lui toutes les lumiéres de la foi qu'il n'auroit qu'à conſulter, & qui lui feroient voir la dignité de ſon ame ſanctifiée par le ſacrement de Jeſus-Chriſt, l'opprobre du péché qui la deshonore & qui la ſouille, l'excellence de Dieu à qui il doit ſe ſoumettre & contre qui il ſe révolte : mais au-dedans ce n'eſt qu'une ſombre nuit, & voilà pourquoi il ne voit rien. Ne faut-il donc pas conclurre qu'il eſt encore dans de plus épaiſſes ténébres que les réprouvés mêmes ?

Allons plus loin. Le déſordre qui regne dans l'enfer, regne-t-il également dans l'impureté ? Egalement, Chrétiens, & d'autant

plus que le désordre de l'enfer est nécessairement accompagné d'un ordre supérieur, que la justice divine y a établi : puisque dans la doctrine des Peres, l'enfer, tout enfer qu'il est, est le lieu destiné par la providence, où Dieu comme créateur de l'univers rappelle toutes choses à l'ordre ; punissant ce qui est punissable, & tirant de ses créatures rebelles les satisfactions qui lui sont dûes : au lieu que le désordre de l'impureté est simplement un désordre, & rien de plus. De vous expliquer dans toute son étendue la nature de ce désordre, ce seroit un discours infini. Saint Augustin le fait consister en ce que l'esprit de l'homme, qui par un droit de supériorité naturelle doit gouverner & régir le corps, se laisse au contraire gouverner lui-même par les sens. Ce qui n'arrive pas, dit-il, dans les autres vices, ni dans les autres passions, où l'esprit au moins s'il est vaincu, n'est vaincu que par soi-même, au lieu qu'il est ici vaincu par la chair. Ce sont les termes de ce saint Docteur : *In aliis quippe affectibus, animus à se ipso vincitur ; hic autem pudet animum sibi resisti à corpore, quod ei inferiore natura subjectum est.* Mais cette pensée est trop spirituelle pour exprimer le désordre d'un péché aussi grossier que celui-là. Saint Chrysostome nous en donne une idée plus sensible, lorsqu'il nous dit que le désordre de l'impureté

Aug.

dans l'homme eſt de porter l'homme à des excès, où la ſenſualité même des bêtes ne ſe porte pas. Car il eſt certain que l'homme faiſant ſervir ſa raiſon, j'entends ſa raiſon dépravée, à ſa concupiſcence, a inventé pour ſe ſatisfaire, des crimes que la ſeule concupiſcence ne lui auroit jamais inſpirés ; & que comme il n'y a que l'homme entre les animaux capable d'être chaſte par vertu & au-deſſus des loix de la nature, auſſi n'y a-t-il que l'homme capable d'être vicieux & emporté au-delà des bornes de la nature-même. Ainſi ſaint Chryſoſtome le déclaroit-il, dans l'exemple de ces villes abominables dont il eſt parlé au livre de la Genéſe, & ſur qui Dieu fit éclater l'ardeur de ſa colére. Villes infortunées, dont l'exécrable péché en a perverti tant d'autres ! car combien Dieu n'en voit il pas d'auſſi criminelles, peut-être juſques au milieu du Chriſtianiſme ; & s'il ne les punit pas en faiſant pleuvoir ſur elles le ſoufre & le feu, combien de vengeances ſecrettes, mais encore plus terribles, n'exerce-t-il pas tous les jours ſur ceux qui renouvellent de pareilles abominations ? N'eſt-ce pas ce que nous veut faire entendre ſaint Paul, quand il nous les repréſente abandonnés de Dieu & livrés aux paſſions les plus honteuſes ? & quoique l'Apôtre n'ait pas fait difficulté de s'en expliquer ouvertement, oſerois-je, tout Miniſtre que je

ſuis de l'Evangile, uſer ici des mêmes expreſſions ? Je craindrois que toutes conſacrées qu'elles ſont, elles ne bleſſaſſent votre pudeur ; & plût à Dieu que le démon de la chair ne vous eût jamais ouvert les yeux pour comprendre ce que je ne puis dire, & qu'il fût toujours dangereux d'en parler, de peur d'apprendre aux Chrétiens ce qu'ils ignorent. Car malheur à moi, ſi ſous prétexte de confondre les pécheurs, je ſcandaliſois jamais une ame ſimple & innocente. Mais diſons la vérité, Chrétiens : où eſt aujourd'hui l'innocence & la ſimplicité ? Si l'on ne fait pas tout le mal, on veut le pouvoir & le ſçavoir faire. Vous diriez que la nature ne ſoit pas aſſez corrompue, & qu'il faille y ajoûter l'étude, pour ſe faire une ſcience de ſes déſordres mêmes. Paroît-il un livre diabolique qui révéle ces myſtères d'iniquité, c'eſt celui que l'on recherche, celui que l'on dévore avec tout l'empreſſement d'une avide curioſité. Que l'imagination en ſoit infectée, qu'il faſſe des impreſſions mortelles dans le cœur, que le venin qu'il inſpire aille juſqu'à la partie de l'ame la plus ſaine, qui eſt la raiſon, il n'importe ; c'eſt le livre du tems qu'il faut avoir lû, & cela ſans égard au péril qui s'y rencontre : comme ſi l'on étoit ſûr de la grace, & qu'on eût fait un pacte avec Dieu pour avoir droit de s'expoſer ſans préſom-

ption aux occaſions les plus prochaines. Car celle-ci, je dis cette curioſité de ſçavoir ce qui doit faire horreur à penſer, eſt une de ces tentations que nulle excuſe ne juſtifie, & dont cependant avec toute la prétendue réforme dont on ſe pique, on ne peut preſque gagner ſur ſoi de ſe faire un point de conſcience.

Mais achevons, s'il eſt poſſible, de développer ce que j'appelle déſordre de l'impureté. Tertullien ſemble l'avoir conçu d'une maniére plus figurée, & par conſéquent plus propre à un diſcours qui n'a pour but que votre édification. C'eſt dans le livre de la chaſteté, où j'avoue que ce grand homme emporté par la force de ſon génie, parloit déja en hérétique, mais en hérétique, remarquent ſes commentateurs, qui ne l'étoit au moins que par un excès de zéle, & dont on ne peut nier que les erreurs n'ayent été mêlées des plus ſaintes & des plus ſolides vérités. Il dit donc, & c'eſt une de ces vérités, que l'eſprit impur a comme une liaiſon néceſſaire avec tous les vices, & que tous les vices ſont, pour ainſi dire, à ſes gages & à ſa ſolde, toujours prêts à le ſervir pour le ſuccès de ſes déteſtables entrepriſes. C'eſt pour lui, par exemple, que l'homicide répand le ſang humain, pour lui que la perfidie prépare des poiſons, pour lui que la calomnie eſt ingénieuſe à inventer, pour lui que l'injuſtice eſt toute-puiſſante,

quand il s'agit de solliciter, pour lui que l'avarice épargne, pour lui que la prodigalité dissipe, pour lui que le parjure trompe, pour lui que le sacrilége attente sur ce qu'il y a de plus saint. Voilà, disoit Tertullien, la pompe infernale que je m'imagine voir, quand je considére les démarches de cette dangereuse passion, *Pompam quandam atque suggestum aspicio mœchiæ.* Tertull. L'impudicité est à la tête de tout cela, & tout cela lui fait escorte. Pensée qui s'accorde parfaitement avec celle du Fils de Dieu, lorsqu'il nous représente dans l'Evangile l'esprit impur accompagné de sept autres esprits, ou aussi méchans, ou encore plus méchans que lui; puisqu'il est certain que le démon d'impureté est presque toujours suivi du démon de vengeance, du démon de discorde, du démon d'impiété, du démon d'injustice, du démon de médisance, du démon de prodigalité, du démon d'effronterie & de licence: & combien pourrois-je en joindre d'autres? mais arrêtons-nous à ceux-là, pour vérifier même à la lettre la parole de Jesus-Christ, *Et assumit septem alios spiritus secum nequiores se.*

Parlons sans figure. Avouons que ce péché est en effet le grand désordre du monde, puisqu'il attire après soi tous les autres désordres. Je dis que c'est pour lui que se répand le sang humain; écoutez-moi. D'où

ſont venues les guerres les plus cruelles & les plus fatales aux peuples, ſinon d'une paſſion d'amour ? une femme enlevée par un inſenſé fut l'étincelle qui excita les plus violens incendies, & qui conſuma des nations entiéres. Parce qu'un homme étoit impudique, il fallut que des milliers d'hommes périſſent par le fer & par le feu. Mais ne remontons point ſi haut pour avoir des preuves de cette vérité : notre ſiécle, ce ſiécle ſi malheureux, a bien de quoi nous en convaincre, & Dieu n'a permis qu'il engendrât des monſtres que pour nous forcer à en convenir. Nous les avons vûs avec effroi, & tant d'événemens tragiques nous ont appris plus que nous ne voulions, ce qu'un commerce criminel peut produire, non plus dans les Etats, mais dans les familles, & dans les familles les plus honorables. L'empoiſonnement étoit parmi nous un crime inoui ; l'enfer pour l'intérêt de cette paſſion l'a rendu commun. On ſçait, diſoit le Poete, ce que peut une femme irritée : mais on ne ſçavoit pas juſqu'à quel excès pouvoit aller ſa colére, & c'eſt ce que Dieu a voulu que nous connuſſions. En effet, ne vous fiez point à une libertine, dominée par l'eſprit de débauche : ſi vous traverſez ſes deſſeins, il n'y aura rien qu'elle n'entreprenne contre vous ; les liens les plus ſacrés de la nature ne l'arrêteront pas ; elle vous trahira, elle vous ſacri-

fiera, elle vous immolera. C'eſt par l'homicide, pourſuivoit Tertullien, que le concubinage ſe ſoutient, que l'adultére ſe délivre de l'importunité d'un rival, que l'incontinence du ſexe étouffe ſa honte en étouffant le fruit de ſon péché.

Je dis que c'eſt pour ce péché qu'on devient prophanateur. L'auroit-on crû, ſi la même Providence n'avoit fait éclater de nos jours ce que la poſtérité ne pourra lire ſans en frémir? auroit-on crû, dis-je, que le ſacrilége eût dû être l'aſſaiſonnement d'une brutale paſſion? que la prophanation des choſes ſaintes eût dû entrer dans les diſſolutions d'un libertinage effrené? que ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion, eût été employé à ce qu'il y a de plus corrompu dans la débauche, & que l'homme ſuivant la prédiction d'Iſaïe eût fait ſervir ſon Dieu même à ſes plus infames voluptés? *Verumtamen ſervire me feciſti in peccatis tuis, & laborem mihi præbuiſti in iniquitatibus tuis.* Iſai. 43. Diſons des choſes moins affreuſes, & que celles-là demeurent, s'il eſt poſſible, enſevelies dans un éternel oubli. Je dis que c'eſt l'eſprit impur qui entretient les diſſentions & les querelles d'une ville, d'un quartier. Vous le ſçavez: trois ou quatre femmes décriées & célébres par l'hiſtoire de leur vie, en font preſque immanquablement toute l'intrigue; & de-là naiſ-

ſent les inimitiés de ceux qui les fréquentent, de-là les emportemens de ceux qui s'en croient mépriſés, de-là les haines irréconciliables entre elles-mêmes, de-là les diſcordes domeſtiques, les furies d'un mari à qui cette plaie une fois ouverte ne laiſſe plus que des aigreurs & le reſſentiment le plus profond & le plus amer. Je dis que c'eſt l'impureté qui rend la calomnie ingénieuſe à former des accuſations, & à ſuborner des témoins : la mémoire n'en eſt que trop récente. Du moins n'eſt-ce pas de cette ſource empoiſonnée que viennent les plus ſanglantes railleries, les médiſances atroces, les libelles injurieux & diffamatoires, mille autres attentats contre la réputation du prochain & contre la charité ? Je dis que c'eſt cette paſſion qui rend l'injuſtice toute-puiſſante dans les ſollicitations ; & l'uſage que vous avez du monde vous permet-il d'en douter ? On ſçait que ce Magiſtrat eſt gouverné par cette femme, & l'on ſçait bien au même-tems le moyen d'intéreſſer cette femme & de la gagner ; c'eſt aſſez : car avec cela, il n'y a point de bon droit qui ne ſuccombe, point de chicane qui ne réuſſiſſe, point de violence & de ſupercherie qui ne l'emporte. Combien de juges ont été pervertis par le ſacrifice d'une chaſteté livrée & abandonnée ; & pour combien de malheureuſes, la néceſſité de ſolliciter un juge impudique n'a-t-elle

pas été un piége & une tentation? Je dis que c'eſt ce vice qui déſole les maiſons, & qui en diſſipe tous les biens : N'en avez-vous pas vû cent exemples ? heureux, ſi vous n'en avez pas fait l'épreuve, ou par votre propre péché, ou par le péché d'autrui. Le déſordre ancien & commun étoit de voir avec compaſſion un inſenſé ſous le nom d'amant prodigue, & prodigue juſqu'à l'extravagance, contenter l'avarice, & entretenir le luxe d'une mondaine qu'il idolâtroit : mais le déſordre du tems, eſt de voir au contraire une femme perdue d'honneur auſſi-bien que de conſcience, par un renverſement autrefois inoüi, faire les avances & les frais, s'épuiſer, s'endetter, ſe ruiner pour un mondain à qui elle eſt aſſervie, dont elle eſſuye tous les caprices, qui n'a pour elle que des hauteurs, & qui ordonne de tout chez elle en maître. L'indignité eſt que ce déſordre s'établit de telle ſorte, qu'on s'y accoutume ; le domeſtique s'y fait ; on obéit à cet étranger, ſes ordres ſont reſpectés & ſuivis, parce qu'on s'apperçoit de l'aſcendant que ſon crime lui donne : tandis que celle-ci ne gardant plus de meſures, & libre du reſpect humain dont elle a ſecoué le joug, ſe fait une vanité de ne ménager rien, & un plaiſir de ſacrifier tout, pour ſe piquer du ridicule avantage & de la folle gloire de bien aimer.

Ne vous offenſez pas, Meſdames, & quand

il y auroit de l'imprudence à pouſſer trop loin ces reproches, ſouffrez qu'à l'exemple de ſaint Paul, je vous conjure de la ſupporter : 2. Cor. XI. *Utinam ſuſtineretis modicum quid inſipientiæ meæ, ſed & ſupportate me.* Dieu témoin de mes intentions, ſçait avec quel reſpect pour vos perſonnes, & avec quel zéle pour votre ſalut, je parle aujourd'hui : mais Dieu a ſes vûes, & il faut eſpérer que ſa parole ne ſera pas toujours ſans effet. C'eſt de vous, Meſdames, & le ſçavez-vous, & jamais y avez-vous bien penſé devant Dieu ? c'eſt de vous que dépend la ſainteté & la réformation du Chriſtianiſme ; & ſi vous étiez toutes auſſi chrétiennes que vous devez l'être, le monde par une bienheureuſe néceſſité deviendroit chrétien. Le déſordre qui m'afflige, eſt que l'on prétend maintenant & peut-être avec juſtice, vous rendre reſponſables de ce débordement de mœurs que nous voyons croître de jour en jour ; & que l'on n'en accuſe plus ſimplement vos lâchetés, vos complaiſances, vos foibleſſes, mais qu'on l'impute à vos artifices & à la dépravation de vos cœurs. N'eſt-il pas étonnant qu'au lieu de cette modeſtie & de cette régularité que Dieu vous avoit donnée en partage, & que le vice même reſpectoit en vous, il y en ait parmi vous d'aſſez endurcies, pour affecter de ſe diſtinguer par un enjouement & une liberté à quoi

tant

tant d'ames se laissent prendre comme à l'appas le plus corrupteur ? L'excès du désordre, c'est que toutes les bienséances qui servoient autrefois de rempart à la pureté, soient aujourd'hui bannies comme incommodes. Cent choses qui passoient pour scandaleuses, & qui auroient suffi pour rendre suspecte la vertu même, ne sont plus de nulle conséquence. La coutume & le bel air du monde les autorise, tandis que le démon d'impureté ne sçait que trop s'en prévaloir. Le comble du désordre, c'est que les devoirs, je dis les devoirs les plus généraux & les plus inviolables chez les payens mêmes, soient maintenant des sujets de risée. Un mari sensible au deshonneur de sa maison est le personnage que l'on joue sur le théatre, une femme adroite à le tromper est l'héroïne que l'on y produit : des spectacles où l'impudence léve le masque, & qui corrompent plus de cœurs que jamais les Prédicateurs de l'Evangile n'en convertiront, sont ceux auxquels on applaudit. Assujettissement, dépendance, attachement à sa condition, tout cela est représenté comme une espéce de tyrannie, dont le sçavoir-faire doit affranchir. C'est ce qu'on ne se lasse point d'entendre ; & tel qui par sa triste destinée y a le plus d'intérêt, est le premier à s'en divertir. Imaginez-vous d'ailleurs un mari, qui pourvû par le don de Dieu, d'une femme pru-

dente & accomplie, ne laisse pas de s'entêter d'une passion bizarre ; aime par obstination ce qui souvent n'est point aimable, & ne peut aimer par raison ce qui mérite tout son amour; ne se rebute de ce qui lui est permis que parce qu'il lui est permis, & ne s'attache avec ardeur à ce qui lui est défendu, que parce qu'il lui est défendu ; traite avec dureté & avec rigueur ce qui devroit être l'objet de sa tendresse, & adore opiniâtrément ce qui est la cause visible de tous ses malheurs. Voilà ce que j'appelle désordre ; & combien encore y en a-t-il d'autres que je passe, & que je ne puis marquer ?

Cependant à l'aveuglement & au désordre, l'impureté ajoute encore l'esclavage, troisiéme trait de ressemblance dans l'impudique avec l'état des réprouvés dans l'enfer. Car il n'y a point de péché qui rende l'homme plus esclave du démon. Dans les autres péchés, dit S. Grégoire Pape, l'esprit de ténébres nous attaque comme un ennemi, il nous sollicite comme un tentateur, il nous surprend comme un séducteur ; mais dans celui-ci, il nous domine comme un tyran. S'il nous corrompt, poursuit ce Pere, par une autre passion, malgré sa victoire, il est toujours dans la défiance, il craint toujours quelque changement & que la grace ne lui arrache sa proie : mais s'il nous a fait tomber dans une impureté, s'il nous

a engagés dans un commerce criminel, c'eſt alors le fort armé de l'Evangile ; il tient une ame dans ſes filets, il eſt ſûr de ſa conquête & il s'en croit paiſible poſſeſſeur ; *In pace ſunt ea quæ poſſidet.* Pourquoi, demande ſaint Auguſtin, ſuſcitoit-il dans les premiers ſiécles de l'Egliſe tant de perſécutions contre les Chrétiens ? Ah ! répond ce ſaint Docteur, c'eſt que les Chrétiens vivoient dans une entiére pureté de mœurs, c'eſt qu'ils étoient chaſtes par état, & par conſéquent affranchis de la domination du péché. Comme donc le démon ne pouvoit s'en rendre maître par l'amour du plaiſir, il tâchoit à les vaincre par l'horreur des ſupplices ; mais depuis qu'il a trouvé moyen de s'introduire dans le Chriſtianiſme par les voluptés ſenſuelles, toutes les perſécutions ont ceſſé. Car cette voie lui a paru bien plus courte & plus aſſurée. En exerçant ſa cruauté contre les Martyrs, il tourmentoit les corps ; mais les ames étoient perdues pour lui : au lieu que l'impureté lui aſſujettit, ſans effuſion de ſang, & les ames & les corps. Et je puis bien dire ici ce que diſoit S. Hilaire à l'Empereur Conſtance, lorſque par des flatteries dangereuſes il tentoit & il ébranloit les fidéles : Plût à Dieu que nous euſſions vécu au tems des perſécuteurs ! nous devons beaucoup aux premiers Céſars, puiſque c'eſt par eux que nous avons triomphé de l'enfer : *Plus* Luc. 11.

Hil.

crudelitati debemus, quia diabolum vicimus. Mais maintenant nous combattons avec un ennemi d'autant plus à craindre qu'il le paroît moins. Il ne déchire pas la chair, mais
Idem. il la flatte : *Non dorsa cædit, sed membra palpat.* En nous persécutant il nous donneroit la vie ; mais il nous chatouille pour nous don-
Idem. ner la mort : *Non proscribit ad vitam, sed titillat in mortem.* En nous confinant dans une prison il nous donneroit la liberté ; mais il nous retient dans son Palais pour nous ré-
Idem. duire en servitude : *Non tradit carceri in libertatem, sed intra palatium retinet in servitutem.*

Ainsi parloit ce saint Evêque. Et voilà le triste état où saint Augustin gémit si longtems, & sur quoi il se faisoit de si sensibles reproches. Ce grand homme avant sa conversion, sans être encore touché des puissans motifs qui dans la suite le ramenerent à son devoir, soupiroit néanmoins de se voir esclave de sa passion. Il ne vouloit pas encore être à Dieu ; mais au moins eût-il voulu être à lui-même. Hé quoi, Augustin, se disoit-il, seras-tu donc toujours maîtrisé par une aveugle concupiscence & dominé par les sens ? demeureras-tu toujours plongé dans d'infames plaisirs ? après avoir goûté les délices de l'esprit, suivras-tu toujours les appétits du corps ? Encore si tu conservois quelque empi-

re sur ta cupidité : mais que la chair te gouverne, que dans les plus nobles exercices de ton ame elle vienne te gourmander par un sentiment brutal, qu'elle ne te donne aucune tréve, ni aucun relâche, & que tu sois toujours prêt à lui obéir : ah ! c'est porter dans toi-même un enfer, puisque c'est y porter un démon qui sans cesse te fait éprouver sa plus impérieuse & sa plus cruelle tyrannie.

De-là naît le ver de la conscience & le trouble : quatriéme & dernier rapport de l'impudique avec les réprouvés au milieu des flammes qui les brûlent. Car l'homme sensuel & voluptueux veut se satisfaire, & cherche un certain repos, qu'il croit se pouvoir procurer en suivant ses désirs criminels ; mais par un ordre tout contraire de la Providence, c'est en suivant ses désirs criminels qu'il perd le repos & qu'il se met dans l'impuissance de le trouver : *Quærens requiem, & non invenit.* Matt. 12. D'où pourroit-il l'espérer ? du côté de Dieu, son créateur & le juge de ses actions & de sa vie ? du côté de la créature dont il est adorateur, de cet objet malheureux de son attachement & de sa passion ? Or l'un & l'autre, s'il raisonne bien, & même quand il raisonneroit mal, lui devient une source d'inquiétudes, de chagrins, de remords, de désespoirs : encore un moment de réflexion, & je conclus cette premiere partie.

Trouble du côté de Dieu, que l'impudique envisage comme le juge de ses actions & de sa vie. Car prenez garde, s'il vous plaît : tout péché ; par la raison générale qu'il est péché, met entre Dieu & le pécheur, tant qu'il est pécheur, une division, une guerre irréconciliable. Par conséquent, il est impossible que le pécheur, du moment qu'il se révolte contre Dieu, ne perde pas la paix : *Quis restitit ei, & pacem habuit ?* Mais il faut avouer que cela même convient encore singulièrement & plus proprement au péché de la chair: pourquoi ? saint Chrysostome nous en donne la raison, & l'expérience la confirme. Parce qu'il n'y a point de péché, dit ce Pere, que l'homme soit d'abord plus déterminé à se reprocher, point de péché où il lui soit plus difficile de se flatter & de se former une fausse conscience, point de péché dont la confusion & la honte lui soit plus naturelle, & où le prétexte de l'erreur & de l'ignorance ait moins de lieu: donc point de péché que le remords suive de plus près, & qui de sa nature soit plus incompatible avec le repos & la tranquillité de l'ame : *Quærens requiem, & non invenit.*

Job 9.

Matt. 12.

Dans les autres péchés, ajoûte saint Chrysostome, à force de se préoccuper, on croit, en péchant même, avoir raison ; & par-là on s'affranchit au moins du trouble présent

que cause le péché, quand il est commis avec une conviction actuelle de sa malice. Ainsi la haine, ainsi l'ambition, l'avarice portent-elles tous les jours l'homme à des excès qui le rendent criminel devant Dieu, mais qui dans lui-même ne l'empêchent pas de jouir d'un calme profond. Comme ce sont des péchés plus intérieurs, l'amour-propre sçait non-seulement les déguiser, mais les justifier, jusqu'à les faire paroître honnêtes: & de-là souvent on est rempli d'orgueil, on fait tort au prochain, on blesse la charité & la justice sans aucun scrupule; pourquoi? parce qu'on n'en convient pas avec soi-même, & qu'il est rare qu'en tout cela on se juge dans la rigueur. Tel est, dit saint Chrysostome, le caractère des péchés de l'esprit.

Il n'y a que le péché de la chair, où l'homme, pour peu qu'il ait de religion, ne trouvant nulle défense & nulle excuse, est obligé malgré lui de se condamner. Car ce péché est trop grossier, pour servir de sujet aux illusions d'une conscience erronée; & l'ame par un reste d'intégrité que ce péché ne détruit pas dans l'instant qu'elle y tombe, est forcée de se reconnoître coupable, de prononcer elle-même son arrêt, & commence déja à l'exécuter par les horreurs d'une réprobation éternelle dont elle est saisie. A peine donc l'impudique a-t-il goûté le fruit de son incon-

tinence qu'il en éprouve l'amertume. A peine a-t-il accordé à ſes ſens ce que la loi de Dieu lui défend, qu'il demeure interdit, confus, livré comme Caïn à ſon propre péché qui devient ſon ſupplice & ſon tourment. Il ſemble que le premier rayon de la foi qui l'éclaire, aille à lui en découvrir l'énormité & la difformité, pour lui en ôter le plaiſir. Tandis qu'il croit un Dieu vengeur des crimes, voilà ſon état : *Quærens requiem, & non invenit.*

Je ſçais, & je l'ai dit, qu'à meſure qu'il ſe dérégle, il voudroit bien ſecouer le joug de cette foi qui l'importune ; & qu'un des effets les plus naturels de la cupidité qui l'aveugle, eſt d'affoiblir dans ſon eſprit la créance des vérités qui le troublent, & qui en le troublant le contiennent dans le devoir. Mais s'il ſe délivre par-là du trouble ſalutaire de la pénitence, ce n'eſt que pour tomber dans un autre encore plus triſte & plus affreux ; je dis celui d'un eſprit emporté par la paſſion & chancelant dans la religion. Car ou le démon de l'impureté qui le poſſéde, l'a rendu abſolument infidéle, ou non : c'eſt-à-dire, ou malgré ſon déſordre, il a encore quelque reſpect pour les oracles de la parole de Dieu, ou il n'en a plus : or s'il en a, comment peut-il les écouter & ne pas trembler ? & s'il n'en a plus, quelle aſſurance du reſte peut-il avoir en n'écoutant que lui-même ?

En effet, s'il cesse d'être Chrétien, dans quelle autre misére ne tombe-t-il pas, exposé non plus aux allarmes que lui cause sa foi, mais aux incertitudes cruelles où le jette son infidélité même ? Car cette infidélité ne l'assûrant de rien, & lui faisant hazarder tout, de quel secours lui peut-elle être pour trouver la paix ? au défaut de la loi qu'il a rejettée, quels témoignages son ame, cette ame naturellement Chrétienne ne porte-t-elle pas contre lui, pour le déconcerter, pour le désoler jusques dans son libertinage ? quels combats, quels retours secrets n'a-t-il pas à soutenir ? quelles difficultés à surmonter ? quels doutes à résoudre ? & dans ces agitations & ces embarras, où est le prétendu bonheur qu'il se promettoit ? *Quærens requiem, & non invenit.*

Trouble encore plus sensible du côté de l'objet qu'il adore : ne le voyons-nous pas tous les jours ; & en faudroit-il davantage que ce que nous voyons, pour apprendre à nous préserver d'une pareille maladie : Soit qu'on la considére dans sa naissance, soit qu'on la suive dans son progrès, soit qu'on en juge par l'issue, n'est elle pas de tous les maux sans exception le plus inquiet ? Dans sa naissance : car quel tourment, par exemple, est comparable à celui d'un esprit blessé qui aime & qui s'apperçoit qu'il n'est pas aimé ; qui veut plaire, & qui pour cela même déplaît ; qui conçoit

des désirs ardens, & qui ne trouve que des froideurs; qui s'épuise en services & en soins, & qui n'est payé que de rebuts? Cette passion ridicule & bizarre, mais opiniâtre, quelque force qu'il ait d'ailleurs, n'est-ce pas ce qui le dessèche, ce qui le mine, ce qui le fait misérablement & inutilement languir; & de quelque bon sens que Dieu l'ait pourvû, n'est-ce pas ce qui l'infatue, ce qui pousse sa raison à bout, ce qui le met dans l'impuissance de s'en aider? En sorte que tout persuadé & tout convaincu qu'il est de sa folie, il ne peut la vaincre ni s'en défaire: d'autant plus malheureusement ensorcelé, pour ainsi dire, qu'il ne l'est qu'à ses dépens, tandis que les autres, peu touchés de ce qu'il endure, ou en raillent, ou en ont pitié.

Voilà, si l'on ne répond pas à sa passion, quelle est sa déplorable destinée. Mais quand on y répondroit, quelles inquiétudes & quelles craintes qu'on n'y réponde pas également, qu'on n'y réponde pas sincérement, qu'on n'y réponde pas constamment? Qu'on n'y réponde pas également: car où trouver un retour parfait; & lors même qu'il se trouve, où sont ceux qui pour leur repos veulent s'en tenir assûrés? en aimant, est-on jamais content de la personne qu'on aime? Qu'on n'y réponde pas sincérement: car dans ce commerce d'amitiés mondaines, & par conséquent im-

pures, combien de fausses apparences? combien de dissimulations? combien de tromperies, de ruses, sur-tout quand l'ambition ou l'intérêt engagent l'une à jouer tel personnage? & pour peu que l'autre soit éclairé, combien de soupçons justes & légitimes, mais affligeans & désolans, doivent lui déchirer l'ame & le consumer?

Je dis plus, & dans la suite de cette même passion, que ne faut-il pas essuyer? Ou celle dont on a fait son idole est vaine & indiscrette, ou elle est fiére & orgueilleuse, ou elle est capricieuse & inégale, ou elle est légere & inconstante. Or à quelles épreuves, à quelles bassesses, à quelles miséres n'est-on pas alors réduit? Que la passion, comme il arrive presque immanquablement, se tourne en jalousie, quel enfer! Dieu peut-il mieux se venger d'un impudique, qu'en le laissant venir là. Du moment que la jalousie s'est emparée de son cœur, lui faut-il un autre bourreau que lui-même, pour le mettre à la torture & à la gêne? que de veilles qui le fatiguent, qui l'accablent! que de tristes & d'affreuses nuits, toujours occupé qu'il est à combattre des phantômes, & à se remplir de fiel & de venin contre des rivaux peut-être imaginaires! Mais si sa curiosité lui découvre en effet ce qu'il craignoit de voir, quoiqu'il le cherchât avec tant d'empressement & tant de vigilan-

ce, quels dépits & quelles fureurs! & quelle image plus naturelle pourrois-je vous en donner que les pleurs des damnés & leurs grince-
Matt. 8. mens de dents? *Fletus & ſtridor dentium.* Enfin, quelle iſſue & quel dénouement ordinaire ont ces criminelles intrigues? La ſeule vûe de l'avenir n'eſt-elle pas une peine continuelle & toujours préſente, quand on ſe dit à ſoi-même & qu'on ſe le dit avec aſſûrance: cette paſſion finira; & le ſuccès le moins fâcheux que j'en puis attendre, c'eſt qu'elle finira par quelque choſe de déſagréable, c'eſt-à-dire, qu'elle s'uſera & ſe changera en dégoût: mais ce que j'en dois plus craindre, c'eſt qu'elle finira peut-être par quelque choſe de douloureux, par une infidélité qui me déſeſpérera, par une ingratitude qui me conſternera, par un mépris qui m'outragera, par une ignominie qui me comblera de confuſion, qui me mettra hors d'état de paroître dans le monde dont je ſerai la fable, qui m'en bannira pour jamais: c'eſt qu'elle finira ſans moi & malgré moi, avant que de finir en moi; & qu'elle ne ſubſiſtera dans moi, que pour me rendre la vie inſupportable, & pour me faire goûter par avance toutes les horreurs de la mort. Ah, mon Dieu! nous ne le comprenions pas; mais il eſt vrai, que vous ne châtiez jamais plus rigoureuſement le pécheur, qu'en le livrant à ſes appétits déréglés. Il croit

y trouver sa félicité, & il y trouve une réprobation anticipée. Achevons. Impureté, signe de la réprobation, ç'a été la premiere partie. Impureté, principe de la réprobation, c'est la seconde.

II. PARTIE.

POur parler le langage des Peres, & pour réduire aux principes de la Théologie la seconde proposition que j'ai avancée, opérer la réprobation dans une ame, c'est la conduire à l'impénitence finale, puisqu'il est évident que l'impénitence finale est la disposition la plus prochaine à la réprobation, ou plutôt, le commencement de la réprobation même. En effet, dit saint Augustin, les pécheurs ne sont réprouvés, que parce qu'ils ne sont plus dans la voie, ni en état de faire pénitence : s'ils y pouvoient rentrer, ou que dans le lieu même de leur tourment ils pussent encore être touchés d'un sentiment de conversion, l'enfer ne seroit plus enfer pour eux, & ils cesseroient d'être réprouvés : mais ils le sont & le seront toujours, parce qu'il n'y a plus pour eux de retour, & qu'une impénitence consommée a mis, pour ainsi dire, le dernier sceau à leur damnation. S'il y a donc un péché, dont la vertu particuliere & spécifique soit d'engager le pécheur dans cette malheureuse impénitence, c'est ce que j'appelle non plus un signe, mais un principe de réprobation.

Tel eſt le péché d'impureté, pourquoi? parce qu'entre les péchés qui précipitent l'homme dans l'abyſme de perdition, il n'y en a aucun qui ſemble plus éloigné de la pénitence chrétienne, & qui par conſéquent dans le cours de la Providence ſoit plus irrémiſſible. Je dis, Chrétiens, irrémiſſible non pas dans le ſens que l'a entendu Tertullien, lorſqu'il prétendoit que ce péché étoit ſans remède; que l'Egliſe n'avoit reçû pour l'abolir aucun pouvoir, & que tout impudique devoit être abandonné à la rigueur des jugemens de Dieu, exclus de toute réconciliation, & viſiblement réprouvé par une ſéparation entiére & ſans reſſource, du corps de Jeſus-Chriſt. Car l'entendre de la ſorte, c'étoit une erreur, & cette erreur pour la diſtinguer de la vérité que je prêche, conſiſtoit en deux points. Premiérement en ce que Tertullien vouloit que l'impureté fût d'elle-même & abſolument irrémiſſible; ce que je n'ai garde de penſer: mais je dis ſeulement que c'eſt un péché très-difficile à guérir; de ſorte que les remédes mêmes inſtitués par le Fils de Dieu, & commis à la diſpenſation de l'Egliſe, quoiqu'ils le puiſſent effacer, ne l'effacent néanmoins qu'aſſez rarement, parce que mille obſtacles preſque invincibles en arrêtent l'effet ſalutaire. Secondement, la penſée de Tertullien étoit que l'impéniten-

ce habituelle dont l'impureté eſt ſuivie, ne dépendoit point de la volonté du pécheur: car ſelon ſes maximes, quand le pécheur auroit fait les derniers efforts, & donné les preuves les plus ſenſibles d'une pénitence parfaite, l'Egliſe n'y devoit point avoir égard, pour le rétablir dans l'uſage des divins myſtères, & dans la communion des fidéles: autre article que condamne l'Egliſe, & que je condamne avec elle, reconnoiſſant que ſi le plus emporté & le plus ſcandaleux des hommes ſe convertiſſoit à Dieu de bonne foi, qu'il en donnât des marques ſolides, qu'il juſtifiât ſa contrition par la régularité de ſa vie, l'Egliſe alors en lui impoſant les ſatisfactions légitimes auroit droit de l'admettre à la pénitence, & de lui accorder la grace qu'il auroit demandée avec gémiſſemens & avec larmes. Mais j'ajoute au même-tems que par les déſordres de ſon habitude criminelle, l'homme ſe fait, pour ainſi parler, à lui-même un état d'impénitence, & d'une impénitence volontaire, d'une impénitence à laquelle il ne veut pas renoncer, dont il entretient la cauſe, & qui lui endurcit le cœur d'autant plus dangereuſement, qu'elle lui eſt agréable & qu'elle lui plaît.

Voilà, dis je, en quoi la vérité que j'établis, eſt différente de l'héréſie de Tertullien. Héréſie, où je vous prie, en paſſant, de re-

marquer avec moi deux choſes importantes ; & qui peuvent être pour vous d'une grande édification : ſçavoir, le principe d'où elle procédoit, & le fondement ſur lequel on l'appuyoit. D'où procédoit cette héréſie ? appliquez-vous à ceci : d'une ſainte horreur dont l'Egliſe étoit prévenue contre le péché que je combats ; mais horreur que Tertullien outra, pour uſer de ce terme, en déférant trop à ſes lumiéres & à ſon ſens. Car voici comment il raiſonna : l'Evangile m'aſſûre qu'il y a des péchés monſtrueux, qui ne ſe pardonnent ni dans le ſiécle préſent ni dans le ſiécle à venir. Rien de plus monſtrueux dans un Chrétien que le déréglement d'une chair ſenſuelle & impure. Par conſéquent il faut que l'impureté ſoit un de ces péchés irrémiſſibles dont parle le Saint-Eſprit. Il ſe trompoit dans la premiere propoſition, ne la prenant pas au ſens orthodoxe qui la modifie : mais pour la ſeconde il ne ſuppoſoit rien qui ne fût univerſellement reçû ; & nous jugeons aſſez de-là, que l'impureté étoit donc alors regardée comme un crime bien énorme, puiſqu'il ſe trouvoit même des hommes ſçavans & zélés qui ne pouvoient conſentir que la pénitence la plus juſte & la plus complette fût ſuffiſante pour l'expier. De plus, on juge de cette héréſie combien à l'égard de ce crime la diſcipline de l'Egliſe étoit rigoureuſe

& avec quelle sévérité l'on procédoit contre les impudiques. Car il falloit bien que cela fût ainsi, puisque la constitution du Pape Zephyrin, qui promettoit grace aux simples fornicateurs, souffrez ce terme, quelque prudente qu'elle fût, ne laissa pas de partager les esprits, de déplaire à plusieurs, & d'en révolter quelques-uns, entre lesquels Tertullien se déclara le plus hautement. J'apprens, disoit-il dans la chaleur de cette controverse, que le souverain Pontife, l'Evêque des Evêques, a publié une Ordonnance, mais décisive & absolue, en vertu de laquelle les fornicateurs après les exercices ordinaires d'une pénitence laborieuse peuvent espérer une entiére rémission : *Audio edictum, & quidem peremptorium : Pontifex scilicet maximus, Episcopus Episcoporum, dicit : Ego fornicationis delicta pœnitentiâ functis dimitto.* Tertull. Ensuite il s'écrie : O indignité, ô prévarication, ô abus, qui ouvre la porte à toutes sortes de licences ! Prenez garde, Chrétiens : cette conduite le scandalisa, & il aima mieux se séparer du corps de l'Eglise en l'accusant de relâchement, que de souscrire à cette Ordonnance & de l'approuver. Il falloit donc que la simple fornication eût été jusques-là sujette à de grandes peines. Mais encore sur quoi Tertullien se fondoit-il pour porter les choses à cet excès, & pour traiter d'irrémis-

sible le péché selon le monde le plus pardonnable ? Sur des raisons, Chrétiens, toutes essentielles, quoiqu'il soit vrai qu'il en abusa. Par exemple, il ne pouvoit souffrir qu'un Chrétien apportât pour excuse de son désordre la foiblesse de la chair. Ah ! mon Frere, reprenoit-il, ne me dites pas que la chair a été foible en vous : elle n'a été que trop forte, puisqu'elle l'a emporté sur l'esprit : *Idem.* *Nulla enim tam fortis est caro, quam quæ spiritum elisit.* Hé quoi, ajoutoit-il, nous refusons la grace de la pénitence à celui qui a succombé dans la persécution ; & nous l'accorderons à celui qui dans la paix succombe à sa passion ? Nous ne pardonnons pas à une chair que le supplice a effrayée, & nous pardonnerons à celle qu'un faux plaisir a corrompue ? Non non, poursuivoit-il, il y auroit en cela de l'injustice : car une chûte libre & volontaire mérite bien moins de compassion, qu'une lâcheté involontaire & forcée. Or l'apostasie d'un Chrétien par la crainte de la mort, toute criminelle qu'elle est, est l'effet d'une violence étrangère ; au lieu que le désordre de l'impudique vient d'une pure infidélité. Le Chrétien lâche & déserteur de sa religion peut alléguer pour sa défense la cruauté des bourreaux ; mais le sensuel & le voluptueux ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Et qui des deux à votre avis fait un plus

grand outrage à Jesus-Christ, ou celui qui l'abandonne dans les tourmens, ou celui qui le renonce dans les délices ? ou celui qui souffre & qui gémit en lui manquant de foi, ou celui qui lui manque de foi pour se contenter & se satisfaire ? Tous ces sentimens de Tertullien sont grands sans doute & élevés : mais voici sa raison principale ; écoutez-la, s'il vous plaît : c'est que la chair de l'homme ayant été adoptée, annoblie, sanctifiée par l'incarnation divine, le péché qui la deshonore & qui la souille, ne devroit plus seulement passer pour un crime, mais pour un monstre. Car enfin, continuoit-il au même endroit, que la chair se soit licentiée, & qu'elle se soit même perdue avant Jesus-Christ, on peut dire qu'elle n'étoit pas encore digne des dons du salut, & qu'elle n'étoit pas encore formée aux pratiques de la sainteté. Mais depuis que le Verbe de Dieu a contracté avec elle la plus intime alliance en se faisant lui-même chair, *Et verbum caro factum est :* *Joan. 1.* ah ! mes Freres, concluoit Tertullien, faisons état que cette chair a comme changé de nature, & qu'elle n'est plus ce qu'elle étoit : *Exinde caro quacumque alia jam res est.* Pourquoi donc voudrions-nous la justifier, par ce qu'elle nous paroît avoir de fragile, *Quid ergo illam nunc de pristino excusas ?* Que l'impureté ait été rémissible dans la loi ancien- *Tertull.* *Idem.*

ne, c'étoit un tems où l'homme ne portoit pas encore la qualité de membre de Jesus-Christ, & où notre chair n'avoit pas l'honneur d'être incorporée à la sienne : mais depuis qu'elle lui est unie personnellement, depuis qu'elle a été lavée par le baptême & dans le sang de l'Agneau, depuis qu'elle est devenue le sujet des plus excellentes opérations de la grace, il est juste, ou que vous la conserviez vous-mêmes, ou que vous soyez éternellement réprouvés de Dieu.

C'étoit ainsi que raisonnoit ce défenseur de la pureté, mais après tout défenseur trop obstiné & trop ardent. C'étoit ainsi qu'il frappoit l'impudique d'un anathême éternel : & moi, Chretiens, sans aller si loin, j'ai dit & je le dis, que l'impureté n'exclut point encore absolument & dès maintenant le pécheur de la miséricorde divine : mais j'ajoûte qu'il s'en exclut lui-même par un attachement opiniâtre à son péché. En voulez-vous les preuves ? je les réduis à trois. Car il est vrai qu'il n'est point de péché qui rende le pécheur plus sujet à la rechute, point de péché qui expose plus le pécheur à la tentation du désespoir, point de péché qui tienne le pécheur plus étroitement lié par l'habitude. Encore un moment d'attention, & je finis.

Point de péché qui rende le pécheur plus

sujet à la rechute. Ecoutez là-dessus ce que se dit à lui-même dans notre Evangile l'Esprit impur : *Revertar in domum unde exivi*, je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti : car quoique je l'aye quittée, par la facilité que je trouve à y rentrer dès que je le veux, elle ne laisse pas d'être à moi ; & quand je la quitte, je ne la quitte que pour un tems, sans cesser pour cela d'en être le maître : j'y retournerai, *Revertar*, & j'y reprendrai tous les avantages que j'y avois : je la trouverai nettoyée & parée, mais je la souillerai tout de nouveau, & le dernier état de cette ame sera pire que le premier ; *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Vous reconnoissez-vous, Chrétiens, & cette peinture n'est-elle pas une expression naturelle de ce qui se passe dans vous ? Si vous êtes possédés de ce démon de la chair, ne sont-ce pas là les malheureuses épreuves que vous faites tous les jours de son pouvoir & de votre foiblesse ? Après que vous l'avez chassé en vous convertissant à Dieu, n'est-ce pas ainsi qu'il revient, & que comptant sur votre fragilité, il n'a qu'à employer le charme trompeur d'une volupté passagère pour vous pervertir ? Quelque soin que vous ayez de purifier vos consciences, de les orner & de les parer, n'est-ce pas ainsi qu'il commence tout de nouveau à les corrompre & à les infecter ? Votre état

Matt. 12.

Ibidem.

alors n'eſt-il pas encore plus mortel qu'il ne l'étoit ? n'en devenez-vous pas encore plus eſclaves de la ſenſualité, encore plus incapables de vous modérer, encore plus emportés dans les occaſions, encore plus lâches & plus changeans dans vos réſolutions ? Ah ! mes Freres, permettez-moi de vous le dire avec douleur, voilà ce qui fait gémir les paſteurs de vos ames & ceux qui doivent en répondre. Quand vous avez recours à nous dans le ſacré tribunal, voilà ce qui nous rend vos confeſſions ſuſpectes, ce qui nous empêche de faire fond ſur vos ſerveurs : voilà ce qui nous oblige comme diſpenſateurs des myſtères de Dieu, à prendre avec vous tant de précautions, à ne vous en pas croire ſur votre parole, à nous défier de vos ſoupirs & de vos larmes, à vous ſuſpendre la grace du Sacrement, & après bien des délais à ne vous l'accorder qu'avec peine : voilà ce qui nous met dans la néceſſité de nous dépouiller même quelquefois de ces entrailles de miſéricorde que demanderoit notre fonction, & de nous endurcir contre vous, en refuſant abſolument de vous délier & de vous abſoudre.

Point de péché qui expoſe plus le pécheur à la tentation du déſeſpoir. C'eſt ſaint Paul qui nous l'apprend : *Deſperantes, ſemetipſos tradiderunt impudicitiæ.* Je vous conjure, mes Freres, diſoit-il aux Ephéſiens, de ne plus vi-

Epheſ. 4.

vre comme ces pécheurs qui perdant toute espérance, s'abandonnent à toutes sortes de dissolutions, *In operationem immunditiæ omnis.* *Ibid.*
Car l'effet le plus ordinaire de l'impureté est de ruiner dans une ame tout l'édifice de la grace, & d'en renverser jusques au fondement, qui est l'espérance chrétienne. Mais encore, demande saint Chrysostome, de quoi l'impudique désespére-t-il, & de qui désespére-t-il? Il désespére, reprend ce saint Docteur, de sa conversion, il désespére de sa persévérance, il désespére du pardon de ses crimes; & quand on lui promettroit le pardon de ses crimes, il désespére de sa volonté propre; il désespére de Dieu, & il désespére de lui-même. Est-il de plus tristes & de plus désolantes extrémités? Il désespére de sa conversion: car le moyen, se dit-il à lui-même, ou plutôt lui fait dire l'esprit impur, le moyen que je rompe mes chaînes, le moyen que je m'arrache du cœur une passion qui fait toute la douceur de ma vie, le moyen que je renonce de bonne foi à ce que j'aime encore de meilleure foi? si je disois que je le veux, ne mentirois-je pas au Saint-Esprit? & si je n'ai pas la force de m'y résoudre & de le vouloir, ne suis-je pas le plus infortuné des hommes & le plus délaissé de Dieu? Supposé même sa conversion, il désespére de sa persévérance: car que puis-je attendre de moi, pour-

ſuit-il, après tant de légérétés & de changemens ? Quand je dirai aujourd'hui à Dieu que je veux ſortir de ma miſére, & que la réſolution que j'en ai formée ſera éternelle, pour le dire & pour le penſer, ſerai-je plus en état de l'exécuter ? N'ai-je pas dit cent fois la même choſe, & cent fois après l'avoir dit, ne me ſuis-je pas trouvé le même que j'étois ? Pourquoi prétendre que ce que je dirai maintenant ſera plus ſolide ? & pourquoi me flatter que je ne ſerai plus ce roſeau agité du vent, qui céde & qui plie dès qu'il eſt ébranlé par le moindre ſouffle ? En le voulant ainſi, en m'y engageant, changerai je de naturel, aurai-je une autre trempe d'eſprit, ſerai-je pourvû de plus grands ſecours, me fournira-t-on des remédes plus préſens & plus efficaces que ceux-mêmes que j'ai ſi ſouvent rendus inutiles ? Enfin, il déſeſpére tout à la fois, & de Dieu, & de lui-même : de Dieu, parce que c'eſt un Dieu de ſainteté qui ne peut approuver ni ſouffrir le mal ; de lui-même, parce qu'étant tout charnel, & vendu, comme dit ſaint Paul, au péché, *Venumdatus ſub peccato*, il ne peut preſque plus déſormais aimer le bien : de Dieu, parce qu'il a ſi ſouvent abuſé de ſa miſéricorde & de ſa patience ; de lui-même, parce qu'il a les plus ſenſibles convictions de ſon inſtabilité & de ſon inconſtance : de Dieu & de lui-même, parce

Rom. 7.

parce qu'il voit entre Dieu & lui des oppositions infinies, qu'il ne croit pas pouvoir surmonter, & qui lui font prendre le parti de se livrer aux désirs de son cœur : *Desperantes*, *semetipsos tradiderunt impudicitiæ.* Ephes. 4.

Aussi, Chrétiens, est-il vrai que nul autre péché ne tient le pécheur si étroitement lié par l'habitude. Tout y contribue : les occasions de ce péché beaucoup plus fréquentes, la facilité de commettre ce péché beaucoup plus grande, le penchant naturel vers ce péché beaucoup plus violent, les impressions que laisse ce péché beaucoup plus fortes. Ne cherchons point tant de raisons ; mais tenons-nous-en à la seule expérience. Je vous le demande, mes chers Auditeurs, combien voit-on d'impudiques dans le monde, je dis d'impudiques par état, qui se convertissent ? En connoissez-vous beaucoup dans qui la grace ait opéré ce changement ? Je trouve bien, disoit autrefois saint Chrysostome, & j'ai plus droit encore de le dire aujourd'hui, je trouve bien des ames pures qui se sont tout-à-fait préservées de la contagion du péché. Il y en a eu de tout tems, & il y en aura toujours pour l'édification de l'Eglise & pour la gloire de Jesus-Christ. Je vois dans le Christianisme des sociétés d'hommes crucifiés au monde & à la chair, qui sur la terre semblent vivre comme les Anges du ciel : j'y vois des

assemblées de vierges, qui, selon l'expression de saint Jean, ont blanchi leurs vêtemens dans le sang de l'Agneau : j'y vois des femmes pleines de vertu, des veuves d'une réputation & d'une vie irreprochable. Mais des Chrétiens chastes & réglés après avoir vêcu dans le désordre ; mais des hommes autrefois lascifs & voluptueux, qui ayent cessé de l'être ; mais des ames libertines & dissolues qui recouvrent le don de la pudeur après l'avoir perdu par l'incontinence : ah ! mes Freres, reprenoit S. Chrysostome, c'est ce que je cherche dans le monde, mais assez inutilement ; & c'est ce qui me fait douter, si lorsqu'il s'agit de ce crime, la pénitence n'est pas encore plus rare que l'innocence, & s'il n'est pas plus facile de ne tomber point du tout que de se relever après sa chûte. Je sçais, mes chers Auditeurs, que l'un & l'autre est possible à Dieu ; je sçais que l'Ecriture & la tradition ne laissent pas de nous en fournir de célébres exemples : mais comment vous les propose-t-on ? comme des prodiges de la grace, comme des faits extraordinaires & singuliers ; un Augustin, une Magdelaine, quelques autres spécialement élûs pour être des vases de miséricorde, mais dont le petit nombre est cent fois plus capable de vous faire trembler, que de vous donner de la présomption.

Cependant, me direz-vous, on voit ces hommes esclaves de la chair se présenter avec douleur au Sacrement de la pénitence. Avec douleur, Chrétiens ? Ah ! quelle douleur ! car pour vous en découvrir l'abus ordinaire, si vous l'ignorez, ils se présentent, dit le Chancelier Gerson, à ce Sacrement de la pénitence, bien plus communément pour être condamnés de Dieu que pour être absous de ses Ministres : ils s'y présentent, mais avec des circonstances qui font bien connoître que leur dessein n'est pas de déraciner le mal. Car pourquoi ces craintes, ces réserves en s'accusant ? pourquoi ces vains ménagemens d'une prudence toute humaine ? pourquoi ces changemens de Confesseurs ? pourquoi même ce choix affecté des moins sévéres & des plus commodes ? Le grand secret pour un Chrétien en qui ce péché prédomine, est de se mettre sous la conduite d'un homme de Dieu, intelligent, exact, zélé : mais c'est ce qu'ils ne veulent pas. Enfin, ils s'y présentent faisant tréve avec leur passion, & ne rompant jamais avec elle. Car observez-les dans la suite, & vous verrez si j'ai raison de me défier de leur pénitence. Ils détestent, ce semble, leur péché : mais ils ne cessent pas pour cela d'en aimer l'objet & d'en entretenir les occasions. Ils se défont d'un engagement : mais ce n'est que pour en former un autre. La fréquenta-

tion de cette perſonne leur devenant même nuiſible ſelon le monde, ils s'en éloignent; mais ils prennent parti ailleurs : au défaut de celle-ci, ils trouveront celle-là. Je dis plus : au défaut de tout le reſte, ils ſe trouveront toujours eux-mêmes, & ce ſera aſſez. Ainſi ils changent de ſujets, mais ils ne changent pas de ſentimens; & malgré leur douleur prétendue, leur péché ſubſiſtera toujours. Quand donc feront-ils une vraie pénitence ? Dans cette vie ? ils ne s'y déterminent jamais. Dans l'autre ? elle y eſt inutile & ſans effet. A la mort ? c'eſt alors le péché qui les quitte, & non pas eux qui quittent le péché. Les voilà donc ſans pénitence & dans le tems & dans l'éternité, & par conſéquent dans un état de réprobation. Or qui les réduit en cet état ? l'impureté. Mais ſi cela eſt, il s'enſuit donc que le monde eſt plein de réprouvés, puiſqu'il eſt plein de voluptueux & d'impudiques. A cela, mon cher Auditeur, je n'ai pour toute réponſe que deux paroles à vous dire, mais qui ſont d'une autorité ſi vénérable & au même-tems d'une déciſion ſi expreſſe, qu'elles ne ſouffrent nulle réplique.

La premiere de ſaint Paul : que les impudiques ne ſeront jamais les héritiers du
1. Cor. 6. royaume de Dieu : *Neque fornicarii, neque adulteri, neque molles..... regnum Dei poſſidebunt.* La ſeconde de Jeſus-Chriſt même : que

nous sommes tous appellés au Royaume de Dieu, mais qu'il y en a peu d'élûs; *Multi vocati, pauci electi.* Or comparant entr'elles ces deux grandes vérités, quelque indépendantes qu'elles semblent être d'abord l'une de l'autre, j'y découvre un enchaînement admirable: car quand je m'imagine d'une part beaucoup d'appellés & peu d'élûs, & que de l'autre je vois tant d'ames sensuelles & si peu de chastes, je n'ai plus de peine à voir la liaison de la parole du Sauveur du monde avec celle de l'Apôtre, & je ne cherche point d'autre dénouement de ce terrible mystère de la prédestination & de la réprobation des hommes. Le seul partage que font dans le monde l'incontinence & la chasteté, suffit pour nous le faire comprendre. Car s'il y avoit beaucoup d'ames pures, ou si beaucoup d'impudiques se convertissoient, je ne pourrois presque plus me persuader, qu'il y eût si peu d'élûs. Au contraire, s'il étoit vrai qu'il y eût beaucoup d'élûs, malgré le petit nombre d'ames pures, ou le nombre encore plus petit d'impudiques convertis, il faudroit dire que les impudiques auront donc place dans le Royaume de Dieu. Mais un nombre infini de voluptueux & d'impudiques, & d'ailleurs nul impudique reçû dans l'héritage céleste, voilà ce qui vérifie & ce qui me fait parfaitement entendre l'oracle du Fils de Dieu, plu- Matt. 22.

fieurs d'appellés, peu d'élûs : *Multi vocati, pauci electi.*

C'eſt à vous, mes chers Auditeurs, à y prendre garde, tandis qu'il eſt encore tems pour vous. Car il eſt tems encore après tout, & à Dieu ne plaiſe que je vous renvoye ſans eſpérance. En vous propoſant des vérités ſi terribles, mon deſſein n'a été que de vous les rendre ſalutaires. Si j'ai dit que l'impureté eſt de tous les péchés celui qui rend le pécheur plus ſujet à la rechûte, ce n'eſt que pour vous engager à une plus exacte pratique de la vigilance chrétienne. Si j'ai dit qu'il n'y a point de péché qui expoſe plus le pécheur à la tentation du déſeſpoir, ce n'eſt que pour vous élever au-deſſus de vous-mêmes & pour vous porter à implorer le ſecours de Dieu avec plus d'ardeur & plus de confiance. Si j'ai dit que nul autre péché ne tient le pécheur plus étroitement lié par l'habitude, ce n'eſt que pour vous inſpirer des ſentimens plus héroïques, & pour vous déterminer à faire de plus généreux efforts. Votre ſalut les demande, & Dieu les attend de vous : mais pour cela, mon Dieu, nous avons beſoin de votre grace, d'une grace prévenante, d'une grace victorieuſe & toute-puiſſante. Grace que je demanderai ſans ceſſe : elle eſt précieuſe, & j'en connois le prix ; mais toute précieuſe qu'elle eſt, je puis l'obtenir, & Dieu

ne la refuſera point à ma priére. Grace à laquelle je ne mettrai nul obſtacle ; ce n'eſt pas aſſez : à laquelle je me diſpoſerai, & par où ? par la fuite des occaſions, par la mortification de mes ſens, par la fréquente confeſſion, par la lecture des bons livres, par d'utiles entretiens avec un directeur ſage & zélé, par les aumônes, par les ſacrifices, par tous les moyens que la religion me fournit. Grace à laquelle je répondrai fidélement & ſans me tromper, promptement & ſans héſiter, pleinement & ſans rien réſerver. Grace que je n'expoſerai jamais ; car l'expoſer, ce ſeroit vouloir la perdre. Mais auſſi, mon Dieu, grace avec laquelle je me promettrai une ſainte perſévérance, juſqu'à ce que j'arrive à la gloire où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE LUNDI

de la troiſiéme Semaine.

Sur le Zéle.

Dixit Jeſus Phariſæis : Utique dicetis mihi hanc ſimilitudinem : Medice, cura teipſum.

Jeſus-Chriſt dit aux Phariſiens : Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guériſſez-vous vous-même. En ſaint Luc, chap. 4.

CE ne fut point par une ſimple conjecture de la diſpoſition des Phariſiens & de la malignité de leurs cœurs à ſon égard, que le Fils de Dieu leur parla de la ſorte : ce fut, dit ſaint Chryſoſtome, par un eſprit de prophétie, & par une vûe anticipée de ce qui lui devoit arriver dans ſa paſſion, puiſqu'en effet les Phariſiens le voyant ſur la croix, lui reprocherent qu'il avoit ſauvé les autres, & qu'il ne pouvoit ſe ſauver lui-même. Reproche que ce divin Sauveur avoit bien prévû qu'on lui feroit un jour ; mais à quoi

par avance répondoient bien les miracles qu'il opéroit dans la Judée & dans la Galilée : reproche qui ne lui pouvoit être fait que par un esprit d'infidélité ; & reproche enfin qui se détruisoit de lui-même, puisqu'il n'avoit point d'autre fondement que l'envie & l'opiniâtreté des Pharisiens. Mais ne pouvons-nous pas dire, qu'autant que ce reproche étoit foible contre Jesus-Christ, autant auroit-il de force contre nous si nous voulions aujourd'hui nous l'appliquer, ou s'il falloit nous en défendre ? C'est ce qui m'engage, mes chers Auditeurs, à prendre pour sujet de ce discours, ce qui contient en effet tout le mystère de notre Evangile, sçavoir cette parabole autrefois en usage parmi les Juifs, *Medice, cura teipsum* ; Médecin, guérissez-vous vous-même. C'est ce qui me donne lieu de vous dire dans les mêmes termes, du moins dans le même sens : Chrétiens, pensez à vous-mêmes, corrigez-vous vous-mêmes, n'ayez point tant de zéle pour les autres, que vous n'en ayez encore plus pour vous-mêmes ; ou plutôt, mesurez le zéle que vous avez pour les autres, sur le zéle que vous devez avoir pour vous-mêmes, & de celui-ci tirez des conséquences pour celui-là. Telle est la solide leçon que je viens vous faire, après que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

IL n'eſt rien de plus ſublime, ni même de plus héroïque dans l'ordre des vertus Chrétiennes, que le zéle du ſalut & de la perfection du prochain. Car ce zéle dans la penſée du Docteur Angélique ſaint Thomas, eſt une expreſſion de l'amour divin : c'eſt ce que la charité a de plus pur & de plus exquis ; c'eſt ce qui a fait le caractère des hommes apoſtoliques ; c'eſt le don qu'ont eu les Prophétes, & l'eſprit qui anime les Prédicateurs de l'Evangile ; enfin, c'eſt dans cette vie le couronnement & la conſommation de la ſainteté. Auſſi quand l'Ecriture parle des Apôtres, elle nous les repréſente comme de brillantes étoiles dans le firmament de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, comme des lumiéres en qui Dieu ſe plaît à faire éclater toutes les richeſſes de ſa grace. Cependant, Chrétiens, quelque excellence & quelque prérogative que je découvre dans ce zéle de la perfection des autres, il m'eſt évident, & voici tout mon deſſein, qu'il doit être ſoutenu & autoriſé, qu'il doit être épuré & réglé, qu'il doit être adouci & modéré par le zéle de notre perfection propre. Soutenu & autoriſé, parce que ſans cela il eſt vain & ſans effet ; épuré & réglé, parce que ſans cela il eſt défectueux & faux ; adouci & modéré, parce que ſans cela il eſt odieux & rebutant.

Tâchez, s'il vous plaît, Chrétiens, à bien entrer dans ces trois penſées. Rien de plus grand que le zéle du ſalut & de la perfection du prochain ; mais ce zéle tout grand qu'il eſt, en le regardant du côté de Dieu qui l'inſpire, peut être, à le prendre du côté de l'homme qui le pratique, foible dans ſon ſujet, vicieux dans ſa ſubſtance, extrême dans ſon action. Il peut être foible dans ſon ſujet, parce qu'on ne penſe pas avant toutes choſes à l'appuyer ſur un ſolide fondement. Il peut être vicieux dans ſa ſubſtance, parce qu'on n'a pas ſoin d'en faire un juſte diſcernement. Il peut être extrême dans ſon action, parce qu'on n'y mêle pas ce qui en doit faire le ſage adouciſſement. Or d'où dépend ce fondement ſolide qui doit ſoutenir notre zéle, ce juſte diſcernement qui doit régler notre zéle, ce ſage adouciſſement qui doit modérer notre zéle ? du ſoin que nous apporterons à nous corriger d'abord nous-mêmes & à nous perfectionner. Car c'eſt ce zéle de nous-mêmes & pour nous-mêmes, qui autoriſera notre zéle pour le prochain, qui rectifiera notre zéle pour le prochain, enfin qui adoucira notre zéle pour le prochain. Voilà en trois mots les trois parties de ce diſcours.

C'Eſt par nous-mêmes, Chrétiens, que I. PARTIE.

doit commencer ce zéle de correction & de réforme, que la vûe des intérêts de Dieu a coutume de nous inſpirer : & cette maxime eſt fondée ſur l'ordre eſſentiel de la charité, qui veut qu'en matiere de ſalut & de tout ce qui ſe rapporte au ſalut, nous nous aimions, ſans exception, nous-mêmes préférablement à tout autre. Car l'amour-propre, dit ſaint Ambroiſe, qui eſt condamné comme vicieux & comme injuſte dans tout le reſte, devient en ce ſeul point, non-ſeulement honnête & raiſonnable, mais d'une obligation & d'un devoir indiſpenſable. En effet, je dois aimer le ſalut de mon prochain plus que mes biens, plus que ma ſanté, plus que mon honneur, plus que ma vie ; mais il ne m'eſt pas même permis de l'aimer autant que mon ſalut propre, & que ma perfection ſelon Dieu : & s'il étoit en mon pouvoir de convertir tout le monde en me pervertiſſant, ou de le réformer en me déréglant, je devrois abandonner la converſion & la réformation de tout le monde ; perſuadé que Dieu ne voudroit pas alors que le monde fût converti ni réformé par moi, puiſqu'il ne le pourroit être qu'au préjudice de cette charité perſonnelle que je me dois à moi-même, & en vertu de laquelle Dieu veut que je m'applique premiérement à moi-même, & que je lui réponde de moi-même.

C'eſt ainſi que raiſonne ſaint Auguſtin, & après lui le Docteur Angélique ſaint Thomas. Or que s'enſuit-il de-là ? ce que j'ai dit d'abord, Chrétiens : ſçavoir, que tout zéle de la perfection des autres, qui ne ſuppoſe pas un zéle ſincére de ſe perfectionner ſoi-même, quelque droite intention d'ailleurs qui le faſſe agir, eſt un zéle peu ſenſé, un zéle mal ordonné, un zéle même chimérique & faux ; & par conſéquent un zéle ſans autorité du côté de celui qui l'exerce, & ſans effet de la part de ceux envers qui on l'exerce. Pourquoi un zéle ſans autorité du côté de celui qui l'exerce ? Saint Grégoire Pape en apporte la raiſon : parce qu'il n'y a que le bon exemple que l'on donne, & le témoignage qu'on ſe rend d'avoir commencé par ſoi-même, qui puiſſe autoriſer une entrepriſe auſſi délicate que celle de réformer les autres ; & que du moment que le zéle n'eſt pas ſoutenu d'une régularité au moins égale à celle qu'il exige du prochain, & dont il veut faire une loi au prochain, il n'a plus même cette bienſéance qui lui ſeroit néceſſaire pour ſe déclarer & pour agir. Je m'explique. Vous vous inquiétez de mille choſes, que vous prétendez être autant d'abus, & à quoi l'on convient avec vous qu'il ſeroit bon d'apporter remède : mais on vous dit au même-tems que cette inquiétude vous ſied mal, tandis

que tout ce qu'il y a dans vous-même de blâmable & souvent d'insupportable, ne trouble en rien votre tranquillité. Vous êtes touché des injustices & des désordres qui régnent dans notre siécle, & l'on ne peut pas désavouer qu'il n'y en ait de très-grands & en très-grand nombre : mais d'ailleurs on vous répond que vous avez mauvaise grace de parler si haut, & de déclamer avec tant de chaleur contre des désordres étrangers, tandis que vous prenez si peu garde à certains désordres visibles qu'on remarque dans votre personne, & que vous y pourriez remarquer. Vous donnez des avis salutaires, & peut-être eu égard aux sujets & aux circonstances, ces avis sont-ils bien fondés : mais quelque bien fondés qu'ils puissent être, on ne comprend pas avec quelle assûrance vous osez les donner à celui-ci ou à celle-là, & les donner si exactement, & les donner si rigoureusement, en ne vous les donnant jamais à vous-même. Car on a toujours droit de s'étonner que des défauts dont Dieu ne vous a point fait responsable, & qu'il ne tient pas à vous de corriger, excitent tant vos murmures & vos plaintes, lorsque les vôtres dont vous devriez être encore plus en peine, & dont Dieu vous demandera compte, ne font sur vous nulle impression. Ordonnez dans vous la charité, selon le précepte & l'expres-

sion du Saint Esprit ; c'est à-dire, avertissez-vous vous-même, reprenez-vous vous-même, scandalisez-vous de vous-même, & puis vous serez reçû à reprendre & à censurer les autres. Sans cela, non-seulement votre zéle n'a rien que de foible, mais il devient même en quelque sorte mépriſable, puisqu'il porte avec soi sa réfutation, & qu'il n'y a qu'à l'opposer à lui-même pour le faire taire & pour le confondre.

C'est l'excellente leçon que vouloit nous faire le Fils de Dieu dans l'Evangile, par cette espéce de parabole dont il se servoit : *Quid autem vides festucam in oculo fratris tui ; & trabem quæ in oculo tuo est, non consideras ?* Luc. 6. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frere, vous qui dans le vôtre n'appercevez pas une poutre ? & comment pouvez-vous dire à votre frere : mon frere, souffrez que je vous ôte cette paille qui vous incommode, lorsque vous avez vous-même une poutre qui vous aveugle ? Comme si le Sauveur du monde eût dit à ce prétendu zélé, c'est la réflexion de S. Chrysostome, qui revient à ma pensée, comme s'il lui eût dit qu'un tel zéle ne lui convenoit pas ; & que ce langage de charité, qui dans tout autre auroit été louable, ne pouvoit être qu'un reproche contre lui. Comme s'il lui eût dit, que quelque sensibles que fussent les imperfections de

ſon frere, ce n'étoit point à lui à les remarquer & à les voir, *Quid autem vides?* que s'il avoit des lumiéres, il devoit les ménager pour lui-même, & établir pour principe que juſqu'à ce qu'il fût parvenu à la connoiſſance de lui-même, c'étoit une préſomption de vouloir connoître les autres & les juger.

Morale que ce divin Maître enſeignoit encore bien mieux dans la pratique, lorſqu'il trouvoit mauvais, par exemple, que les Phariſiens entrepriſſent d'accuſer devant lui cette femme ſurpriſe en adultère, & qu'ils s'ingéraſſent à en pourſuivre la punition. Pourquoi cela, demande ſaint Jérôme? le crime de cette femme n'étoit-il pas conſtant & avéré? la loi de Moïſe n'ordonnoit-elle pas expreſſément qu'elle fût lapidée? Il eſt vrai; mais il paroiſſoit indigne à Jeſus-Chriſt, que des hommes auſſi criminels que les Phariſiens, & qui remplis d'une fauſſe idée de leur ſainteté, ne penſoient à rien moins qu'à punir dans eux-mêmes ce qu'ils condamnoient avec tant de ſévérité dans le prochain, s'érigeaſſent en cenſeurs publics, témoignaſſent tant d'ardeur pour l'obſervation de la loi, ſe fiſſent parties contre les pécheurs: voilà ce que le Sauveur du monde ne pouvoit ſupporter: & c'eſt pourquoi il leur répondit, que celui d'entre eux qui ſe trouvoit ſans péché, jettât donc la premiere pierre; leur mar-

quant ainſi qu'il n'y avoit que celui-là ſeul à qui il pût être permis de le faire, & que les autres avoient aſſez dans leurs propres ſcandales de quoi s'occuper, pour ne pas tourner toutes leurs penſées & tout leur zéle contre les ſcandales d'autrui. Argument plauſible & convaincant, dont ces ſages du Judaïſme ſe ſentirent ſi vivement preſſés, que, ſelon le rapport de l'Evangéliſte, ils ſe retirerent ſans rien dire; *Et audientes unus poſt unum exibant incipientes à ſenioribus.* Joan. 8.

Mais avouons-le, mes chers Auditeurs, & déplorons ici la miſére humaine. Examinons bien tous les traits de ce tableau, & nous reconnoîtrons que c'eſt le nôtre. Car qu'y a-t-il de plus commun dans le Chriſtianiſme, que l'illuſion de ce zéle Phariſaïque, qui conſiſte à être éclairé pour les autres, régulier pour les autres, fervent pour les autres, & pour ſoi-même ſans exactitude, ſans attention, ſans réflexion? Que voit-on maintenant dans le monde? vous le ſçavez: des gens qui voudroient rétablir l'ordre par-tout ailleurs que dans leurs perſonnes & dans leur conduite; des laïques corrompus & peut-être impies, qui prêchent ſans ceſſe le devoir aux Eccléſiaſtiques: des ſéculiers mondains & voluptueux, qui ne parlent que de réforme pour les Religieux; des hommes de robbe pleins d'injuſtices, qui invectivent contre le liberti-

nage de la Cour, des courtisans libertins, qui déclament contre les injustices des hommes de robbe; des particuliers d'une conduite déréglée, qui cherchent des moyens pour remettre ou pour maintenir la régle dans l'Etat, mais à qui l'on pourroit bien dire ce que Jesus-Christ disoit à ces femmes de Jérusa-
Luc. 23. lem : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete;* ne pleurez point sur moi, mais sur vous-mêmes.

En effet, on s'afflige & on gémit, on se plaint que le monde se pervertit tous les jours, qu'il n'y a plus de religion, que les intérêts de Dieu sont abandonnés; & l'on ne gémit pas sur les relâchemens où l'on tombe, & où l'on s'entretient, sur la mauvaise éducation qu'on donne à ses enfans, sur les débauches qu'on tolére dans ses domestiques. Saint Paul avoit peine à comprendre comment celui qui n'a pas soin de sa maison, pouvoit
1. Tim. avoir le zéle de l'Eglise de Dieu, *Quomodò*
3. 4. *Ecclesiæ Dei diligentiam habebit ?* Mais ce que S. Paul ne comprenoit pas, on le comprend bien aujourd'hui, puisqu'on a trouvé le secret d'allier ces deux choses; & que malgré la corruption des familles chrétiennes, causée par la négligence de ceux qui les gouvernent, il est pourtant vrai que jamais l'Eglise n'eut tant de réformateurs, sans mission, sans titre, sans caractère, qui se croient néan-

moins ſuſcités & autoriſés de Dieu.

Je ſçais, mes chers Auditeurs, que les Saints ont eu ce ſentiment de zéle ; mais plût au ciel qu'on voulût s'en tenir aux exemples des Saints ! il n'en faudroit pas davantage pour nous porter à un prompt amendement, & pour nous établir dans une ſolide humilité. Je ſçais que David diſoit à Dieu : *Tabeſcere me fecit zelus meus, quia obliti ſunt verba tua inimici mei.* Ah, Seigneur ! mon zéle m'a deſſéché, quand j'ai vû juſqu'à quel point vos ennemis vous oublioient : mais je ſçais auſſi qu'il ne parloit de la ſorte, qu'après s'être reproché mille fois de l'avoir oublié lui-même, qu'après en avoir fait une rigoureuſe pénitence, qu'après avoir hautement & pleinement réparé un oubli ſi criminel. Faiſons ce qu'il a fait, & nous aurons droit de dire ce qu'il a dit. Je ſçais quels vœux & quels ſouhaits formoit ſaint Bernard, quand il déſiroit avec tant de paſſion de revoir l'Egliſe dans ſon ancien luſtre & dans ſa premiere pureté : *Quis mihi det, ut videam Eccleſiam Dei ſicut in diebus antiquis ?* mais autant que je ſuis édifié du ſouhait de ſaint Bernard, autant ſuis je ſurpris & confus de voir ſouvent tenir ce langage à un mondain, connu pour avoir peu de religion, ou à une mondaine, remplie d'orgueil & idolâtre d'elle-même ; & j'en reviens pour l'un & pour l'autre à la maxime

Pſ. 118.

Bernard.

de l'Evangile, *Cura te ipsum* : c'eſt bien à vous qu'il appartient de parler en ces termes : allez, guériſſez vos plaies qui ſont viſibles & mortelles, & ne vous ingérez point à vouloir guérir celles que la malignité d'un eſprit chagrin vous fait peut-être appercevoir là où il n'y en a point. Demeurez dans vous-même, vous y trouverez plus que ſuffiſamment à quoi employer, & même à quoi épuiſer ce fonds de zéle qui vous rend ſi vif & ſi ardent. Que l'Egliſe ſoit réformée ; j'y conſens, mais elle ne le doit point être par vous, tandis que vous ſerez ce que vous êtes. Vous aurez beau porter des loix : dès que ces loix viendront de vous qui n'en gardez aucune, elles ne ſerviront qu'à votre confuſion, puiſque rien ne paroît plus digne de mépris qu'un zéle actif & empreſſé dans un homme dont les actions démentent les paroles.

De-là, zéle ſans effet de la part de ceux envers qui on l'exerce, & voici pourquoi : car comme nous n'aimons pas à être corrigés, & que naturellement toute réforme qui nous vient d'ailleurs que de nous-mêmes, par la ſeule raiſon qu'elle vient d'ailleurs, nous bleſſe & nous révolte, nous nous attachons volontiers à examiner quiconque ſous une apparence de zéle & de charité veut prendre l'aſcendant ſur nous ; & nous croyons bien nous en défendre, quand nous remarquons

dans lui certains foibles qu'il ne remarque pas lui-même, & sur quoi il ne se fait pas justice. Par là nous éludons toutes ses remontrances, par là nous sçavons lui fermer la bouche ; par là, bien loin de l'écouter, nous devenons fiers & indociles ; par là nous pensons avoir droit de lui répondre ce que répondit Jetro à Moïse : *Stulto labore consumeris ;* vous travaillez en vain, & vous prenez une peine bien inutile. *Exod.* 18. La plus grossiere des erreurs est de penser que l'on vous croira, lorsqu'il paroît par votre conduite, que vous ne vous croyez pas vous-même ; que l'on suivra vos conseils, quand vous êtes le premier dans la pratique à les abandonner. C'est bâtir d'une main, tandis que l'on détruit de l'autre : ce que l'Ecriture traite de folie. De-là vient que ceux qui dans le monde & par office sont chargés de répondre des autres & de les corriger, ont une double obligation, mais une obligation, dit S. Augustin, aussi terrible devant Dieu qu'elle est indispensable, de s'appliquer avant toutes choses à leur perfection propre, pour se rendre capables de remplir les devoirs que la Providence leur a imposés. De-là vient que le grand Apôtre parlant des Prêtres & des Ministres de l'Eglise, veut pour premiere qualité que ce soient des hommes irréprehensibles, *Oportet irreprehensibiles esse :* pourquoi ? afin que les peuples, pour se *1. Tim.* 3.

parer de leur censure, ne puissent pas leur dire : *Medice, cura teipsum* : vous êtes médecin des ames, mais soyez d'abord médecin de la vôtre. Reproche qui leur ôte toute liberté de parler, & toute autorité dans l'exercice de leur ministère. Reproche, si je puis user de cette figure d'Isaïe, qui les tient comme des chiens muets dans la maison de Dieu. Reproche, qui les met dans la nécessité de souffrir le vice & de craindre les vicieux ; de tolérer celui-ci, & de ne pas pousser celui-là. Reproche enfin, qui de tout tems a énervé & qui énerve encore plus que jamais la discipline & le bon ordre, dont ils devroient être le soutien, mais dont il faudroit pour cela qu'ils fussent les modéles.

Non pas après tout, Chrétiens, qu'on ne dût même leur obéir & profiter de leurs leçons, quand il paroîtroit encore dans eux plus de foiblesses, & qu'ils seroient moins réglés ; puisque leur caractère est indépendant du mérite de leur vie, & que selon Jesus-Christ, du moment qu'ils sont assis dans la chaire de Moïse, il faut recevoir avec respect ce qu'ils enseignent sans prendre garde à ce qu'ils font : mais parce que le commun des hommes n'est ni assez spirituel, ni assez équitable, pour faire cette précision, on juge communément de l'un par l'autre ; & en méprisant ce qu'ils font, on s'accoutume à mépri-

ſer ce qu'ils enſeignent. Or ſi le plus ſaint miniſtère n'eſt pas là-deſſus à l'épreuve de la malignité du monde, que ſera-ce de toutes les autres conditions ? Ah ! Chrétiens, que ne peut point un homme tel que le concevoit ſaint Paul, un homme irrépréhenſible ? il n'y a point de mal qu'il ne puiſſe arrêter, point de bien qu'il ne ſoit en état de procurer. S'il eſt dans une charge, avec quelle force ne parlera-t-il pas, quand il faudra s'oppoſer à des ſcandales ? s'il eſt à la tête d'une famille, quel empire n'y prendra-t-il pas pour y faire fleurir la piété ? s'il a des enfans à élever, de quel poids ne ſeront pas auprès d'eux ſes avertiſſemens & ſes conſeils, & avec quelle docilité ne les recevront-ils pas ? Mais qu'un pere débauché ou violent, faſſe à ſon fils des leçons de modération & de régularité, quel fruit en peut-il eſpérer ? Qu'une mere évaporée & mondaine prêche à ſa fille la modeſtie & la fuite du monde, quel ſuccès en peut-elle attendre ? Donnez, Seigneur, donnez à votre Egliſe des Miniſtres pour la gouverner, & à votre peuple des guides pour le conduire: mais des Miniſtres qui ſçachent ſe gouverner eux-mêmes, mais des guides qui apprennent à ſe conduire eux-mêmes : car c'eſt ainſi que le ſoin de notre propre perfection doit autoriſer notre zéle, & qu'il le doit encore régler, comme nous l'allons voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL y a, dit saint Jérôme, des vertus d'une nature si équivoque & si douteuse, que la premiere régle pour les pratiquer sûrement, est de s'en défier. Tel est le zéle de la perfection du prochain. Dieu nous en fait une vertu, & une vertu nécessaire en mille rencontres; mais parce que ce zéle est sujet à dégénerer & à se corrompre, Dieu veut qu'en le pratiquant, nous l'examinions, & que notre soin principal soit de le rectifier: de le rectifier, dis-je, & par rapport à notre raison, & par rapport à notre cœur; par rapport à notre raison, parce qu'il se peut faire que ce ne soit pas un zéle selon la science, ainsi que nous Rom. 10. l'apprend saint Paul, *Æmulationem Dei habent, sed non secundum scientiam*; par rapport à notre cœur, parce qu'il arrive souvent que ce n'est pas un zéle selon la charité. Or par où le rectifierons-nous en l'une & en l'autre maniére? Je dis que ce sera par le zéle de notre perfection propre; & voilà, Chrétiens, la seconde leçon que je tire de cette parole de notre Evangile, *Cura teipsum.* Tâchons à en bien pénétrer le sens.

Nous avons du zéle pour les autres; & souvent il se trouve que ce zéle, bien loin d'être un zéle selon la science, par une malheureuse contagion que lui communiquent les qualités de notre esprit, est un zéle erronée, un zéle

zéle bizarre, un zéle borné & limité : autant de caractères qui le falsifient, & qui nous obligent par conséquent à en faire un sérieux examen, pour le bien connoître & pour ne nous y pas laisser surprendre. Permettez-moi d'en venir à un détail, qui développera toute ma pensée. Combien d'hérétiques dans la suite des siécles ont entrepris de réformer l'Eglise, & d'en retrancher, soit pour le dogme, soit pour la discipline, des erreurs & des abus imaginaires ? Peut-être quelques-uns agissoient-ils avec une espéce de bonne foi : peut-être se flattoient-ils d'avoir reçû grace pour cela, & peut-être en effet y étoient-ils poussés par un certain mouvement de zéle : mais zéle erronée, qui procédant de l'esprit de schisme, ne pouvoit être que pour la destruction & nullement pour l'édification. Si ceux que ce zéle animoit, avoient eu au même-tems un autre zéle, je veux dire, celui de leur propre sanctification ; si d'abord ils eussent fait un retour sur eux, pour réformer leur orgueil, pour réformer leur présomption, pour réformer leur singularité, pour réformer leur entêtement & leur opiniâtreté, sources funestes & ordinaires des hérésies, la raison leur eût dit, ou ils se seroient dit à eux-mêmes : il n'est pas juste que mon sentiment particulier soit la décision & la régle des choses ; mais il est juste au con-

traire que je le ſoumette à l'autorité de celle qui a Jeſus-Chriſt pour chef & le Saint-Eſprit pour maître. En matiere de religion, le parti de l'obéiſſance & de l'unité eſt le ſeul parti qu'il y ait à prendre ; & quand hors de-là je ferois des miracles, non-ſeulement ces miracles me devroient être ſuſpects, mais je les devrois regarder comme des illuſions. Ils auroient penſé, ils auroient parlé de la ſorte, & le zéle de leur réformation perſonnelle eût ſervi de correctif au prétendu zéle d'une réformation générale, qui les trompoit. Mais parce que cette attention ſur eux-mêmes leur manquoit, qu'arrivoit-il, Chrétiens ? ce que vous ſçavez : en voulant retrancher des abus, ils rempliſſoient le monde d'erreurs ; en ne s'appliquant jamais à guérir ces maladies internes qui corrompoient peu à peu le fonds de leur religion, ils ſe pervertiſſoient, ils ſe précipitoient en aveugles dans l'abyſme de perdition, & ils y entraînoient les autres avec eux. Voilà ce que j'appelle un zéle erronée.

Zéle bizarre : ſuivez-moi toujours, & reconnoiſſez aujourd'hui les égaremens de l'homme dans la recherche même du bien : zéle bizarre, qui ſans avoir appris à ſe gouverner par le bon ſens, voudroit néanmoins être reçû à gouverner ſouverainement le monde ; & qui plein de ſes idées vaines & quelquefois extravagantes, au lieu de travail-

ler à les redreſſer, prétend à ſon gré & ſelon l'extravagance de ſes idées donner la loi partout & réformer tout. Or combien d'exemples dans le ſiécle où nous vivons, n'en avons-nous pas ? Laiſſez agir des gens pouſſés & conduits par cet eſprit, & vous verrez quels beaux effets aura leur zéle. Il n'y aura point d'états qu'ils ne renverſent, point de devoirs qu'ils ne confondent, point de ſociétés qu'ils ne diviſent, point de maiſons qu'ils ne troublent. Au lieu de proportionner leur zéle aux conditions des hommes, ils meſureront les conditions des hommes par leur zéle. Au lieu de s'accommoder aux génies & aux talens, ils voudront accommoder tous les talens & tous les génies à leurs humeurs & à leurs vûes. Ils ſeront ſévéres où il faut être doux, & lâches où il faudroit être ſévéres. Ils conſeilleront plus qu'on ne peut, & ne demanderont pas ce que l'on doit : ils porteront à des excès de perfection, incompatibles avec les points d'obligation. L'un engagera à des retraites imprudentes & hors de ſaiſon, l'autre à des éclats inſoutenables & même ſcandaleux : celui-ci, d'un homme du monde bien intentionné ſera un viſionnaire ; celui-là, d'une femme vertueuſe une dévote entêtée : pourquoi ? parce que tout cela n'a pour principe qu'un zele mal entendu, & que le premier agent qui donne aux

autres l'impreſſion ne s'eſt pas étudié d'abord à ſe régler ſoi-même. Le reméde ſeroit donc de ſe précautionner contre ſoi-même, *Cura teipſum*, & de faire les réflexions ſuivantes : Je paſſe pour ſingulier, & je le ſuis en effet. J'ai toujours des ſentimens écartés & oppoſés aux ſentimens communs. Or dans la conduite du prochain dois-je tant déférer à mes lumiéres ; & la prudence ne veut-elle pas que je m'attache à ce qui eſt généralement approuvé, & que je me départe de ce que je vois contredit par une certaine raiſon univerſelle ? C'eſt ainſi que le zéle pourroit devenir diſcret & ſage ; mais bien loin de ſe faire une ſi utile leçon, on ſe fait de ſes bizarreries une eſpéce de mérite ; & parce qu'on a l'eſprit tourné autrement que le reſte des hommes, on ſe croit au-deſſus de tous les autres hommes, ſans conſidérer qu'il eſt bien plus probable qu'on eſt d'autant plus au-deſſous, qu'on penſe moins y être.

De-là zéle borné & limité : ce que l'on a jugé bon & ſaint, on veut qu'il ſoit bon & ſaint pour tout le monde ; & ſi tout le monde n'en paſſe par-là, on eſt déterminé à condamner tout le monde & à croire tout le monde perdu. Hors du plan de réforme qu'on a conçû, tout paroît égarement, tout paroît déſordre & relâchement. Mais Dieu, le ſouverain maître, a-t-il donc traité avec

vous, pour ne distribuer ses dons & ses graces que selon vos projets ? n'a-t-il point dans les trésors de sa sagesse d'autres idées du bien, que celles que vous propofez ? nous appelle-t-il tous au même genre de perfection ? nous conduit-il tous par le même chemin ? est-ce à vous seul qu'il a révélé ses voies ? est-ce de vous seul qu'il veut se servir pour l'accomplissement de ses desseins ? & qui êtes-vous enfin, pour entreprendre, si je puis ainsi parler, de racourcir sa Providence, & pour vouloir lui prescrire des bornes ? Il auroit fallu de bonne heure vous élever l'esprit, *Cura teipsum* : il auroit fallu vous faire une plus grande ame, une ame capable de tout bien, capable au moins d'estimer le bien par-tout où il est & de quelque part qu'il vienne. Il auroit fallu vous appliquer ces paroles de l'Apôtre aux Corinthiens : *Eandem autem habentem remunerationem..... dilatamini & vos ;* 6. II. Cor. ayez, mes Freres, les uns pour les autres un zéle moins étroit & moins resserré. Alors on ne vous verroit plus tant fatiguer le monde de vos avis ; on ne vous entendroit plus tant déclamer contre ceux qui prennent d'autres routes que les vôtres, & vous ne feriez plus tant d'efforts pour les amener, ou de gré, ou de force, à votre point.

Cependant après avoir rectifié le zéle par rapport à l'esprit, il reste à le régler & à

l'épurer par rapport au cœur ; & c'eſt ici que notre amour-propre triomphe, & qu'il met en œuvre tous ſes artifices & toutes ſes ruſes. Car de croire que tout zéle pour la perfection du prochain, ſoit un zéle inſpiré de Dieu, abus, Chrétiens : ſi cela étoit, il ne ſeroit ni ſi prompt ni ſi naturel ; il ne ſeroit pas ſi aiſé de l'avoir ; il en coûteroit davantage pour le ſoutenir, & l'on ne verroit pas les plus imparfaits & ſouvent même les plus libertins s'en faire honneur. Mais l'illuſion eſt, de confondre les choſes, & de prendre pour vrai zéle ce qui eſt paſſion & pure paſſion : je veux dire, de prendre pour zéle ce qui eſt chagrin, de prendre pour zéle ce qui eſt inquiétude, de prendre pour zéle ce qui eſt intrigue, de prendre pour zéle ce qui eſt envie, de prendre pour zéle ce qui eſt ambition & intérêt : car tout cela, quoiqu'infiniment éloigné d'un zéle chrétien, ne laiſſe pas de l'imiter & d'en avoir toutes les apparences. Ainſi l'envie ſemble-t-elle déplorer dans le prochain des défauts qu'elle ſe plaît à y remarquer. Ainſi l'ambition ſous prétexte de rétablir ou de maintenir l'ordre, cherche-t-elle à dominer. Ainſi l'eſprit d'intrigue trouve-t-il par-là mille occaſions de ſe produire & de s'ingérer. Ainſi la vivacité d'une ame naturellement inquiéte la porte-t-elle à ſortir hors d'elle-même, pour s'attacher aux imperfections du pro-

chain & pour y trouver des sujets sur quoi s'excuser. Ainsi la mélancolie prend-elle le nom de zéle, pour avoir droit de contester & de condamner. Mais tout cela, ajoûte saint Grégoire Pape, n'est point ce zéle de Dieu qu'avoit saint Paul, quand il disoit aux Corinthiens : *Æmulor enim vos Dei æmulatione.* II. Cor. 11. C'est le zéle de l'homme & de l'homme passionné, de l'homme aveugle & corrompu. Or sans le zéle de Dieu, celui de l'homme n'est qu'un phantôme, & pour parler avec l'Ecriture, une idole de zéle, *Idolum zeli :* Ezech. 8. c'est l'expression du Prophéte Ezéchiel ; & vous sçavez ce que dit l'Apôtre S. Jacques, que la passion de l'homme, c'est-à-dire, le zéle de l'homme n'accomplit jamais la justice de Dieu.

Mais qu'un homme de bonne heure se soit étudié lui-même, pour connoître les plus secrets mouvemens de son cœur ; que par de saintes violences il se soit rendu maître de ses inclinations & de ses antipathies, de ses désirs & de ses aversions ; qu'il ait appris à réprimer sa cupidité, à borner son ambition, à étouffer ses ressentimens, à modérer ses coléres, à calmer ses inquiétudes : alors il sera en état de distinguer quel esprit l'anime dans son zéle, & de le réduire aux termes de la raison & de l'équité. Sans autre pierre de touche que ses propres réflexions, il démêlera

au travers des plus belles couleurs dont ſe pare le faux zéle, la malignité de l'envie, l'aigreur de l'animoſité & de la haine, les emportemens de la vengeance, les artifices de l'intrigue, les prétentions de l'intérêt, les ſaillies & les impétuoſités du naturel. Il ſçaura quand il faudra parler, & quand il faudra ſe taire. Il ne cherchera point à guérir un mal, peut-être aſſez léger, par un autre mal beaucoup plus grand; & à corriger un déſordre peut-être aſſez peu ſenſible, par un autre déſordre beaucoup plus criminel; je veux dire, par une médiſance atroce, ou par un éclat ſcandaleux. Il ne s'attachera point opiniâtrément, ſous une apparence de zéle, à butter certaines perſonnes qui ne lui plaiſent pas, à les décrier & à les détruire plutôt que d'autres qu'il aime & à qui il paſſe tout. Dès qu'il aura quelque ſujet de craindre que ſes vûes ne ſoient pas aſſez épurées, & qu'il n'y entre de la paſſion, il prendra le parti de l'humilité & du ſilence; perſuadé qu'il vaut mieux après tout riſquer la perfection de ſon frere que la ſienne propre. Ah! mon Dieu, qu'eſt-ce que l'homme, & combien eſt-il ſujet à s'égarer, lors même qu'il ſemble tenir les voies les plus droites & pratiquer les plus belles vertus? Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, il ne ſuffit pas d'autoriſer notre zéle pour la perfection du prochain, & de le régler: il

faut encore l'adoucir, & c'eſt à quoi nous ſervira le zéle de notre perfection particuliere, comme je vais l'expliquer dans la troiſiéme partie.

III. PARTIE.

SI dans la conduite de la vie nous étions toujours auſſi diſpoſés, ou à faire grace aux autres qu'à nous la faire à nous-mêmes, ou à nous faire juſtice à nous-mêmes qu'à la faire aux autres, il ſeroit inutile, dit ſaint Chryſoſtome, de chercher dans la morale chrétienne de quoi tempérer la ferveur de notre zéle à l'égard du prochain, puiſqu'il eſt conſtant qu'elle n'excéderoit jamais les termes d'une juſte modération. Mais parce que l'iniquité de l'homme lui donne un penchant tout contraire, & que ſon naturel le porte, quand il le laiſſe agir, à n'être indulgent que pour ſoi, & à réſerver pour les autres toute ſa ſévérité, le zéle le plus ſincére & le plus pur a beſoin d'un tempérament, qui ſans affoiblir ſa vertu, rende ſon action plus ſupportable, & qui en corrige les excès ſans en altérer le principe. Ainſi le Sauveur du monde réprima-t-il le zéle de deux diſciples qui s'intéreſſerent pour ſon honneur, & qui indignés de l'outrage qu'il avoit reçû, lui demandoient qu'il fît deſcendre le feu du ciel ſur les Samaritains. Zéle Apoſtolique, reprend ſaint Ambroiſe, mais dont la rigueur devoit être adou-

cie par l'onction de cette admirable parole;
Luc. 9. *Nescitis cujus spiritûs estis*, vous ne sçavez pas sous quelle loi vous vivez, & quel en est l'esprit. Ainsi dans la doctrine de S. Paul, le zéle même de la conversion des pécheurs, qui devroit être, ce semble, le plus ardent & le plus libre, veut-il néanmoins des ménagemens sages, & si nécessaires, que sans cela, tout divin qu'il est, il deviendroit non-seulement inefficace, mais intolérable & odieux. Ainsi de tout tems les hommes Apostoliques, dans la poursuite des plus saintes entreprises, ont-ils crû, si j'ose parler ainsi, devoir humaniser leur zéle, pour lui donner cet attrait & cette grace dont ils étoient persuadés que dépendoit sa force. Il est donc question de trouver le correctif, mais le correctif infaillible & sûr, de tous les mouvemens trop vifs & trop impétueux du zéle, quoique véritable, dont on se sent animé pour les autres; & je dis encore que c'est le zéle qu'on doit avoir pour soi-même: en voici la raison, qui comprend dans un seul point les plus excellentes instructions.

C'est que tout homme zélé pour soi-même, quelque bien qu'il se propose & qu'il envisage hors de soi, a toujours en vûe cette grande maxime, de ne risquer jamais la charité, & d'abandonner plutôt tout le reste que d'exposer cette vertu, qu'il regarde comme le

fondément & la base de tout ce qu'il prétend édifier. Il dit sur-tout & par-tout avec l'Apôtre : Quand je parlerois le langage des Anges, quand je ferois des miracles dans le monde, si je n'ai la charité je ne suis rien. Or la charité a toutes les qualités, qui doivent faire dans une ame cet admirable tempérament que nous cherchons ; & il est impossible que le zéle dégénére dans aucune des extrémités à quoi il est sujet, tandis que la charité le dirige. Car prenez garde, Chrétiens ; le zéle dont on se sent émû à l'égard du prochain, quand il abonde, est naturellement impatient, précipité, aigre, impérieux, défiant, incrédule, facile à s'offenser & à se piquer : voilà ses défauts, ou pour mieux dire, ses excès. Mais par des caractères bien opposés & bien remarquables, la charité, selon S. Paul, est patiente, humble, simple, sans fard, sans aigreur, ne s'emportant jamais, ne s'élevant jamais, se réjouissant du bien, croyant peu le mal, ensorte que nous y trouvons tous les adoucissemens qui doivent perfectionner notre zéle. Etudions tous ces traits, mes chers Auditeurs, & ne négligeons pas des régles aussi essentielles & aussi importantes que celles-là.

Le zéle, je dis le zéle de la perfection d'autrui, est naturellement impatient. Car on en voudroit voir d'abord le succès : on voudroit

qu'au moment qu'on a parlé, la face du monde changeât; qu'il n'y eût plus d'abus, plus de désordres, dès qu'on les a condamnés : & parce qu'on n'y voit pas les choses si-tôt disposées, non-seulement on se rebute, mais on en conçoit de la haine contre les personnes, mais on en témoigne du dépit, mais on éclate & on s'emporte, pourquoi ? parce qu'on ne sçait pas conserver la charité, cette charité patiente, & qu'on ne l'appelle pas à son conseil. Or voulez-vous, mon Frere, disoit saint Augustin, être plus modéré & plus patient dans votre zéle ? considérez l'éternité
August. de Dieu : *Vis esse longanimis ? vide æternitatem Dei.* Car, à le bien prendre, votre zéle n'est inquiet & empressé, que parce que votre vie est courte, & cette impatience que vous faites paroître quand on ne se corrige pas aussi promptement que vous le voulez, est même une marque du sentiment que vous avez de la briéveté de vos jours. Mais Dieu dont la durée est éternelle, a un zéle paisible & tranquille : comme tous les tems sont à lui, ce qu'il ne fait pas dans un tems, il le fait dans l'autre ; ce qu'il n'obtient pas aujourd'hui, il se réserve à l'obtenir demain ; & sa patience à supporter le mal, bien loin d'être un foible qui l'humilie, est un attribut dont il se fait honneur. Entrez donc dans la pensée de cette sainte éternité, si vous voulez

que votre zéle ait le calme de cette divine tranquillité : *Vis esse longanimis ? vide æternitatem Dei.* C'étoit le raisonnement de ce saint Docteur : mais sans remonter jusqu'à l'éternité de Dieu, j'ai bien plutôt fait de me rabbattre sur moi-même, & de me dire : A quoi bon ces inquiétudes & ces empressemens ? est-ce ainsi qu'agit la charité, ou est-ce ainsi que le Dieu de la charité en use à mon égard ? si son zéle pour moi s'étoit lassé en tant de rencontres, & sur tant de sujets, où en serois-je ? pourquoi mon zéle pour les autres auroit-il moins de constance ? Dieu m'a attendu des années entiéres, & le moindre retardement me pousse à bout. J'ai résisté au zéle de Dieu, & je ne puis souffrir qu'on résiste au mien ; est-il rien de plus injuste ? & voilà, Chrétiens, sur quoi saint Paul fondoit ce point de morale si paradoxe dans la spéculation, & si vrai dans la pratique, quand il disoit qu'encore que le zéle soit prompt & ardent, la charité est patiente, & que c'est à la patience de la charité d'arrêter la promptitude & l'ardeur du zéle : *Charitas patiens est.* I. Cor. 13.

Comme notre zéle est impatient, par une suite nécessaire il devient chagrin, fâcheux, mortifiant, plein d'amertume, toujours sur le ton de l'invective & du reproche ; ensorte qu'il semble qu'on se fasse un plaisir d'attris-

ter le prochain en le réformant, au lieu de le consoler en lui inspirant de la confiance & en l'encourageant. Car vous sçavez combien ce caractère de zéle est ordinaire, & quelle peine les ames souvent les mieux intentionnées & les plus droites ont à s'en défendre. De dire, Chrétiens, que le zéle du Sauveur des hommes n'a point été de cette nature; qu'au contraire, c'est par un zéle de douceur qu'il a fait profession de les gagner & qu'il les a en effet gagnés; que quelque ardeur qu'eût cet Homme-Dieu pour les intérêts de son Pere, quelque horreur qu'il eût des scandales qui se commettoient dans le monde, quelque austerité de mœurs & de vie qu'il prétendît établir (trois choses infiniment capables d'exciter le feu divin qui le brûloit, & de l'enflammer,) rien néanmoins de tout cela n'a aigri son zéle: mais que de-là même il a tiré des raisons pour l'adoucir; sçachant fort bien qu'une loi aussi sévére que son Evangile, ne réformeroit jamais le monde qu'autant que la douceur de sa conduite la rendroit aimable; que l'horreur qu'il avoit des scandales, séparée de cette douceur, iroit à exterminer les scandaleux & non pas les scandales mêmes; & que l'ardeur dont il étoit animé pour les intérêts de son Pere céleste, seroit un feu dévorant qui consumeroit & qui ne purifieroit pas. De dire encore que c'est par cette dou-

cœur, que son zéle a été tout-puissant, qu'il a fléchi les cœurs de bronze, qu'il a attiré les Publicains, qu'il a sanctifié les pécheresses, qu'il a opéré les plus grands miracles de conversion: qu'au reste il n'est pas croyable que notre zéle doive réussir par d'autres voies que le sien, ni que notre sévérité soit plus efficace ou plus heureuse: de parler, dis-je, de la sorte, & de vous proposer ce modéle, ce seroit une espéce de démonstration, dont il n'y a personne qui ne dût être touché. Mais laissant toute autre preuve, j'aime mieux en revenir toujours au même principe, qui dans sa simplicité a quelque chose & de plus sensible & de plus pénétrant. Car enfin, mon Frere, puis-je dire à tout homme zélé pour les autres jusqu'à l'excès, consultez-vous vous-même, & soyez vous-même votre juge. Dans quelque disposition que vous soyez à profiter du zéle des autres pour votre avancement & pour votre perfection, vous voulez qu'on vous ménage, vous prétendez qu'on ait pour vous des condescendances & des égards; vous ne vous accommodez pas de cette exactitude rigoureuse & Pharisaïque qui ne garde aucune mesure; vous ne pouvez supporter que l'on vous traite avec hauteur; s'il s'agit de vous faire une remontrance, & de vous donner un avis, vous croyez avoir droit d'exiger qu'on prenne votre tems,

qu'on entre dans votre esprit, qu'on étudie votre humeur; si l'on en use d'une autre maniére, bien loin de vous ramener à l'ordre, on vous révolte. N'est-il donc pas juste que vous vous imposiez la même loi? vous demandez que l'on compatisse à vos foiblesses; pouvez-vous donc vous dispenser de compatir aux foiblesses de votre prochain? *Nonne ergò oportuit & te misereri conservi tui*, concluoit notre divin maître, après nous avoir proposé la parabole de ce débiteur, qui ne voulut pas remettre une dette qu'on lui avoit remise? Est-il raisonnable que pour guérir les plaies de vos freres, vous n'employiez que le vin, tout pur & tout aigre qu'il peut être, & que votre délicatesse aille au même-tems à vouloir pour votre guérison, qu'on ne verse que l'huile sur vos blessures? Ne faut-il pas que votre douceur, selon la belle régle du grand évêque de Genéve, soit le premier appareil des plaies dont vous entreprenez la cure? Or si cette régle convient par-tout & à l'égard de toute sorte de sujets, beaucoup plus, dit saint Grégoire Pape, convient-elle à l'égard de ceux qui dominés par de longues habitudes & après avoir vêcu dans de grands désordres, forment enfin la généreuse résolution de quitter leurs premiers engagemens & de retourner à Dieu. Comme ils sont plus foibles, ils ont plus besoin d'être aidés, d'être

Matt. 18

ſoutenus, d'être encouragés. Non pas qu'il faille manquer de fermeté : mais il y a une fermeté ſage, une fermeté qui ſçait s'inſinuer, qui ſçait ſe faire aimer, & faire aimer à ceux-même que l'on corrige la ſalutaire correction qu'ils reçoivent. Si vous les rebutez par un zéle dur & impitoyable, vous leur donnerez horreur du reméde, vous les éloignerez du Sacrement, ils ſe replongeront dans le même abyſme, dans les mêmes déſordres, ils abandonneront tout. Ah ! combien de pécheurs touchés de Dieu, auroient conſommé l'ouvrage de leur converſion, s'ils étoient tombés entre les mains d'un miniſtre plus patient & plus compatiſſant ? mais parce que celui qu'ils ont rencontré, les a contriſtés, les a chagrinés, les a déſeſpérés, plus de pénitence pour eux pendant la vie, & peut-être plus de pénitence même à la mort.

Je ſçais que cette charité qu'inſpire le vrai zéle & qui lui eſt ſi propre, demande bien des ménagemens & bien des réflexions. Je ſçais que pour ne ſe pas échapper quelquefois, il faut bien s'étudier ſoi-même & être bien maître de ſoi-même. Mais, mon cher Auditeur, de quoi s'agit-il? il s'agit de gagner votre frere à Dieu, *Lucratus eris fratrem tuum.* Il s'agit de le retirer de la voie de perdition, de le ramener dans les voies de Dieu. Le laiſſerez-vous périr pour ne vouloir pas *Matt.* 18.

vous faire à vous-même quelque violence ; après qu'il en a coûté à Jesus-Christ tout son sang pour le sauver ? Allumez, Seigneur, allumez dans nos cœurs ce feu divin, ce saint zéle dont brûloit votre Prophéte, que dis-je ? dont vous avez brûlé vous-même sur la terre. Rendez-nous sensibles aux intérêts de votre gloire, sensibles aux intérêts du prochain, sensibles à nos propres intérêts : & nous n'épargnerons rien pour des ames qui vous doivent éternellement glorifier, pour des ames avec qui nous devons être éternellement unis dans le ciel, pour des ames dont la sanctification & le salut, après avoir été le sujet de nos soins, deviendra le gage de notre félicité éternelle, où nous conduise, &c.

SERMON

POUR LE MERCREDI

de la troiſiéme Semaine.

Sur la parfaite obſervation de la Loi.

Acceſſerunt ad Jeſum ab Jeroſolymis Scribæ & Phariſæi, dicentes : Quare diſcipuli tui tranſgrediuntur traditionem ſeniorum ? Ipſe autem reſpondens, ait illis : Quare & vos tranſgredimini mandatum Dei propter traditionem veſtram ?

Des Docteurs & des Phariſiens venus de Jeruſalem s'adreſſérent à Jeſus-Chriſt, & lui dirent : Pourquoi vos diſciples violent-ils les traditions des anciens ? Mais il leur répondit : Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu pour ſuivre votre tradition ? En ſaint Matth. chap. 15.

MADAME, La Reine.

C'Etoit un des caractères de la fauſſe dévotion, ou ſi vous voulez, de l'hypocriſie des Phariſiens, de s'attacher ſcrupuleuſement aux

traditions qu'ils avoient reçûes de leurs péres, & de violer au même-tems ſans ſcrupule les plus importantes obligations de la loi de Dieu. Ils payoient juſqu'à la dixme des plus petites herbes : mais ils manquoient de charité pour le prochain. Ils obſervoient le Sabbat avec une exactitude qui alloit preſque juſqu'à la ſuperſtition : mais ils ne craignoient point le jour même du Sabbat de commettre des injuſtices. Ils reprenoient les Apôtres de ne laver pas leurs mains avant le repas : mais ils contrevenoient eux-mêmes au commandement de Dieu le plus indiſpenſable, qui eſt d'honorer ſon pere & ſa mere, puiſqu'ils apprenoient aux enfans à les traiter avec dureté ; & par une fauſſe religion, ou plutôt par une ingratitude digne de tous les châtimens du ciel, à les abandonner dans le beſoin, & à leur refuſer les ſecours dont ils leur étoient redevables : tel étoit, dis-je, le déſordre de ces ſages du Judaïſme. Que fait aujourd'hui le Sauveur du monde ? Condamne-t-il abſolument cette régularité qu'ils faiſoient paroître à obſerver toutes les traditions des anciens & toutes les cérémonies qui leur étoient preſcrites ? Non, Chrétiens : ſouverain Légiſlateur, il vouloit que toute la loi fût accomplie juſqu'à un point : mais par une conduite pleine d'équité & de ſageſſe, il loue dans ſes ennemis mêmes ce qu'il y

a de louable, & il blâme seulement ce qu'il y a de criminel & de vicieux. Il approuve ce qu'ils font, & il leur reproche ce qu'ils ne font pas. En comparant deux sortes de devoirs, dont les uns ont pour objet les points de la loi les plus essentiels, & les autres regardent les articles les moins nécessaires, il leur fait entendre qu'il faut d'abord pratiquer ceux-là, & ne pas ensuite omettre ceux-ci: *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.* Par Matt. 23. où, mes Freres, il nous apprend à nous préserver nous-mêmes d'un désordre tout opposé à celui des Pharisiens, mais assez commun dans le monde, je dis dans le monde Chrétien. Car le désordre des Pharisiens étoit de s'attacher aux petites choses, & de négliger les grandes; & le nôtre est de nous borner quelquefois tellement aux grandes, que nous croyions pouvoir impunément mépriser les petites. Mais moi je prétends qu'il y a entre les unes & les autres une telle liaison, que de manquer volontairement & habituellement aux moindres devoirs, c'est s'exposer à violer bientôt & en mille rencontres les plus grands préceptes, & ce que la loi nous ordonne sous de plus griéves peines. Voilà le sujet que j'entreprends de traiter dans ce discours; & en le traitant, Madame, quelle consolation pour moi de parler à une Reine, ou devant une Reine, qui sur le Trône & mal-

gré tous les dangers de la Cour, ſçait ſi bien rendre à Dieu ce qui lui eſt dû ; qui fidéle à la loi & à toute la loi, va bien encore dans la pratique au-delà de la loi ; en un mot, qui par la plus rare & la plus merveilleuſe alliance, réunit dans ſon auguſte perſonne tout l'éclat de la grandeur humaine, & tout le mérite de la ſainteté Chrétienne ? Ce n'eſt donc point ici pour vous, Madame, une morale trop ſublime & nouvelle : mais ſans que ce ſoit une morale nouvelle, ni trop relevée pour Votre Majeſté, elle y trouvera toujours de quoi animer de plus en plus la ferveur de ſa piété. Saluons d'abord Marie, & lui diſons, *Ave, Maria.*

JE dis, Chrétiens, qu'il eſt infiniment dangereux de négliger dans la voie du ſalut les petites choſes ; & qu'en tout ce qui touche la religion & la conſcience, il n'y a rien de ſi léger, qui ne mérite nos ſoins, & qui ne demande une fidélité parfaite & une entiére ſoumiſſion. Je fonde cette importante maxime ſur deux principes ; l'un eſt l'orgueil de l'homme, & l'autre eſt ſon aveuglement. L'homme de lui-même eſt orgueilleux, & que fait en lui ſon orgueil ? il le porte à l'indépendance, & lui donne un penchant ſecret à s'émanciper & à s'affranchir de la loi. Ce n'eſt pas aſſez : outre que l'homme eſt orgueilleux,

il eſt aveugle ? & que fait en lui ſon aveuglement ? Il l'empêche de bien connoître toute l'étendue de ſes devoirs & de bien diſcerner ce qu'il y a de plus ou de moins eſſentiel dans la loi. De-là je forme deux propoſitions qui contiennent tout le fonds de ce diſcours, & qui en feront le partage. Car je prétens qu'un préſervatif néceſſaire pour réprimer l'orgueil de notre cœur, c'eſt de l'aſſujettir aux moindres obligations de la loi : vous le verrez dans la premiere partie. J'ajoute que nous ne pouvons mieux corriger les erreurs de notre eſprit, ou en prévenir les ſuites funeſtes, que par une obéiſſance exacte aux plus petits devoirs de la loi : je vous le montrerai dans la ſeconde partie. Rendez-vous attentifs à l'une & à l'autre : & quoique cette matiere n'ait pas peut-être d'abord de quoi frapper vos eſprits, vous en comprendrez néanmoins bientôt toute la conſéquence.

I. PARTIE.

A remonter juſqu'à la ſource de la corruption de l'homme, il eſt évident, Chrétiens, que le premier de tous les déſordres, c'eſt l'orgueil ; & que le premier effet de l'orgueil, c'eſt l'amour de l'indépendance & de la liberté. Voilà le vice capital & prédominant de notre nature ; d'où il arrive que nous avons tant de peine à nous aſſujettir, que toute autorité ſupérieure nous eſt onéreuſe, que le

commandement & la loi nous tient lieu de joug, & que notre inclination nous porte toujours à le secouer quand elle n'est pas réglée par la raison. Ce vice nous est si naturel, qu'il ne faut pas même l'imputer au péché d'origine comme à sa cause, puisqu'il est vrai, que jusques dans l'état d'innocence le premier homme non-seulement y fut sujet, mais y succomba, & que ce bienheureux état qui l'exemptoit de toute autre foiblesse, ne l'exempta pas de celle-ci, je veux dire, de cet orgueil secret qui le poussa à s'émanciper de l'obéissance dûe à son Souverain & à son Dieu. Car comme remarque saint Ambroise, l'homme n'est pas tombé dans ce désordre d'aimer la liberté & l'indépendance, parce qu'il a désobéi à Dieu; mais il a désobéi à Dieu, parce qu'il étoit sujet à ce désordre: & l'on ne peut pas dire que son orgueil soit une suite de son péché, puisque l'Ecriture nous apprend au contraire que son péché a été l'effet de son orgueil. Il est donc certain que l'orgueil nous donne de lui-même un penchant à nous licentier, & à nous affranchir des loix qui nous sont imposées. Or quoique cela soit ainsi, il y a néanmoins des loix d'une autorité si vénérable, & d'une obligation si bien fondée dans les principes mêmes de la raison, que quelque passion que nous ayons pour la liberté, nous ne pouvons

presque

presque nous départir de l'attachement respectueux & de la soumission qu'elles exigent de nous ; & ces loix sont celles de la religion & de la conscience : de la religion qui nous lie à Dieu, car c'est de-là qu'elle a pris son nom ; & de la conscience qui nous assujettit à nous-mêmes. Oui, tout ennemi qu'est l'homme de la dépendance, il a de la peine à ne pas aimer ces deux loix, parce qu'il les envisage comme les deux sources de son bonheur & de son salut éternel. Tandis qu'il est encore dans l'intégrité & dans la pureté des mœurs, rien de plus souple qu'il l'est à la loi intérieure de sa conscience ; rien de plus attaché ni de plus soumis au culte de la religion. Cependant il ne laisse pas d'ailleurs d'avoir toujours dans lui-même le fonds de cette pernicieuse liberté, ou plutôt de ce pernicieux libertinage, qui ne peut supporter la gêne & la contrainte ; & lors même que nous proposons de nous captiver sous l'empire de la religion & de la conscience, l'orgueil de notre esprit nous suscite une autre loi directement opposée, comme dit saint Paul, à toutes les loix de Dieu. Loi qui consiste à ne reconnoître pour loi que ce qui nous plaît ; à n'écouter la conscience, qu'autant qu'elle nous flatte ; à n'avoir plus de déférence pour la religion, qu'autant qu'elle se trouve conforme à nos vûes ; c'est-à-dire, à nous faire

les arbitres de l'une & de l'autre, & à vivre en effet selon notre caprice & selon les désirs de notre cœur.

Voilà donc comme une espece de combat dans l'homme entre son orgueil & sa raison; sa raison qui veut qu'il se soumette, & son orgueil qui ne le veut pas; sa raison qui lui apprend à se laisser conduire & gouverner, surtout dans les choses de Dieu, & son orgueil qui lui persuade de n'en croire que lui-même; sa raison qui autorise la religion & la conscience comme ayant droit de souveraineté sur lui, & son orgueil qui se révolte contre cette souveraineté. Qui l'emporte des deux? ni l'un ni l'autre, Chrétiens, si nous avons égard aux commencemens. Pourquoi? parce que d'abord ils sont presque l'un & l'autre de force égale: le respect de la conscience & de la religion étant assez fort pour soutenir quelque tems contre l'amour déréglé de l'indépendance & de la liberté; & l'amour de l'indépendance & de la liberté étant trop violent pour être jamais entiérement détruit par le respect de la religion & de la conscience. Mais voici ce qui arrive, quand l'homme commence à quitter Dieu, & que Dieu commence à se retirer de l'homme; c'est que dans la pratique de ces deux devoirs qui touchent la religion & la conscience, il observe les grandes choses avec quelque sincérité, & qu'il

ne se fait plus une régle de garder les petites. Il a toujours, ou il semble toujours avoir de la vénération pour ce qui lui paroît essentiel ; mais il y a d'autres points moins importans sur lesquels il se relâche sans scrupule ; & si vous voulez sçavoir la raison de cette différence, elle est claire, dit S. Grégoire Pape. Car elle est fondée sur ce que les grandes choses, en ce qui regarde la conscience & la religion, portent avec elles un caractère si visible & si éclatant de l'autorité divine, qu'il retient l'homme dans l'ordre ; au lieu que les petites, où ce caractère est moins remarquable, le rebutent par la sujétion qu'elles demandent. Que fait-il donc ? il se réduit aux premieres ; mais celles-ci, il les abandonne. Pour ne pas devenir libertin, il veut être régulier dans les unes ; & pour ne se pas rendre trop dépendant, il s'accoutume à mépriser les autres. Tel est le principe du désordre de l'homme. Et cet état quoique bien contraire aux desseins de Dieu, quoiqu'infiniment éloigné de la perfection chrétienne, quoique très-dangereux pour le salut, ne seroit pas après tout par lui-même un état de damnation, si l'on en demeuroit là. Mais voici le progrès ; c'est saint Bernard qui l'a observé, & qui a pris soin de nous en développer le mystère dans son excellent ouvrage des degrés de l'humilité & de l'orgueil. Vous me

demandez, dit-il, mes Freres, ce que fait dans l'homme cette liberté préſomptueuſe qui le porte à négliger certaines obligations de conſcience moins rigoureuſes & moins étroites? & moi je vous réponds qu'elle produit en lui les plus funeſtes effets. Car je dis qu'elle lui fait perdre inſenſiblement le reſpect & l'obéiſſance qu'il doit à Dieu. Je dis qu'elle étouffe peu à peu dans lui la crainte des jugemens de Dieu. Je dis qu'elle le rend hardi à tout entreprendre contre la loi de Dieu. Je dis qu'après lui avoir fait contracter l'habitude des petits péchés, & lui en avoir ôté la honte, elle lui donne bientôt, ſelon l'Ecriture, un front de proſtituée pour les plus
Jerem. 3. grands crimes, *Frons meretricis facta eſt tibi*; & que ces tranſgreſſions, quoique légeres, ſont autant de bréches fatales par où le démon entre dans ſon cœur.

En effet, ajoûte ſaint Bernard, je l'ai reconnu, & l'expérience me l'a appris, que de même qu'un juſte qui marche avec ferveur dans la voie de Dieu, après en avoir eſſuyé toutes les petites difficultés, ſe joue des plus grandes qu'il croyoit auparavant inſurmontables; auſſi un pécheur qui ſuit le cours & les mouvemens de ſa paſſion, à force de franchir le pas dans les moindres occaſions, en vient enfin juſqu'au point de ne trouver plus rien qui l'arrête dans la voie de l'iniquité:

Et quemadmodum justus, ascensis his gradibus, corde alacri currit ad vitam; sic iisdem descensis impius jam absque labore festinat ad mortem. Voyez-vous, dit ce Pere, comment le juste & le pécheur, quoique par différens principes, acquiérent cette liberté, l'un pour la vie & l'autre pour la mort ? La charité donne des aîles à l'homme juste, & la cupidité en donne au pécheur : *Illum proclivem charitas, illum cupiditas facit.* Le juste ne ressent pas sa peine, parce qu'il est animé de l'amour de Dieu ; & le pécheur est insensible à la sienne, parce qu'il est dans l'endurcissement : *In uno amor, in altero stupor laborem non sentit.* Dans l'homme juste, c'est l'abondance de la grace, & dans le pécheur c'est le comble du péché qui exclut les remords & la crainte : *In illo perfecta virtus, in isto consummata iniquitas foras mittit timorem.* Tous deux s'avancent dans le chemin du vice ou de la vertu, & s'y avancent de telle sorte qu'ils n'en sont pas même fatigués.

Bernard. Idem. Idem. Idem.

Mais avant que le pécheur en soit venu là, n'a-t-il rien à souffrir ? Ah, mes Freres, reprend saint Bernard, il y en a qui souffrent, & qui sont-ils ? Ce sont ceux qui voudroient tenir le milieu ; c'est-à-dire, certaines ames imparfaites qui voudroient secouer le joug de la conscience & de la religion dans les petites

choſes, & qui ne voudroient pas le rompre
Idem. dans les grandes : *Medii ſunt qui fatigantur & anguſtiantur.* Car ceux-là, dit-il, ſouffrent de tous les côtés : & du côté de la grace, à laquelle ils réſiſtent, & du côté de leur paſſion qu'ils ne ſatisfont pas pleinement : la grace les trouble, & la paſſion les irrite : la grace leur reproche d'avoir fait telles démarches, & la paſſion au contraire de n'être pas encore allés plus avant : la grace leur dit, falloit-il mépriſer Dieu pour ſi peu de choſe ? & la paſſion, falloit-il ne ſe ſatisfaire qu'à demi ? Ainſi ils demeurent tout à la fois expoſés à la peine intérieure de l'une & de l'autre, ou ſi vous voulez, ils goûtent tout à la fois & les amertumes du vice & celles de la vertu, ſans en goûter la douceur. Mais prenez garde, pourſuit ſaint Bernard, bientôt la paſſion & l'amour de la liberté prévaut : car cet état de violence ne peut pas durer ; & il faut, ou que de la négligence des petites choſes l'homme paſſe juſqu'au mépris des grandes, ou qu'il rentre dans l'ordre dont il s'eſt écarté & qui eſt celui d'une entiére ſoumiſſion à Dieu. Et parce qu'en matiere de péché le retour eſt auſſi difficile que le progrès eſt naturel, pour un pécheur qui revient de cette licence préſomptueuſe, il y en a cent autres qu'elle conduit à la perdition ; & c'eſt pourquoi ſaint Bernard en fait un degré d'orgueil

ſi dangereux pour le ſalut. En effet, écoutez bien, s'il vous plaît, mes chers Auditeurs, ce que je vais vous dire, de-là ſont venus preſque tous les ſcandales & tous les déſordres qui ont éclaté dans le monde; de-là les grands attentats de l'héréſie & les prodigieux égaremens de l'impiété; de-là les affreux relâchemens de la diſcipline de l'Egliſe; de-là la décadence des ordres les plus religieux & les plus fervens; de-là la ruine d'une infinité d'ames chrétiennes qui ſe ſont perdues, & qui ſe perdent encore tous les jours. Le voulez-vous voir dans une induction également ſenſible & touchante? ſuivez-moi.

J'ai dit les grands attentats de l'héréſie. Car de quoi étoit il queſtion, quand Luther, cet homme né pour la déſolation du Royaume de Jeſus-Chriſt, commença à répandre le venin de ſon erreur? de quoi s'agiſſoit-il? à peine le ſçait-on: tant la choſe, ce ſemble, importoit peu. Il trouvoit dans les indulgences, ou pour mieux dire, dans l'application & dans la conceſſion des indulgences, certains abus qui le choquoient: il auroit voulu en retrancher l'excès & en rectifier l'uſage. Etoit-ce donc là des points ſi eſſentiels dans la religion? Non, Chrétiens: mais de quelque nature qu'ils fuſſent, la déciſion ne lui en appartenoit pas: il n'en devoit point être l'arbitre, ni le juge. Cependant il le

prétendit, & sur cet article il osa traiter de superstitieuse la pratique commune des fidéles. Où le mena ce premier pas ? vous le sçavez ; jusqu'à combattre les plus inviolables maximes de la foi orthodoxe. C'étoit peu de chose que la matiere qui s'agitoit : mais ce fut assez pour le rendre hardi à innover. De l'usage de l'indulgence il en vint à la substance même, qu'il rejetta. Et parce que la foi de l'indulgence avoit du rapport & de la liaison avec celle du purgatoire ; après avoir décrié l'indulgence, il n'hésita plus à attaquer la créance du purgatoire. La foi du purgatoire étoit le fondement de la priére pour les morts ; il abolit la priére pour les morts. Cette priére se trouvoit autorisée par les liturgies & par le sacrifice de la Messe ; il renonça au sacrifice de la Messe, non sans peine, il est vrai, mais enfin il y renonça. Cela l'engageoit dans le mystère de la satisfaction de Jesus-Christ, du mérite des bonnes œuvres, de la justification des hommes ; il ne respecta rien ; satisfaction, mérites, bonnes œuvres, il dogmatisa sur tout. Là-dessus l'Eglise s'éléve contre lui ; il ne connoît plus d'autre Eglise, que celle des prédestinés qui est invisible. Le souverain Pontife le déclare anathême, & il déclare lui-même le souverain Pontife Antechrist. On lui oppose les livres de l'Ecriture ; il désavoue pour livres de l'E-

criture tous ceux qui lui ſont contraires. On le preſſe au moins par ceux qu'il reçoit, & il s'obſtine à n'en point recevoir dont il ne ſoit lui-même l'interpréte pour en déterminer le ſens. On convoque des aſſemblées & des Conciles : mais il proteſte contre les Conciles, & il ne veut pour régle que l'eſprit intérieur qui le gouverne. Voilà le dernier emportement de l'héréſie. Penſoit-il en venir là? non : il confeſſa lui-même cent fois qu'il étoit allé plus loin qu'il ne vouloit, & il s'étonnoit le premier des progrès de ſa ſecte & de ſes erreurs. Mais il n'en devoit pas être ſurpris, puiſque le caractère de l'eſprit de l'homme eſt de ſe licentier toujours, quand il a pris une fois l'eſſor. Ce ſeul point de l'indulgence fut comme un levain, *Modicum fermentum* ; mais un levain, qui venant à s'enfler par l'orgueil de cet héréſiarque, corrompit en peu de tems, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, toute la maſſe, & fit de ce Catholique, de ce Religieux, un apoſtat. I. Cor. 5.

J'ai dit les prodigieux égaremens de l'impiété. Voyez, mes Freres, ces libertins de profeſſion dont le monde eſt rempli, qui prenant pour force d'eſprit l'endurciſſement de leur cœur, font gloire de n'avoir plus ni foi ni loi. Ne croyez pas que cet état d'irreligion où ils vivent, ſe ſoit formé tout-à coup, ni qu'ils ayent d'abord effacé de leur eſprit ces

notions générales de l'exiſtence & de la providence d'un Dieu ; c'eſt ce qui ne peut être, & ce qui ne fut jamais. En effet leur libertinage, je dis libertinage de créance, commence d'abord : par où ? que ſçais-je ? par quelques railleries qu'ils font de certaines dévotions populaires : cela leur ſemble léger, & peut-être eſt-il tel qu'il leur paroît. Mais laiſſez croître ce petit grain ; bientôt ils ne craignent point de cenſurer les dévotions reçues & approuvées de toute l'Egliſe : c'eſt quelque choſe de plus. Enſuite ils étendent leur cenſure juſqu'à nos plus ſaintes cérémonies : témérité encore plus grande. Delà ils paſſent au mépris des Sacremens : autre degré de préſomption. Ce mépris eſt ſuivi d'une révolte ſecrette & intérieure contre nos myſtères mêmes : diſpoſition prochaine à l'extinction de la foi. Enfin, ils ne conſidérent plus la religion que comme une police extérieure, néceſſaire pour contenir les peuples : maxime pleine d'abomination. Cela joint aux réflexions qu'ils font ſur les événemens du monde, les fait douter s'il y a une providence ; ſurcroît d'aveuglement, dont Dieu les punit. Ne ſçachant plus s'il y a une providence, ils ne ſçavent pas trop, ni s'il y a un Dieu, ni s'ils ont une ame ſpirituelle capable de le poſſéder, parce que tout cela leur devient incertain : dernier comble de l'impié-

té. Or remontez au principe du mal, & tâchez à le découvrir; ce n'eſt rien, ou preſque rien : mais votre Prophéte l'a dit, Seigneur, & il eſt vrai, que l'inſolence de ceux qui ſe retirent de vous va toujours croiſſant : *Superbia eorum qui te oderunt, aſcendit ſemper.* Pſal. 73.

Eſt-ce ainſi qu'il en va à l'égard des mœurs? oui, Chrétiens, & plus même à l'égard des mœurs, qu'à l'égard de la foi. Car, comme dit ſaint Ambroiſe, les loix qui nous obligent à bien vivre, nous tenant encore plus dans la dépendance que celles qui nous obligent à croire, nous avons plus de penchant à les violer. Tant de relâchemens que nous déplorons, d'où ont-ils pris leur origine, demandoit ſaint Bernard? ſinon de la liberté démeſurée, avec laquelle les Chrétiens lâches & les mondains n'écoutant que leur amour-propre & leur orgueil, ont négligé premiérement les petites obſervances, & puis ſe ſont peu à peu déchargés des grandes. Ces relâchemens ſe ſont-ils jamais introduits par un ſoulévement ſubit & général des fidéles, & par une rébellion formée de leur part contre les ſaintes loix que l'Egliſe leur preſcrivoit? Non, répond ſaint Bernard; mais ils ont toujours commencé par des exemptions en apparence reſpectueuſes, que chacun ſous divers prétextes a voulu s'accorder au préjudice du droit commun, prétendant qu'en telle & telle cir-

conſtance la loi n'étoit pas faite pour lui ; & ſe ſouciant peu des conſéquences que ſon mauvais exemple devoit produire dans les autres. D'où vient que le monde chrétien s'eſt vû quelquefois avec étonnement plongé dans l'abyſme d'un déſordre univerſel, ſans qu'on pût dire ni quand ni comment il y étoit tombé ; ſi ce n'eſt, ajoute le même Pere, parce qu'il y étoit tombé par des degrés, & par des chûtes preſque inſenſibles ? Dépravation énorme dans ſes accroiſſemens, mais ſi imperceptible dans ſa naiſſance, qu'à peine l'a-t-on pû remarquer. Pourquoi tant de Synodes, & tant de Conciles aſſemblés pour la réformation non pas de la foi, mais de la diſcipline qui s'affoiblit & qui dégénere toujours ? n'étoit-ce pas pour réfrener cette licence ſi funeſte & ſi contagieuſe, qui ſe gliſſe auſſi-bien dans le Chriſtianiſme & dans les ordres les plus ſaints, que dans les ſociétés les plus prophanes ? Et pourquoi l'Egliſe malgré le ſoin continuel qu'elle a apporté à réformer ſes enfans & à ſe réformer elle-même, a-t-elle néanmoins été comme forcée de conſentir à l'abolition de ces loix ſi ſalutaires & ſi ſages, qui furent autrefois en vigueur, & qui n'ont ceſſé d'y être que parce que l'abondance de l'iniquité a prévalu ? n'eſt-ce pas par de légeres tranſgreſſions que ce changement a commencé ? Ce n'eſt pas aſſez. Pourquoi ſaint

Bernard écrivant à un grand Pape, se plaignoit-il hautement d'une espéce de corruption dont il rejettoit en partie le blâme sur la Cour Romaine, & qui consistoit à accorder trop aisément toutes sortes de dispenses? N'en apportoit-il pas la raison, sçavoir, que cette facilité des prélats & des supérieurs à dispenser, augmentoit de plus en plus l'inclination violente qu'ont les hommes à s'émanciper? Hé quoi, Saint Pere, lui disoit-il avec un zéle respectueux, mais tout évangélique, falloit-il donc faire des loix, s'il devoit y avoir tant d'exemptions & tant de dispenses? ne sçavez-vous pas que vous avez des hommes à conduire, c'est-à-dire des créatures ennemies de l'assujettissement, & qu'il faut à leur égard, non point de la tolérance & de la molesse pour relâcher, mais de la force & du courage pour leur résister? & ne voyez-vous pas jusqu'à quel point s'est accrû cet abus des dispenses: en sorte qu'après les avoir autrefois reçûes comme des graces, on les exige maintenant comme des dettes; & qu'au lieu qu'elles ne se donnoient que pour des sujets importans, on les obtient aujourd'hui pour les raisons les plus vaines & les plus frivoles? Quoi donc, poursuivoit-il, vous défend-on par-là de dispenser? non, mais de dissiper: *Quid ergo, inquis? prohibes dispensare? non, sed dissipare.* Là où la nécessité aura Bernard.

lieu, la dispense est excusable : là où l'intérêt public & la gloire de Dieu se trouveront engagés, elle est louable : mais hors de la nécessité & de l'utilité commune, ce n'est plus une
Idem. dispense, mais une dissipation : *Ubi neutrum, jam non dispensatio, sed dissipatio crudelis est.* Dissipation cruelle : pourquoi ? parce qu'elle damne également, & le supérieur qui dispense, & l'inférieur qui est dispensé, parce qu'elle fomente dans les esprits cet amour de l'indépendance, qui des plus petites fautes conduit aux plus grands désordres.

Que seroit-ce maintenant, si j'examinois en détail d'où vient la réprobation particuliére de tant d'ames qui périssent, & qui suivant le cours du monde s'égarent de la voie du salut ? n'est-ce pas ordinairement des moindres péchés ? Car voit-on des justes se pervertir dans un moment ? voit-on des pécheurs commencer à se déclarer par les derniers scandales ? Non, disoit saint Grégoire Pape, il n'en va pas ainsi. Il y a un apprentissage pour le vice aussi-bien que pour la vertu. Quelque disposition que nous ayons au mal, il faut même livrer des combats, avant que d'être tout-à-fait méchant. C'est par la vanité, ajoute ce saint Docteur, & retenez bien cette parole, elle est belle, c'est par la vanité que nous parvenons à l'iniquité ; & nous y parvenons infailliblement, lorsque notre volonté accou-

tumée à de petits péchés n'eſt plus touchée de l'horreur des crimes : tellement que par cette habitude, dont elle s'eſt en quelque façon nourrie & fortifiée, elle acquiert enfin dans ſa malice, je ne dis pas ſeulement de la tranquillité, je ne dis pas ſeulement de l'impunité, mais de l'autorité : *A vanitate ad iniquitatem mens noſtra ducitur, ſi aſſueta malis levibus graviora non perhorreſcat, & ad quandam authoritatem nequitiæ per culpas nutrita perveniat.* Rien de plus vrai, Chrétiens, ni de plus ſolide que la penſée de ce Pere. Car c'eſt, par exemple, la vanité d'une converſation trop libre qui ſera la ſource de la damnation de ce jeune homme. C'eſt la vanité des habits & des ajuſtemens qui ſervira d'entrée au démon pour ſéduire & pour perdre cette femme. C'eſt la vaine curioſité de lire tel livre, qui entamera l'innocence de celui-ci. C'eſt une vaine complaiſance pour le monde, qui deviendra la ruine de celle-là. Je m'explique. Gregor.

Vous voulez être vêtue comme les autres, & en cela vous ne comptez pour rien de vous affranchir d'une certaine régularité à quoi vous réduit le Chriſtianiſme ; voilà la vanité : mais cette vanité vous rendra idolâtre de vous-même, mais cette vanité vous inſpirera des déſirs de plaire auſſi funeſtes que criminels, mais cette vanité fera périr avec vous je ne ſçais combien d'ames créées pour

Dieu & rachetées du ſang d'un Dieu ; voilà l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem.* Vous voulez vous ſatisfaire en liſant ce livre prophane & dangereux, & ſur cela vous étouffez les remords de votre conſcience ; voilà la vanité : mais ce livre vous fera perdre le goût de la piété, mais ce livre vous remplira l'eſprit de folles imaginations & même des plus ſales idées du vice, mais ce livre fera naître dans votre cœur des tentations auſquelles vous ne réſiſterez pas ; voilà l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem.* Il vous plaît d'entretenir encore quelque commerce avec cette perſonne, de lui écrire, de la voir, de converſer avec elle, & vous êtes ſûr de vous-même comme ſi tout cela étoit innocent ; voilà la vanité : mais ce reſte de commerce rallumera bientôt le feu que la grace de la pénitence avoit éteint & fera revivre toute la paſſion ; voilà l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem.* D'abord ce n'eſt qu'enjouement, que galanterie, que belle humeur ; & c'eſt ce que ſaint Grégoire appelle vanité : mais de-là s'enſuit ce que Guillaume de Paris appelle les troupes & les légions du démon de la chair ; *Exercitus & acies carnis.* C'eſt-à-dire, de-là les premiers ſentimens du péché, de-là les conſentemens criminels aux déſirs du péché, de-là les actions honteuſes qui mettent le comble au péché, de-là les attachemens opiniâtres à

l'habitude du péché, de-là les prétendues justifications dont on s'autorise dans l'état du péché, de-là la gloire impie & scandaleuse que l'on tire ou que l'on veut tirer du péché, de-là l'insolence avec laquelle on soutient le péché. Car tout cela, Chrétiens, a une liaison & un enchaînement nécessaire : & dire, j'irai jusques-là & je ne passerai pas outre ; je me permettrai telle chose & je ne m'accorderai rien davantage, c'est n'avoir pas les premiers principes de la connoissance de soi-même : pourquoi ? parce que la régle est infaillible, que de la vanité nous allons à l'iniquité ; *A vanitate ad iniquitatem.*

C'est à quoi, mon cher Auditeur, vous ne pouvez trop prendre garde, & ce qui demande toute votre étude & tous vos soins. Je n'ignore pas qu'une observation parfaite de la loi, je dis de toute la loi & des moindres devoirs qu'elle nous impose, a ses peines, & qu'il faut sçavoir pour cela prendre sur soi-même en bien des rencontres, & se contraindre ; mais l'Evangile ne nous enseigne point une autre voie du salut que la voie étroite : *Arcta via est quæ ducit ad vitam.* Et voilà Matt. 7. pourquoi le Sauveur du monde nous a tant avertis de nous faire violence à nous-mêmes, parce que le Royaume des cieux ne s'emporte que par la violence ; *Regnum cœlorum vim* Matt. 11. *patitur, & violenti rapiunt illud.* Voilà pour-

quoi il nous a tant exhortés à faire effort : *Contendite.* De croire que la porte du ciel s'élargiſſe, ou qu'elle ſe rétréciſſe à votre gré ; c'eſt une erreur, dit ſaint Chryſoſtome, puiſque ſaint Jean dans ſon Apocalypſe nous déclare qu'elle eſt de bronze & d'airain. Et en effet, prenez telles libertés qu'il vous plaira, accordez-vous à vous-mêmes tels priviléges que vous voudrez, jamais la loi de Dieu ne changera, ni ne pliera ; & tous les adouciſſemens dont vous uſerez, ne la feront pas relâcher d'un ſeul point de ſa ſévérité. Au contraire, plus vous entreprendrez ſur elle, plus vous tâcherez à vous la rendre favorable, & plus elle deviendra redoutable pour vous : car alors bien loin de vous favoriſer, elle s'élévera contre vous, & elle vous condamnera. Or cela ſuppoſé, comment devons-nous agir, ſi nous ſommes ſages ? comment devons-nous raiſonner ? n'eſt-ce pas de la ſorte ? Le chemin du ſalut eſt étroit ; il faut donc que je reſſerre auſſi ma conſcience : car il n'y a point de danger pour moi de me reſtreindre dans les bornes de mon devoir ; mais je dois tout craindre, ſi je viens jamais à les franchir. Je ne puis être trop ſoumis à Dieu ; mais je cours riſque de me perdre, ſi je ne le ſuis pas aſſez : & cet eſprit d'indépendance, qui pourroit peut-être me réuſſir en traitant avec les hommes, ne ſçauroit m'attirer de la part de

Dieu que le ſouverain malheur. Ah, Chrétiens ! on cherchoit autrefois des remédes efficaces pour bannir les ſcrupules du monde ; & moi par un ſentiment bien oppoſé, je voudrois que ce qui s'appelle le monde fût aujourd'hui rempli de ſcrupules. Oui, plût au ciel que tant d'ames libertines fuſſent converties en ſcrupuleuſes ? Dieu y trouveroit ſa gloire, & elles y trouveroient leur ſûreté. Ce ſeroit en elles une foibleſſe, mais dont il ſeroit bien plus aiſé de les guérir, que de la malheureuſe préſomption qui les rend ſi hardies à tranſgreſſer la loi. Il ne s'agit ici que de petites choſes, j'en conviens : mais parce que nous ſommes ſuperbes, c'eſt une premiere raiſon pour être en garde, juſques dans ces petites choſes, contre nous-mêmes. A quoi j'ajoûte que nous ſommes aveugles & peu éclairés ; ſeconde raiſon qui va faire le ſujet de la ſeconde partie.

POur peu que nous prenions ſoin de nous étudier nous-mêmes, nous reconnoîtrons bientôt que l'ignorance & l'aveuglement ſont les appanages du péché. L'expérience ne nous l'apprend que trop. Mais puiſque nous marchons dans les ténébres, conclut admirablement S. Auguſtin, il faut donc que nous meſurions tous nos pas, & que notre circonſpection ſupplée au défaut de nos lumiéres. II. PARTIE.

Or elle n'y peut ſuppléer qu'en nous faiſant obſerver inviolablement cette maxime, d'être exacts & religieux juſques dans les plus petites choſes. Voilà, dit ce grand Docteur, le correctif néceſſaire de notre ignorance, en ce qui regarde la conduite du ſalut. Je conſidére, ajoute-t-il, ces ténébres de l'eſprit humain en deux maniéres différentes; en tant que ce ſont les peines du péché, & qu'elles ont rapport à la juſtice de Dieu; & en tant qu'elles nous ſont volontaires, & qu'elles viennent de la malignité de notre cœur. Comme peines du péché, je les déplore; comme effets de notre volonté, je les déteſte: mais dans l'une & dans l'autre vûe, elles me cauſent de ſaintes frayeurs; & après avoir bien examiné, je ne trouve point d'autre voie pour en éviter les ſuites funeſtes, que d'être fidéle à Dieu dans les plus légéres obligations & dans l'accompliſſement des moindres devoirs. Sans cela il eſt impoſſible que je ne m'égare, & que je ne tombe dans des abyſmes, d'où peut-être je ne me retirerai jamais.

Ce ſentiment n'eſt-il pas bien raiſonnable, & n'eſt-ce pas celui que nous devons prendre? Rien, mes chers Auditeurs, où les hommes ſoient plus ſujets à ſe tromper & plus expoſés à l'erreur, qu'en ce qui regarde la conſcience & la religion. Ecoutez la raiſon qu'en apporte ſaint Grégoire Pape; elle eſt remar-

quable & digne de lui : c'eſt dans ſes morales ſur Job. Un objet, dit ce grand Pape, pour être vû clairement & diſtinctement, doit être à l'égard de l'œil qui le voit, dans une juſte diſtance ; c'eſt-à-dire qu'il n'en doit être ni trop proche ni trop éloigné : car dans une trop grande proximité il empêche ſon action, & dans un trop grand éloignement il épuiſe ſa vertu : en ſorte que l'œil tout clairvoyant qu'il eſt, ne peut appercevoir les choſes les plus viſibles, quand elles ſont par rapport à lui dans l'une ou dans l'autre de ces ſituations. Il en eſt de même de notre eſprit & de ſes connoiſſances : & voilà, dit le même Saint, ce qui nous rend aveugles dans les devoirs de la conſcience & de la religion. Car les matieres de la religion ſont infiniment élevées au-deſſus de nous, & c'eſt pour cela que nous les perdons de vûe, parce qu'elles ſont, pour ainſi dire, hors de la ſphére & de l'activité de notre eſprit ; & celles de la conſcience ſont au-dedans de nous mêmes : car qu'eſt-ce que la conſcience, dit S. Bernard, dans le traité qu'il en a fait, ſinon la ſcience de ſoi-même ? *Conſcientia quaſi ſui ipſius ſcientia.* Comme donc il arrive que l'œil deſtiné à voir tout ce qui eſt hors de lui, ne ſe voit point néanmoins lui-même ; ainſi l'eſprit de l'homme eſt-il pénétrant, ſubtil, plein, ſi j'oſe employer ce terme, de ſagacité Bernard.

pour tout le reſte, hors pour la conſcience qui eſt ſon œil & par où il doit ſe connoître.

Mais que s'enſuit-il de-là ? ah ! Chrétiens, vous prévenez déja ma penſée, & plaiſe au ciel qu'elle vous ſerve de régle dans la pratique : c'eſt que l'homme étant aveugle dans ces deux choſes, je dis en ce qui regarde la religion & la conſcience, il eſt inévitable pour lui de s'y tromper, s'il n'apporte un ſoin extrême à ſe préſerver des illuſions où ſon aveuglement le peut conduire : de s'y tromper, dis-je, ne perdez pas la réflexion qu'ajoûte ſaint Bernard, non pas en ſuppoſant pour grandes les fautes qui ſont légéres de leur nature, car il eſt rare que ſon erreur le mene là ; mais en ſuppoſant pour légéres celles qui ſont en effet importantes : illuſion qui lui eſt très-ordinaire. C'eſt-à-dire, qu'il eſt ſujet à traiter de bagatelles en matiere de conſcience & de religion, des choſes où la religion néanmoins & la conſcience ſe trouvent notablement intéreſſées ; à ne compter pour rien ce qui devant Dieu doit être cenſé pour beaucoup ; à juger pardonnable & véniel, ce qui de ſoi-même eſt criminel & mortel ; à diminuer par de fauſſes opinions la rigueur des plus étroites obligations : car tout cela ce ſont autant d'effets de l'aveuglement de l'homme. Et parce que cet aveuglement ne le juſtifie pas ; parce que c'eſt un aveuglement, ou af-

fecté par malice, ou formé par négligence, ou fomenté par paſſion, qu'arrive-t-il encore ? ce que nous éprouvons tous les jours : que pour connoître mal les petites choſes, l'homme eſt expoſé à manquer dans les plus eſſentielles ; que ſuivant les erreurs dont il ſe prévient ſur ces fautes prétendues légéres, il lui eſt aiſé de commettre de véritables crimes ; & que penſant ne faire qu'un pas dont les ſuites ſont peu à craindre, il court riſque de ſe précipiter & de ſe perdre, s'il ne s'impoſe cette loi, d'avoir pour Dieu une fidélité entiére, & de ne rien négliger juſqu'aux plus menues pratiques. Car cette loi bien obſervée le met à couvert de tout, & fait, pour parler de la ſorte, qu'il peut être aveugle en aſſûrance ; puiſqu'il eſt certain, que tant qu'il s'attachera à cette maxime, quand il ſeroit du reſte rempli d'erreurs, quand ſon eſprit ſeroit obſcurci des plus épaiſſes ténébres, il ne s'égarera jamais, & que toujours il marchera auſſi droit que s'il avoit pour ſe conduire toutes les lumiéres d'une ſouveraine prudence : pourquoi ? parce que la loi qu'il s'eſt preſcrite, lui ſervira de guide ; & voilà le ſecond principe ſur lequel j'ai fondé ma propoſition, que dans ce qui touche la religion & la conſcience, il eſt d'une importance extrême de ſe reſſerrer toujours, plutôt que de ſe licentier en aucune maniére & de ſe relâcher.

En effet ne l'avons-nous pas vû, & ne le voyons-nous pas encore, que le relâchement ſur certains points eſtimés peu néceſſaires, eſt un des piéges les plus dangereux pour nous ſurprendre & pour nous faire tomber dans les plus grands déſordres ? En voulez-vous des exemples par rapport à la Religion ? Souvenez-vous, mes chers Auditeurs, de ce qui eſt rapporté par ſaint Auguſtin dans un de ſes traités ſur ſaint Jean, & de la fameuſe diſpute émue entre un Manichéen & un Catholique au ſujet d'une mouche, qui par hazard ſervit d'occaſion à la plus célébre des controverſes qui partageoient alors les eſprits. Eſt-il croyable, diſoit au Catholique le Manichéen, qu'un ſi petit inſecte & d'ailleurs ſi importun à l'homme ait été créé de Dieu ? Non, lui répondit celui-ci avec ſimplicité, je ne le puis croire. Prenez garde, dit ſaint Auguſtin ; il étoit Catholique de profeſſion, bien intentionné pour la vraie créance, & fort éloigné de cet eſprit ſuperbe & préſomptueux qui conduit au libertinage & à l'impiété : mais il étoit ignorant, & il ne concevoit pas que la production d'une mouche fût quelque choſe dont ſon adverſaire pût ſe prévaloir & prendre avantage ſur lui. Que fit le Manichéen ? on vous l'a dit cent fois : de la mouche il lui perſuada d'accorder le même pour l'abeille, de l'abeille il le pouſſa

juſqu'à

jusqu'à l'oiseau, de l'oiseau à la brebis, de la brebis à l'éléphant ; enfin il lui fit avouer que Dieu n'étoit pas le créateur de l'homme. D'où procéda une si grossiére erreur ? de l'aveuglement d'esprit qui séduisant le Catholique, lui fit négliger & compter pour peu ce qui néanmoins étoit un point fondamental.

En faut-il un exemple encore plus sensible & plus connu ? De l'héréſie Manichéenne, passons à l'héréſie Arienne ; & voyez sur quoi rouloit en ces premiers tems le Schisme du monde Chrétien. Il se réduisoit tout à un seul mot : sçavoir, si le Verbe devoit être appellé consubstantiel, c'est-à-dire, de même substance que son Pere, comme le vouloient les défenseurs de la vérité ; ou s'il étoit seulement semblable en substance à son Pere, comme le soutenoient les partisans d'Arius. Cette question, remarque saint Hilaire, sans parler des Schismatiques, partageoit même entr'eux les Orthodoxes : les uns prétendant que c'étoit peu de chose, & les autres en faisant un article capital. Pourquoi, disoient les premiers, tant de chaleur & tant de bruit ? Que ce soit *consubstantiel* qui l'emporte, ou *semblable en substance*, une différence si légere doit-elle troubler le repos de l'Eglise ? Est-il juste qu'un si petit sujet cause une division si universelle ; & que pour

une syllabe, pour une lettre dont on ne convient pas, plus de la moitié du monde soit retranchée de la communion des fideles? C'est ainsi qu'ils parloient avec un zéle aveugle & indiscret; & parce qu'ils ne connoissoient pas assez ce mystère de la divinité du Verbe, en négligeant une syllabe dont il s'agissoit, ils ruinoient le fondement de la religion Chrétienne. Au lieu que saint Athanase & les vrais fidéles avec lui, mieux instruits & plus éclairés, vouloient qu'on sacrifiât tout pour ce seul mot *consubstantiel*, prêts à mourir eux-mêmes, & à le maintenir par l'effusion de leur sang; tant ils le jugerent nécessaire pour conserver la pureté de la Religion Catholique. N'est-ce pas ainsi qu'en mille rencontres, lorsque l'Eglise usant de son autorité, a voulu décider & régler des points de foi, ses ennemis pour éluder des décisions opposées à leurs sentimens & auxquelles ils refusoient de se soumettre, les traitoient de questions vaines & inutiles? Je ne dis point combien cette conduite répugne à l'humilité de la foi & à la prudence évangélique: c'est assez que vous compreniez par-là l'obligation indispensable que nous avons de respecter jusques aux plus petites choses, par-tout où la religion est mêlée, puisqu'il est vrai que notre ignorance nous expose à de si funestes égaremens.

Que n'ai-je le tems, pour la perfection de ce discours, d'appliquer aux mœurs & à la conscience, ce que j'ai dit de la foi & de la religion ! Que ne puis-je produire ici certains genres de péchés, toujours griefs en quelque sujet que ce soit dès qu'ils sont volontaires, mais que l'ignorance nous fait mettre souvent au nombre des petits péchés ! Combien en pourrois-je compter d'autres dont nous mesurons la griéveté, ou la légereté, non suivant ce qu'ils sont en effet dans les conjonctures présentes, mais selon nos idées & les désirs de notre cœur ! Sénéque disoit un beau mot, que nous n'estimons grands certains dons de la fortune, & certains établissemens du monde, que parce que nous sommes petits : *Ideò magna æstimamus, quia parvi sumus.* Mais ici au contraire il y a mille choses qui ne nous paroissent petites, que parce que notre aveuglement est grand. Ce n'est point une simple réflexion que je fais, c'est une régle que je vous propose, & une régle nécessaire dans la conduite de la vie. Oui, Chrétiens, je dis qu'il y a certains genres de péchés, où nous nous trompons toujours, quand nous les supposons légers, parce qu'ils ne sont jamais tels dans l'idée de Dieu. Ainsi cet abominable péché, ce péché honteux que saint Paul nous défend de nommer, est-il toujours mortel & toujours un su- Senec.

jet de damnation, dès qu'il eſt accompagné d'un conſentement libre. Opinion conſtante, & ſi autoriſée parmi les Théologiens, que ce ne ſeroit pas ſeulement une témérité de la contredire, mais un ſcandale. Dans l'impureté, dit le ſçavant Guillaume de Paris, rien de léger, rien de véniel. Cependant qui le ſçait? qui de vous en eſt perſuadé? qui de vous a pris ſoin de s'en inſtruire? combien y a-t-il là-deſſus d'erreurs répandues dans le monde? & par une ſuite néceſſaire, combien de crimes ſe commettent tous les jours dans la fauſſe & malheureuſe prévention que ce ne ſont point des fautes qui attirent la haine de Dieu? J'ajoute qu'il y a d'autres péchés, tantôt griefs, tantôt légers; mais dont nous ne meſurons la malice que ſelon les divers intérêts qui nous gouvernent. Avons-nous fait au prochain l'injure la plus atroce? ce n'eſt rien à nous en croire: mais nous a-t-il offenſés? la moindre injure que nous en avons reçûe, eſt un monſtre à nos yeux. Jamais l'aggreſſeur a-t-il reconnu tout le tort qu'il a, & jamais l'offenſé eſt-il convenu du peu de tort qu'on lui a fait? l'un l'augmente, l'autre le diminue, chacun comme l'amour-propre & ſa paſſion l'inſpirent. Juſques dans le tribunal de la pénitence, où nous prétendons agir avec Dieu de bonne foi, combien de railleries & de médiſances, combien de paroles piquantes

que l'on compte pour des bagatelles, & sur quoi l'on ne daigne pas même s'expliquer? Est-ce qu'elles sont toutes en effet de ce caractère, & qu'il n'y en ait presque aucune qui puisse nous causer de justes remords? Est-ce que nous voulons mentir au Saint-Esprit, & les dissimuler malgré les remords de la conscience? Non, Chrétiens : mais c'est que nous sommes aveugles, & que notre aveuglement nous empêche de les appercevoir & d'en être touchés.

Quel remède, mes chers Auditeurs, & quel parti prendre pour se garantir des suites d'un aveuglement si pernicieux? Ah! Seigneur, vous me l'avez appris : c'est de me contenir dans les bornes d'une exacte & entiére soumission à votre loi; c'est de ne me permettre quoi que ce soit qui puisse en quelque sorte blesser votre loi; c'est de n'affecter jamais une fausse liberté, qui si souvent, lors même que je l'ignorois, & parce que je l'ignorois, m'a rendu prévaricateur de votre loi. Voilà le moyen, ô mon Dieu, dont vous m'avez pourvû & que je dois mettre en œuvre. Sans cela ma perte est inévitable. Car il faudroit pour me garantir des chûtes fatales dont je suis menacé, ou que mon aveuglement cessât, ou qu'une étude constante & assidue de mes devoirs suppléât aux lumiéres qui me manquent. De n'être plus aveugle, ni

exposé aux erreurs de mon esprit, c'est ce que je ne puis espérer : car étant pécheur, telle est ma triste destinée, & comme il ne dépend pas de moi d'être exempt de toutes les foiblesses de la concupiscence, aussi ne puis-je être dans cette vie absolument dégagé des ténébres de l'ignorance, puisque c'est une peine de mon péché. De combattre cette ignorance par des réflexions continuelles sur le nombre & la qualité de mes devoirs, il est vrai que je le puis : mais le ferai-je toujours ? & quand je le ferois, aurai-je toujours assez de lumiéres pour y réussir, c'est-à-dire, pour connoître clairement & distinctement ce qui est d'une obligation rigoureuse, & ce qui ne l'est pas ? & quand enfin je le connoîtrois, aurai-je toujours assez de force & assez de résolution pour agir selon mes connoissances ? Ah ! Seigneur, il est bien plus court & bien plus sûr de m'interdire tout péché, de quelque nature qu'il puisse être. Outre que j'aurai l'avantage d'en être plus agréable à vos yeux, outre que je me ferai un mérite de vivre dans un plus parfait attachement à vos volontés, outre que ce sera une consolation pour moi de penser que je suis du nombre de vos fidéles serviteurs, ou que je tâche au moins à vous servir comme eux ; motif à quoi je dois être plus sensible qu'à toutes les récompenses que je pourrois attendre de

vous : je n'aurai plus besoin quand il s'agira de votre loi, de l'examiner de si près, ni de chercher tant d'éclaircissemens & d'aller à tant de conseils, qui souvent me flattent au lieu de m'instruire, ou qui m'embarrassent au lieu de me calmer. Cette exactitude, cette régularité dans les plus petites choses me tiendra lieu de tout le reste. Avec cela je pourrai compter sur vous & sur moi-même : sur vous, parce que vous vous êtes engagé à combler de vos graces une ame qui vous donne tout sans réserve ; sur moi-même, parce que j'aurai le plus assûré préservatif contre ma fragilité naturelle & contre le penchant de mon cœur.

Heureux, mes Freres, si vous entrez dans ces sentimens ! Méditez bien cette maxime de saint Bernard, que ce seroit un miracle, si celui qui se permet tout ce qui lui est permis, ne se laissoit pas emporter à ce qui lui est défendu. Souvenez-vous de cet oracle du Saint-Esprit, que quiconque méprise les petites choses, tombe peu à peu, & même sans y prendre garde, dans les grandes. N'oubliez jamais que vous êtes foibles, & que vous ne pouvez mieux vous précautionner contre le péché, qu'en évitant jusqu'à l'ombre même du péché. Enfin, mettez-vous en état d'entendre de la bouche de Jesus-Christ cette consolante parole : Venez, bon serviteur ;

parce que vous m'avez été fidéle en peu de choſe, prenez poſſeſſion de mon Royaume céleſte, & goûtez-y une félicité éternelle. Puiſſions-nous tous y parvenir, Chrétiens : c'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE JEUDI

de la troisiéme Semaine.

Sur la Religion & la Probité.

Omnes qui habebant infirmos variis languoribus, ducebant illos ad Jesum. At ille singulis manus imponens, curabat eos. Exibant autem dæmonia à multis, clamantia, & dicentia : Quia tu es filius Dei. Et increpans non sinebat ea loqui, quia sciebant ipsum esse Christum.

Tous ceux qui avoient des malades de diverses maladies, les amenoient à Jesus, & il les guérissoit tous en les touchant. Or les démons sortoient de plusieurs possédés, criant, & disant : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il les reprenoit, & ne leur permettoit pas de parler, parce qu'ils sçavoient qu'il étoit le Messie. En saint Luc, chap. 4.

C'Est le témoignage que rendent au Sauveur du monde dans notre Evangile ces esprits de ténébres à qui il faisoit sentir son souverain pouvoir en les chassant des corps, & dont il étoit venu sur la terre renverser l'injuste domination. Témoignage cer-

tain, puiſqu'ils ſçavoient & qu'ils avoient appris par de ſi ſenſibles épreuves ce qu'il
Luc. 4. étoit : *Quia ſciebant ipſum eſſe Chriſtum.* Témoignage public, puiſqu'ils le diſoient &
Ibidem. qu'ils le faiſoient ſi hautement entendre : *Clamantia, & dicentia, Quia tu es Filius Dei.* Témoignage d'autant plus glorieux au Fils de Dieu, que c'étoient ſes ennemis mêmes qui reconnoiſſoient ſa toute-puiſſante vertu,
Ibidem. & qui publioient ſa divinité : *Exibant autem dæmonia.* Mais témoignage que cet homme-Dieu mépriſe & qu'il rejette, parce que ce n'étoit après tout qu'un témoignage forcé, & qu'il ne partoit pas d'un vrai ſenti-
Ibidem. ment de religion : *Et increpans non ſinebat ea loqui.* Car s'ils obéiſſoient à ſes ordres en ſortant des poſſédés, c'eſt qu'ils ne pouvoient réſiſter à ſa parole ; & tandis qu'ils l'honoroient d'une part, ou qu'ils ſembloient l'honorer en l'appellant Fils de Dieu, ils le blaſphêmoient de l'autre & ils le renonçoient, en s'oppoſant de toutes leurs forces à l'établiſſement de ſa loi. En vain donc, mes Freres, pour en venir à nous-mêmes, adorons-nous Dieu, ou prétendons-nous l'adorer, ſi nous ne l'adorons en eſprit & en vérité. En vain lui rendons-nous un culte apparent, ſi dans la pratique nous démentons par nos mœurs ce que nous confeſſons de bouche. En vain ſommes-nous Chrétiens, ou nous diſons-

nous Chrétiens, ſi nous ne le ſommes que de nom, & ſi nous n'en devenons pas plus fidéles à nos devoirs. Et quand je dis nos devoirs, je n'entends pas ſeulement certains devoirs de religion, mais les devoirs les plus communs de la ſociété & les plus ordinaires dans l'uſage de la vie & dans le commerce du monde. C'eſt de-là même auſſi que je tire le ſujet de ce diſcours; & prenant la matiere en général, je veux vous faire voir le rapport néceſſaire qu'il y a entre la religion & la probité: je veux vous donner une parfaite idée de l'une & de l'autre, en vous montrant la dépendance mutuelle qu'elles ont l'une de l'autre. Puiſſiez-vous ſur ce plan régler déſormais toute la conduite de votre vie! C'eſt pour cela que j'implore le ſecours du ciel, & que je m'adreſſe à Marie, en lui diſant, *Ave, Maria.*

AVoir de la probité ſelon le monde, & avoir de la religion, ce ſont deux choſes qu'on a de tout tems diſtinguées, & qui ſont en effet très-différentes, ſoit qu'on les conſidére dans leurs principes, ſoit qu'on en juge par leurs objets, ſoit qu'on ait égard aux fins qu'elles ſe propoſent. Car la probité ſelon le monde ſemble n'être tout au plus qu'un effet de la raiſon, & la religion eſt le grand ouvrage de la grace. La probité ſelon le monde eſt

bornée à quelques devoirs de société qu'elle régle entre les hommes, & la religion eſt occupée aux plus ſaints exercices du culte de Dieu. La probité ſelon le monde n'enviſage rien que de mortel & de périſſable, & la religion porte ſes vûes & ſes eſpérances juſques dans l'éternité. Cependant j'oſe avancer une propoſition dont quelques-uns ne comprendront pas d'abord toute la vérité, mais dont j'eſpére que la ſuite de ce diſcours les convaincra : car je prétends que la probité & la religion, toutes différentes & quelquefois même toutes oppoſées qu'elles paroiſſent, ont néanmoins entre elles une liaiſon très-étroite; juſques-là qu'à les prendre dans toute l'etendue qu'elles doivent avoir, on peut dire abſolument qu'elles ſont inſéparables. Pourquoi ? concevez, s'il vous plaît, ces deux penſées : parce qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui n'a point de religion, ait une véritable probité; & qu'il n'eſt pas plus poſſible qu'un homme qui n'a pas le fonds d'une vraie probité, ait une ſolide religion. Ces deux maximes ont beſoin d'éclairciſſement : mais l'éclairciſſement que je vais leur donner, en doit être la preuve. Point de probité ſans religion, c'eſt la premiere partie : point de religion ſans probité, c'eſt la ſeconde. Mais la probité avec la religion ou la religion avec la probité, voilà ce qui fait ſelon Dieu & ſelon

le monde l'homme de bien, & ce que j'ai préſentement à développer.

JE l'ai dit, Chrétiens, & il faut que le monde malgré lui le reconnoiſſe, que ſans la vertu de religion qui nous aſſujettit à Dieu & à ſon culte, il n'y a point de véritable probité parmi les hommes. Voici les raiſons ſur quoi je fonde cette importante maxime. Premiérement, parce qu'il n'y a que la religion, qui puiſſe être une régle certaine, un principe univerſel & un fondement ſolide de tous les devoirs qui ſont ce caractère de probité dont je parle. Secondement, parce que tout autre motif que celui de la religion, n'eſt point à l'épreuve de certaines tentations délicates, où la vraie probité ſe trouve ſans ceſſe expoſée. Enfin, parce que quiconque a ſecoué le joug de la religion, n'a plus de peine à s'émanciper de toutes les autres loix qui pouvoient le retenir dans l'ordre, ni à ſe défaire de tous les engagemens qu'il a dans la ſociété humaine, & ſans leſquels la probité ne peut ſubſiſter. Je vais vous faire entendre ces trois penſées. I. PARTIE.

Je dis que la religion eſt le ſeul principe ſur quoi tous les devoirs qui ſont la vraie probité, peuvent être ſûrement établis. C'eſt la doctrine du Docteur Angélique ſaint Thomas dans ſa Seconde ſeconde, queſtion

quatre-vingt-uniéme. Car la religion, dit-il, dans la propriété même du terme, n'eſt rien autre choſe qu'un lien qui nous tient attachés & ſujets à Dieu comme au premier être. Or dans Dieu, ajoute ce ſaint Docteur, ſont réunis comme dans leur centre, tous les devoirs & toutes les obligations qui lient les hommes entre eux par le commerce d'une étroite ſociété. Il eſt donc impoſſible d'être lié à Dieu par un culte de religion, ſans avoir en même-tems avec le prochain toutes les autres liaiſons de charité & de juſtice, qui ſont même ſelon l'idée du monde, ce qui s'appelle l'homme d'honneur. Ainſi, Chrétiens, quand Dieu nous commande de l'adorer & de ne ſervir que lui ſeul, *Dominum Deum tuum adorabis, & illi ſoli ſervies;* bien loin que cette reſtriction, lui ſeul, exclue aucun des devoirs de la vie civile, elle les embraſſe tous; bien loin qu'elle les affoibliſſe, elle les affermit tous; bien loin qu'elle préjudicie à ce que les hommes ſont en poſſeſſion d'exiger les uns des autres, elle le maintient dans toute ſa force, & elle l'autoriſe dans toute ſon étendue. Car en vertu de la loi que j'ai reçûe & que je me ſuis faite, de ſervir un Dieu, je rends à chacun par une conſéquence néceſſaire ce qui lui eſt dû, l'honneur à qui appartient l'honneur, le tribut à qui je dois le tribut; je ſuis fidéle à mon Roi, obéiſſant à

Deut. 6.

mes supérieurs, respectueux envers les grands, modeste envers mes égaux, charitable à l'égard des pauvres; j'ai du zéle pour mes amis, de l'équité pour mes ennemis, de la modération pour moi-même : pourquoi ? parce que dans Dieu seul je trouve ce qui m'oblige à tout cela, mais d'une maniére qui ne peut être qu'en Dieu, & qui ne se trouve point hors de Dieu.

En effet, je considére en Dieu tous ces devoirs comme autant de dépendances du culte suprême dont je lui suis redevable, & par conséquent comme autant de points de conscience essentiels à mon salut. Or cette vûe de conscience & de salut est la grande régle qui fait que je me soumets, que je me captive; que j'use, s'il est besoin, de sévérité & de rigueur contre moi-même, pour me réduire à la pratique de toutes ces obligations. Et voilà, Chrétiens, la sainte & divine morale que Tertullien proposoit aux infidéles & aux payens pour leur faire comprendre la pureté de notre religion, & pour effacer les fausses idées qu'ils en avoient. Il leur faisoit voir que bien loin qu'ils en dussent former aucun soupçon, ni avoir aucun ombrage, ils la devoient regarder comme une religion utile à la sûreté & au bien commun. Car c'est, leur remontroit-il, cette religion qui nous apprend à faire tous les jours des vœux à notre Dieu

pour la prospérité de vos Césars, lors même qu'ils nous persécutent ; & à offrir pour eux le sacrifice de nos Autels, au même-tems qu'ils sacrifient le sang de nos freres à la rigueur de leurs édits. C'est cette religion qui nous apprend à servir dans vos armées avec une fidélité sans exemple, puisque vous êtes obligés de reconnoître que vous n'avez point de meilleurs soldats que les Chrétiens. C'est cette religion qui nous apprend à payer exactement & sans fraude les tributs & les impôts publics, jusques-là que les bureaux de vos recettes, (c'est l'expression de Tertullien,) rendent graces de ce qu'il y a des Chrétiens au monde, parce que les Chrétiens s'acquittent de ce devoir par principe de conscience & de piété : *Hinc est quòd vectigalia vestra gratias Christianis agunt, utpote debitum ex fide pendentibus.* Ces paroles sont admirables. En effet, si dans un Etat toutes choses se traitoient selon les loix du Christianisme ; si les peuples y obéissoient en Chrétiens, & si ceux qui les gouvernent les gouvernoient en Chrétiens ; si la justice y étoit rendue, si l'on y exerçoit le commerce, si les emplois & les charges s'y administroient selon la conduite toute pure & l'inspiration de l'esprit Chrétien, quel ordre n'y verroit-on pas, & quelle paix ? marque évidente, dit S. Augustin, non-seulement de la vérité, mais

Tertull.

de la néceſſité de notre religion. Et c'eſt encore par-là qu'entre les différentes ſectes de la religion chrétienne, le parti Catholique qui eſt le parti de la vérité, s'eſt de tout tems diſtingué du parti de l'erreur. Car pourquoi, par exemple, les héréſies ont-elles toujours fait naître les déſordres, & pourquoi ont-elles ſuſcité dans tous les lieux où elles ſe ſont élevées la révolte des ſujets contre les Puiſſances légitimes, ſinon, dit le ſçavant Pic de la Mirande, parce qu'il eſt impoſſible de dégénérer de la vraie religion ſans dégénérer de la vraie probité ? Or quel eſt le premier devoir de la probité, ſi ce n'eſt de ſe ſoumettre à l'autorité ?

Il faut donc conſidérer la religion dans le cœur de l'homme, comme le premier mobile dans l'univers. Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : ce ciel que nous appellons premier mobile, a une vertu ſi puiſſante, qu'il fait rouler avec ſoi tous les autres cieux, qu'il répand ſes influences juſques dans le ſein de la terre, & qu'il entretient par ſon action & par ſon mouvement toute l'harmonie du monde. Si ce premier mobile s'arrêtoit, diſent les Philoſophes, toute la nature ſeroit dans le trouble & dans la confuſion. De même, quand le principe de la religion vient une fois à être détruit ou altéré dans un eſprit, il n'y faut plus chercher de régle ni de

conduite ; plus d'honnêteté de mœurs, du moins constante & générale : remarquez bien ces deux termes, constante & générale, qui comprennent tout. Car sur quoi seroit fondée cette honnêteté ? sur les seules vûes de la raison ? Ah ! Chrétiens, vous êtes trop éclairés & trop bien instruits du mérite des choses, pour croire que la raison seule, dans l'état où elle est réduite, c'est-à-dire, corrompue par le péché, affoiblie par les passions, sujette comme elle est à se prévenir & à s'aveugler, puisse maintenir l'homme dans une innocence entiére & irréprochable. Vous avez trop de pénétration, pour ne pas voir les scandales qui arriveroient, si les devoirs de la société humaine dépendoient uniquement de l'idée que chacun s'en forme; & l'horrible renversement qui s'ensuivroit, si chacun, selon son caprice & selon son sens, se faisoit l'arbitre de ce qu'il peut, de ce qu'il doit, de ce qui lui appartient, de ce qui lui est permis : en sorte que sa raison lui tînt lieu d'un tribunal souverain au-dessus duquel il n'en reconnût point d'autre, & dont il n'y eût aucun appel. Je ne veux que vous-mêmes pour en juger. Cette raison sans religion, combien d'injustices n'autoriseroit-elle pas ? combien de trahisons & de fourberies ne trouveroit-elle pas moyen de justifier ? à combien de crimes ne donneroit-elle pas le nom de vertu ?

C'eſt pour cela, dit S. Chryſoſtome; ceci eſt remarquable, c'eſt pour cela que dans les affaires du monde les plus importantes, dans les traités d'alliance & de paix, dans les premieres charges d'un Etat, dans l'adminiſtration même de la juſtice ordinaire, on exige des ſermens, qui ſont des proteſtations publiques & ſolemnelles de religion : pourquoi ? parce que ſans le ſceau de la religion, on ne croit pas pouvoir s'aſſûrer de la raiſon des hommes; & parce que les hommes mêmes qui connoiſſent fort bien le foible de leur raiſon, ſe défient toujours les uns des autres, à moins que cette raiſon qu'ils ont pour ſuſpecte, n'ait, pour ainſi dire, une caution ſupérieure & un garand qui eſt la religion. Car qu'eſt-ce en effet que le ſerment & le jurement dans la doctrine des Théologiens, ſinon une eſpéce de caution que nous fournit la religion même, pour pouvoir répondre aux autres de notre raiſon ? Or cela s'eſt pratiqué généralement dans toutes les nations & dans tous les ſiécles. Autre preuve, dit ſaint Chryſoſtome, pour confondre le libertinage, & pour détruire cette prétendue ſuffiſance de la raiſon, dont l'impiété ſe glorifie. Auſſi, Chrétiens, conſultez votre propre expérience; y a-t-il perſonne de vous qui voulût que ſa vie & ſa fortune fuſſent entre les mains d'un homme ſans religion ? Quelques

lumiéres qu'il ait, quelque raiſon qu'il faſſe paroître, dès-là que je ſçais qu'il n'a point de Dieu, ne m'eſtimerois-je pas malheureux qu'il fût le maître de mes intérêts; & n'éviterai-je pas toujours, autant qu'il eſt en moi, d'avoir aucun engagement avec lui? Au contraire, ſi je ſuis convaincu que celui avec qui je traite, a de la foi & de la conſcience, je ne crains rien; & un Athée, tout Athée qu'il eſt, ſe confiera plutôt à un homme qui croit un Dieu, qu'à un libertin & un impie comme lui. Providence adorable, c'eſt ainſi que vous éclatez juſques dans l'impiété, & que malgré nous nous concevons de l'horreur pour l'irreligion, qui non-ſeulement ſe contredit & ſe condamne, mais s'abhorre elle-même.

Vous me direz qu'indépendamment de toute religion, il y a un certain amour de la juſtice que la nature nous inſpire, & qui ſuffit au moins pour former un caractère d'honnête homme ſelon le monde. Je ſçais, Chrétiens, que cela ſe dit, & que c'eſt le prétexte ſpécieux dont le libertinage le plus raffiné ſe ſert, pour conſerver encore quelque reſte d'eſtime & de bonne opinion parmi les hommes. Mais c'eſt un prétexte qui n'a jamais trompé que les ſimples, & dont il eſt aiſé d'appercevoir l'illuſion. Car ſans examiner quel ſeroit cet amour de la juſtice abandonné à la

discrétion de la bonne ou mauvaise foi de chaque particulier, je vous demande, Chrétiens, où l'on trouveroit dans le monde des hommes qui se piquassent d'un grand zéle pour la justice, s'ils étoient une fois persuadés qu'il n'y a, ni Dieu, ni religion? Y en auroit-il beaucoup? un ambitieux, un sensuel, un avare seroit-il beaucoup touché de cette idée de justice séparée de la connoissance de Dieu? & ces honnêtes gens prétendus du monde comment en useroient-ils? Car enfin s'il n'y avoit point de religion, & que je n'eusse plus devant les yeux ce premier être qui me régit & qui me gouverne, je me regarderois moi-même comme ma fin; & par un déréglement de raison, qui deviendroit néanmoins alors comme raisonnable, je rapporterois tout à moi: mon intérêt, mon plaisir, ma satisfaction, ma gloire seroient mes divinités, & je prétendrois avoir droit de leur sacrifier toutes choses: pourquoi? parce que je ne verrois plus rien au-dessus de moi, ni hors de moi, de meilleur que moi. Et n'est-ce pas ainsi que vivent les Athées, qui n'ont plus nulle créance de la divinité, se substituant en quelque sorte à la place de Dieu, & n'agissant que pour eux-mêmes, parce qu'ils n'ont point d'autre Dieu qu'eux-mêmes? Or dites-moi s'il peut y avoir avec cela quelque probité? le moyen qu'un homme préoc-

cupé de cette maxime eût de la charité pour le prochain ? le moyen qu'il pût se faire une vertu d'obéir & de dépendre, & qu'il se soumît autrement que par contrainte & par bassesse de cœur ?

Et c'est ici, Chrétiens, que je dois vous faire remarquer non pas l'impiété, mais l'extravagance de cette politique malheureuse dont un faux sage de ces derniers siécles s'est glorifié d'être l'auteur. Politique qui ne reçoit de religion, qu'autant qu'il en faut pour bien faire son personnage selon le monde, & qui n'en retient que l'apparence & la figure pour garder précisément les bienséances de son état. Car sans entreprendre de réfuter une maxime si détestable ; sans m'arrêter à la pensée de Guillaume de Paris, qu'une religion feinte & hypocrite est dans un sens pire que l'irreligion même ; sans dire qu'elle est plus dangereuse que ne seroit un Athéïsme déclaré, parce qu'on se défie moins d'elle, & qu'elle peut servir à cacher toutes sortes de crimes ; sans vous faire observer, que c'est parmi les peuples où cette doctrine s'est répandue, que les plus noires perfidies ont été plus communes, & Dieu veuille que bientôt il n'en soit pas ainsi de nous ; sans parler des désordres qui s'ensuivroient, si les peuples n'avoient de religion qu'autant que leurs intérêts le demandent ; désordres qui montrent bien jusqu'où

va l'égarement des hommes quand ils se détachent une fois de Dieu, & combien ce que dit saint Paul est vrai, que Dieu les livre à un sens réprouvé : sans, dis-je, insister là-dessus, il me suffit, Chrétiens, que cette damnable politique, en raisonnant contre Dieu, se détruise par elle-même & par son propre raisonnement. Car toute impie qu'elle est, elle reconnoît au moins la nécessité d'une religion apparente, pour contenir les peuples dans le devoir ; & par là même elle convient que la raison seule n'est pas capable d'entretenir dans le monde cette probité qui le doit régler: d'où je conclus moi la nécessité d'une vraie religion ; pourquoi ? parce que la vraie probité ne peut pas être fondée sur le mensonge. Si donc il faut une religion, & s'ils sont eux-mêmes forcés de l'avouer, ils en doivent conséquemment admettre une vraie, à moins qu'ils ne veuillent faire de l'univers ce que Jesus-Christ reprochoit aux Juifs qu'ils avoient fait du temple de Dieu, c'est-à-dire, une caverne de voleurs.

Allons encore plus avant. J'ai dit, Chrétiens, qu'il n'y avoit que le motif de la religion, qui fût à l'épreuve de certaines tentations délicates, auxquelles le devoir & la probité se trouvent sans cesse exposés. Je m'explique, & suivez moi. J'appelle tentations délicates, celles qui attaquent le cœur

par ce qu'il a de plus sensible, qui oppose un intérêt puissant à l'intégrité d'une conscience foible, & qui mettent la raison en compromis avec une forte passion. Tentation délicate, par exemple, lorsqu'il ne dépend pour avoir l'approbation & l'estime du monde, que d'embrasser le parti de l'injustice, & qu'en tenant ferme pour la vérité on s'attire le mépris & la haine. Tentation délicate, quand pour agir en homme de bien, il faut résister à l'autorité & au crédit, & risquer même sa fortune & toutes ses espérances. Tentation délicate, quand on voit entre ses mains un profit considérable mais injuste, & qu'en donnant à telle affaire une fausse couleur, ou en prenant certaines mesures, on la peut faire réussir à son avantage. Tentation délicate, lorsqu'aux dépens d'un misérable ou d'un inconnu, on peut servir un ami; ou que pour perdre un ennemi, on n'a qu'à s'écouter un peu plus, & qu'à suivre les sentimens de son cœur. Tentation délicate, lorsque franchissant un pas hors des bornes de cette raison sévére & scrupuleuse qui nous arrête, on se met en état d'être tout & de parvenir à tout. En un mot, tentation délicate, lorsqu'on se trouve en pouvoir de faire le mal sans en craindre les conséquences, ou parce que l'on est au-dessus des jugemens du monde & de la censure, ou parce que la corruption

ruption étant si générale on se promet d'avoir des approbateurs & des flatteurs jusques dans le crime. N'est-ce pas là & en mille autres conjonctures, que nous voyons la raison la plus droite, à ce qu'il paroît, succomber néanmoins à la tentation, si elle n'est soutenue par la religion? Car il est aisé, comme remarque S. Ambroise, de trouver dans le monde des hommes religieux sur leur devoir, quand leur devoir n'est combattu par nul intérêt contraire. C'est alors qu'on parle hautement, qu'on prononce des oracles, qu'on se déclare pour la vertu & la probité; & je conçois bien que cette probité peut être un fruit de la raison humaine: mais de voir des hommes d'une probité & d'une vertu qui se soutienne sans exception contre tout intérêt; des hommes d'honneur quand il en doit tout coûter pour l'être; des hommes équitables contre eux-mêmes, & aussi déterminés à faire aux autres justice d'eux-mêmes qu'à ne se la pas faire à eux-mêmes des autres; ah! Chrétiens, c'est une espece de miracle où la religion doit venir au secours de la raison, & sans ce miracle point de probité.

De-là vient que dans le siécle où nous vivons, pardonnez-moi cette réflexion, que je fais non par un esprit de critique, mais par un sentiment de zéle; de-là vient que dans notre siécle on se laisse aller à tant de désordres

dont auroient rougi les payens-mêmes. De-là vient que presque tous les états sont aujourd'hui décriés, & qu'on ne s'étonne plus de voir des juges gouvernés par celui-ci ou gagnés par celle-là. De-là vient qu'un homme parfaitement irreprochable dans le maniement des deniers publics & qui sort les mains pleinement nettes de certains emplois, est presque maintenant pour nous un prodige. Le dirai-je ? de-là vient qu'une femme vraiement fidéle commence à devenir bien rare dans le monde ; que dans les conditions les plus honorables il y a tant de pratiques & de menées, tant d'artifices & de détours, à qui je n'oserois par respect pour cet auditoire donner le nom qui leur convient, mais que la voix, ou si vous voulez, que l'indignation publique traite tous les jours de friponneries. De-là vient que le sacerdoce, tout spirituel & tout saint qu'il est, est souvent prophané par des commerces & des négoces, non-seulement criminels & défendus de Dieu, mais sordides même selon l'opinion commune ; enfin, que le vrai caractère de l'honneur est presqu'effacé par-tout. Pourquoi cela ? je vous l'ai dit : parce que dans la plûpart des états & des conditions de la vie il y a peu de religion. Car encore une fois, comment voulez-vous que cette femme, que ce juge, que cet homme d'affaires en telles rencontres

où je puis me les figurer, ne soient pas emportés par la passion qui les domine, si chacun d'eux n'a quelque chose qui l'éléve au-dessus de ce milieu si juste & si précis de la raison? Or c'est ce que fait la religion, qui dans la vûe de Dieu non-seulement nous empêche d'attenter sur le bien d'autrui, mais nous fait même abandonner le nôtre; qui non-seulement triomphe de l'ambition, mais nous porte encore à l'abbaissement & à l'humiliation; qui non-seulement réprime les désirs criminels de la chair, mais nous détache même des commodités & des aises de la vie: c'est-à-dire, qui faisant faire à l'homme au-delà de ce que la raison lui commande, le rend victorieux de tout ce que la tentation lui peut suggérer.

Et voila, Chrétiens, ce que nous avons vû dans la personne de Jesus-Christ. Le démon lui montrant tous les Royaumes de la terre, lui promit de l'en rendre maître, s'il vouloit se prosterner seulement une fois devant lui. C'étoit une tentation bien forte: mais que fit le Sauveur? il se servit de la religion contre une attaque si dangereuse: & sans autre défense que celle-ci, *Scriptum est: Dominum Deum tuum adorabis*, il est écrit, Vous adorerez le Seigneur votre Dieu; il confondit son ennemi. Il ne lui dit point tout ce que la philosophie & le monde auroient pû répon- Matt. 4.

dre à la propoſition que lui faiſoit cet eſprit tentateur : car de quel ſecours peut être la morale & la Philoſophie, quand il s'agit d'un Royaume & même de pluſieurs ? mais parce que le Royaume du Fils de Dieu n'étoit pas de ce monde, il l'arrêta par ces paroles, *Ibid.* *Dominum Deum tuum adorabis* ; & par-là il triompha de lui, *Tunc reliquit eum diabolus.* Ayons de la religion, Chrétiens, il n'y a point d'intérêt, point de tentation que nous ne puiſſions aiſément ſurmonter : n'en ayons pas, il n'y a point de tentation, point d'intérêt qui ne nous ſurmonte. Or ſi cette maxime eſt abſolument & généralement vraie de tout homme qui n'a point de religion, beaucoup plus l'eſt-elle d'un déſerteur de la foi, lequel après avoir eu autrefois de la religion, n'en a plus maintenant, mais a ſecoué le joug, & dans ſa révolte a dit auſſi-bien que l'infidele Jéruſalem, *Non ſerviam.* Car que ne peut-on pas craindre d'un homme, qui s'eſt défait de la crainte de ſon Dieu ; & de quoi n'eſt-il pas capable, puiſqu'il a été capable même de s'élever contre le Tout-puiſſant ? ſi le reſpect dû à ce premier être, n'a pû le retenir, qui l'arrêtera ? que ne mépriſera-t-il pas, après avoir mépriſé ce que tous les autres révérent ? & quelle conſcience ne ſe formera-t-il pas, après avoir pû s'en former une qui ſemble l'affranchir du plus in-

violable de tous les devoirs qui eſt le culte de ſon créateur?

De-là, & c'eſt la troiſiéme raiſon que j'ai ajoutée, de-là plus de loix ſi ſacrées qu'il ne foule aux pieds, plus d'engagemens ſi étroits à quoi il ne renonce. Engagemens de dépendance : il ſe ſoulevera, ſi l'occaſion le permet, contre les puiſſances les plus légitimes. Engagemens de juſtice : il ne reſpectera ni l'innocence ni le bon droit; & s'il eſt néceſſaire, il ſacrifiera le foible & le pauvre. Engagemens de fidélité : il ira, ſans héſiter, à la face du Magiſtrat & devant les Autels démentir ſa parole & ſe parjurer. Engagemens du ſang & de la nature : il vendra, s'il le faut, amis, parens, freres, & pere même. Belle leçon pour vous, Rois de la terre, qui vous apprend que rien n'eſt plus pernicieux dans la Cour d'un Prince, que ces hommes ſans religion. Belle leçon, Grands du monde, qui vous apprend à éloigner de vous l'impiété & l'impie. Belle leçon, Maîtres du ſiécle, qui vous apprend à ne ſouffrir point auprès de vous des domeſtiques libertins. Belle leçon pour nous, mes chers Auditeurs, & pour nous tous, qui nous apprend à n'avoir jamais de liaiſon avec des gens ſuſpects en matiere de créance, & à ne compter pas plus ſur eux que ſur leur foi. Si le libertin oſe paroître devant nous, s'il oſe en notre préſence tenir des diſ-

cours scandaleux, ne le ménageons en rien ; mais soyons aussi courageux à lui résister, à le décréditer, à défendre le Dieu que nous adorons, qu'il est hardi & insolent à l'attaquer. Honorons notre religion ; honorons-la partout & en tout dans ses mystères, dans son sacrifice, dans ses sacremens, dans ses cérémonies, dans ses observances. Tandis qu'elle subsistera dans nous, Dieu sera avec nous, ou si le péché nous le fait perdre, nous aurons toujours une voie pour le retrouver. La religion jusques dans notre péché, nous parlera, nous rappellera, nous tracera le chemin & nous ramènera. Mais si nous laissons éteindre cette lumiére, où sera notre ressource ? marchant dans les ténébres, & dans les plus profondes ténébres, quelles chûtes ne ferons-nous pas ? en quels abysmes ne nous précipiterons-nous pas ? sous une vaine montre de probité, à quelle corruption de mœurs & à quels excès ne nous porterons-nous pas ? Point de probité sans religion, mais aussi point de religion sans probité, c'est la seconde partie.

II. PARTIE. COmme il y a une espece d'hypocrisie dont l'effet est de tromper les autres, aussi y en a-t-il une bien plus subtile & plus déliée qui consiste à se tromper soi-même en matiere de religion : & quoique la premiere semble avoir plus de malignité, puisqu'elle abuse de

ce qu'il y a de plus saint qui est le culte de Dieu, pour nous faire paroître aux yeux des hommes ce que nous ne sommes pas ; il faut néanmoins reconnoître que la seconde est plus dangereuse dans un sens, puisqu'elle ruine le principe fondamental de toute la conduite de l'homme, qui est la juste connoissance des choses, en nous donnant une fausse idée de la religion, & une idée souvent plus difficile à corriger que l'irreligion même. C'est cette seconde espece d'hypocrisie que j'attaque présentement, & que je réduits à un certain genre de Chrétiens, dont ma seule proposition vous marque le caractère ; & qui sans un dessein prémédité d'imposer au public, sont eux-mêmes dans l'erreur, se flattant qu'ils ont de la religion, & cependant n'ayant pas ce fonds de probité, d'intégrité, de sincérité que le monde même exige de ceux qui veulent vivre selon ses loix & avec honneur. Car il n'y en a que trop dans cette illusion, & ce sont là ceux à qui je parle. Je prétends qu'une religion sans probité, je dis sans probité dans le sens que le libertinage même & le Paganisme l'entendent, c'est-à-dire, sans une conduite irreprochable devant les hommes, & sans une exacte régularité à remplir tous les devoirs de la vie civile, n'est qu'un phantôme de religion & qu'un scandale de religion : qu'un phantôme de reli-

gion, parce que le fonds de la religion lui manque ; qu'un scandale de religion, parce qu'elle ne sert qu'à deshonorer la vraie religion. Deux vérités terribles pour tant de faux Chrétiens : j'expose l'une & l'autre en peu de paroles.

Non, mes chers Auditeurs, ce n'est qu'un phantôme de religion qu'une religion sans probité : ainsi l'Ecriture le déclare-t-elle dans un point particulier, mais dont la décision juste & solide, quoique d'abord elle semble outrée, peut s'étendre à tous les autres. Le
Jac. 1. voici. *Si quis putat se religiosum esse, non refrænans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio ;* ce sont les paroles de saint Jacques dans son Epître canonique. Mes Freres, disoit ce grand Apôtre, si quelqu'un de vous croit avoir de la religion, & que néanmoins il ne réprime pas sa langue & qu'il lui donne toute liberté de parler, qu'il sçache que sa religion est vaine. Prenez garde, Chrétiens, il ne dit pas ; si quelqu'un de vous se licentie en quelques rencontres à parler contre le prochain ; car cela peut quelquefois arriver par foiblesse, par imprudence, par emportement, lors même qu'on a de la religion : mais l'Apôtre dit, si quelqu'un de vous ne mettant jamais un frein à sa langue, se fait une habitude de railler l'un, de mépriser l'autre, de censurer celui-ci, de dé-

crier celui-là, & qu'il croie pouvoir accorder cette licence effrenée avec la vraie religion, c'eſt un aveugle qui s'égare : & quoique peut-être il ne s'en eſtime, ni moins ſpirituel, ni moins parfait ; quoique peut-être il ſe faſſe de ſes médiſances-mêmes un point de religion & de piété, comme ſi c'étoit un zéle chrétien qui l'inſpirât, je ſoutiens moi, & je conclus qu'il n'a qu'une religion imaginaire : *Hujus vana eſt religio.* Quelle conſéquence, reprend ſaint Chryſoſtome ? n'étoit-ce pas aſſez de dire que cet homme en ne retenant pas ſa langue, offenſe la religion, qu'il bleſſe la charité, qu'il engage ſa conſcience, & qu'il ſe rend criminel devant Dieu ? non : mais prenant la choſe dans ſa ſource, l'Apôtre prononce abſolument que c'eſt un homme ſans religion ; *Hujus vana eſt religio.*

Or, Chrétiens, comprenez toute la force de ce raiſonnement : s'il eſt de la foi qu'une pareille erreur, une erreur pratique touchant les ſaillies & les libertés d'une langue médiſante & ſans retenue, ſuffit pour détruire dans nous l'eſprit de la religion, que ſera-ce de ces déſordres eſſentiels qui détruiſent entiérement la probité dans le commerce des hommes, & que certains hommes prétendroient néanmoins pouvoir accommoder avec la religion ? Que ſera-ce de ces duplicités accompagnées de mille proteſtations d'amitié & de

bonne foi? Que ſera-ce de ces avarices ſordides, & couvertes d'un voile de déſintéreſſement dont on ſe pare? Que ſera-ce de ces animoſités profondes & invétérées, ſi contraires à la charité & à la paix, mais à qui l'on donne une fauſſe couleur de juſtice? Que ſera-ce de ces excès, de ces emportemens, de ces duretés envers le prochain que l'on juſtifie par une intention prétendue droite? Que ſera-ce de ces fraudes, de ces chicanes, de ces vexations qui ruinent non-ſeulement des familles, mais des villes, mais des provinces entiéres? Que ſera-ce de mille autres déſordres qui ne ſont que trop connus, & qui rompent tous les liens de la ſociété humaine? tout cela eſt-il compatible avec une religion toute ſainte, avec une religion toute parfaite, avec une religion toute divine? Le ſeroit-il même avec le Paganiſme? Hé quoi, Seigneur, un payen eût crû par-là renoncer à la religion qu'il profeſſoit; avec de telles pratiques on l'eût, parmi des payens, traité d'anathême; & dans un ſi monſtrueux déréglement de mœurs, nous nous flatterons d'être Chrétiens?

Remontons au principe. Vous me demandez pourquoi la religion a une dépendance ſi néceſſaire de la probité; & moi je vous réponds, que c'eſt par un ordre établi de Dieu, & que Dieu lui-même en quelque ſorte ne peut pas changer. Car comme la grace ſup-

poſe la nature, & que la foi eſt entée, pour ainſi dire, ſur la raiſon, auſſi la religion a-t-elle pour baſe la probité. Détruiſez la nature, il n'y a plus de grace; pervertiſſez la raiſon, il n'y a plus de foi; & ôtez de la ſociété des hommes ce que nous appellons probité, il n'y a plus de religion. En effet, la religion, dit ſaint Jérôme, veut un ſujet digne d'elle & digne de Dieu. Elle nous perfectionne en nous élevant à Dieu; mais elle ſuppoſe dans nous, ou plutôt, elle commence dans nous une certaine perfection, qui nous rend tels que nous devons être à l'égard des hommes; & ſi nous n'avons ces qualités & ces diſpoſitions, Dieu ne peut agréer notre culte, ni s'en tenir honoré: car ce qui n'eſt pas même bon devant les hommes, comment le ſeroit il devant Dieu, dont le jugement eſt bien encore au-deſſus du jugement des hommes? Etre juſte, être fidéle, être déſintéreſſé, être ſans reproche dans l'eſtime du monde, ou du moins le vouloir être, travailler à l'être, & pour ſoutenir, pour ſanctifier toutes ces vertus avoir de la religion & être Chrétien, voilà l'ordre invariable, & auquel il faut que la religion ſe conforme. Mais que faiſons-nous? nous renverſons cet ordre, & par l'illuſion la plus déplorable nous nous formons de grandes idées de religion & de Chriſtianiſme, qui ne ſe trouvent appuyées ſur rien,

parce qu'en même-tems nous négligeons les premiers devoirs de la fidélité & de la juſtice : c'eſt-à-dire, que nous bâtiſſons ſans fondement, ou pour m'exprimer avec S. Paul, que nous bâtiſſons ſur un fondement de paille. Nous voulons conſtruire un édifice de pierres précieuſes ; mais nous paroiſſons devant Dieu ſemblables à cette ſtatue de Nabuchodonoſor dont parle le Prophéte Daniel. Elle avoit la tête d'or & les pieds de terre. Cette tête d'or repréſente la religion, & ces pieds de terre nos actions. Or qu'eſt-ce que cela, ſinon un phantôme & une chimére ? car une chimére dans la ſignification même du terme, marque un compoſé d'eſpeces différentes, qui n'ont enſemble nulle liaiſon & nul rapport : un viſage d'homme avec un corps de bête. C'eſt ainſi que les fables l'ont figurée ; & ce qui eſt impoſſible dans la nature, n'eſt-ce pas ce que nous voyons & ce que nous déplorons dans la conduite de la plûpart des Chrétiens ? Combien peuvent dire, comme S. Bernard, mais avec tout un autre ſujet que ſaint Bernard : Je ſuis la chimére de mon ſiécle, ou plutôt la chimére du Chriſtianiſme. J'honore Dieu, mais j'offenſe les hommes. J'ai des ſentimens de piété, mais je parle, j'agis en mille occaſions avec moins de droiture & moins de raiſon que les plus impies. J'ai du zéle pour certaines œuvres d'éclat & de ſur-

érogation, & je n'en ai point pour des œuvres de néceſſité & d'obligation. Je ſuis éloquent ſur la diſcipline de l'Egliſe & ſur la ſévérité de l'Evangile ; & toute ma vie ſe paſſe à former des partis, à nouer des intrigues, à répandre des calomnies, à déchirer l'un, à détruire l'autre : chimére de religion. Il faut que la religion, la vraie religion, commence par les devoirs généraux d'équité, de charité, de reconnoiſſance, de ſoumiſſion & d'obéiſſance, parce que c'eſt ainſi, dit l'Apôtre ſaint Jacques, que l'on ſe défend de la malignité & de la contagion du ſiécle, & que c'eſt en quoi conſiſte la religion pure & ſans tache : *Religio munda & immaculata hæc eſt, immaculatum ſe cuſtodire ab hoc ſæculo.* Jacob. 1.

Sans cette probité ſincére & reconnue, non-ſeulement phantôme de religion, mais ſcandale de religion. Je m'explique. J'appelle ſcandale de religion, ce qui expoſe la religion au mépris & à la cenſure : j'appelle ſcandale de religion, ce qui lui ôte le crédit & l'autorité qu'elle doit avoir dans les eſprits ; j'appelle ſcandale de religion, ce qui donne au libertinage une eſpece de ſupériorité & d'aſcendant ſur elle. Or n'eſt-ce pas là ce que fait la conduite d'un Chrétien ſans probité ? Si le Chriſtianiſme peut devenir mépriſable, par où le deviendra-t-il plus naturellement que par-là ? Je ſçais que nous ne manquons

pas de réponſes pour faire taire le monde. Je ſçais qu'il faut bien diſtinguer la religion, & ceux qui la profeſſent; qu'il ne faut pas confondre la ſainteté qui lui eſt propre & qu'elle ne perd jamais, avec nos déſordres qu'elle eſt la premiere à condamner & à nous reprocher. Mais le monde eſt-il aſſez équitable pour faire ce diſcernement? eſt-il aſſez bien diſpoſé pour le vouloir, ne cherche-t-il pas au contraire des prétextes contre elle? & pour peu qu'ils autoriſent ſon impiété, ne ſe fait-il pas un plaiſir de les relever, & de les exagérer? Quand donc on voit des Chrétiens infidéles dans leurs paroles, intéreſſés dans leurs vûes, inflexibles dans leurs coléres, impitoyables dans leurs vengeances, ſans modération dans leurs excès, ſans pudeur dans leurs débauches, diſſimulés, artificieux, fourbes & impoſteurs, qu'en peut penſer le libertinage, & qu'en penſe-t-il en effet? N'en tire-t-il pas avantage, & n'eſt-ce pas un triomphe pour lui? Allez alors lui vanter l'excellence de la loi de Dieu: que n'aura-t-il pas, ou que ne croira-t-il pas avoir à lui oppoſer? il la traitera, ou d'hypocriſie & de jeu, ou de ſpéculation impraticable: d'hypocriſie & de jeu, puiſqu'avec de ſi belles leçons, avec de ſi hautes maximes, elle ne rend pas meilleurs ceux qui l'embraſſent: de ſpéculation impraticable, puiſqu'en faiſant même profeſſion de

la ſuivre, on n'en obſerve pas les régles, & qu'on n'en accomplit pas les devoirs. Il raiſonnera mal, j'en conviens : mais enfin il raiſonnera de la ſorte ; & voilà les impreſſions que feront ſur ſon eſprit les exemples qu'il aura devant ſes yeux. Car c'eſt à ces exemples qu'il s'attachera, c'eſt ſur ces exemples qu'il s'appuyera, c'eſt par ces exemples qu'il jugera. Que ne dit-on pas tous les jours de la dévotion ? vous le ſçavez : que pour être dévot par état, on n'en eſt ſouvent que plus déguiſé, que plus vindicatif, que plus fâcheux aux autres, que plus amateur de ſoi-même. On le dit, & pourquoi ? parce qu'on voit en effet des dévots, j'entends de prétendus dévots, trompeurs, des dévots ulcérés & envenimés les uns contre les autres, des dévots aigres, chagrins, bizarres, des dévots ſenſuels & délicats. Or ce qu'on dit en particulier de la dévotion, on le dira en général de la religion.

Ainſi, mes Freres, s'il nous reſte encore quelque zéle pour notre religion, vivons d'une maniére, non-ſeulement qui lui faſſe honneur, mais qui la faſſe aimer de ceux-mêmes qui lui pourroient être les plus oppoſés. Or je vous en ai appris le moyen. Qu'ils voyent en nous de la probité, c'eſt ce qui les édifiera. Nos dévotions, nos ferveurs, nos pénitences, tout cela eſt ſaint : mais à peine

en ſeront-ils touchés : leurs vûes ne vont point encore juſques-là, & ils attendent que nous les attirions par quelque choſe de plus proportionné à leurs idées, & à l'imperfection de leur état. Soyons bienfaiſans, doux, affables, prévenans, humbles dans nos penſées, intégres dans nos ſentimens, modeſtes dans la fortune, patiens dans l'adverſité, ſans détours, ſans artifices, ſans oſtentation, ſans hauteur : alors aidés de la grace nous les gagnerons, nous les convertirons, nous les ſanctifierons & nous nous ſanctifierons nous-mêmes avec eux. Tel eſt, Seigneur, le témoignage que vous demandez de nous. Les Martyrs pour la même religion que nous profeſſons, ont verſé leur ſang & donné leur vie. Nous devons être dans la même diſpoſition de vous ſacrifier tout ; mais nous ne nous trouvons plus dans les mêmes occaſions. Ah ! mon Dieu, quelle honte pour un Chrétien de ne pas faire au moins en partie par l'innocence de ſes mœurs, ce que tant d'autres ont fait par leur inébranlable conſtance au milieu des plus rigoureux tourmens ! Ce ne ſera pas en vain, Seigneur, que nous vous glorifierons, puiſque vous avez promis à ceux qui vous honorent une gloire immortelle, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE VENDREDI de la troiſiéme Semaine.

Sur la Grace.

Reſpondit Jeſus, & dixit ei : Si ſcires donum Dei.

Jeſus-Chriſt lui répondit : Si vous connoiſſiez le don de Dieu. En ſaint Jean, chap. 4.

SIRE,

CE don de Dieu que ne connoiſſoit pas encore cette femme Samaritaine dont il eſt parlé dans notre Evangile, & que le Sauveur des hommes lui fit connoître, c'eſt, ſelon tous les Peres de l'Egliſe & tous les interprétes de l'Ecriture, la grace même de Jeſus-Chriſt. Cette grace ſans laquelle nous ne pouvons rien, & avec laquelle nous pouvons tout : cette grace, par où, comme dit l'Apôtre, nous ſommes tout ce que nous ſommes,

ſi nous ſommes quelque choſe devant Dieu ; cette grace qui nous éclaire, qui nous attire, qui nous perſuade, qui nous convertit ; cette grace qui nous porte au bien, & qui nous éloigne du péché ; cette grace qui nous met en état de gagner le ciel & d'y parvenir ; cette grace qui opére en nous & avec nous tout ce que nous faiſons pour Dieu, & qui dans l'ordre du ſalut, nous donne par ſon efficace, non-ſeulement le pouvoir, mais la volonté & l'action : voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, l'excellent don qu'il nous eſt ſi important à nous-mêmes de bien connoître. Don parfait, qui nous vient d'enhaut, & qui deſcend du Pere des lumiéres. Don au-deſſus de tous les dons de la nature, & auprès duquel ſaint Paul regardoit comme de la boue tous les dons de la fortune. Don des dons, que Jeſus-Chriſt ſeul a pû nous mériter, & que nous recevons de la miſéricorde infinie de Dieu.

Cependant par une ignorance groſſiére, nous ne le connoiſſons pas ; & par une ingratitude encore plus criminelle, nous ne prenons pas ſoin de le connoître. De-là vient que ſi ſouvent nous le recevons en vain ; & que bien loin de nous en ſervir, pour glorifier Dieu, & pour nous ſanctifier nous-mêmes, nous en abuſons juſqu'à nous pervertir nous-mêmes & à mépriſer Dieu. Car c'eſt pour

cela que Jesus-Christ nous dit comme à la Samaritaine : *Si scires donum Dei* ; si vous connoissiez le don de Dieu. Tâchons donc aujourd'hui, Chrétiens, à nous en former une juste idée. Entrons dans ce trésor immense des miséricordes divines. Mesurons-en, s'il est possible, & la hauteur & la profondeur : & puisque Marie en a reçu la plénitude, pour parler utilement de la grace, implorons le secours du Saint-Esprit par l'interceſſion de cette mere de grace, en lui adressant les paroles de l'Ange : *Ave, Maria.* *Joan. 4.*

DIspoſer tout avec douceur, & tout exécuter avec force ; ce sont les deux excellentes propriétés que l'Ecriture attribue à la sagesse. Mais il n'y a, dit S. Auguſtin, que la sagesse de Dieu à qui ces deux propriétés conviennent tout à la fois dans le degré de perfection, qui nous est exprimé par ces paroles : *Sapientia attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter.* En effet, la sagesse des hommes étant aussi bornée qu'elle est, se trouve sujette à deux défauts tout contraires. Est-elle douce dans sa conduite ? il est à craindre qu'elle ne devienne foible dans l'exécution. Est-elle efficace & ferme dans l'exécution ? il y a danger qu'elle ne soit dure dans sa conduite. Sa douceur, quand elle prédomine, se tourne en molleſſe, & sa force *Sap. 8.*

dégénére dans un excès de sévérité. Mais il n'appartient qu'à la sageſſe de Dieu, de réunir parfaitement ces deux vertus, ce ſemble, ſi oppoſées. Car elle a ſeule l'avantage, non-ſeulement de ne ſéparer jamais la douceur de la force, mais de trouver ſa force dans ſa douceur; & par un ſecret inconnu à tout autre qu'à elle, de faire conſiſter ſa force dans ſa douceur même. Or ce que l'Ecriture nous dit de la ſageſſe de Dieu, je puis le dire également de la grace; puiſque la grace dont je parle, n'agit en nous que comme l'inſtrument de cette ſageſſe ſouveraine, qui eſt en Dieu la cauſe principale de notre ſalut.

Et voilà, Chrétiens, l'idée la plus juſte, que je puiſſe vous donner de la grace de Jeſus-Chriſt: en voilà les deux caractères, douceur & force. Douceur de la grace, dans la maniére engageante dont elle diſpoſe le pécheur à ſa converſion. Force de la grace, dans les étonnantes victoires qu'elle remporte ſur le pécheur au moment de ſa converſion. Or ſans chercher d'autre preuve, il me ſuffit de vous propoſer pour exemple de l'un & de l'autre cette femme de notre Evangile. Car vous verrez d'abord quelle fut l'aimable conduite de la grace, pour gagner le cœur de cette pécherefſe. Vous jugerez enſuite quel fut le merveilleux pouvoir de la grace, par l'admirable changement qu'elle opéra dans le

cœur de cette pécheresse : *Attingens à fine usque ad finem fortiter, & disponens omnia suaviter.* La grace de Jesus-Christ employant tous les charmes de sa douceur pour convertir la Samaritaine : ce sera la premiere partie. La grace de Jesus-Christ par son efficace & par sa force convertissant en effet la Samaritaine, & de l'abysme du péché où elle étoit plongée, l'élevant tout-à-coup au comble de la sainteté : ce sera la seconde partie. L'une & l'autre renferme tout mon dessein, & va faire le partage de ce discours.

IL ne faut pas s'étonner que la grace, qui est le principe de notre conversion, ait pour premier caractère la douceur, puisqu'elle procéde immédiatement du cœur de Dieu, & que c'est le terme de son amour le plus pur pour nous. Mais il nous importe de bien sçavoir en quoi consiste cette douceur de la grace, quels en sont les traits les plus insinuans, ce qu'elle doit faire en nous, de quelle maniére Dieu veut que nous y répondions ; & c'est ce que le Saint-Esprit a visiblement entrepris de nous faire connoître dans la conversion de cette femme Samaritaine dont il est aujourd'hui question de nous appliquer l'exemple. Car que fait la grace, pour triompher pleinement d'un cœur rebelle & pour le soumettre à Dieu ? Saint Augustin & les Théolo- I. PARTIE.

giens après lui l'appellent grace victorieuſe, & elle l'eſt en effet. Mais voici une conduite bien différente de la conduite ordinaire des conquérans. Pour triompher de nous, elle paroît en quelque ſorte s'aſſujettir à nous. Ne vous offenſez pas de ce terme, qui ne déroge en rien, comme vous le verrez, ni à la dignité, ni même à l'efficace de la grace, & qui dans ma penſée ne ſignifie rien autre choſe que ſa douceur. Elle paroît, dis-je, s'aſſujettir à nous, comment? Le voici. Car elle nous attend, juſqu'à nous ſupporter des années entiéres. Elle prend les tems favorables; & par une condeſcendance que nous ne pouvons aſſez reconnoître, elle ménage les occaſions pour nous gagner. Quelque intérêt que nous ayons à la rechercher, elle eſt toujours la premiere à nous prévenir. Au lieu de nous arracher par violence ce qu'elle veut obtenir de nous, elle nous le demande; & au lieu de nous le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de ſollicitation & d'invitation. Elle ne nous demande, dit ſaint Proſper, que pour avoir lieu de nous donner; & elle nous demande peu pour nous donner beaucoup. Elle s'accommode à nos inclinations, à nos talens, aux qualités de notre eſprit, & ſouvent même de la maniére que je l'expliquerai, à nos imperfections & à nos foibleſſes. Elle ne nous engage à rien de diffi-

cile, où elle ne nous faſſe trouver de l'attrait, & dont malgré nos répugnances, elle n'excite en nous le déſir. Elle ne nous oblige à mépriſer les biens de la terre, qu'à meſure qu'elle nous en fait voir le néant. Elle ne nous fait entreprendre de grandes choſes pour Dieu, qu'en nous imprimant une haute idée de ſes perfections & des récompenſes qu'il nous promet. Elle ne nous porte à nous renoncer nous-mêmes & à nous haïr nous-mêmes, qu'en nous faiſant convenir par la confeſſion de nos propres déſordres, que ce renoncement eſt au moins juſte & cette haine bien fondée. Car telle eſt, Chrétiens, la conduite de la grace; telle en eſt la douceur: & c'eſt auſſi ce que nous voyons bien clairement dans les démarches que fait le Sauveur du monde, pour convertir la Samaritaine. Converſion que Jeſus-Chriſt nous propoſe comme une image ſenſible de ce qui ſe paſſe encore tous les jours entre Dieu & nous par les ſaintes opérations de ſa grace. Ecoutez-moi, & reprenons chaque article par ordre. Vous y trouverez abondamment de quoi vous inſtruire & de quoi vous édifier.

Je dis que ſouvent la grace attend les pécheurs juſques à laſſer la patience de Dieu. Voyez Jeſus-Chriſt, la force & la vertu de Dieu même, fatigué néanmoins, épuiſé, aſſis ſur le bord d'une fontaine. Qu'attend-il?

une ame infidéle qu'il veut sauver ; une pécheresse qu'il a choisie. Et de quoi est-il fatigué ? si nous nous en tenons à la lettre, c'est
Joan. 4. de la longueur du chemin qu'il a fait, *Fatigatus ex itinere* : mais comme cet homme Dieu disoit dans le même Evangile à ses Apôtres, qu'il avoit une viande à manger bien plus exquise que celle qu'ils lui présentoient, une viande mystérieuse & divine qu'ils ne con-
Joan. 4. noissoient pas, *Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis* ; aussi éprouvoit-il alors une toute autre lassitude que celle qu'il faisoit paroître, & cette lassitude lui venoit sans doute d'avoir si long-tems supporté cette malheureuse dans le déréglement de sa vie & dans l'habitude de son crime. Car voilà, dit saint Augustin, ce qui devoit, tout Dieu qu'il étoit, l'avoir fatigué, ce qui devoit avoir presque épuisé sa patience. Cependant il ne se rebute point ; & quelque éloignée de Dieu, quelque endurcie dans son péché que soit cette femme, il est résolu de l'attendre : usant pour elle, si je puis me servir du terme de l'Ecriture, de ces lenteurs adorables qui arrêtent les coups de sa justice, & qui suspendent sa
Eccli. 2. colére & ses vengeances, *Sustentationes Dei.* C'est pour cela qu'il est assis, & qu'il se repo-
Joan. 4. se, *Fatigatus.... sedebat.* Or ce repos d'un Dieu dans les emportemens & les révoltes de sa créature, c'est ce que j'appelle la douceur

ceur de la grace. Ah, Chrétiens, combien de pécheurs dans le monde, & peut-être parmi ceux à qui je parle, ſont actuellement dans le même état que cette femme criminelle & obſtinée ? c'eſt-à-dire, combien de pécheurs opiniâtres ont laſſé Dieu, ont outragé la bonté de Dieu, ont irrité le courroux de Dieu ; & à force d'accumuler péché ſur péché, rechûte ſur rechûte, & d'augmenter par-là chaque jour le poids de leur iniquité, ſont devenus pour Dieu comme de peſans fardeaux, mais dont néanmoins, par un effet de ſon inépuiſable miſéricorde, il veut bien attendre le retour ? A juger de Dieu par nous-mêmes, peut-être cette patience ſeroit-elle pour nous un ſcandale ; peut-être nous viendroit-il dans l'eſprit que Dieu manque de zéle pour ſa gloire, & qu'il ne ſoutient pas aſſez hautement la ſouveraineté de ſon être. Mais c'eſt en cela même, diſent les Peres, qu'il la ſoutient, & qu'il fait éclater ſa gloire : car il n'y a que la patience d'un Dieu qui puiſſe aller juſques-là. Celle des hommes qui n'a pas plus d'étendue que la petiteſſe de leur cœur, eſt bientôt à bout : mais la meſure de la patience de Dieu, eſt la grandeur de Dieu même.

En effet, continue ſaint Auguſtin, Dieu eſt patient, parce qu'il eſt éternel ; il eſt patient, parce qu'il eſt fort ; il eſt patient, parce qu'il eſt Dieu : *Patiens eſt quia æternus eſt*, *Auguſt.*

quia fortis est, quia Deus est. Et rien, à le bien prendre, ne nous marque mieux sa divinité, & n'en est un témoignage plus invincible, que cette tranquillité surprenante avec laquelle il dissimule & il tolére les offenses des hommes. Mais de ce principe quelle conséquence, mes chers Auditeurs, devons-nous tirer? s'ensuit-il que le pécheur ait droit de différer sa conversion, & de faire attendre Dieu, parce que Dieu veut bien l'attendre? C'est ainsi qu'ont toujours raisonné, & que raisonnent encore les libertins & les mondains; & c'est ce faux raisonnement, & cette damnable présomption, qui de tout tems les a confirmés & les confirme tous les jours dans leur libertinage & dans leurs désordres. Mais à Dieu ne plaise, Chrétiens, que nous fassions un tel abus de ses miséricordes; & quand il s'agit de pénitence, l'erreur la plus pernicieuse où nous puissions tomber, est de nous attendre que Dieu nous attendra: pourquoi? par mille raisons qui ne souffrent point de réplique, & que vous ne pouvez ignorer sans ignorer au même tems les plus essentielles maximes de votre religion. Ecoutez-les. Parce que si Dieu nous attend, c'est uniquement à sa grace, que nous en sommes redevables: or il n'est rien de plus impie, ni rien de plus insensé, que de compter sur cette grace, jusqu'à s'en prévaloir contre Dieu

même : *An oculus tuus nequam est : quia ego bonus sum ?* Parce qu'il y en a plusieurs que Dieu n'attend pas, & sur qui pour l'exemple des autres il lui plaît d'exercer sa juste colère, en les laissant mourir dans leur péché ; *Ego vado, & quæretis me, & in peccato vestro moriemini.* Parce qu'à l'égard même de ceux que Dieu attend, il y a un terme après lequel il ne les attend plus : *Adhuc quadraginta dies, & Ninive subvertetur.* Parce que nous ne pouvons sçavoir jusques à quand Dieu nous attendra, ni même s'il nous attendra, & que c'est le secret le plus impénétrable pour nous & le plus caché : *Quis scit si convertatur, & ignoscat ?* Parce que notre seule présomption, en nous assurant que Dieu nous attendra, suffit pour l'engager à ne nous attendre pas ; de peur, comme remarque Tertullien, que sa patience qui est un de ses plus saints attributs, ne servît à autoriser & à fomenter nos crimes. Tout cela, Chrétiens, autant de vérités inconteſtables, qui doivent nous tenir dans un sage tempérament de crainte & de confiance. Vérités, qui nous laissent toujours dans l'espérance d'une grace assez constante pour nous attendre, mais qui nous empêchent bien de faire fond sur cette espérance pour vivre dans l'impénitence. Vérités, dont le merveilleux enchaînement nous oblige à ne pas faire attendre Dieu

Matth. 10.

Joan. 8.

Jonæ. 3.

Jonæ. 3.

trop long-tems; persuadés qu'il nous attend encore, mais du reste qu'il n'est rien de si terrible qu'un Dieu dont la patience outrée se lasse enfin d'attendre un pécheur, ni rien de si punissable qu'un pécheur qui volontairement & de plein gré fait attendre un Dieu. Cette morale demanderoit un discours entier. Je la laisse & je passe à un autre point.

Non-seulement le Sauveur du monde attend la Samaritaine, mais par un nouveau trait de douceur que je découvre dans sa grace, il prend une occasion commode pour traiter avec cette pécheresse; un lieu séparé du bruit & du tumulte, où il sçait qu'elle doit se rendre; un tems convenable à son dessein, où elle vient puiser de l'eau, & où rien ne pourra interrompre les leçons toutes divines qu'il se prépare à lui faire. Non pas que Dieu, pour nous communiquer sa grace, ait besoin de ces ménagemens, ni que la grace de Jesus-Christ dépende absolument des tems & des occasions, pour produire en nous son effet; puisqu'au contraire c'est plutôt la grace qui fait ces tems précieux pour le salut, & ces occasions à quoi notre conversion est attachée. Mais en cela même ne devons-nous pas admirer l'ineffable bonté de notre Dieu, qui pour nous attirer à lui & pour nous sauver, veut bien ménager ainsi les occasions: qui dans cette vûe se sert avantageusement de

celles que nous lui préſentons ; qui lui-même en fait naître auſquelles nous ne penſons pas ; qui des événemens les moins prémédités, fait pour nous des coups de providence ; & qui méritant d'être également ſervi dans tous les lieux & dans tous les tems, ne dédaigne pas d'attacher ſa grace à certains tems & à certains lieux ? Quand nous liſons dans la Geneſe, que Rebecca allant abreuver ſes troupeaux à une fontaine, y rencontra le ſerviteur d'Abraham, qui lui annonça ſon bonheur & le choix que Dieu faiſoit d'elle pour être l'épouſe d'Iſaac : ou dans le livre des Rois, que Saül cherchant les ânesſes de ſon pere, trouva le Prophéte qui lui déclara les vûes de Dieu ſur lui, & lui apprit que le Seigneur l'avoit deſtiné pour être le chef de ſon peuple,& pour régner en Iſraël, nous béniſſons l'aimable conduite de la Providence. Mais cette conduite ſi aimable, Chrétiens, n'étoit encore qu'une figure de ce que Dieu vouloit faire & de ce qu'il fait tous les jours en faveur de ſes élus. Car n'eſt-ce pas ainſi qu'il leur offre ſa grace en de favorables conjonctures ? N'eſt-ce pas ainſi, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, qu'il leur dreſſe de ſaintes embuches, dans les occaſions que ſa ſageſſe a diſpoſées pour leur converſion & pour leur ſanctification ? Et n'eſt-ce pas de-là que de ſçavans Théologiens, entre leſquels on

compte même cet incomparable Docteur de l'Eglise, saint Augustin, ont fait consister une partie du mystère de la grace, je dis de cette grace que nous appellons efficace, en ce qu'elle est donnée dans l'occasion où Dieu a prévû qu'elle seroit salutaire ; au lieu, ajoûtent-ils, qu'il donne des graces communes indifféremment, c'est-à-dire, indépendamment de ces occasions & des dispositions particuliéres où nous pouvons nous trouver en les recevant ? Ceci est fondé, sur ce que Dieu dit dans l'Ecriture à l'homme juste, ou si vous
1. Cor. 6. voulez, au pécheur converti : *Tempore accepto exaudivi te*, c'est dans le tems propre que
Ibid. je vous ai exaucé ; *Et in die salutis adjuvi te*, & c'est au jour de salut que je vous ai aidé. Il y a donc, concluent-ils, & non sans raison, dans l'ordre de la prédestination des hommes, des tems de grace & de faveur, où le salut est non-seulement plus possible & plus facile, mais plus infaillible & plus sûr. Nous le voyons dans la femme Samaritaine. Mais si nous y prenons bien garde, ce que nous voyons dans elle, c'est ce qui se passe encore tous les jours dans nous. Car y a-t-il personne que Dieu ait autrefois touché & qu'il ait ramené de ses égaremens, qui n'attribue en partie sa conversion à certaines rencontres, & qui ne se souvienne que ce fut là où Dieu lui ouvrit les yeux & lui parla au

cœur ? Ainſi l'a reconnu ſaint Auguſtin ; & l'aveu qu'il en fait, eſt une eſpéce d'hommage, qu'il a crû devoir à la grace. C'eſt dans ſes confeſſions, qu'il a pris ſoin lui-même de nous marquer juſqu'aux moindres particularités du combat qu'elle lui livra ; le trouble, l'agitation où il ſe trouva, le jardin où il ſe retira, le ſaint ami qui l'y accompagna, l'exemple des ſolitaires qui le confondit, l'endroit de ſaint Paul qu'il lut, & dont il ſe ſentit frappé, quand cette grace toute-puiſſante le transforma dans un homme tout nouveau & le ſoumit enfin à Dieu. Ainſi, dis-je, l'a-t-il publié ; & ſi nous faiſions tous une pareille confeſſion de notre vie, ne pourrions-nous pas tous par proportion rendre de nous-mêmes un témoignage à peu près ſemblable ?

Quel eſt donc pour nous le point capital & la grande maxime de la ſageſſe chrétienne ? retenez-la bien, mes chers Auditeurs, & ne l'oubliez jamais. C'eſt d'obſerver avec ſoin ces occaſions, & de ne les pas manquer. Car combien de choſes dont vous ne voyez pas les conſéquences & qui vous ſemblent venir du hazard, ſont autant de moyens que Dieu a choiſis pour vous retirer du monde, & dont peut-être il lui a plu de faire dépendre votre prédeſtination même : par exemple, l'engagement que vous avez avec ce ſerviteur de Dieu, ce livre de piété que vous goûtez, ce

sermon édifiant & convaincant que vous entendez, cette mort subite qui vous effraye, cette perte de biens qui vous afflige, cette disgrace qui vous humilie, cette infirmité qui malgré vous vous réduit à mener une vie plus réglée, & vous empêche de vous porter aux mêmes excès. Si les desseins de Dieu vous étoient pleinement connus, & que vous sçussiez avec certitude que c'est à cela qu'il a voulu attacher votre salut, ne les ménageriez-vous pas ces occasions si importantes? Or vous n'en sçavez que trop, pour y adorer au moins les conseils secrets de cette providence toute paternelle qui vous gouverne; & si vous n'en sçavez pas davantage, c'est ce qui vous oblige encore à vivre dans une dépendance plus absolue de cette grace en qui vous vous confiez. Mais si c'est une occasion de salut, me direz-vous, & que Dieu y ait attaché la grace de ma conversion, il est sûr que je me convertirai. Je le veux, Chrétiens: mais il n'est pas moins sûr, que vous ne vous convertirez jamais sans un bon usage de cette grace & de l'occasion où elle vous est préparée. Car de quelque nature que soit cette grace, il est de la foi que son effet ne peut être séparé de votre fidélité; & de quelque maniére qu'elle agisse, il en faut toujours revenir aux deux
Matt.26. paroles du Sauveur des hommes, *Vigilate & orate*, veillez & priez. Priez, parce que vous

ne pouvez rien sans la grace ; & veillez, parce que la grace toute puissance qu'elle est, ne fait rien sans vous. Priez, afin qu'il y ait pour vous un tems & un jour de salut ; & veillez, afin que ce jour de salut ne vous échappe pas. Voilà en deux mots les deux points fixes & tout le précis de la Théologie d'un Chrétien. Poursuivons.

J'ajoute que la grace qui opére notre conversion, quelque intérêt que nous ayons à la rechercher, est toujours la premiére à nous prévenir : & c'est dans la doctrine des Peres, ce qu'elle a de plus essentiel. Car si je la pouvois prévenir, dès-là elle ne seroit plus grace, parce qu'elle supposeroit en nous le merite de l'avoir prévenue. Je sçais que nous pouvons, quoique pécheurs, chercher Dieu par la grace, & le trouver. Mais, reprend saint Bernard, nous ne chercherions jamais Dieu par la grace, si Dieu par une autre grace ne nous avoit lui-même cherchés : *Nisi enim prius quæsita, non quæreres, sicut nec eligeres nisi electa.* Or c'est ce qui paroît sensiblement dans la conversion de cette femme de Samarie. Le Fils de Dieu n'attend pas qu'elle fasse quelque avance pour venir à lui : il l'aborde, il lui parle, il l'engage, sans qu'elle y pense, dans un entretien qui doit être le principe de son salut. Tel est le mystère & le prodige tout ensemble de la charité de mon Dieu, de Bernard.

vouloir bien prévenir lui-même des pécheurs, c'eſt-à-dire, de vouloir bien rechercher lui-même de viles créatures; de vouloir bien appeller lui-même des ames ingrates & rébelles, des ames criminelles & dignes de toutes ſes vengeances, des ames foibles & inconſtantes, dont peut-être il prévoit les infidélités & les rechûtes: de les rechercher, dis-je, & d'aller au-devant d'elles, dans un tems où elles ne penſent point à lui; je dis plus, dans un tems où elles s'éloignent de lui, où elles ſe ſoulévent contre lui, où même elles ont en quelque ſorte horreur de lui. Ah, Seigneur! puis-je m'écrier ici, touché du ſentiment de ſaint Bernard, & en m'appliquant ce dogme de notre religion ſi oppoſé au Pélagianiſme: ah, Seigneur, eſt-il donc vrai, que tout aimable que vous êtes, je ne puiſſe de moi-même vous aimer, & que ma miſére aille encore juſqu'à ne pouvoir déſirer d'être aimé de vous, ſi vous n'excitez en moi ce déſir? Eſt il donc vrai que tout Dieu que vous êtes, vous ſoyez dans la néceſſité de faire les premiéres démarches pour me réconcilier avec vous, ou de m'avoir éternellement pour ennemi? ne ſeroit-ce pas aſſez que vous fuſſiez diſpoſé à me recevoir? Mais du moins, ô mon Dieu, puiſque vous voulez bien commencer, ne répondrai-je point à votre amour? Ajouterai-je à l'impuiſ-

ſance malheureuſe de vous prévenir, le crime impardonnable de ne vous pas ſeconder? Non, Seigneur, & vous me faites trop bien comprendre ce que je vous dois, pour que mon cœur demeure dans une ſi mortelle indifférence. Puiſqu'il eſt de l'honneur de votre grace que ce ſoit elle qui me recherche, je veux bien me ſoumettre à cette loi. Oui, mon Dieu, je veux bien m'humilier dans cette vûe : je veux bien reconnoître devant vous ma foibleſſe, & me confondre dans la penſée que de moi-même je ne puis faire un pas pour aller à vous; & qu'avec toutes vos perfections, je ne puis vous aimer ſi vous ne m'aimez, & ſi vous ne m'aimez avant que je vous aime. Mais du reſte, Seigneur, ce ſera pour moi un puiſſant motif de reconnoiſſance & de fidélité; & le ſouvenir de votre infinie miſéricorde en me recherchant malgré toute mon indignité, en me prévenant, en me remettant dans vos voies, m'attachera déſormais à vous d'un lien ſi étroit, que la nature, que la paſſion, que le monde avec tous ſes charmes, que rien, quoi que ce puiſſe être, ne le pourra rompre. Tel eſt le fruit que l'ame chrétienne doit tirer de ce point de foi utilement & ſolidement médité.

Mais encore comment eſt-ce que la grace nous prévient? eſt-ce avec autorité & avec empire? non, dit le Prophéte Royal, mais

Pſal. 20 par des bénédictions de douceur ; *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* Car ſi elle nous prévient, c'eſt en nous demandant ce qu'elle veut obtenir de nous ; & en cela, remarque ſaint Proſper, conſiſte la différence de la grace & de la loi : la loi commande, & la grace invite ; la loi menace, & la grace attire ; la loi contraint, & la grace engage. Or c'eſt ce mêlange de la loi & de la grace, qui fait tout le myſtère de l'aimable & ſouveraine domination de Dieu ſur nos cœurs. Il ne tenoit qu'au Sauveur du monde d'uſer de tout ſon pouvoir, & d'obliger la Samaritaine à lui rendre d'abord & ſans réplique une obéiſſance forcée : mais parce que c'eſt ſa grace qui agit en elle, il veut qu'elle obéiſſe non-ſeulement ſans répugnance, mais avec joie & avec amour. Par où donc commence-t-il ? Il la prie de l'écouter, & de le croire :

Joan. 4. *Mulier, crede mihi.* Car quoique Dieu par l'efficace de ſa grace ſoit maître de nos volontés, & qu'il puiſſe, comme il lui plaît, diſpoſer de nous, il n'en diſpoſe néanmoins qu'avec réſerve, & ſi j'oſe me ſervir du terme de l'Ecriture, qu'avec reſpect ; c'eſt-à-dire, en nous inſpirant, en nous perſuadant, en nous demandant ce qu'il nous veut faire

Sap. 12. vouloir : *Tu autem, dominator virtutis, cum magna reverentia diſponis nos.* Je dis plus : quoique maître abſolu, il nous demande peu

pour nous donner beaucoup. Que demande Jesus-Christ à cette Samaritaine ? un peu d'eau : *Da mihi bibere.* Et pourquoi de l'eau ? *Joan. 4.* pour lui faire naître le désir d'une eau bien plus excellente qu'il lui veut donner ; de cette eau salutaire & vivifiante, dont la source rejaillit jusques dans la vie éternelle : *Fons aquæ salientis in vitam æternam* ; de cette eau qui doit pour jamais étancher notre soif, & nous établir dans une paix & dans une félicité parfaite : *Qui biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* Belle idée, mes chers Auditeurs, de ce que nous éprouvons tous les jours dans la conduite de la grace. Que demande-t-elle d'abord ? presque rien. Un peu d'attention sur nous-mêmes, un peu de régle dans nos actions, un peu de discrétion dans nos paroles, un peu d'assujettissement à nos devoirs. Donnez-moi cela, nous dit Dieu : c'est bien peu ; mais de ce peu dépendent toutefois les graces les plus abondantes. Et en effet, c'est souvent par ce peu, je veux dire, par cette petite victoire remportée sur la passion, par cette petite violence faite à l'humeur, par ce petit sacrifice de l'intérêt, par ce petit effort de la charité, par ce petit retranchement d'une vanité mondaine, que nous nous mettons en état de recevoir la plénitude des dons célestes & des miséricordes du Seigneur. C'est par-là que commencent les *Ibid.* *Ibid.*

grands changemens, les grandes conversions; & ne sommes-nous pas bien coupables, si nous refusons à Dieu ce qu'il exige de nous, quand l'avantage qu'il nous promet est tellement au-dessus de ce qu'il attend ?

Disons néanmoins encore quelque chose de plus touchant. Je prétends avec S. Chrysostome, que la grace pour agir avec plus de douceur, s'accommode à nos inclinations, à nos goûts, à nos talens, & même en quelque sorte à nos foiblesses, à nos imperfections, à nos défauts. J'en ai la preuve dans cette femme de notre Evangile. Un autre que le Fils de Dieu qui l'eût entendue disputer & raisonner sur les points les plus importans de la religion, l'auroit rebutée : un autre lui eût dit, qu'il ne lui appartenoit pas de pénétrer dans ces matiéres ; que ces questions épineuses & subtiles n'étoient pas de son ressort ; & que la grande science d'une femme devoit être de n'en point trop sçavoir, ou de ne point affecter de paroître en trop sçavoir. Car c'est la réponse commune qu'ont eu de tout tems à essuyer les femmes curieuses, & qu'on a toujours fait valoir contr'elles. Mais notre divin Maître n'ignoroit pas que ce n'est point ainsi qu'on les convertit, & que cette réponse mortifiante pour elles, bien loin de les corriger, ne sert qu'à les aigrir & à les irriter. Que fait-il donc? Il tient une con-

duite toute oppoſée. Cette femme eſt vaine & curieuſe ; il l'engage par ſa curioſité même : elle ſe pique d'être ſçavante ; il ne dédaigne point de raiſonner avec elle ſur ce qu'il y a dans la religion de plus profond & de plus ſublime. En inſtruiſant les peuples, il ſe ſervoit de paraboles, c'eſt-à-dire, de comparaiſons ſimples & familiéres pour s'accommoder à la groſſiéreté de leurs eſprits ; mais il n'entretient celle-ci, toute péchereſſe qu'elle eſt, que de matiéres élevées & en des termes proportionnés à la grandeur des ſujets dont il veut bien conférer avec elle ; de la nature de Dieu, de la perfection de ſon être, de la pureté de ſon culte, de l'adoration en eſprit : & par-là il la détrompe, ſans l'offenſer, des fauſſes idées dont elle étoit prévenue touchant la divinité & les hommages que nous lui devons. Or n'eſt-ce pas ainſi que la grace agit & ſur nos eſprits, & ſur nos cœurs ? N'eſt-ce pas ainſi qu'elle ſe conforme à nous, ne nous ſanctifiant preſque jamais (remarquez ceci, je vous prie,) ne nous ſanctifiant preſque jamais d'une maniére contraire à nos inclinations naturelles ; mais perfectionnant ſelon Dieu nos inclinations naturelles, pour nous ſanctifier. Sommes-nous ardens & agiſſans ? elle nous anime d'un ſaint zéle, & nous porte à la pratique des bonnes œuvres. Sommes-nous tendres & affectueux ? elle

nous inſpire pour Dieu une tendreſſe d'amour qui nous fait quelquefois répandre à ſes pieds des torrens de larmes. Sommes-nous d'une humeur facile ? elle rectifie cette facilité d'humeur, & la convertit en charité pour le prochain. Sommes-nous d'un eſprit rigide & ſévére ? elle tourne cette ſévérité en ferveur de pénitence. Elle prend dit l'Apôtre ſaint Pierre, par rapport à nous autant de différentes formes, qu'elle trouve en nous
1. Pet. 4. de diſpoſitions différentes : *Multiformis gratiæ Dei.* Grace qui nous engage à être ſaints comme on voudroit l'être, ſi Dieu nous en donnoit le choix, & que nous n'euſſions qu'à en délibérer avec nous-mêmes : afin, dit ſaint Chryſoſtome, qu'il ne nous reſte nul prétexte, pour nous diſpenſer de la ſuivre, puiſqu'elle veut bien ſe ſervir de notre fonds pour l'accompliſſement de ſes deſſeins : puiſqu'il n'y a rien dans nous qu'elle ne mette en œuvre pour l'ouvrage de notre ſalut ; puiſqu'elle ne demande point d'autre naturel que le nôtre, point d'autre complexion que la nôtre, point d'autres talens que les nôtres, pour faire de nous ce que Dieu veut que nous ſoyons ; enfin, puiſque dans un ſens que vous entendez aſſez, nous pouvons, en ne ceſſant point d'être ce que nous ſommes, devenir par elle tout ce que nous ne ſommes pas.

Il est vrai, Chrétiens, que par cette grace Dieu nous oblige à mépriser tout ce que le monde estime ; à renoncer de cœur aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, aux biens du monde : mais ici même voyez encore & goûtez combien le Seigneur est doux : *Gustate & videte, quoniam suavis est Dominus.* Il ne nous oblige à mépriser le monde, qu'après qu'il nous en a fait connoître par sa grace l'illusion ; qu'après nous avoir convaincus que le monde ne peut jamais nous rendre heureux. Il ne nous oblige à renoncer au monde, qu'après nous avoir ôté par sa grace l'estime & l'amour du monde. Or il est aisé de renoncer à ce que l'on n'estime & l'on n'aime plus. C'est la sainte leçon que Jesus-Christ fait à la Samaritaine : *Omnis qui biberit ex aqua hac, sitiet iterum ;* quiconque boira de cette eau aura encore soif ; c'est-à-dire, quiconque aura de l'ambition dans le monde, quelque grand qu'il puisse être, ne sera jamais content de ce qu'il est ; quiconque voudra s'enrichir dans le monde, quelques biens qu'il possède, n'en aura jamais assez à son gré ; quiconque sera esclave de ses sens, quoiqu'il ne leur refuse rien, ne les satisfera jamais. Quand je suis une fois persuadé de ce principe, je me détache de tout sans peine ; & n'en sommes-nous pas invinciblement persuadés par la divine impression &

Ps. 33.

Joan. 4.

les saintes lumiéres de la grace ? Il est vrai que cette grace m'oblige quelquefois à faire pour Dieu des choses difficiles & pénibles : mais en même tems elle m'y fait trouver de l'attrait ; & comment ? par le grandeur des motifs qu'elle me propose, & par l'espérance des biens inestimables qu'elle me promet. Joan. 4. *Si scires donum Dei, & quis est qui dicit tibi, da mihi bibere :* si vous le sçaviez, dit le Sauveur à cette femme, quel est celui qui vous parle : c'est-à-dire, si vous sçaviez, Chrétiens, ce que c'est que Dieu ; si vous sçaviez ce que Dieu a fait pour vous, & ce qu'il mérite de vous ; si vous sçaviez ce que vous avez à attendre de Dieu ; si vous sçaviez les magnifiques récompenses qu'il réserve aux humbles, qu'il réserve aux pauvres, qu'il réserve à ceux qui souffrent & qui se mortifient pour lui : si vous le sçaviez, ah ! il n'y auroit rien, à quoi vous ne fussiez déterminés, & les croix les plus pesantes vous deviendroient non seulement supportables mais aimables, dans la seule vûe de lui plaire. Or qui nous apprend tout cela ? la grace de Jesus-Christ. Il est vrai que cette grace va, selon l'Evangile, jusqu'à nous inspirer la haine de nous-mêmes ; mais pour nous inspirer cette haine évangélique, elle nous fait convenir nous-mêmes de notre bassesse, de notre indignité, de notre corruption, de nos désordres. D'où nous

concluons nous-mêmes aiſément, que notre véritable intérêt eſt de nous haïr dans cette vie, ſi nous voulons nous aimer pour la vie éternelle. Auſſi le Fils de Dieu pour faciliter la pénitence à cette péchereſſe de Samarie, lui fait-il faire à elle-même la confeſſion de ſon crime; & par la honte ſalutaire qu'elle en conçoit, la réduit-il preſque ſans qu'elle l'apperçoive, à la néceſſité de s'accuſer, de ſe condamner, & par conſéquent de ſe convertir, puiſque c'eſt dans une ſincére accuſation & dans une parfaite condamnation de ſoi-même que conſiſte la vraie converſion.

Telle eſt, Chrétiens, la conduite de la grace: voilà comment Dieu ſe rend maître de nos cœurs. Ce n'eſt point par la ſouveraineté de ſon empire; ce n'eſt point par les hautes lumiéres de ſon entendement divin, mais par la douceur de la grace & de ſon eſprit. Il a fallu pour gagner le cœur des hommes, que ſa Majeſté s'abaiſsât, & que dans la perſonne du Sauveur la ſageſſe incréée de Dieu s'humiliât. Or à l'exemple de Dieu, c'eſt par-là même que nous nous inſinuerons dans les ames, & que nous y exercerons un pouvoir d'autant plus abſolu qu'il le paroîtra moins. Ce ne ſera point par l'autorité, beaucoup moins par l'eſprit de domination ou par l'aſcendant que nous prendrons & que nous af-

ſecterons de prendre; ce ne ſera pas même par l'habileté, ni par la ſupériorité de génie & d'intelligence, mais par les ſages ménagemens de la charité. Il faut pour engager le prochain & pour le toucher, que nous ſupportions ſes défauts, que nous compatiſſions à ſes foibleſſes; que nous condeſcendions à ſes humeurs, que nous ſoyons ſenſibles à ſes miſéres, que nous entrions avec zéle dans ſes beſoins, & que ſuivant la régle & l'expreſſion de ſaint Paul, nous prenions comme élûs
Coloſ. 3. de Dieu des entrailles de miſéricorde; *Induite vos, ſicut electi Dei, viſcera miſericordiæ.* Cette inſtruction nous regarde tous; mais nous en particulier, mes Freres, nous, dis-je, que Dieu a ſpécialement appellés au miniſtère de la converſion & de la ſanctification des ames; nous qui comme Prêtres du Seigneur ſommes les diſpenſateurs de ſa grace, & qui devons par conſéquent conformer notre conduite à celle de la grace même; c'eſt à nous encore une fois que cette morale s'adreſſe; ſouffrez que je vous l'applique & que je me l'applique à moi-même. Car voilà votre modéle & le mien: c'eſt par la douceur de notre zéle que nous devons toucher les pécheurs; autrement, nous n'y réuſſirons jamais. Ayez, ſi vous voulez, toute la ſcience des Docteurs, ayez toute l'éloquence des Prophétes, parlez le langage des Apôtres, & même

des Anges ; si tout cela n'est assaisonné de la douceur évangélique, vous ne ferez rien. C'est elle qui doit nous préparer les voies, & nous faire entrer dans les cœurs. Sans elle on nous écoutera, & nous viendrons à bout de tout le reste ; nous instruirons, nous convaincrons, nous confondrons, nous épouvanterons ; mais nous ne convertirons pas. Sans elle nous troublerons les consciences, nous désespérerons les foibles, nous révolterons les opiniâtres ; mais nous ne les attirerons jamais à Dieu. Le Sauveur du monde ne parut sévére qu'à l'égard des Pharisiens, de ces hypocrites qui sous un masque de piété imposoient au peuple & le trompoient ; & par un secret jugement de Dieu, ce fut à l'égard des Pharisiens que son zéle demeura sans effet. Je ne dis pas, mes Freres, que nous devions flatter les pécheurs par de lâches complaisances : vous n'ignorez pas combien j'ai ce sentiment en horreur. Je ne dis pas que nous ne devons point obliger les pécheurs à tout ce que l'Evangile a de plus austère, aux rigueurs de la pénitence, au crucifiement de la chair, à la mortification de l'esprit ; malheur à moi si j'en rabattois un seul point. Mais je dis qu'à cette sévérité qui pourroit seule éloigner les pécheurs, il faut joindre cette douceur qui les raméne. Je dis qu'il faut proportionner cette sévérité aux dispositions des

ſujets comme la grace elle-même s'y accommode, & non pas l'appliquer ſans diſcernement & ſans prudence, aux uns trop, aux autres trop peu, à ceux-ci hors de leur état, à ceux-là par deſſus leurs forces. Je dis qu'il faut avoir de ſaintes adreſſes, pour faire embraſſer cette ſévérité & même pour la faire goûter ; montrant qu'elle eſt pratiquable, & ne portant jamais les choſes à des excès qui donnent lieu aux mondains de les traiter d'impoſſibles. Je ne dis pas, encore une fois, qu'il ne faille jamais uſer de ſévérité dans la conduite des ames : mais je dis que ce doit être une ſévérité diſcrette, une ſévérité qui ſe faſſe aimer, une ſévérité qui rende le joug de Dieu ſupportable ; & non point une ſévérité Phariſaïque, une ſévérité ſans onction, une ſévérité impérieuſe, une ſévérité ſéche & rebutante, une ſévérité qui ne pourroit convenir qu'à des eſclaves, mais qui ne convient nullement aux enfans de Dieu. Plût au ciel, mes Freres, que nous fuſſions tous bien perſuadés de cette vérité, puiſque rien ne contribueroit davantage à la ſanctification du Chriſtianiſme ! Quoi qu'il en ſoit, voici, mes chers Auditeurs, ce qui nous rendra inexcuſables au jugement de Dieu : l'infinie douceur avec laquelle Dieu nous gouverne. Si les puiſſances de la terre dont nous dépendons, ſe comportoient de la ſorte envers

nous, nous en ſerions idolâtres : Dieu veut nous gagner par ſa grace, & nous lui ſommes rébelles ! Il me reſte à vous montrer que cette grace, quoique douce dans la maniére dont elle engage le pécheur, n'en a pas moins de force dans ſon action ; & c'eſt ce que vous allez voir dans la ſuite de notre Evangile, qui ſera le ſujet du ſecond point.

II. PARTIE.

QUelque obſcure que ſoit notre foi, ſi nous la regardons en elle-même & dans ſes myſtères, elle a cependant ſelon la penſée de tous les Théologiens, une eſpéce d'évidence dans ſes motifs ; je veux dire que ce qu'elle nous révéle, eſt au moins évidemment croyable par la qualité des motifs qui nous obligent à le croire. Or il m'a toujours paru, & il me paroît encore qu'un de ces motifs les plus puiſſans & les plus convaincans, eſt de voir ce que la grace opére quelquefois en certaines ames, que Dieu, comme dit le grand Apôtre, a prédeſtinées pour en faire des vaſes de miſéricorde. Ceci, mes chers Auditeurs, vous édifiera & vous conſolera. Quand les Magiciens de Pharaon virent les étonnans prodiges que faiſoit Moyſe dans toute l'Egypte par le ſeul attouchement de cette baguette myſtérieuſe, qui leur donna tant de terreur, ils confeſſerent enfin que le doigt de Dieu étoit là, c'eſt-à-dire, qu'ils y reconnu-

rent le caractère d'une vertu divine, dont ce Législateur & ce Prophéte étoit l'instrument : Exod. 8. *Et dixerunt malefici ad Pharaonem : Digitus Dei est hîc.* Et moi, Chrétiens, quand je n'envisagerois que la conversion de cette femme Samaritaine, telle qu'elle est rapportée dans l'Evangile, je conclurrois sans hésiter, qu'il y a un principe surnaturel qui agit en nous ; que Dieu a de secrets ressorts pour remuer nos cœurs, & les tourner comme il lui plaît ; que nous recevons du ciel des impressions qui ne peuvent venir que de la grace ; & que par les divines opérations de cette grace, notre liberté, sans rien perdre de son indifférence & de ses droits, est parfaitement soumise à l'empire de Dieu.

Or en quoi consiste le miracle de cette conversion ? Le voici par rapport aux deux puissances de l'ame à qui la grace intérieure est immédiatement communiquée, sçavoir l'entendement & la volonté ; ou si vous voulez, l'esprit & le cœur. Miracle de la grace dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine. Miracle de la grace dans le changement qu'elle fait du cœur de la Samaritaine. Miracle, dis-je, opéré d'une façon toute miraculeuse, & avec des circonstances, qui ne permettent pas de douter que ce ne soit l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu : *Digitus Dei est hîc.* Ecoutez-moi, Chrétiens,

Chrétiens, & suppléez par une attention toute nouvelle à la nécessité où je me trouve d'abréger en peu de paroles ce qui demanderoit un discours entier.

Miracle de la grace & de sa force dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine. Suivez le texte sacré ; & vous en allez convenir. C'étoit tout ensemble une infidelle & une hérétique, puisque selon la remarque d'Origéne, les Samaritains étoient dans le fonds idolâtres & adoroient les fausses divinités de leurs ancêtres ; & que néanmoins ils ne laissoient pas de pratiquer au même tems une espéce de Judaïsme, mais de Judaïsme corrompu par leurs opinions particuliéres : ce qui les divisoit, & par un schisme déclaré les séparoit du reste des Juifs : *Non enim coütuntur Judæi Samaritanis.* C'étoit une hérétique vaine & suffisante, opiniâtre & indocile, préoccupée de son erreur & déterminée à la soutenir, qui se picquoit de raisonner & d'être subtile en matiére de religion : car tout cela paroît dans l'entretien que Jesus-Christ eut avec elle. Or vous sçavez l'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité morale de réduire un esprit, encore plus l'esprit d'une femme, quand elle est de ce caractère. Vous sçavez combien il est rare de voir une femme entêtée d'une héréſie (je dis entêtée; car persuadée par raison, Joan. 4.

à peine le fut-elle jamais) se mettre en état de reconnoître la vérité, la chercher de bonne foi, & s'y soumettre. Soit que par une malheureuse fatalité l'hérésie ait cela de propre, de rendre les cœurs inflexibles & de les endurcir; soit que Dieu par une punition dûe à ce péché, qui de tous les péchés est dans un sens le plus grief & le plus punissable, ait coûtume de répandre dans les esprits d'épaisses ténébres qui les aveuglent toujours de plus en plus, & que saint Augustin appelle pour cela : *Pœnales cæcitates*; encore une fois vous sçavez combien ce retour de l'hérésie à la foi, de l'orgueil de l'une à l'humilité de l'autre, demande d'efforts; & combien dans l'ordre même de la grace il approche du miracle. Cependant c'est ce que la grace opére aujourd'hui, mais par une vertu qui ne peut être que la vertu du Très-haut. Jesus-Christ convertit cette femme : de Samaritaine qu'elle étoit, il la raméne premiérement à la pureté du culte Juif, & puis il en fait une parfaite Chrétienne. Après l'avoir fait renoncer aux superstitions de ses peres & au schisme où elle a été élevée, après lui avoir fait condamner les erreurs qu'elle soutenoit avec tant d'obstination & tant de zéle, il lui fait connoître ce qu'il est & pourquoi il est venu, le sujet & la fin de sa mission, sa qualité de Christ & de Sauveur, sa divinité même; mystéres natu-

Augst.

rellement incroyables, & qu'elle ne pouvoit découvrir qu'à la faveur des plus pures lumiéres de la grace qu'il lui communique. Non-seulement il lui révéle ces points si importans & si sublimes : mais il les lui persuade, mais il les lui fait goûter. Quoiqu'elle eût refusé d'abord de traiter avec lui, elle l'écoute enfin avec docilité & avec respect : quoique tout ce qui venoit des Juifs, lui fût odieux, elle veut bien, tout Juif qu'il est, le reconnoître & l'adorer comme auteur de son salut : quoiqu'elle ne vît en lui que les apparences d'un homme, elle proteste & croit fermement qu'il est le Christ, vrai Fils de Dieu. Ne faut-il pas confesser qu'une telle conversion fut l'œuvre du Seigneur, & s'écrier avec David : *Hæc mutatio dexteræ excelsi ?* Ps. 72.

Mais en changeant l'esprit de cette Samaritaine, la grace n'agit pas moins puissamment dans son cœur. Car outre qu'elle étoit hérétique & obstinée dans sa fausse créance, elle étoit impudique & libertine dans ses mœurs. Péchés, dit saint Chrysostome, qui malgré leur opposition ne laissent pas d'avoir comme une espéce d'affinité, puisque l'héréſie, à proprement parler, n'est autre chose qu'une corruption de l'esprit, comme l'adultére & l'impudicité est une rébellion de la chair. Or Dieu, ajoûte saint Chrysostome, vengeur

de l'un & de l'autre, punit & confond souvent l'un par l'autre, en permettant que ces révoltes de l'esprit contre la vérité soient communément suivies des plus honteux déréglemens de la sensualité. Et en effet, nous voyons ces ames si présomptueuses & si fiéres sur ce qui concerne la religion, n'être pas ordinairement les plus fermes dans leur devoir ni les plus inébranlables dans la tentation. Telle étoit cette pécheresse de Samarie avec sa prétendue science & sa vaine subtilité. Elle vivoit dans un concubinage public, dans un concubinage auquel elle s'étoit abandonnée, & dont elle avoit contracté même une longue habitude : *Quinque enim viros habuisti ; & nunc quem habes, non est tuus vir.* Or s'il y a une maladie difficile à guérir, c'est celle-là : s'il y a un démon capable de résister à Dieu & à sa grace, il est évident que c'est cet esprit impur. Mais en cela même la grace de Jesus-Christ trouve la matiére de son triomphe. Cette pécheresse, cette prostituée, cette femme esclave des plus sales passions est enfin purifiée & sanctifiée. Il semble que Jesus-Christ lui ait donné un autre cœur ; qu'après lui avoir arraché ce cœur charnel & corrompu d'où procédoient tant de désordres, il ait créé en elle un cœur nouveau, un cœur épuré non-seulement de toutes les souillures du péché, mais de toutes les affections de la

Joan. 4.

terre. Ce n'eſt plus cette Samaritaine ſcandaleuſe, qui s'étoit fait un front pour le crime, & qui ſervoit aux ames de démon pour les perdre. C'eſt une créature toute nouvelle en Jeſus-Chriſt, *Nova in Chriſto creatura*; une ame transformée en Dieu, & qui ne reſpire plus que l'amour de ſon Dieu; qui n'a plus rien que de chaſte dans ſes penſées, que de modeſte dans ſes paroles, que de réglé dans ſes actions; qui par ſa conduite exemplaire eſt déſormais un modéle de vertu, & qui va répandre par-tout l'odeur de ſa ſainteté. Quel prodige, mes chers Auditeurs, & ne devons-nous pas toujours reprendre avec le Prophéte: *Hæc mutatio dextera excelſi?* II. Cor. 5.

Mais ſi la grace de Jeſus-Chriſt fait un miracle dans la converſion de cette femme, la maniére miraculeuſe dont elle le fait, montre encore bien quelle eſt ſa force & ſa puiſſance. Car n'eſt-il pas étonnant, Chrétiens, que deux changemens ſi prodigieux ne coûtent au Sauveur du monde qu'un moment? Quand Dieu agit ſelon les loix & le cours ordinaire de ſa Providence, il garde, ou du moins il paroît garder des meſures; & dans l'ordre ſurnaturel, auſſi-bien que dans l'ordre naturel, il s'accommode à notre foibleſſe. Car il ne fait pas les Saints dans un inſtant; il les ſanctifie peu à peu, & par des progrès quelquefois inſenſibles il les conduit de dégré en

dégré jusqu'au terme d'une sainteté consommée. Mais quand il agit souverainement & en Dieu, il ne s'assujettit point de la sorte. Il ne prépare point le sujet qui doit servir de fonds à son action. Une parole qu'il profére, fait sortir des millions d'êtres du néant, étend les cieux, affermit la terre, donne à ce vaste
Psal. 32. univers toute sa perfection : *Dixit, & facta sunt.* Ainsi le Fils de Dieu ne dit qu'une pa-
Joan. 4. role à la Samaritaine : *Ego sum* : oui c'est moi, moi qui suis ce Messie que vous attendez ; & tout-à coup la voilà convaincue, la voilà touchée, la voilà pénétrée des plus saints, mais des plus vifs & des plus tendres sentimens. Parole, reprend saint Augustin, plus efficace que celle-même dont Dieu créa le monde. Parole, qui par une seconde création, mais bien plus admirable que la premiére, réforma dans le cœur de cette femme l'ouvrage de Dieu, que le péché avoit détruit. Je dis création plus admirable que la premiére, puisque dans la premiére le néant sur lequel Dieu travaille, obéit sans contradiction à sa parole ; au lieu que dans celle-ci Dieu travailloit sur le néant du péché, qui tout néant qu'il est, est capable comme péché de lui résister. Mais encore par quelle marque sensible le Fils de Dieu s'autorisa-t-il dans l'esprit de la Samaritaine, & par où trouva-t-il une si facile & si prompte créance ? Le vit-elle

en ce moment-là commander aux tempêtes & à la mer, guérir les aveugles-nés, reſſuſciter les morts de quatre jours ? Ah, Chrétiens, voici la merveille, qui ſurpaſſe toutes les autres. Le monde converti ſans miracles, & ſans miracles devenu Chrétien, ſi l'on vouloit ainſi le ſuppoſer, ce ſeroit, diſoit ſaint Auguſtin, le plus grand de tous les miracles ; ce ſeroit le miracle des miracles, & le plus convaincant pour un payen qui ne croiroit pas les autres miracles. Or nous le voyons, mes chers Auditeurs, ce miracle des miracles, accompli dans cette Samaritaine. Les Phariſiens & les Docteurs de la loi voyoient tous les jours les miracles de Jeſus-Chriſt ; ils en étoient les témoins oculaires ; ils parloient à Lazare qu'il avoit publiquement reſſuſcité, aux malades qu'il avoit guéris, & cependant par une obſtination inflexible ils perſiſtoient dans leur incrédulité. Mais celle-ci ſans miracles, non-ſeulement croit en lui, mais s'attache à lui, ſe donne à lui, renonce à tout pour lui. D'où vient cela ? de la toute-puiſſance de la grace, qui n'a beſoin que d'elle-même pour triompher du cœur de l'homme. Ce n'eſt pas tout. Quand le Fils de Dieu convertiſſoit les autres pécheurs, ce n'étoit qu'après leur avoir donné pour ſa perſonne, par quelque ſignalé bienfait, un fonds de confiance & d'eſtime. Pour

sauver leurs ames, il commençoit par guérir leurs corps ; & par condescendance à leur foiblesse, il les engageoit à croire ce qu'il étoit, en leur faisant éprouver dans leurs besoins ce qu'il pouvoit. Mais parce qu'il a résolu de faire paroître dans cette pécheresse de Samarie toute la force de la grace, il la convertit purement, je veux dire, sans autre attrait, sans autre engagement d'intérêt que celui de sa conversion même. Elle ne croit point en lui comme la femme Chananéenne, parce qu'il a délivré sa fille du démon, ni comme l'hémorrhoïsse, parce qu'il lui a rendu la santé : mais elle croit en lui pour lui seul ; elle s'attache à lui sans autre vûe que l'avantage d'être à lui, & de ne vivre que pour lui. C'est-là que je reconnois le caractère d'une grace victorieuse & toute-puissante : *Hæc mutatio dexteræ excelsi.*

Enfin le miracle de la grace, c'est qu'en sanctifiant cette femme, elle sanctifia tout le pays de Samarie, & qu'elle la rendit capable de communiquer aux Samaritains le don de la foi. De pécheresse qu'elle étoit, dit saint Grégoire Pape, elle se trouve miraculeuse-
Gregor. ment transformée en Apôtre : *Quæ advenerat peccatrix, revertitur prædicatrix.* Avant que les Apôtres ayent paru, elle va annoncer Jesus-Christ à ceux qui ne le connoissent pas ; & sans déroger à la dignité de saint Pierre ni

à celle des autres Apôtres, on peut dire que la premiére Apôtre du Chriſtianiſme, c'eſt la Samaritaine. En effet, ſon zéle la preſſe de telle ſorte qu'elle ne peut s'arrêter un moment : elle laiſſe le vaiſſeau qu'elle avoit apporté avec elle, elle ne penſe plus à puiſer de l'eau, elle quitte Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt même, elle rentre dans la ville, elle invite tout le monde à le venir voir & à l'écouter ; aimant mieux aller travailler pour ſa gloire, que de goûter plus long-tems les douceurs de ſon entretien, & reſſentant déja ces ſaintes ardeurs & ces divins empreſſemens de l'eſprit de foi, qui n'eſt jamais content de connoître Dieu, s'il ne le fait encore connoître autant qu'il le peut & qu'il le doit.

De tout ceci, quelle concluſion ? Ah ! Chrétiens, ne diſons donc plus dans l'état de notre péché, que nous ſommes foibles, & que notre foibleſſe eſt un obſtacle inſurmontable à notre converſion ; mais diſons avec l'Apôtre, que ſi nous ſommes foibles par nous-mêmes, nous ſommes tout-puiſſans avec la grace & par la grace : *Omnia poſſum in eo qui me confortat.* Défions-nous de nous-mêmes, mais eſpérons tout de Dieu. Je ſçais que pour vous dégager de l'eſclavage où le péché vous tient aſſervis, que pour vous interdire ce commerce, que pour renoncer à *Phil. 4.*

cet attachement, que pour étouffer cette inclination, que pour vaincre le monde, il y a des efforts à faire & de grands efforts; qu'il y a des combats à livrer & de rudes combats: mais prenez confiance, puisque Dieu vous répond de sa grace, dès que vous la demanderez de bonne foi, & qu'il vous assure que sa grace vous suffit: *sufficit tibi gratia mea.* C'est dans notre infirmité même qu'elle fait éclater toute sa vertu; & votre retour à Dieu, un retour prompt, un retour parfait, ne fera pas un plus grand miracle pour elle, que le changement merveilleux de cette pécheresse de l'Evangile: *Nam virtus in infirmitate perficitur.* Ce n'est pas assez: & voici, mes chers Auditeurs, le point de morale par où je finis. Si Dieu par sa miséricorde vous a tirés de l'abysme, & s'il vous a fait sentir l'impression de sa grace, imitez le zéle de cette Samaritaine. Elle n'étoit pas plus capable que vous d'annoncer l'Evangile de l'homme-Dieu: elle n'avoit point de caractère particulier, qui l'y obligeât plus que vous: pourquoi ne le ferez-vous pas comme elle? En qualité de Chrétiens, nous devons tous par un engagement indispensable chacun dans l'étendue de notre condition, participer au ministère Apostolique; & il n'y a point de fidéle, de quelque profession qu'il soit, qui ne doive au moins par ses œuvres, par ses exemples, par

II. Cor. XII.

Idem.

l'édification de sa vie, par ses charitables conseils prêcher Jesus-Christ. Un pere le doit prêcher à ses enfans, & se souvenir, qu'il est leur premier Apôtre; que c'est à lui, comme pere, de leur inspirer la religion, de leur en donner la premiére teinture, d'employer tous ses soins à la conserver dans leurs ames, & que sans cela il ne mérite pas le nom de pere, beaucoup moins celui de pere Chrétien. Un maître le doit prêcher à ses domestiques, persuadé qu'il est pire qu'un infidéle s'il néglige un devoir si nécessaire, & que c'est, comme le dit l'Apôtre en termes exprès, renoncer sa foi que de laisser dans sa maison des hommes qui ignorent la loi de Dieu & qui ne la pratiquent pas: *Deum negavit, & est infideli deterior.* Mais les pécheurs convertis sont ceux entre tous les autres, qui doivent être plus touchés de cet important devoir. Pourquoi? parce qu'ils y sont obligés, & par titre de reconnoissance, & par titre de justice, & par charité envers le prochain, & par intérêt pour eux-mêmes: parce qu'ils ne peuvent autrement réparer le scandale de leur vie passée, ni rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent pour tribut de leur conversion. Si donc parmi ceux qui m'écoutent, il y en avoit quelqu'un de ce caractère, c'est-à-dire, autrefois libertin & dans le désordre, mais maintenant changé par la grace, & ré- 1. Tim. 5.

solu à vivre en Chrétien, voilà, lui dirois-je, mon cher frere, le modéle que Dieu vous met aujourd'hui devant les yeux : le zéle de la Samaritaine convertie. Ramenez comme elle à Jesus-Christ autant de pécheurs, que votre exemple est capable d'en attirer, mais sur-tout ceux qui furent les complices de vos désordres. Dites-leur avec David, ce Roi pénitent : *Venite, audite, & narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* O vous qui craignez Dieu, ou plutôt qui par sa loi avez été instruits à le craindre, venez, écoutez, & je vous raconterai ce que peut faire la miséricorde du Seigneur, & ce qu'elle fait. Il ne vous en faudra point d'autre preuve que mon exemple, & je vous dirai ce que cette infinie miséricorde a fait pour moi. J'étois dans les mêmes engagemens que vous, dans les mêmes erreurs que vous, dans les mêmes excès que vous : mais la grace de mon Dieu a rompu les liens qui m'attachoient, a dissipé les nuages qui m'aveugloient, a éteint les passions qui m'emportoient. Je prenois aussi-bien que vous pour folie tout ce que l'on me disoit des vérités éternelles : mais la grace de mon Dieu m'a détrompé, & m'a convaincu moi-même de ma propre folie. Je croyois comme vous que ce changement étoit impossible, que jamais je ne pourrois me résoudre à sortir de mes habitudes criminelles, que ja-

Psal. 73.

mais je ne pourrois soutenir une vie plus retirée & plus réglée, que ce seroit un état triste, ennuyeux, insupportable : mais par la grace de mon Dieu toutes les difficultés se sont applanies, j'ai triomphé de la nature & de l'habitude, je me suis arraché au monde & à ses enchantemens, au lieu du trouble & de l'ennui que je craignois, j'ai trouvé le calme & la joie. Et que ne puis-je vous ouvrir mon cœur ! que ne puis-je vous faire connoître & vous faire sentir ce qu'il sent, depuis que le péché n'y domine plus, & qu'il commence à jouir d'une sainte liberté ! *Venite, audite, & narrabo, quanta fecit anima mea.*

Ah ! Chrétiens, que ne peut pas pour la gloire de Dieu une ame bien convertie, & de quelle efficace est son témoignage en faveur de la vertu ! La Samaritaine convertit seule presque tout un pays ; & combien de pécheurs par leur pénitence gagneroient des villes entiéres, & en réformeroient les abus ? Inspirez-nous ce zéle, Seigneur, inspirez-le à tous mes Auditeurs. Répandez sur eux votre esprit ; & que touchés de cet esprit de douceur, soutenus de cet esprit de force, ils rentrent dans vos voies, & y fassent rentrer par leurs exemples ceux qu'ils en ont retirés par leurs scandales : en sorte que nous puissions tous parvenir un jour à la même gloire, où nous conduise, &c.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

de la quatriéme Semaine.

Sur la Providence.

Cùm ſublevaſſet oculos Jeſus, & vidiſſet quia multitudo maxima venit ad eum, dicit ad Philippum: Unde ememus panes, ut manducent hi? Hoc autem dicebat tentans eum; ipſe enim ſciebat quid eſſet facturus.

Jeſus-Chriſt levant les yeux, & voyant qu'une grande foule de peuple venoit à lui, dit à Philippe: D'où pourrons-nous acheter aſſez de pain, pour donner à manger à tout ce peuple? Or il diſoit ceci pour l'éprouver; car il ſçavoit bien ce qu'il alloit faire. En ſaint Jean, chap. 6.

SIRE,

SI ce qu'a dit ſaint Auguſtin eſt vrai, que les miracles ſont la voix de Dieu, & qu'autant de fois qu'il fait paroître ces ſignes viſibles de ſa toute-puiſſance ſon intention eſt

de nous parler, de nous instruire, & de nous découvrir quelque importante vérité ; il est aisé de reconnoître ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire entendre par ce grand miracle de la multiplication des pains. Car que voyons-nous dans ce miracle, & que nous représente notre Evangile ? tout un peuple qui s'abandonne à la conduite de Jesus-Christ, des milliers d'hommes qui sans provision, sans subsistance, quittent leurs maisons pour le suivre ; un Dieu touché de compassion pour eux, un Dieu qui pourvoit lui-même à leurs besoins, un Dieu qui lui-même leur distribue ses dons libéralement, amplement, magnifiquement ; & cette nombreuse multitude enfin nourrie & rassasiée au milieu d'une solitude : tout cela ne nous prêche-t-il pas hautement la Providence divine & l'obligation indispensable de nous reposer sur ses soins & de nous confier en elle ? *Interrogemus*, ce sont les paroles de saint Augustin, *ipsa Christi miracula : habent enim, si intelligantur, linguam suam.* Interrogeons les miracles de Jesus-Christ, écoutons-les, & rendons-nous-y attentifs. Car comme Jesus-Christ est substantiellement le Verbe de Dieu, il n'y a rien dans lui qui ne parle, & ses actions mêmes ont pour nous leur langage & leur expression. Or ce que nous dit en particulier le miracle de ces pains si promptement

August.

& si abondamment multipliés, c'est qu'il y a une Providence qui gouverne le monde; une Providence à laquelle nous devons tous nous soumettre, non pas comme le reste des créatures par une soumission de nécessité, mais comme des créatures raisonnables par un libre consentement de notre volonté. Voilà, mes Freres, la voix de Dieu, & ce qu'elle nous apprend. Cependant quelque intelligible & quelque éclatante que soit cette voix, il y a encore des hommes qui ne veulent pas l'entendre. Il y en a qui pour l'avoir entendue, n'en sont pas plus dociles ni plus soumis. Et c'est pour cela que je joints à cette voix du miracle de Jesus-Christ, celle de la prédication, qui fortifiée & soutenue par la grace intérieure que le Saint-Esprit répandra dans nos cœurs, y produira, comme je l'espére, tout le fruit que j'attends de ce discours. Adressons-nous à Marie, & disons-lui: *Ave, Maria.*

DEux choses, selon saint Augustin, sont capables de toucher l'homme & de faire impression sur son cœur, le devoir & l'intérêt; le devoir, parce qu'il est raisonnable; & l'intérêt, parce qu'il s'aime lui-même. Voilà les deux ressorts qui le font communément agir. Mais il faut, ajoute saint Augustin, que ces deux ressorts soient remués tout à la fois,

pour avoir dans le cœur de l'homme un plein effet. Car le devoir sans l'intérêt est foible & languissant, & l'intérêt sans le devoir est bas & honteux. L'un & l'autre joints ensemble, ont une vertu presqu'infaillible, & une efficace à laquelle il est comme impossible de résister. J'entreprends aujourd'hui, Chrétiens, de vous inspirer une parfaite soumission à la Providence de Dieu. J'entreprends de vous représenter l'indispensable obligation que nous avons tous, de nous attacher à cette Providence souveraine, de nous confier en elle, de nous conformer à ses ordres & d'en faire la regle de notre vie. Or pour vous y engager, je veux vous faire voir le désordre & le malheur de l'homme lorsqu'il refuse à Dieu cette soumission : le désordre de l'homme par rapport à son devoir, & le malheur de l'homme par rapport à son intérêt : son désordre inséparable de son malheur, puisqu'il en est évidemment & infailliblement la source : son malheur inséparable de son désordre, puisque selon les loix de Dieu, il en est, comme vous verrez, la juste punition. En deux mots, rien de plus criminel que l'homme du siécle qui ne veut pas se soumettre à la Providence, c'est la premiére partie. Rien de plus malheureux que l'homme du siécle qui ne veut pas se conformer à la conduite de la Providence, c'est la seconde.

Mais aussi par deux conséquences toutes contraires, rien de plus sage que l'homme Chrétien qui prend pour regle de toutes ses actions la foi de la Providence : rien de plus heureux que l'homme Chrétien, qui fait consister tout son appui dans la foi de la Providence. Deux vérités édifiantes & touchantes, qui vont partager ce discours.

I. PARTIE. POur corriger un désordre, il faut d'abord s'appliquer à le connoître, & pour le connoître il en faut chercher & découvrir le principe. Je parle ici, Chrétiens, d'un homme du monde, qui vit dans un profond oubli de Dieu, qui semble avoir secoué le joug de Dieu, qui s'est fait comme une habitude & un état de se rendre indépendant de Dieu, enfin, qui sans se déclarer néanmoins ouvertement, mais par la malheureuse possession où il s'est établi d'agir selon son gré & en libertin, est devenu, si j'ose m'exprimer ainsi, un déserteur, ou si vous voulez, un apostat de la providence de Dieu : conduite la plus déplorable, mais effet le plus commun de la dépravation du siécle. Je veux vous en faire voir le déréglement, & voici comment je le conçois. Quiconque renonce à la providence & veut se soustraire à l'empire de Dieu, ne le peut faire qu'en l'une ou en l'autre de ces deux maniéres ; sçavoir, par un esprit d'infi-

délité, parce qu'il ne reconnoît pas cette providence & qu'il ne la croit pas ; ou par une simple révolte de cœur, parce qu'en la croyant même & en la supposant il ne veut pas se soumettre à elle. Or examinons ces deux principes, & voyons dans lequel des deux l'aveuglement de l'impie est plus grossier & plus criminel.

Si c'est par un esprit d'infidélité, & parce qu'il ne croit pas la Providence, je vous demande quel désordre est comparable à celui-là : de ne pas croire, ce qui est sans contestation non-seulement la chose la plus croyable, mais le fondement de toutes les choses croyables? de ne pas croire ce qu'ont crû le payens les plus sensés par la seule lumiére de la raison ; de ne pas croire ce qu'indépendamment de la foi nous éprouvons nous-mêmes sans cesse, ce que nous sentons, ce que nous sommes forcés de confesser en mille rencontres par un témoignage que nous arrachent les premiers mouvemens de la nature : mais sur-tout de ne pas croire la plus inconteſtable vérité par les raisons-mêmes qui l'établissent & qui seules sont plus que suffisantes pour nous en convaincre. Or tel est l'état du mondain, qui ne veut pas reconnoître la providence. Suivons ceci de point en point, & instruisons-nous.

Car le mondain s'aveugle, dit saint Chry-

soſtome, dans la ſource même des lumiéres qui eſt l'être de Dieu, puiſque la premiére & la plus immédiate conſéquence qui ſe tire de l'être de Dieu ou de l'exiſtence de Dieu, c'eſt qu'il y a une providence. D'où il s'enſuit qu'en renonçant à cette providence, ou bien il ne connoît plus de Dieu; affreuſe impiété! ou bien il ſe fait un Dieu monſtrueux, c'eſt-à-dire, un Dieu qui n'a nul ſoin de ſes créatures; un Dieu qui ne s'intéreſſe, ni à leur conſervation, ni à leur perfection; un Dieu qui n'eſt ni juſte, ni ſage, ni bon, puiſqu'il ne peut rien être de tout cela ſans providence. De-là, il ſe réduit, ajoûte ſaint Chryſoſtome, à être plus que payen dans le Chriſtianiſme; ou, tout Chrétien qu'il eſt, à prendre parti avec ce qu'il y a eu dans le Paganiſme de plus vicieux & de plus corrompu. Car à peine s'eſt-il trouvé des ſectes payennes, qui ayent nié la providence, ou qui en ayent douté, ſinon celles qui par leurs abominables maximes portoient les hommes aux plus infâmes excès & aux plus ſales voluptés; celles pour qui il étoit à ſouhaiter qu'il n'y eût dans le monde, ni Dieu, ni loi, ni châtiment, ni récompenſe, ni providence, ni juſtice.

Ce n'eſt pas aſſez: comme le mérite de la foi eſt de nous faire eſpérer contre l'eſpéran-
Rom. 4. ce même, *contra ſpem in ſpem*; le crime du

mondain sur le sujet de la providence est de se rendre incrédule & insensé contre sa raison-même. Car enfin le mondain lui-même suivant le seul instinct de sa raison, admet sans l'appercevoir, une providence à laquelle il ne pense pas. Comment cela? Je m'explique. Il croit qu'un Etat ne peut être bien gouverné que par la sagesse & le conseil d'un Prince. Il croit qu'une maison ne peut subsister sans la vigilance & l'œconomie d'un pere de famille. Il croit qu'un vaisseau ne peut être bien conduit sans l'attention & l'habileté d'un Pilote : & quand il voit ce vaisseau voguer en pleine mer, cette famille bien réglée, ce royaume dans l'ordre & dans la paix, il conclut, sans hésiter, qu'il y a un esprit, une intelligence qui y préside. Mais il prétend raisonner tout autrement à l'égard du monde entier; & il veut que sans providence, sans prudence, sans intelligence, par un effet du hazard, ce grand & vaste univers se maintienne dans l'ordre merveilleux où nous le voyons. N'est-ce pas aller contre ses propres lumiéres, & contredire sa raison? Ajoûtez les preuves sensibles & personnelles que le mondain, sans sortir hors de lui-même, trouve dans lui-même; mais sur lesquelles son obstination l'aveugle & l'endurcit. Car il n'y a point d'homme qui repassant dans son esprit les années de sa vie, & rap-

pellant le ſouvenir de tout ce qui lui eſt arrivé, ne doive s'arrêter à certains points fixes, je veux dire à certaines conjonctures où il s'eſt trouvé, à certains périls d'où il eſt échappé, à certains événemens heureux ou malheureux, mais extraordinaires & ſinguliers, qui l'ont ſurpris & frappé, & qui ſont autant de ſignes viſibles d'une providence. Or ſi cela eſt vrai de tous les hommes ſans exception, beaucoup plus encore l'eſt-il de ceux qui font quelque figure dans le monde, de ceux qui ont part aux intrigues du monde, de ceux qui entrent plus avant dans le commerce & dans le ſecret du monde; & plus enfin de ceux qui vivent dans le centre du monde, qui eſt la Cour. Car qu'eſt-ce que le monde, diſoit Caſſiodore, ſinon le grand théâtre & la grande école de la providence, où pour peu qu'on faſſe de réflexion, l'on apprend à tous momens, qu'il y a dans l'univers une puiſſance & une ſageſſe ſupérieure à celle des hommes, qui ſe joue de leurs deſſeins, qui ordonne de leurs deſtinées, qui éléve & qui abbaiſſe, qui appauvrit & qui enrichit, qui mortifie & qui vivifie, qui diſpoſe de tout comme l'arbitre ſuprême de toutes choſes. Il n'y a donc point d'hommes dans le monde qui ſelon les régles ordinaires duſſent croire d'une foi plus ferme la providence, que ceux qui ſe piquent d'avoir la ſcience du monde & d'être les ſages

du monde : mais par un secret jugement de Dieu, il n'y en a point qui soient communément plus infidéles touchant la providence, & qui semblent plus la méconnoître. Et comme il n'y aura jamais d'hommes sur la terre & qu'il n'y en a jamais eu, à qui il eût été moins pardonnable de former quelque doute sur la providence qu'au Patriarche Joseph, après les miracles éclatans que Dieu avoit opérés dans sa personne ; aussi ces prétendus sages du monde sont-ils plus coupables en rejettant la providence, de refuser à Dieu l'hommage d'un attribut dans la connoissance duquel Dieu prend plaisir, pour ainsi dire, à les élever.

Leur aveuglement va encore plus loin, & il consiste en ce qu'ils ne veulent pas rendre librement & Chrétiennement à la providence un aveu qu'ils lui rendent souvent par nécessité, ou plutôt par emportement de chagrin & de désespoir. Car prenez garde, Chrétiens : ce mondain qui oublie Dieu & la providence, tandis qu'il est dans la prospérité & que tout lui succéde selon ses désirs, est le premier à murmurer contre cette même providence & contre Dieu, quand il lui survient une disgrace qu'il n'avoit pas prévûe : comme si c'étoit un soulagement pour lui d'avoir à qui s'en prendre dans son malheur, il en accuse Dieu ; & par la plus étrange

contradiction, il l'attribue à cette providence-même qu'il nioit par une fiére & orgueilleuse impiété. Or qu'y a-t-il de plus bizarre que de ne vouloir pas reconnoître une providence pour lui obéir & pour se conformer à elle, & d'en reconnoître une pour l'outrager? Voici encore quelque chose de plus surprenant : c'est que souvent le libertin veut douter de la providence par les raisons-mêmes qui prouvent invinciblement la providence, & qui seules devroient suffire pour la lui persuader. Car sur quoi fonde-t-il ses doutes touchant la providence d'un Dieu? sur ce qu'il voit le monde rempli de désordres. Et c'est pour cela même, dit saint Chrysostome, qu'il doit conclurre nécessairement qu'il y a une providence. En effet, pourquoi ces désordres dont le monde est plein, sont-ils des desordres, & pourquoi lui paroissent-ils desordres, sinon parce qu'ils sont contre l'ordre & qu'ils répugnent à l'ordre? Or qu'est-ce que cet ordre auquel ils répugnent, sinon la providence? Il se fait donc une difficulté de cela même qui résout la difficulté, & il devient infidéle par ce qui devoit affermir sa foi. Mais s'il y avoit, dit-il, une providence, arriveroit-il dans la société des hommes tant de choses dont les hommes eux-mêmes sont scandalisés? Et moi je réponds : mais de ce que les hommes eux-mêmes en sont scandalisés,

lisés, n'est ce pas une preuve autentique de la providence, qui ne permet pas que ces choses soient autorisées, & qui veut pour cela que parmi les hommes elles passent & qu'elles ayent toujours passé pour scandaleuses ? Si les hommes ne se scandalisoient plus de rien, c'est alors qu'on pourroit peut-être douter qu'il y eût une providence, & que peut-être l'impie pourroit dire dans son cœur, qu'il n'y a point de Dieu. Mais tandis qu'on se scandalise de l'insolence du vice, tandis que la censure même du monde condamne le libertinage, tandis qu'on abhorre l'impiété, tandis que la haine publique s'éléve contre l'iniquité, la providence est à couvert, & rien de tout cela ne prévaut contre elle. Or on se scandalisera toujours de tout cela, parce qu'il y aura toujours un Dieu & une providence. Il est vrai : on commettra dans le monde des crimes honteux, des perfidies noires, des trahisons lâches. Mais ces crimes ne seront honteux, que parce qu'il y a une providence qui y attache un caractère de honte & qui nous le fait voir ; ces perfidies ne seront détestées comme perfidies, que parce qu'il y a une providence qui fait aimer la bonne foi ; ces trahisons ne seront réputées lâches, que parce qu'il y a une providence qui met en crédit l'honneur & la probité. On fera des actions dont on rougira, qu'on

se reprochera, qu'on désavouera ; mais ces désaveux, ces remords, cette confusion, seront dans ces actions-là-mêmes autant d'argumens en faveur de la providence. Au contraire, quel avantage contre elle l'impie ne tireroit-il pas, si l'on ne les désavouoit plus, si l'on ne s'en cachoit plus, si l'on n'en rougissoit plus ? Voilà le désordre de celui qui renonce à la providence par un esprit d'incrédulité.

Mais supposons qu'il le fasse sans préjudice de sa foi, & par une simple révolte de cœur : autre désordre encore moins soutenable, de croire une providence qui préside au gouvernement du monde, & de ne vouloir pas se soumettre à elle, de ne vouloir pas se régler par elle, ni agir de concert avec elle ; d'être assez téméraire, ou plutôt assez insensé, non-seulement pour affecter de s'en rendre indépendant, mais pour prétendre arriver malgré elle aux fins qu'on se propose, & venir à bout de ses entreprises par d'autres moyens que ceux qu'elle a marqués. Tel est néanmoins le désordre où conduit insensiblement l'esprit du monde. En croyant même une providence, on vit dans le monde comme si l'on ne la croyoit pas. Car on croit une providence (appliquez-vous, mon cher Auditeur, & reconnoissez-vous ici) on croit une providence, & toutefois on agit dans les

affaires du monde avec les mêmes inquiétudes, avec les mêmes empreſſemens, avec les mêmes impatiences, avec le même oubli de Dieu dans les ſuccès, avec le même abattement dans les afflictions, avec la même préſomption dans les entrepriſes, que ſi cette providence étoit un nom vuide, & qu'elle ne décidât de rien, ni n'eût part à rien. En effet, ſi la foi de la providence entroit dans la conduite de notre vie autant qu'elle y devroit entrer, c'eſt-à-dire, ſi nous ne perdions jamais cette providence de vûe, & ſi chacun de nous ne ſe regardoit que comme un ſujet né pour exécuter ſes ordres, dès-là il n'y auroit rien dans nous que de raiſonnable : nous ne ſerions ni paſſionnés, ni emportés, ni vains, ni inquiets, ni fiers, ni jaloux, ni ingrats envers Dieu, ni injuſtes envers les hommes : ſoumis à cette providence, nous aurions dans le monde des intérêts ſans attachement, des prétentions ſans ambition, des avantages ſans orgueil ; nous n'abuſerions, ni des biens, ni des maux, & nous conſerverions en toutes choſes cette ſainte modération de ſentimens & de déſirs ; qui, ſelon la maxime de ſaint Paul, nous rendroit modeſtes dans la proſpérité & patiens dans l'adverſité. Pourquoi ? parce que tout cela eſt eſſentiellement renfermé dans ce que j'appelle la ſubordination ou la ſoumiſſion d'une ame fidéle à la provi-

dence de Dieu. Mais parce que l'esprit du monde qui prédomine en nous, nous fait abandonner cette providence, par une suite inévitable nous tombons en mille désordres. Nous recevons de Dieu des bienfaits sans les reconnoître, & des châtimens sans en profiter. Ce qui devroit nous convertir, nous endurcit; & ce qui devroit nous sanctifier, nous irrite & nous désespére. Nous nous élevons, où il faudroit nous humilier; & nous nous troublons, où il faudroit bénir Dieu & nous consoler. Des succès d'autrui nous nous faisons par envie de honteux chagrins, & des chagrins d'autrui de malignes joies. Il n'y a pas un mouvement de notre cœur, qui ne soit, pour ainsi parler, hors de sa place; & cela, parce que ce n'est plus du premier mobile, je veux dire, de la foi d'une providence, que nous recevons l'impression. Or dès-là, Seigneur, comment ne serions-nous pas de toutes vos créatures les plus criminelles; puisqu'en nous retirant d'une conduite aussi sainte & aussi droite que la vôtre, il ne nous reste plus que des voies trompeuses & détournées où nous faisons autant de chûtes que de pas?

Prenez garde, Chrétiens; & pour bien comprendre la vérité que je vous prêche, remarquez que cet homme du siécle, qui se détache de la providence, pour ne plus dépen-

dre d'elle, ne le fait, ou que pour vivre au hazard & pour suivre en aveugle le cours de la fortune, dont le torrent entraîne toutes les ames foibles ; ou que pour se gouverner selon les vûes de la prudence humaine, dont les sages du monde prennent le parti. Or je soutiens que l'un & l'autre est pour Dieu l'outrage le plus sensible, & il n'y a personne de vous qui n'en doive convenir avec moi. Car de n'avoir plus d'autre principe de sa conduite que la fortune, & d'en vouloir suivre le cours, n'est-ce pas tomber dans l'idolâtrie des payens, qui, comme l'observe saint Augustin, au lieu d'adorer les conseils de Dieu dans les événemens du monde, aimérent mieux se faire une divinité bizarre, qu'ils appellérent fortune, jusqu'à lui ériger des temples, jusqu'à l'invoquer dans leurs besoins, jusqu'à lui offrir des sacrifices pour l'appaiser, jusqu'à lui rendre des actions de graces quand ils supposoient qu'elle leur étoit favorable ? Idolâtrie dont les sages mêmes du Paganisme ne pouvoient supporter l'abus. Quelle indignité, disoit un d'entr'eux, de voir aujourd'hui la fortune adorée par-tout, invoquée par-tout, & au mépris des Dieux-mêmes, révérée par-tout comme la divinité du monde ? *Quid enim est quòd nunc toto orbe, luciſque omnibus fortuna invocatur, una cogitatur, una nominatur, una colitur ?* Plin.

Et n'eſt-ce pas auſſi, Chrétiens, ce que Dieu reprochoit aux Iſraëlites, quand il leur
Iſai. 65. diſoit par la bouche d'Iſaïe : *Et vos qui dereliquiſtis Dominum, & obliti eſtis montem ſanctum meum, qui ponitis fortunæ menſam, & libatis ſuper eam ; numerabo vos in gladio.* Pour vous qui avez mépriſé mon culte, vous qui dreſſez un autel à la fortune, & qui par une apoſtaſie ſecrette lui faites dans le fond de vos cœurs des ſacrifices, ſçachez que ma juſtice vengereſſe ne vous épargnera pas. Or ce ſacrilége n'a pas ſeulement été le crime des Juifs, & des payens : on le voit encore au milieu du Chriſtianiſme, ſur-tout à la Cour, & c'en eſt un des plus grands ſcandales. Oui, mes chers Auditeurs, & vous le ſçavez mieux que moi : l'idole de la cour, c'eſt la fortune ; c'eſt à la cour qu'on l'adore ; c'eſt à la cour qu'on lui ſacrifie toutes choſes, ſon repos, ſa ſanté, ſa liberté, ſa conſcience même & ſon ſalut ; c'eſt à la cour qu'on régle par elle ſes amitiés, ſes reſpects, ſes ſervices, ſes complaiſances, juſques à ſes devoirs. Qu'un homme ſoit dans la fortune, c'eſt une divinité pour nous ; ſes vices nous deviennent des vertus, ſes paroles des oracles, ſes volontés des loix. Oſerai-je le dire ? qu'un démon ſorti de l'enfer ſe trouvât dans un haut dégré d'élévation & de faveur, on lui offriroit de l'encens. Mais que ce même homme qu'on idolâtroit,

vienne à décheoir, & qu'il ne se trouve plus en place, à peine le regarde-t-on. Tous ces faux adorateurs disparoissent, & sont les premiers à l'oublier: pourquoi? parce que cette idole de la fortune qu'on respectoit en lui ne subsiste plus. Je sçais qu'en tout cela l'on se regarde soi-même: mais c'est justement le désordre, de se regarder & de se rechercher ailleurs soi-même qu'en Dieu & dans sa providence. Il n'y a pas jusques aux gens de bien & aux spirituels, qui ne se laissent surprendre à l'éclat d'une fortune mondaine, & qui n'ayent quelque part à cette idolâtrie. Non pas après tout qu'il soit absolument défendu de se servir de ceux qui sont en crédit, pourvû qu'on les considére comme les ministres de la providence: mais alors on ne s'appuie sur eux que selon les vûes de Dieu, & l'on ne les employe pas, ainsi que nous le voyons tous les jours, pour opprimer l'un, pour supplanter l'autre, pour soutenir l'injustice & pour faire triompher l'iniquité.

Il semble que le parti de ceux qui abandonnent la providence pour se conduire selon la prudence humaine, devroit être exposé à moins de désordres: mais c'est en quoi nous nous trompons. Dans ces partisans de la fortune il y a plus de témérité; mais dans ces sages du monde il y a plus d'orgueil. Or rien n'offense plus Dieu que l'orgueil; & n'est-ce

pas ici qu'il paroît évidemment ? Car quel orgueil qu'un homme faisant fond sur soi-même, s'assûrant de soi-même, ne comptant que sur soi-même, se croye suffisamment éclairé pour se gouverner soi-même, & pour avoir droit ensuite de s'applaudir à soi-même de ses avantages, jusques à dire intérieurement comme ces impies dans l'Ecriture : Deut. 32. *Manus nostra excelsa, & non Dominus, fecit hæc omnia ;* c'est moi qui me suis fait ce que je suis ; c'est par mon industrie & par mon travail que je suis parvenu là : l'établissement de ma maison, le succès de mes affaires, le rang que je tiens, tout cela est l'ouvrage de mes mains & non de la main du Seigneur. Quel orgueil, que n'ayant pas assez de lumiéres pour nous passer en mille conjonctures du conseil des hommes, nous pensions en avoir assez pour n'être pas obligés de consulter Dieu ? Et afin de réduire cette vérité à quelque espéce particuliére, quel désordre, par exemple, qu'un pere suivant les seules maximes de la sagesse mondaine, s'estime capable de disposer souverainement de ses enfans, de déterminer leur vocation, de les engager en tels emplois, de leur procurer tels bénéfices, de leur faire prendre telle ou telle route, sans examiner si ce sont les voies de Dieu ? A quoi s'expose-t-il par là, & quelles en sont pour lui, aussi-bien que pour ses

enfans, les affreuſes conſéquences ; puiſque tout cela, & pour ſes enfans & pour lui-même, a de ſi étroites liaiſons avec le ſalut ? Car enfin du moment que l'homme entreprend de ſe gouverner indépendamment de Dieu, il ſe charge devant Dieu de toutes les ſuites. Si elles ſont malheureuſes, il en prend ſur lui le crime ; & comme la prudence humaine, même la plus rafinée, eſt ſujette à mille erreurs, qui peut dire combien de dettes il accumule les unes ſur les autres, dont il faudra rendre compte un jour au ſouverain juge ? Quand j'ai recours à Dieu, c'eſt-à-dire, quand après avoir mûrement délibéré ſelon l'eſprit de ma religion, & tâché de bonne foi à connoître l'ordre de Dieu, je viens à décider & à conclurre, je puis alors avoir cette confiance, ou que je conclus ſûrement, ou que ſi je manque, Dieu ſuppléera à mon défaut : que ſi je m'égare, Dieu aura d'autres voies pour me redreſſer, & qu'il ne m'imputera pas mon égarement : pourquoi ? parce qu'autant qu'il étoit en moi, j'ai ſuivi les régles de la prudence chrétienne, en le priant de m'éclairer, & uſant des moyens qu'il m'a donnés pour m'inſtruire de ſa volonté. Mais quand je veux moi-même me conduire, je dois répondre de moi-même, & en répondre à un Dieu jaloux de ſes droits, & qui offenſé de mon orgueil n'eſt pas dans la diſpoſi-

tion de me faire grace. De-là en quels abîmes vais-je me précipiter? Car pour demeurer toujours dans le même exemple, qu'un pere disposé de ses enfans selon les idées de cette damnable politique du monde qui lui sert de régle, qu'arrive-t-il? vous le sçavez: pour en élever un, il sacrifie tous les autres. Par prédilection pour ceux-ci, il ne fait à ceux-là nulle justice. Il destine à l'Eglise ceux qui pouvoient faire leur devoir dans le monde, & il engage dans le monde ceux qui pouvoient utilement servir l'Eglise: & parce qu'il est néanmoins vrai que leur destinée temporelle a un enchaînement presque infaillible avec leur prédestination éternelle, en pensant les établir tous, il les damne tous, & lui-même se damne avec eux & pour eux. S'il s'étoit en pere Chrétien adressé à Dieu, il se fût préservé de tous ces désordres: mais il n'en a voulu croire que lui-même, & n'en croyant que lui-même il s'est perdu, il a perdu ses enfans, & s'est rendu devant Dieu personnellement responsable de leur perte & de la sienne.

Voilà pourquoi le plus sage des hommes, Salomon, faisoit à Dieu cette excellente
Sap. 9. priére: *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam; ut mecum sit, & mecum laboret; & sciam quid acceptum sit apud te.* Donnez-moi, Seigneur, cette sagesse qui est assise avec

vous sur votre trône, afin qu'elle travaille avec moi, & que sans me tromper jamais, elle m'apprenne comment je dois agir & ce qui vous est agréable. Priére, mes chers Auditeurs, que nous devons faire, chacun dans notre condition, tous les jours de notre vie. Priére que Dieu écoutera, parce que ce sera un hommage que nous rendrons à sa providence. Priére qui fera descendre sur nous les plus abondantes bénédictions du ciel, parce qu'en honorant Dieu elle engagera Dieu à s'intéresser pour nous. Sans cela, sans cette soumission à la providence de notre Dieu, nous ne serons pas seulement les plus criminels, mais les plus malheureux de tous les hommes. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

C'Est un sentiment de saint Augustin qui ne peut être contesté, & qui me paroît aussi propre à nous imprimer une haute idée de Dieu, qu'à nous donner une connoissance parfaite de nous-mêmes, sçavoir, que Dieu ne seroit pas Dieu, si hors de lui nous pouvions trouver un bonheur solide; & que la preuve la plus convaincante & la plus sensible qu'il est notre derniére fin & notre souveraine béatitude, est qu'en nous éloignant de lui par le péché nous devenons malheureux. *Jussisti, Domine, & sic est, ut omnis animus inordinatus* August.

pœna sit ipse sibi. Vous l'avez ordonné, Seigneur, disoit ce grand homme faisant à Dieu l'humble confession de ses misères & les déplorant, vous l'avez ainsi ordonné, & l'arrêt s'exécute tous les jours, que tout esprit qui se dérégle & qui veut sortir des bornes de la sujettion & de la dépendance, en se séparant de vous, trouve sa peine dans lui-même. Or c'est là justement, Chrétiens, la seconde proposition que j'ai avancée; & c'est assez de l'avoir conçûe, pour en être persuadé: le plus grand malheur de l'homme est de se détacher de Dieu, & de vouloir se soustraire aux loix de sa providence: pourquoi cela? en voici les raisons. C'est qu'en renonçant à cette providence adorable, l'homme demeure, ou sans conduite, ou abandonné à sa propre conduite, source infaillible de tous les maux. C'est qu'en quittant Dieu il oblige Dieu pareillement à le quitter, & à retirer de lui cette protection paternelle, qui fait selon l'Ecriture toute la félicité des justes sur la terre. C'est qu'il se prive par-là de la plus douce, ou plutôt de l'unique consolation qu'il peut avoir en certaines adversités, où la foi seule de la providence le pourroit soutenir. Enfin, c'est que ne voulant pas dépendre de Dieu par une soumission libre & volontaire, il en dépend malgré lui par une soumission forcée; & que refusant de se captiver sous

une loi d'amour, il ne peut éviter d'être aſſujetti aux loix les plus dures d'une rigoureuſe juſtice. Quatre raiſons qui demanderoient autant de diſcours pour être traitées dans toute leur étendue & toute leur force ; mais dont l'expoſition ſimple & courte ſuffira pour vous convaincre & pour vous toucher.

Imaginez-vous donc d'abord, diſoit ſaint Chryſoſtome, un vaiſſeau en pleine mer, battu des vents & des tempêtes, bien équippé néanmoins & bien pourvû de tout le reſte, mais qui n'a ni pilote ni gouvernail : tel eſt l'homme dans le cours du monde, quand il n'a plus Dieu pour régle de ſa conduite. Au défaut de la Providence, ſur quoi peut-il faire fond, & à quoi peut-il s'attacher ? S'il trouvoit hors de cette providence, quelque choſe de ſtable qui l'arrêtât & qui le fixât, ſon état peut-être ſeroit moins à plaindre : mais il faut qu'il convienne avec moi, qu'en renonçant à la providence & en ſecouant le joug de Dieu, il ne lui reſte que l'un ou l'autre de ces deux partis, je veux dire, ou de mettre ſon appui dans les hommes, ou d'être réduit à n'avoir plus d'autre reſſource que lui-même. Or des deux côtés ſa condition eſt également déplorable ; & quoi qu'il faſſe, il eſt inévitablement & inconteſtablement malheureux. Car d'être réduit à n'avoir plus

d'autre reſſource que lui-même, qu'y a-t-il, à le bien prendre, de plus terrible; & pour peu que l'homme ſe connoiſſe, eſt-il rien qui ſoit plus capable de le déſoler & de le conſterner? Si je me trouvois ſeul & ſans guide dans une ſolitude affreuſe, expoſé à tous les riſques d'un égarement ſans retour, je ſerois dans des frayeurs mortelles. Si dans une preſſante maladie, je me voyois abandonné, n'ayant que moi-même pour veiller ſur moi, je n'oſerois plus compter ſur ma guériſon. Si dans une affaire capitale, où il s'agiroit pour moi non-ſeulement de ma fortune, mais de ma vie, tout autre conſeil que le mien me manquoit, je me croirois perdu & ſans eſpérance. Comment donc au milieu du monde, de tant d'écueils & de piéges qui m'environnent, de tant de périls qui me menacent, de tant d'ennemis qui me pourſuivent, de tant d'occaſions où je puis périr, ſans autre ſecours que moi-même, pourrai-je vivre en paix, & n'être pas dans de continuelles allarmes? Auſſi, Chrétiens, ce qui fait tous les jours le malheur de l'homme, c'eſt l'homme-même obſtiné à ne vouloir dépendre que de lui-même. Ce qui rend l'homme malheureux, ce n'eſt point ce qui eſt hors de lui, ni ce qui eſt au-deſſus de lui, ni ce qui paroît même plus déclaré contre lui; mais il eſt lui-même la ſource de ſes peines, parce qu'il veut être

lui-même la régle de ſes actions. Et il faut par néceſſité que cela ſoit ainſi. Car comme, ſelon l'Ecriture, les penſées des hommes ſont incertaines, confuſes, timides, ſur-tout à l'égard de ce qui les touche, *Cogitationes mortalium timidæ* : ſi l'homme réduit à lui-même, ne ſuit que ſes propres vûes, dès-lors le voilà dans l'inquiétude, dans l'irréſolution, dans le trouble, ne pouvant plus s'aſſûrer de rien, obligé à ſe défier de tout, livré à ſes caprices, à ſes inégalités, à ſes inconſtances, eſclave d'une imagination qui le joue, ſujet aux altérations d'un tempérament qui le domine. Comme il eſt rempli de paſſions, & de paſſions toutes contraires, il doit s'attendre à en être déchiré; & s'il ſe renferme dans lui-même, dès-lors, le voilà ſelon les différentes ſituations accablé de triſteſſe, ſaiſi de crainte, envenimé de haine, infatué d'amour, dévoré d'une ambition démeſurée, deſſéché des plus malignes envies, tranſporté de colère, outré de douleur, trouvant en lui-même non pas un ſupplice, mais un enfer. *Sap. 9.*

Je ſçais, Chrétiens, qu'il y a une raiſon ſupérieure à tout cela, dont il peut & dont il doit s'aider : mais ſi d'une part elle lui eſt de quelque ſecours, que ne lui fait-elle pas ſouffrir de l'autre ? A quoi lui ſert, dit ſaint Auguſtin, cette raiſon non ſoumiſe à Dieu &

bornée à ſes foibles lumiéres, ſinon à le rendre encore plus malheureux, à lui découvrir des biens auxquels il ne peut parvenir, à lui repréſenter des maux qu'il ne ſçauroit éviter, à exciter en lui des déſirs qu'il ne contente jamais, à lui cauſer des repentirs qui le tourmentent toujours, à lui donner du dégoût pour ce qu'il a, à lui faire ſentir la privation de ce qu'il n'a pas, à lui faire appercevoir dans le monde mille injuſtices qui le déſeſpérent & mille indignités qui le révoltent? Il raiſonne ſur-tout, mais ſes raiſonnemens l'affligent; il prévoit tout, mais ſes prévoyances le tuent; il affecte d'être prudent & ſage, mais n'eſt-ce pas de cette prudence même & de cette vaine ſageſſe que naiſſent ſes amertumes & ſes chagrins? S'il ſe laiſſoit conduire à Dieu, la ſeule vûe d'une providence occupée à veiller ſur lui fixeroit ſes penſées, borneroit ſa cupidité, adouciroit ſes paſſions, fortifieroit ſa raiſon, & dans ce calme de toutes les puiſſances de ſon ame il ſeroit heureux: mais parce qu'il veut l'être ſans Dieu & par lui-même, il ne trouve hors de Dieu & dans lui-même que miſére & affliction d'eſprit.

Que ſera-t-il donc? convaincu de ſon inſuffiſance, & ne voulant pas s'attacher à Dieu, mettra-t-il ſa confiance dans les hommes? Ah! mes chers Auditeurs, autre miſére en-

core plus grande. Car, dit le Saint-Esprit, malheur à celui qui s'appuie sur l'homme & sur un bras de chair : *Maledictus qui confidit in homine, & ponit carnem brachium suum.* Jerem. 17. Et en effet, sans parler du reste, à quelle servitude cet état n'engage-t-il pas ? quelle bassesse en secouant le joug de Dieu, de s'imposer le joug de l'homme ; c'est-à-dire, de ne plus vivre qu'au gré de l'homme, de ne plus subsister que par son crédit, de n'avoir plus d'autres volontés que les siennes, de ne plus faire que ce qui lui plaît, d'être obligé sans cesse à le prévenir, à le ménager, à le flatter ; d'être toujours en peine, si l'on est dans ses bonnes graces ou si l'on n'y est pas, s'il est content ou s'il ne l'est pas : est-il un esclavage plus ennuyeux & plus fatiguant ? Mais dépendre de Dieu, dont je suis sûr que la providence ne me peut manquer, voilà ce qui fait ma félicité, & ce qui faisoit celle de saint Paul, quand il disoit : *Scio cui credidi*, je sçais à qui j'ai confié mon dépôt. Au contraire quand je pense qu'au défaut de Dieu sur qui je ne veux pas me reposer, je confie ce dépôt, c'est-à-dire, ma destinée & mon sort, à des hommes volages, à des hommes intéressés, à des hommes amateurs d'eux-mêmes, qui ne me considérent que pour eux-mêmes, & qui compteront pour rien de m'abandonner dès que je commencerai de leur

être à charge, ou que je cesserai de leur être utile, ah ! Chrétiens, pour peu que j'aye de sentiment, il faut que j'avoue qu'il n'est rien de comparable à mon malheur. Et certes, dit saint Chrysostome, si cette providence aimable d'un Dieu pouvoit être suppléée à notre égard par la protection des hommes, ce seroit sur-tout par celle des Princes, que nous regardons comme les Dieux de la terre, ou par celle de leurs Ministres & de leurs favoris qui nous semblent tout-puissans dans le monde. Or ce sont justement là ceux sur qui l'Ecriture nous avertit de ne pas établir notre espérance, à moins que nous ne voulions bâ-
Ps. 45. tir sur un fondement ruineux ; *Nolite confidere in principibus.* Et afin que l'expérience nous rendît sensible ce point de foi, ce sont ceux dont la faveur opiniâtrement recherchée & inutilement entretenue, par une juste punition de Dieu, fait tous les jours plus de misérables, plus d'hommes trompés, délaissés, sacrifiés, & par conséquent plus de témoins de cette grande vérité, que dans les enfans des hommes, je dis même selon le monde, il n'y
Idem. a point de salut. *In filiis hominum, in quibus non est salus.*

Cependant, Chrétiens, voici le comble de l'aveuglement du siécle. Quelque persuadé que l'on soit d'une vérité dont on a tant de preuves, & qu'il nous est si important de bien

comprendre, on s'obstine à la combattre, & l'on aime mieux être malheureux en dépendant de la créature, que d'être heureux en s'assujettissant au Créateur. Malgré les rigoureuses épreuves qu'on fait tous les jours de l'indifférence, de la dureté, de l'insensibilité de ces fausses divinités de la terre, par une espéce d'enchantement, on consent plutôt à souffrir & à gémir en comptant sur elles, qu'à jouir de la liberté par une sainte confiance en Dieu. Demandez à ces adorateurs de la faveur, à ces partisans & à ces esclaves du monde ce qui se passe en eux; & voyez s'il y en a un seul qui ne convienne que sa condition a mille dégoûts, mille déboires, mille mortifications inévitables, & que c'est une perpétuelle captivité. N'est-ce pas ainsi qu'ils en parlent dans le cours même de leurs prospérités? Mais quand après bien des intrigues, leur politique vient à échouer, & que par une disgrace imprévûe qui les déconcerte & qui dérange tous leurs desseins, ils se voyent oubliés, négligés, mépriſés; ah! mes Freres, s'écrie saint Augustin, c'est alors qu'ils rendent un hommage solemnel à cette providence dont ils n'ont pas voulu dépendre. Et c'est alors même aussi que Dieu a son tour, & que par une espéce d'insulte que lui permet sa justice & qui ne blesse en rien sa miséricorde, il croit avoir droit de leur répondre avec

Deut. ces paroles du Deutéronome : *Ubi sunt Dii eorum in quibus habebant fiduciam ? Surgant & opitulentur vobis.* Où sont ces Dieux dont vous vous teniez sûrs & qui devoient vous maintenir ? ces Dieux dont la protection vous *Ibidem.* rendoit si fiers, où sont-ils ? *Surgant, & in necessitate vos protegant :* qu'ils paroissent maintenant, & qu'ils viennent vous secourir. C'étoient vos Dieux, & vous faisiez plus de fond sur eux que sur moi : hé bien, adressez-vous donc à eux dans l'extrémité où vous êtes ; & puisque vous les avez servis comme des divinités, qu'ils vous tirent de l'abysme & qu'ils vous relévent : *Surgant, & opitulentur vobis.*

De là, Chrétiens, quelle consolation pour un homme ainsi abandonné de Dieu, après qu'il a lui-même abandonné Dieu ? quelle consolation, dis-je, sur-tout en certains états de la vie, où la foi seule d'une providence nous peut soutenir ? Car tandis que cette foi m'éclaire, & que je suis bien persuadé de ce principe, qu'il y a un Dieu, dispensateur des biens & des maux, ensorte qu'il ne m'arrive rien que par son ordre & que pour mon salut & pour sa gloire, j'ai dans moi un soutien contre tous les accidens. Quelque indocile, quelque révolté même que je sois selon les sentimens naturels, je ne laisse pas au moins dans la partie supérieure de mon ame & sui-

vant les vûes que me donne la foi, de me dire à moi-même : J'ai tort de murmurer & de me plaindre : Dieu l'a ainſi ordonné ; & puiſque c'eſt ſa volonté, je dois m'y ſoumettre. Or en me condamnant de la ſorte, je me conſole, & cette penſée me fortifie : quoique je ne la goûte pas peut-être d'abord, il ſuffit que je l'approuve & que j'y puiſſe revenir quand il me plaira, pour qu'elle me ſoit une reſſource toujours préſente dans ma douleur. Mais quand j'ai une fois effacé de mon eſprit cette idée de la providence, s'il me ſurvient une affliction de la nature de celles où la raiſon de l'homme eſt à bout, & qui ne peuvent recevoir de la part du monde aucun ſoulagement, où en ſuis-je, & que me reſte-t-il, ſinon de boire tout le calice, & de le boire tout pur, comme les pécheurs, ſans tempérament & ſans mélange? *Verumtamen fæx ejus non eſt exinanita ; bibent omnes peccatores terræ.* Or dans le cours de la vie & des révolutions qui y ſont ſi ordinaires, il n'eſt rien de plus commun que ces ſortes d'états : & Dieu le permet, Chrétiens, pour nous convaincre encore plus ſenſiblement de la néceſſité où nous ſommes de nous attacher à ſa providence ; & pour nous faire voir la différence de ceux qui ſe confient en elle, & de ceux qui refuſent de marcher dans ſes voies. Car de-là vient qu'un juſte affligé, Pſ. 74.

persécuté, & si vous voulez opprimé, demeure tranquille, posséde son ame dans la patience & dans une paix, qui, selon l'Apôtre, surpasse tout sentiment humain, tire de ses propres maux sa consolation : pourquoi ? parce qu'il envisage dans l'univers une providence à qui il se fait un plaisir de se consor-
Job. 1. mer : *Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est.* C'est le Seigneur qui m'avoit donné ces biens, c'est lui-même qui m'en a dépouillé ; que son nom soit à jamais béni. Au lieu que l'impie frappé du coup qui l'atterre, fait, pour ainsi dire, le personnage d'un réprouvé, blasphémant contre le ciel, trouvant tout odieux sur la terre, accusant ses amis, plein de fureur contre ses ennemis, se désespérant & dans son désespoir n'ayant pas même non plus que ce riche de l'enfer une goutte d'eau, c'est-à-dire, d'onction & de consolation : pourquoi ? parce que c'étoit dans le sein de la providence qu'il la pouvoit puiser, & que cette source est tarie pour lui. Ce qui faisoit dire à saint Chrysostome, que quiconque combat la providence, combat son bonheur, parce que le grand bonheur de l'homme est de croire une providence dans le monde & de lui être soumis.

Que dis-je, Chrétiens ? & le mondain ; tout rébelle qu'il est, n'est-il pas encore sous

le domaine de la providence ? Oui, il y eſt ; & malgré lui il y ſera ; mais c'eſt cela-même qui achéve ſon malheur. Car de deux ſortes de providences que Dieu exerce ſur les hommes, l'une de ſévérité & l'autre de bonté ; l'une de juſtice & l'autre de miſéricorde, au même tems qu'il ſe ſouſtrait à cette providence favorable en qui il devoit chercher ſon repos, il ſe trouve livré à cette providence rigoureuſe qui le pourſuit pour lui faire ſentir ſon empire le plus dominant. Comme ſi Dieu lui diſoit : Tu n'as pas voulu te ranger ſous celle-ci, tu ſouffriras de celle-là : car je les ai ſubſtituées l'une à l'autre par une loi éternelle & irrévocable ; & dans l'étendue que je leur ai donnée, rien ne peut être hors de leur reſſort. La providence de mon amour n'a pû t'engager ; ce ſera donc déſormais la providence de ma juſtice qui te contiendra, qui te réprimera ; qui par des vengeances tantôt ſecrétes, tantôt éclatantes, ſe ſera ſentir à toi ; qui tantôt par des humiliations, tantôt par des afflictions, tantôt par des proſpérités dont tu ſeras enyvré, tantôt par des adverſités dont tu ſeras accablé, tantôt par des douceurs qui t'empoiſonneront le cœur, tantôt par des amertumes qui t'aigriront, qui te ſouleveront & ne te corrigeront pas, te réduira malgré toi dans la dépendance. Et voilà comment Dieu tant de fois en a uſé envers certains

pécheurs de marque. Voilà comment il a traité un Pharaon, un Nabuchodonosor, un Antiochus, & bien d'autres. Ils n'ont pas voulu le reconnoître comme pere; ils ont été forcés à le reconnoître comme juge. Ils n'ont pas voulu servir à glorifier sa providence aimable & bienfaisante; ils ont servi à glorifier sa providence souveraine & toute-puissante : *Ponam te in exemplum.* Je ferai un exemple de toi, disoit-il, par son Prophéte à un libertin, & c'est ce qu'il a fait & ce qu'il fait encore du peuple Juif. Miracle subsistant de la providence d'un Dieu irrité. Miracle qui seul peut convaincre les esprits les plus incrédules qu'il y a un premier maître, & un Dieu dans le monde, devant lequel toute créature doit s'humilier & à qui il est juste que tout homme mortel obéisse. Si donc, mes Freres, nous avons quelque égard à notre devoir ou à notre intérêt, soumettons-nous à lui & à sa providence. Soumettons-lui toutes nos entreprises; & sans négliger les moyens raisonnables qu'il nous permet d'employer pour les faire réussir, sans y épargner nos soins, du reste reposons-nous tranquillement & absolument sur lui du succès. Béniſſons-le également, & dans les biens & dans les maux : dans les biens, en les recevant avec reconnoissance; dans les maux, en les supportant avec patience. Demandons-lui sans

Nahum. 3.

cesse

ceſſe que ſa volonté s'accompliſſe en nous ; qu'elle s'accompliſſe ſur la terre, & qu'elle s'accompliſſe dans le ciel ; ſur la terre, où il veut nous ſanctifier, & dans le ciel où il veut nous couronner. C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE LUNDI

de la quatriéme Semaine.

Sur le Sacrifice de la Meſſe.

Recordati ſunt verò diſcipuli ejus, quia ſcriptum eſt : Zelus domûs tuæ comedit me.

Or les Diſciples ſe ſouvinrent de ce qui eſt écrit : Le zéle de votre maiſon me dévore. En ſaint Jean, chap. 2.

PUiſqu'il s'agiſſoit de la maiſon de Dieu, il ne faut pas s'étonner, Chrétiens, que le Sauveur du monde, envoyé pour ſoutenir les intérêts & pour venger l'honneur de ſon Pere, marquât tant de zéle contre ces prophanateurs qu'il chaſſa du temple de Jéruſalem le fouet à la main, & dont il renverſa les tables & les marchandiſes. C'eſt à ce premier temple que nos Egliſes ont ſuccédé ; mais avec d'autant plus d'avantage, que nous y offrons un ſacrifice beaucoup plus précieux & plus auguſte. Car ce qui diſtingue particuliérement les temples, ſelon la remarque de

S. Augustin, ce qui les consacre & ce qui leur donne un caractère propre de sainteté, c'est le sacrifice. Ils sont saints par la Majesté divine qui les remplit. Ils sont saints par les exercices de religion qu'on y pratique. Ils sont saints par les prières des fidéles qui s'y assemblent. Ils sont saints par les louanges de Dieu qu'on y chante & par les graces qu'il y répand. Mais du reste, reprend saint Augustin, Dieu se trouve par-tout, Dieu fait des graces par-tout, Dieu peut être prié, béni, servi, adoré par-tout. Il n'y a que le sacrifice, j'entens le sacrifice de la loi de grace, qu'il ne soit pas permis de lui offrir par-tout, & qu'on ne puisse lui présenter que sur ses autels. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, c'est de ce sacrifice que je prétends aujourd'hui vous entretenir; c'est, dis-je, de l'adorable sacrifice de la Messe. Je veux vous apprendre dans quel esprit & avec quels sentimens vous y devez assister. Je veux, autant qu'il m'est possible, corriger tant d'irrévérences & tant d'abus qui s'y commettent. Ce sujet est particulier : mais il a de quoi allumer tout le zéle des Ministres de Jesus-Christ. Car il n'est pas seulement ici question de la maison de Dieu, mais de ce qu'il y a dans la maison de Dieu de plus vénérable & de plus grand : & en vous réformant sur ce seul point, je retrancherai presque tous les scandales que nous voyons dans nos temples,

puisqu'il est vrai que le sacrifice en est l'occasion la plus ordinaire. Vous en êtes témoin, Seigneur, nous en sommes témoins nous-mêmes ; & pour peu que nous soyons sensibles à votre gloire, que devons-nous attaquer avec plus de force, & combattre avec plus d'ardeur ? J'ai besoin pour cela de votre grace, & je la demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

NE perdons point de tems, Chrétiens ; & pour en venir d'abord au point que je traite, je dis que rien n'est plus digne de notre attention & de nos respects que l'excellent & le très-saint sacrifice de la Messe. Deux raisons vont vous en convaincre, & feront en deux mots le partage de ce discours. Car je considére cet adorable sacrifice en deux maniéres & sous deux rapports, sçavoir, par rapport à son objet & par rapport à son sujet. Or quel en est l'objet ? Dieu même. Et quel en est au même-tems le sujet ? un Dieu. Je m'explique, & ceci va vous faire entendre toute ma pensée. En effet, mes chers Auditeurs, que nous proposons-nous dans le sacrifice de nos autels ? d'honorer Dieu, & voilà comment Dieu même en est l'objet. Mais pour mieux honorer Dieu dans ce sacrifice, que lui présentons-nous ? l'homme-Dieu, & c'est ainsi qu'un Dieu en est le sujet. De-là je

forme deux propoſitions que je vous prie de bien méditer, & qui doivent vous ſaiſir d'une ſainte frayeur toutes les fois que vous aſſiſtez aux divins Myſtères. Sacrifice de la Meſſe, ſacrifice ſouverainement reſpectable, pourquoi ? parce que c'eſt à Dieu même qu'il eſt offert : ce ſera la premiére partie. Sacrifice de la Meſſe, ſacrifice ſouverainement reſpectable, pourquoi ? parce que c'eſt un Dieu qui y eſt offert : ce ſera la ſeconde. L'une & l'autre vous inſtruira d'une des plus importantes matiéres, qui eſt le ſacrifice ; & en vous inſpirant de hautes idées de la grandeur de Dieu, réveillera dans vos cœurs tous les ſentimens de la religion.

I. PARTIE.

QUe faiſons-nous, Chrétiens, quand nous aſſiſtons aux divins myſtères, & au ſacrifice de notre religion ? Ne le conſidérons point encore ſelon le rapport particulier qu'il a avec la perſonne du Sauveur du monde. Arrêtons-nous à cette qualité générale de ſacrifice. Qu'eſt-ce que ſacrifice, & qu'entendons-nous par ces paroles, aſſiſter au ſacrifice du Dieu vivant ? Ah ! Chrétiens, vous ne l'avez peut-être jamais compris, & c'eſt néanmoins ce que vous ne pouvez trop bien comprendre, puiſque c'eſt un de vos devoirs les plus eſſentiels. Aſſiſter au ſacrifice, c'eſt être préſent à l'action la plus auguſte & la plus ſainte

de la religion que nous professons ; à une action, dont la fin prochaine & immédiate est d'honorer la Majesté de Dieu ; à une action, qui prise dans son fonds & dans sa substance, consiste particuliérement à humilier la créature devant Dieu ; à une action qui désormais est l'unique par où ce culte d'adoration, je dis d'une adoration suprême, puisse être extérieurement & autentiquement rendu à Dieu. C'est, dis-je, y assister en toutes les maniéres qui peuvent nous inspirer le respect & la révérence dûe à Dieu : y assister comme témoins, y assister comme ministres, y assister comme victimes : comme témoins, pour autoriser le sacrifice par notre présence ; comme ministres, pour le présenter avec le Prêtre ; comme victimes, disent les Peres, pour y être immolés nous-mêmes spirituellement avec la premiére victime qui est Jesus-Christ. Si donc nous n'accomplissons pas ce devoir avec toute la retenue & toute la piété qu'il demande, ne faut-il pas conclurre que le principe de la foi est ou altéré ou corrompu dans nos cœurs? Reprenons chacun de ces articles, & ne perdez pas de si solides instructions.

Oui, Chrétiens, assister au sacrifice du vrai Dieu, c'est assister à l'action la plus sainte & la plus auguste de la religion. De-là vient que dans les anciennes Liturgies, le sacrifice étoit appellé action par excellence : & c'est

ainſi que nous l'appellons encore aujourd'hui, puiſque ſuivant l'obſervation d'un ſçavant Cardinal de notre ſiécle, ces mots du ſacré Canon, *Infra actionem*, ne ſignifient rien autre choſe qu'*Infra ſacrificium* : comme ſi l'Egliſe avoit voulu nous avertir, qu'en effet la grande action de notre vie, eſt le ſacrifice. Et voilà ce qui de tout tems a donné aux peuples de ſi hautes idées du ſacrifice & de tout ce qui le regarde. Voilà ce qui leur a rendu ſi vénérable la Majeſté des temples, la ſainteté des autels, la dignité des Prêtres. Sentiment ſi univerſel, qu'on peut le mettre au rang de ceux, où ſelon la penſée de Tertullien, il ſemble que notre ame ſoit naturellement chrétienne. Mais de ce principe quelle conſéquence ne puis-je pas tirer d'abord contre vous ; & comment arrive-t-il que dans une action où il paroît que la nature nous ait déja fait à demi Chrétiens, la corruption du libertinage nous faſſe tous les jours devenir payens & moins que raiſonnables ? Car enfin, mon cher Auditeur, vous êtes obligé de reconnoître que ce qu'il y a pour vous de plus divin, & par conſéquent de plus reſpectable, c'eſt le ſacrifice du Dieu que vous ſervez ; & toutefois vous ne craignez pas de vous y préſenter comme ſi c'étoit l'action la moins ſérieuſe, & qui pût être plus impunément négligée : vous y venez avec

une imagination distraite, avec des pensées toutes prophanes, avec des yeux égarés ; & vous y demeurez avec froideur, avec dégoût, & dans des postures pleines d'indécence. Qu'un homme traitât une affaire temporelle avec aussi peu de réflexion, on le mépriseroit. Ici c'est l'affaire capitale, ou comme parle saint Ambroise, c'est l'affaire d'état qui se traite entre Dieu & l'Eglise ; & vous n'y donnez nulle attention ; vous n'y avez ni modestie, ni recueillement ; vous y assistez par coutume, par cérémonie ; vous n'y appliquez ni votre esprit, ni votre cœur : n'est-ce pas outrager Dieu, l'outrager dans l'action même & dans le tems où vous devez spécialement l'honorer ?

Je dis dans l'action même où vous devez spécialement l'honorer. Ceci est remarquable. Car qu'est-ce que le sacrifice en le regardant par rapport à Dieu, & quelle en est la fin ? le sacrifice, disent les Théologiens, est un acte de religion, dont le caractère propre est d'honorer l'être de Dieu. Mais quoi ? toutes nos actions saintes & vertueuses ne se rapportent-elles pas à cette fin ? il est vrai, Chrétiens : mais ce rapport n'est pas le même que dans le sacrifice. Voici ma pensée. Dieu est la fin générale & derniére de toutes nos actions ; c'est ce qu'elles ont de commun : mais chaque action de piété a de plus une fin

prochaine & particuliére qui la distingue des autres, & d'où sa perfection dépend. Or je dis que la fin particuliére & immédiate qui distingue le sacrifice, est d'honorer Dieu. Prenez garde : dans tous les autres devoirs on peut presque dire que l'homme agit plutôt pour lui-même & pour son intérêt, que pour l'intérêt de Dieu. Car si je prie, c'est pour m'attirer les graces de Dieu ; si je fais pénitence, c'est pour m'acquitter auprès de la justice de Dieu ; si je pratique de bonnes œuvres, c'est pour m'enrichir de mérites devant Dieu ; si je participe au divin Sacrement, c'est pour me sanctifier en m'unissant à Dieu. Mais quand je vais au sacrifice, qu'est-ce que j'envisage ? d'honorer Dieu. Voilà le seul objet que je me propose, & qui doit être le terme de mon intention, si mon intention est conforme à la nature de mon action. Or jugez de-là ce qu'il faut penser d'un Chrétien, qui fait servir à deshonorer Dieu, ce qui doit uniquement servir à le glorifier ? Qu'a fait Dieu, en instituant le sacrifice ? Il a dit à l'homme : Voilà l'hommage que je demande & que j'attends de toi. Tu ne sçavois pas encore bien reconnoître la souveraineté de mon domaine, & je veux moi-même te l'enseigner. C'est par le devoir que je te prescris, & à quoi tu satisferas en assistant au sacrifice de mes autels. Cela supposé, reprend saint

Jérôme, prophaner ce ſacrifice par des immodeſties & par des ſcandales ; y venir comme l'on va à un paſſe-tems, à un ſpectacle, à une aſſemblée mondaine ; en ſortir ſans y avoir eu nul ſentiment, nul ſouvenir de Dieu : ah ! mes Freres, c'eſt cette eſpéce d'abomination que le Prophéte Daniel avoit prévûe avec horreur, & qui devoit paroître dans le lieu ſaint.

Elle va plus loin, & comprenons-en toute l'indignité. En effet, ſi la fin particuliére du ſacrifice eſt d'honorer Dieu ; en quoi conſiſte cet honneur que nous rendons ou que nous devons rendre à Dieu ? Ce culte, répond ſaint Thomas, conſiſte dans une proteſtation actuelle que je fais à Dieu de ma dépendance ; dans un aveu reſpectueux de ma miſére & de ma baſſeſſe, dans un exercice, pour ainſi dire, d'anéantiſſement, & ſi je ſuis pécheur, dans une confeſſion humble & ſincére de mon péché : car tout cela doit entrer dans le ſacrifice conſidéré de la part de l'homme ; & voilà pourquoi l'hoſtie eſt détruite & conſommée, pour marquer que l'homme n'eſt qu'un néant, & dans l'ordre de la nature, & dans celui de la grace. En quoi, dit ſaint Auguſtin, paroît l'admirable oppoſition qui ſe rencontre entre l'oraiſon & le ſacrifice. Car l'oraiſon en élevant nos eſprits à Dieu, nous éléve au-deſſus de nous-mêmes ; au lieu que le

sacrifice nous rabaisse au-dessous de nous-mêmes, en nous anéantissant devant Dieu. Par le sacrifice, j'honore Dieu, si je puis parler de la sorte, aux dépens de ce que je suis; & dans l'oraison, Dieu par le commerce qu'il veut bien avoir avec moi, m'honore en quelque maniére aux dépens de ce qu'il est. Quoi qu'il en soit, mon sacrifice est inséparable de mon humilité; & comme je ne puis mieux m'humilier devant Dieu qu'en lui offrant le sacrifice, aussi ne puis-je autrement avoir part au sacrifice qu'en m'humiliant devant Dieu. Il n'en est pas de même des Anges, ajoute saint Chrysostome: les Anges peuvent être présens au sacrifice & s'y humilier; mais l'humilité des Anges, quelque profonde qu'elle puisse être, n'est point essentielle au sacrifice, comme celle des hommes. Pourquoi? parce que le sacrifice qu'offre l'Eglise, étant le sacrifice des hommes & non des Anges, il ne dépend point pour être complet, de l'humilité des Anges, mais de l'humilité des hommes. De-là, Chrétiens, quel désordre lorsque des hommes portant sur le front le caractére de la foi, viennent au sacrifice du vrai Dieu, non-seulement sans cette humilité religieuse, mais avec tout l'orgueil du libertinage & de l'impiété; lorsqu'à peine ils y fléchissent le genou, qu'ils y parlent, qu'ils y agissent, comme il leur plaît & sans égard, & que sur

cela même ils rejettent avec mépris les sages remontrances & la correction charitable des ministres du Seigneur ? Mépris qui ne doit point, mes Freres, rallentir l'ardeur de notre zéle, ni nous fermer la bouche par un silence timide & lâche, quand le devoir de notre ministère nous oblige à nous expliquer. Car où en seroit notre religion, si de tels abus y devoient être tolérés ? Ah ! Chrétiens, assister au sacrifice, c'est venir protester à Dieu que nous dépendons de lui, que nous attendons tout de lui, que nous n'adorons que lui, que nous sommes disposés à nous anéantir pour lui : mais, mon cher Auditeur, pensez-vous lui dire tout cela, en vous comportant comme vous faites ; en insultant, si je l'ose dire, à l'autel, & aux sacrés Mystères qu'on y célébre ; en y prenant des libertés que je ne crains pas, puisqu'il s'agit de l'honneur de mon Dieu, de traiter d'insolences, en les soutenant jusques dans le sanctuaire avec une audace & une fierté qui ne rougit de rien ? Et vous, femmes chrétiennes, est-ce là ce que vous venez lui témoigner, en vous faisant une si fausse gloire de paroître dans nos temples avec toutes les marques de votre vanité? Je n'entreprends point de contrôler partout ailleurs vos modes & vos coutumes : mais ici je ne puis dissimuler ce qui blesse la Majesté divine & le respect qui lui est dû.

Faut-il donc, quand vous entrez dans la maison de Dieu, que tout le faste du monde vous y accompagne? Faut-il que l'on vous y distingue par votre luxe & par vos délicatesses; que vous y affectiez des rangs que l'esprit ambitieux du siécle y a érigés en de prétendus droits, & que vous vous y fassiez rendre des services dont vous sçauriez bien vous passer dans le Palais d'un Prince de la terre? Est-ce là cette humilité si essentielle au sacrifice? & si la piété vous y attiroit, une piété solide, ne diriez-vous pas à Dieu: Ah! Seigneur, je ne suis que trop vaine au milieu du monde, mais du moins serai-je humble & modeste devant vous; & puisque le sacrifice est le tribut d'humilité que je vous dois, je n'irai point m'y présenter avec ce luxe, que vous réprouvez. Le monde en use autrement; mais le monde ne sera pas ma régle: on censurera ma conduite; mais il me suffira que vous l'approuviez. Aussi, disoit Tertullien, parlant à des femmes chrétiennes comme vous, & même plus chrétiennes que vous, pourquoi ces ajustemens dont vous êtes si curieuses? Vous avez renoncé aux pompes du siécle, vous n'êtes plus des fêtes des payens: pourquoi donc vous parer de ces restes du monde, & les porter au sacrifice de votre Dieu? O prophanation, s'écrioit-il, & puis-je bien m'écrier après lui! Des femmes cherchent à se mon-

trer avec des habits magnifiques & brillans ; dans un sacrifice dont l'essence & la fin principale est l'humiliation de la créature en présence de son créateur. Elles s'y sont voir, selon l'expression du Prophéte Royal aussi ornées, Ps. 143. & plus ornées que les autels ; *Circumornatæ ut similitudo templi.* Elles y emploient tout le tems, à quoi ? à s'étudier, à se contempler, à s'admirer, à recevoir un vain encens & à s'attirer de sacriléges adorations, comme si elles vouloient s'élever au-dessus de Dieu même.

Donnons jour encore à cette pensée : je ne dis pas seulement que le sacrifice est une protestation que l'homme fait à Dieu de la dépendance de son être : mais j'ajoute que c'est une protestation publique, une protestation solemnelle, où l'homme appelle toutes les créatures en témoignage de sa soumission & de sa religion. Comme s'il disoit : Cieux & terre, Anges & hommes, vous m'en serez garans ; & me voici devant vous pour m'en déclarer. Il y a un Dieu que j'adore, un Dieu souverain auteur & à qui seul toute la gloire appartient. C'est dans ce sacrifice & par ce sacrifice que je viens hautement reconnoître son absolue domination, & m'y soumettre. Il n'y a proprement, Chrétiens, que le sacrifice où l'homme puisse parler de la sorte. Quelqu'autre exercice de religion que je pra-

tique, ce n'eſt point là ce qu'il ſignifie, ou du moins ce n'eſt point là ce qu'il ſignifie autentiquement : le ſeul ſacrifice eſt l'aveu juridique de ce que je ſuis & de ce que je dois à Dieu. Mais, mes Freres, par un renverſement bien déplorable, quel ſujet ne donnons-nous pas aux payens & aux infideles de nous faire juſques au milieu du plus ſaint myſtère, la même demande, ou plutôt le même reproche que David craignoit tant d'entendre de la bouche des ennemis du Seigneur : *Ne fortè dicant in gentibus, Ubi eſt Deus eorum.* Car où eſt votre Dieu, peuvent nous dire ces idolâtres ? vous voulez par cette cérémonie extérieure nous faire juger du culte intérieur que vous lui rendez ; & c'eſt de-là même que nous tirons la plus ſenſible preuve de votre irreligion. Entrez dans nos temples, & ſans entreprendre de nous inſtruire, inſtruiſez-vous vous-mêmes par nous. Votre Dieu, dites-vous, eſt le vrai Dieu : mais au moins n'en êtes-vous que de faux adorateurs. Au contraire vous prétendez que nous n'adorons que de fauſſes divinités : mais au moins devez-vous avouer que nous les adorons ſincérement & en eſprit. Or ſuppoſant même vos principes & les dogmes de votre foi, lequel des deux croyez-vous le plus criminel, ou d'être religieux comme nous le ſommes, en ſuivant l'erreur ; ou d'être des prophanateurs, *Pſ.* 78.

comme vous l'êtes, en professant la vérité? C'est de S. Augustin même que j'ai emprunté cette figure, & c'est là-dessus qu'il déployoit avec tant d'énergie toute la force de son éloquence & de son zéle.

N'en demeurons pas là, Chrétiens: mais pour achever de nous confondre, voyons en quelles qualités nous assistons au divin sacrifice. Comme témoins disent les Docteurs, comme ministres, comme victimes. Comme témoins, oui, mes Freres, vous êtes les témoins de ce qui se passe de plus mystérieux & de plus secret entre Dieu & les hommes. C'est dans cette vûe que l'Eglise vous reçoit à son sacrifice, & qu'elle vous oblige même par un précepte particulier à y comparoître. Honneur qu'elle ne fait pas indifféremment à toutes sortes de sujets, puisque le châriment le plus sévére qu'elle exerce envers ses enfans rébelles, est de leur interdire par ses censures le sacrifice qu'elle offre à Dieu. Honneur dont elle exclut même les Catéchuménes, quoique déja initiés dans les mystères de la foi, parce qu'ils n'ont pas encore le caractère du baptême. Elle n'y admet que les fidéles, dont la religion lui est connue, & dont elle veut gratifier la piété. Mais au même-tems elle les engage à soutenir cette qualité de témoins par un respect digne de Dieu. Quand Dieu dans l'Ecriture prend à témoin d'une vérité les êtres

insensibles, les cieux en sont ébranlés, *Obstupescite, cœli;* & la terre en est émûe jusques dans ses fondemens, *Commota est, & contremuit terra.* Et vous, mon cher Auditeur, témoin vivant du redoutable sacrifice qui s'accomplit sur nos autels, qu'y faites-vous? Ah mon Frere! s'écrie S. Jean, Patriarche de Jérusalem, n'avez-vous pas entendu le Prêtre qui vous sommoit de la part de Dieu de vous rendre attentif? Ne vous a-t-il pas averti d'élever votre cœur au ciel, *Sursum corda;* & n'avez-vous pas répondu, qu'il étoit tourné vers le Seigneur, *Habemus ad Dominum?* Mais à ce moment là même vous êtes plus occupé de la terre que jamais; mais à ce moment-là même vous ne cherchez, en promenant partout vos regards, que des objets ou qui repaissent votre curiosité, ou qui servent d'amusement à votre oisiveté. Est-ce pour cela que vous êtes appellé à l'autel? Est-ce là, Chrétiens, la part que vous prenez à un sacrifice dont vous êtes non-seulement les témoins, mais les Ministres? *Jerem. 2. II. Reg. 22.*

Car vous l'êtes, mes chers Auditeurs, quelle que soit d'ailleurs votre condition; & ce n'est pas sans sujet que saint Pierre relevant la dignité des Chrétiens, entre les autres titres qui leur conviennent, leur attribue celui du sacerdoce, *Regale sacerdotium;* puisque tout Chrétien doit offrir à Dieu le sacrifice de sa *I. Petr. 2.*

rédemption. De-là vient que le Prêtre en célébrant dans le sanctuaire, n'y fait pas les oblations sacrées comme personne particuliére, mais comme représentant tout le peuple assemblé. Car il ne dit pas, J'offre, je supplie, je voue, je proteſte ; mais nous proteſtons, nous vouons, nous offrons, nous supplions, parce qu'en effet tout le peuple offre & supplie avec lui. Non pas que tous soient pour cela revêtus du caractère de l'Ordre, comme l'ont avancé quelques Hérétiques, fondés sur une parole de Tertullien mal entendue ; mais parce que tous les fidéles, sans porter ce sacré caractère comme le Prêtre spécialement député de Dieu pour présenter le sacrifice, lui sont néanmoins associés dans cette importante fonction. Fonction si sainte, écoutez ceci, que par cette raison-là même quelques-uns ont prétendu qu'un Chrétien en état de péché, ne pouvoit sans se rendre coupable d'un nouveau péché assister au sacrifice. Je sçais sur ce point ce qu'il faut penser. Je sçais que c'est une doctrine erronée & même scandaleuse, puisqu'elle donne atteinte au précepte de l'Eglise, qu'elle favorise le libertinage, & qu'elle ôte enfin au pécheur un des plus puissans moyens de conversion. Car que peut faire un pécheur de plus salutaire, de plus édifiant, de plus propre à lui attirer les graces du ciel, que de venir comme le Publicain,

dans le temple, & d'y offrir, tout indigne qu'il eſt, ce ſacrifice propitiatoire, dont une des principales vertus eſt d'appaiſer la colère de Dieu? Qu'eſt-ce que les Prophétes recommandoient davantage aux pécheurs de leur tems, que de fléchir le Seigneur & ſa juſtice par l'oblation des victimes de l'ancienne loi? Ce qui ſervoit alors à la ſanctification des hommes, ſerviroit-il maintenant à leur damnation? C'eſt donc une opinion outrée, & que nous devons hautement rejetter: mais en la rejettant, je m'en tiens au principe ſur quoi elle eſt, diſons mieux, ſur quoi elle paroît établie; & de ce principe inconteſtable je tire bien d'autres conſéquences, qui ne doivent pas moins nous faire trembler. Car puiſque nous participons au ſacrifice en qualité de miniſtres; ce ne ſera point une exaggération, ſi je conclus que tant de crimes qu'on y commet, doivent être comptés pour autant de prophanations; qu'un entretien même indifférent, à raiſon de ſa durée, y renferme deux offenſes griéves, l'une particuliére & d'omiſſion à ces ſaints jours où le ſacrifice eſt commandé, l'autre commune & d'irrévérence ou de commiſſion à quelque tems & à quelque jour que ce puiſſe être; que celui là ne ſatisfait point au commandement de l'Egliſe, qui ſans nulle vigilance ſur ſoi-même, ſans nul effort pour ſe recueillir dans la plus grande action du Chri-

ſtianiſme, laiſſe impunément & volontairement ſon eſprit ſe diſtraire : ſi, dis-je, je tire toutes ces conſéquences, c'eſt ſans crainte d'excéder, puiſque je parle après les plus ſenſés & les plus ſçavans Théologiens.

Qui le croiroit, mes Freres ? ſouffrez que ſans inſiſter ſur les autres, je m'attache ſurtout à ce déſordre que déploroit le Prophéte Ezéchiel, & dont il faiſoit une peinture ſi conforme à ce qui ſe paſſe tous les jours parmi nous : qui le croiroit, ſi tant d'épreuves ne nous l'avoient pas appris & ne nous l'apprenoient pas encore, qu'un Chrétien choiſi de Dieu, pour lui offrir un ſacrifice tout divin & tout adorable, voulût faire du temple même un lieu de plaiſir & du plus infâme plaiſir ; qu'il regardât le ſacrifice comme une occaſion favorable à ſon impudicité ; qu'il n'y vînt que pour y trouver l'objet de ſa paſſion, que pour l'y voir & pour en être vû, que pour lui rendre des aſſiduités, que pour lui marquer par de criminelles complaiſances ſon attachement, que pour ſe livrer aux plus ſales déſirs d'un cœur corrompu ? C'eſt avec douleur que j'en parle & que je révéle votre honte : mais je ſerois prévaricateur ſi je la diſſimulois ; & il vaut bien mieux, comme dit ſaint Cyprien, découvrir nos plaies pour les guérir, que de les cacher ſans eſpérance de reméde. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui

que les Peres s'en ſont expliqués. Saint Jérôme & ſaint Chryſoſtome n'y apportoient pas plus d'adouciſſement que moi, quand ils diſoient que l'innocence & la pudicité couroient autant de riſques ne pouvoient-ils pas dire plus de riſques dans les ſaints lieux, que dans les places publiques; qu'il étoit quelquefois auſſi dangereux pour une femme Chrétienne, ou plutôt pour une femme mondaine, de paroître au ſacrifice que dans les cercles & les aſſemblées du monde; qu'autrefois on conſacroit les maiſons des Chrétiens pour en faire des temples à Dieu, mais que dans la ſuite les temples de Dieu étoient devenus des maiſons d'intrigues & de commerces. Ce ſont leurs expreſſions, que vous entendrez comme il vous plaira : mais de quelque maniére qu'elles dûſſent être alors entendues, ce qui me fait gémir, c'eſt qu'elles ſe vérifient preſque parmi nous dans toute la rigueur de la lettre; & que la calomnie ſuſcitée du tems de Tertullien contre les fidéles, ſçavoir que les plus honteux engagemens ſe formoient & s'entretenoient à la faveur des autels, *Inter aras lenocinia tractari* : Tertull. que ce reproche, dis-je, qui fut dans ces premiers ſiécles une impoſture, ne ſoit dans le nôtre qu'une trop juſte accuſation.

Avec cela, Chrétiens, êtes-vous en état d'aſſiſter au ſacrifice en qualité de victimes ?

êtes-vous en état d'y être immolés vous-mêmes avec Jesus-Christ ; & n'est-ce pas ainsi toutefois que vous y devez être encore présens ? Ecoutez la preuve qu'en donne S. Augustin. Car, dit ce S. Docteur, Jesus-Christ & l'Eglise ne faisant qu'un même corps, il est impossible que l'un soit immolé sans l'autre. Puisque cet Homme-Dieu est le chef de tous les fidéles & que tous les fidéles lui sont unis comme ses membres, il faut qu'en même-tems qu'il est sacrifié pour eux, ils le soient pareillement avec lui ; & que par un admirable retour, ce Sauveur du monde offre à Dieu toute l'Eglise dans sa personne en vertu d'une action où lui-même il est offert à Dieu par toute l'Eglise : *Cùm autem sit Christus Ecclesiæ caput, & Ecclesia Christi corpus, tam ipsa per ipsum, quàm ipse per ipsam debet offerri.* Théologie divine, & d'où il s'ensuit que nous ne devons donc aller au sacrifice de notre Dieu qu'avec le généreux sentiment de l'Apôtre saint Thomas, je veux dire, que pour y mourir spirituellement avec Jesus-Christ : *Eamus & nos, & moriamur cum eo.* Or comment y paroît un Chrétien ainsi disposé ? Représentez-vous, mes Freres, l'état de ces anciennes victimes qu'on immoloit au Seigneur, & qu'on mettoit sur l'autel : elles étoient liées, elles étoient privées de l'usage des sens ; elles étoient brûlées du feu de l'ho-

August.

Jean. 11.

locauſte ; voilà votre modéle. Comme victimes de ce ſacrifice non ſanglant que vous préſentez, & où vous êtes préſentés vous-mêmes ; ſur-tout comme victimes ſpirituelles & raiſonnables, ſelon la parole de S. Pierre, *Spirituales hoſtias*, il faut que la religion vous lie, & qu'elle vous tienne reſpectueuſement appliqués au ſaint myſtère. Il faut qu'elle vous couvre les yeux, & qu'elle les ferme à tous les objets de la terre. Il faut qu'elle vous conſume du feu de la charité. Mais ſi vous imitez le crime des ſucceſſeurs d'Aaron, ſi comme eux vous portez dans le tabernacle un feu étranger, ſi c'eſt une habitude vicieuſe qui vous y conduit & qui vous y retient ; ſi bien loin d'y captiver vos ſens, vous leur donnez là toute licence : ah ! mon Frere, conclut ſaint Chryſoſtome, vous êtes toujours alors une victime, mais une victime de malédiction ; une victime, non plus de la miſéricorde, mais de la colére & de la vengeance de Dieu. 1. Petr. 2.

N'eſt-il pas ſurprenant, Chrétiens, comme l'a obſervé le ſçavant Pic de la Mirande, que de tant de religions qui ſe ſont répandues dans le monde & qui y ont ſi long tems dominé, il n'y ait eu que la religion de Jeſus-Chriſt dont les temples ayent été prophanés par ſes propres ſujets ? On a bien vû les Romains violer le temple des Juifs ; on a vu

les Chrétiens briſer les idoles du Paganiſme : mais a-t-on vû des payens s'attaquer eux-mêmes à leurs Dieux, & ſouiller les ſacrifices qu'ils leur offroient ? Pourquoi cette différence ? en voici, ce me ſemble, une raiſon : c'eſt que l'ennemi de notre ſalut ne va point tenter les payens, ni les troubler au milieu de leurs ſacrifices, parce que ce ſont de faux ſacrifices, & qu'il reçoit lui-même l'encens qu'on y brûle. Au lieu qu'il employe toutes ſes forces pour nous détourner du ſacrifice de nos autels, & pour nous en faire perdre le fruit, parce que c'eſt le vrai ſacrifice, le grand ſacrifice, un ſacrifice également glorieux à Dieu & ſalutaire pour nous. Ainſi, mes Freres, à quelques déſordres que ſoit expoſé le ſacrifice de notre religion, n'entrons pour cela en nulle défiance de la religion même que nous profeſſons & de la pureté de ſon culte. Malgré tous nos déſordres, elle eſt toujours ſainte, puiſqu'elle les condamne tous. Mais rentrons dans nous-mêmes, confondons-nous nous-mêmes : diſons-nous à nous-mêmes avec un célébre écrivain de ces derniers ſiécles, qu'il faut que la religion de Jeſus Chriſt ſoit une religion plus qu'humaine, puiſqu'elle ſe ſoutient toujours malgré l'irreligion des Chrétiens, & qu'il faut auſſi que l'irreligion des Chrétiens ſoit bien obſtinée & bien enracinée, puiſqu'ils ſont ſi impies parmi tant de

sainteté. Sacrifice de la Messe, sacrifice souverainement & doublement respectable, parce que c'est à Dieu qu'il est offert, & que c'est un Dieu qui y est offert. Comme c'est Dieu même qui en est l'objet, c'est encore un Dieu qui en est le sujet ; vous l'allez voir dans la seconde partie.

II. PARTIE.

JE trouve la pensée de saint Chrysostome bien juste & bien vraie, quand il dit que les temples où nous nous assemblons pour adorer Dieu, sont tout à la fois, & l'ornement le plus auguste, & l'opprobre le plus visible de notre religion. L'ornement le plus auguste, puisqu'ils sont tous les jours sanctifiés par le sacrifice d'un Dieu Sauveur ; & l'opprobre le plus visible, puisque ce sacrifice, tout divin qu'il est, sert si souvent, non par lui-même, mais par notre libertinage, d'occasion aux Chrétiens pour deshonorer la maison de Dieu. Ainsi parloit ce saint Evêque en gémissant sur les scandales qui se commettoient au pied des Autels & dans le sacrifice de la loi de grace. A quoi j'ajoute la pensée de Guillaume de Paris, que je vous prie de remarquer, parce qu'elle me paroît également solide & touchante. Car, dit ce sçavant homme, quand nous aurions vécu, selon l'expression de saint Paul, sous les élémens du monde, c'est-à-dire, sous les figures de

l'ancienne loi, & que nous n'aurions point eu d'autres sacrifices, que ces sacrifices imparfaits dont Dieu avoit établi l'usage par le ministère de Moyse, il faudroit toujours y assister avec crainte & avec tremblement; il faudroit toujours respecter ces chairs mortes, toujours revérer ces taureaux égorgés & sanglans, toujours se prosterner devant ces autels chargés des oblations & des prémices de la terre. C'étoient des créatures, il est vrai: mais ces créatures étoient les victimes & les holocaustes du Dieu vivant, & cela seul les élevoit à un ordre supérieur & les consacroit. Aussi, mes Freres, poursuit le même Docteur, voyez avec quelle révérence Dieu vouloit que les Juifs entrassent dans le sanctuaire pour lui offrir leurs sacrifices & le sang des animaux qu'ils immoloient. Voyez avec quel soin lui-même il les y disposoit; combien de préceptes, combien de cérémonies, combien de pratiques, combien de purifications il leur prescrivoit? A peine les livres entiers de l'Ecriture ont-ils suffi pour leur en tracer les régles, & pour leur faire entendre sur cela ses ordres. Mais admirez encore plus la constance & l'inviolable fidélité de ce peuple, d'ailleurs si indocile & si grossier, à s'acquitter de ce devoir. Dans les plus pressantes extrémités, dans l'embarras & le désordre des guerres, dans le siége même de

Jérusalem, rien jamais ne les fit manquer à ce culte extérieur, ni à la solemnité de leurs fêtes & des sacrifices qui leur étoient ordonnés. Jusques-là, disoit du tems même des Apôtres un ancien Auteur, que le Général de l'armée Romaine en parut surpris; & que tout payen, tout ennemi qu'il étoit, il en fut touché, & ne put refuser des éloges à leur zéle & à leur religion. *Stupebat Pompeius acres virorum animos, à quibus in medio belli furore, sacrorum reverentiæ nihil defuit.* Tel étoit le caractère de cette nation. Le Sauveur du monde leur reprocha tous les autres vices: mais il ne les accusa jamais d'impiété dans les sacrifices qu'ils présentoient à Dieu. Cependant, Chrétiens, dans leurs sacrifices les plus solemnels qu'avoient-ils autre chose que les ombres seulement & que les figures du sacrifice de la loi nouvelle? Mais c'étoit assez pour eux, reprend saint Augustin; c'étoit, dis-je, assez pour leur rendre vénérables jusques à ces ombres & à ces figures, que ce fussent les figures & les ombres du grand sacrifice que les Prophétes leur annonçoient dans la suite des siécles. C'étoit assez pour les saisir d'une sainte horreur toutes les fois qu'ils assistoient à l'immolation de ces victimes, qui quoique viles & abjectes, leur représentoient cette victime pure & précieuse, cette hostie divine qui devoit être immolée *Hegesip.*

pour eux & pour nous. Or qu'euſſent-ils penſé, qu'euſſent-ils fait, s'ils euſſent vû comme nous la vérité ; & que devons nous penſer, que devons-nous faire nous-mêmes ? Sur cela, mes chers Auditeurs, voici trois conſidérations que je me contente de vous propoſer, plutôt par forme de méditation que de diſcours, & par où je finis en me les appliquant à moi-même. Ne les perdez pas.

Premiére conſidération. Quand je vais au ſacrifice que célébre l'Egliſe, je vais au ſacrifice de la mort d'un Dieu ; le même qui fut offert ſur le Calvaire, le même que Jeſus-Chriſt conſomma ſur la croix, le même où ce Dieu homme conſentit, pour parler avec l'Apôtre, à être détruit & anéanti. Ce n'eſt point une ſuppoſition ; c'eſt un point de foi. J'aſſiſte à un ſacrifice dont réellement & ſans figure la victime eſt le Dieu même que je ſers & que j'adore. Par conſéquent, dois-je conclurre & devez-vous conclurre avec moi, ſi par mes reſpects & mes adorations je ne reléve pas, autant qu'il m'eſt poſſible, les abbaiſſemens de ce Dieu Sauveur ; ſi j'ajoûte aux humiliations de ſa croix qui ſont ici renouvellées, celles qui lui viennent de mes irrévérences & de mes ſcandales ; ſi le contemplant ſur l'Autel, mon cœur ne ſe briſe pas, comme les pierres ſe fendirent au moment qu'il expira ; ſi cette hoſtie mourante ne fait

pas naître dans mon ame une componction aussi vive & aussi religieuse que le fut la douleur du Centenier & celle des Juifs qui se convertirent à sa mort ; par de sensibles outrages, j'insulte encore à son agonie comme les soldats & les bourreaux qui l'avoient crucifié : ah ! ne suis-je pas digne de ses plus rigoureuses vengeances, & ne faut-il pas me traiter d'anathême ?

Seconde considération. Pourquoi ce Dieu de miséricorde s'immole-t-il dans le sacrifice de nos autels ? Pour nous apprendre, disent les Peres, ce que nous ne pouvons apprendre que de lui ; pour nous aider à faire ce que nous ne pouvons faire sans lui & que par lui, je veux dire, à honorer Dieu autant que Dieu le mérite, & qu'il le demande. Car c'est pour cela, reprend saint Thomas, qu'il a fallu un sujet d'un prix infini & offert d'une maniére infinie. Or ce sujet d'un prix infini, c'est Jesus-Christ dans le sacré mystère. Ce sujet offert d'une maniére infinie, c'est Jesus-Christ en état de victime, en état d'anéantissement, & sacrifié, selon la prédiction de Malachie, dans tous les tems & dans tous les lieux du monde. Voilà ce qui étoit dû à Dieu, & de quoi l'homme-Dieu est venu nous instruire aux dépens de lui-même. Ce sacrifice de son corps & de son sang est la preuve autentique qu'il nous en donne, & la perpétuelle leçon

qu'il nous en fait. Que nous dit-il donc cet excellent maître, autant de fois que nous nous présentons à son sacrifice ? C'est là, mes Freres, que son sang, ce sang adorable, plus éloquent que celui d'Abel, semble nous crier sans cesse, & nous faire entendre ce que le même Sauveur disoit aux
[Joan. 8. Juifs : *Ego honorifico Patrem.* Vous voulez sçavoir ce que je fais ici : j'honore mon Pere, je glorifie mon Pere, je satisfais à la justice de mon Pere ; je répare les injures qu'il a reçûes, & je rétablis ses intérêts ; je fais triompher sa miséricorde, éclater sa puissance, connoître sa sainteté ; je lui rends & à toutes ses perfections des hommages proportionnés à sa grandeur. Tel est le dessein qui me fait descendre invisiblement sur cet autel, qui me fait prendre entre les mains des Prêtres comme une seconde naissance, qui me fait subir dans le même sens comme une seconde mort,
Joan. 8. *Ego honorifico Patrem.* Oui, Chrétiens, c'est ce qu'il nous dit ; & si nous ne profitons pas de son exemple, écoutez ce qu'il ajoute : *Et vos inhonorastis me.* Mais vous, ne semble-t-il pas que vous preniez à tâche de détruire par le plus criminel attentat tout ce que je rends d'honneur à mon Pere par le sacrifice de mon humanité, & n'est-ce pas sur moi que retombent tous les outrages qu'il reçoit de vous ? J'obscurcis toute ma gloire, & je m'ensevelis

tout vivant en sa présence ; & vous vous élevez devant lui & contre lui. Je lui offre dans ma personne un Dieu humilié, un Dieu soumis & obéissant ; & vous venez étaler avec ostentation devant ses yeux le faste du monde & le vain éclat d'une pompe humaine. Je lui présente dans mon corps une chair innocente & virginale ; & vous cherchez jusques à son Autel de quoi exciter & de quoi nourrir les brutales cupidités d'une chair criminelle & impure. Je travaille à répandre le feu de son amour, d'un amour tout sacré & exprimé de son sein même ; & vous ne pensez jusques dans son temple & à ses pieds, qu'à inspirer par des nudités immodestes, par des postures indécentes, par des airs libres & sans pudeur, un amour sensuel. J'employe tous les attraits de ma grace à sanctifier les ames & à les lui attacher ; & vous employez tous les artifices & tous les enchantemens de votre mondanité à les corrompre & à les lui dérober. Est-ce ainsi qu'on l'honore ? ou n'est-ce pas ainsi qu'on lui marque le mépris le plus insultant, & que l'on renverse tous mes desseins ? *Et vos inhonorastis me.* Mais voulez-vous en effet, Chrétiens, l'honorer, & l'honorer autant par proportion qu'il le doit être & qu'il l'attend de vous ? Allez, comme Jesus-Christ obscur & caché, vous prosterner devant cette Majesté suprême, & faire à la vûe

de ſes grandeurs une humble confeſſion de votre indignité. Allez, comme Jeſus-Chriſt obéiſſant & ſoumis à la voix de ſes Miniſtres, relever ſon pouvoir par les ſentimens d'une ſoumiſſion parfaite & par tous les témoignages d'une obéiſſance entiére & ſans réſerve. Allez dans un eſprit de ſacrifice, comme Jeſus-Chriſt immolé, lui préſenter les hommages de ſon Fils, les abaiſſemens de ſon Fils, le ſang de ſon Fils, ſes ſouffrances, ſa paſſion, ſa mort, tous ſes mérites, & vous les appliquer pour être plus en état de le glorifier. Allez vous dévouer vous-mêmes, vous immoler vous-mêmes, ſinon par une véritable deſtruction de vous-mêmes, au moins par une mort ſpirituelle & par une totale deſtruction des déſirs déréglés de votre cœur. Ainſi vous l'enſeigne ce Dieu victime de la gloire d'un Dieu, & en cette qualité même de victime, votre modéle : *Ego honorifico Patrem.*

Troiſiéme conſidération. Que fait encore Jeſus-Chriſt dans ce ſacrifice? Achevons, Chrétiens, de nous confondre, & rougiſſons de notre inſenſibilité. Non-ſeulement il apprend aux hommes à honorer Dieu, mais il y traite de leur réconciliation avec Dieu. Comme médiateur, il plaide leur cauſe & il offre le prix de leur rédemption. Il ne ſe contente pas de dire qu'il glorifie ſon Pere, *Ego honorifico Patrem ;* mais s'adreſſant à ſon Pere

même & lui montrant les fidéles assemblés, il lui dit d'une voix secrette ; *Ego pro eis sanctifico meipsum* : c'est à-dire, suivant l'explication de saint Jérôme, je me donne moi-même, je me sacrifie moi-même pour eux. Paroles, ajoûte ce saint Docteur, qui convenoient aux victimes, & dont pour la premiére fois ce Sauveur des hommes se servit, lorsqu'actuellement il instituoit cette divine Pâque où il se consacroit en effet lui-même pour les pécheurs. Mais paroles qu'il répéte encore tous les jours & qu'il répétera jusques à la fin des siécles, autant de fois qu'on l'offrira sur nos autels, *Ego pro eis sanctifico meipsum.* Oui, mon Pere, c'est pour eux que je suis ici présent ; c'est pour tous les hommes en général, & en particulier pour mon Eglise ; c'est spécialement pour ceux que vous voyez dans votre maison & auprès de votre sanctuaire, occupés maintenant, ou devant l'être, à ce Mystère de salut. Recevez-les, mon Dieu, dans votre grace : ils sont criminels, mais me voici à leur place pour vous satisfaire ; & que ne peuvent point réparer les satisfactions infinies d'un Dieu comme vous ? *Ego pro eis sanctifico meipsum.* Joan. 17.

Ah ! mes Freres, reprend saint Bernard ; en s'écriant, & réduisant à une figure sensible cette importante vérité, ma cause étoit désespérée, & j'étois perdu : le souverain juge al-

loit prononcer contre moi un arrêt de mort. Mais le Fils unique du Prince vient à le ſçavoir, & que fait-il ? touché de compaſſion, il ſe ſubſtitue pour moi, & il veut lui-même porter la peine de mon péché. Dans cette vûe il ſort de ſon Palais, il dépoſe toutes les marques de ſa dignité, il gémit, il prie, il va s'offrir à la juſtice de ſon Pere. Belle image, Chrétiens, de ce que fait Jeſus-Chriſt dans le ſacrifice de ſon corps & de ſon ſang. Toutefois, pourſuit ſaint Bernard, ſans être inſtruit du péril où je me trouvois expoſé, bien loin d'y penſer, je m'arrêtois à un vain divertiſſement. Mais tout à coup j'apperçois mon Roi, je le vois pénitent & humilié, je m'approche, j'en demande la raiſon, enfin j'apprends que c'eſt de moi qu'il s'agit, & que c'eſt pour moi qu'il s'eſt livré. C'eſt ce que nous voyons ſi ſouvent nous-mêmes, mes chers Auditeurs, ſur cet Autel. Or, conclut le même Pere, oſerai-je encore retourner à mes premiers amuſemens ? que dis-je ? oſerai-je encore me faire du ſacrifice de mon Sauveur un amuſement & un jeu ? & ſerai-je aſſez inſenſé pour mêler à ſes gémiſſemens & à ſes larmes des ris prophanes & ſcandaleux ? *Adhucne ludam & deludam lacrymas ejus* ? Penſée touchante, que ſaint Jean de Jéruſalem exprimoit en des termes moins figurés, mais non moins énergiques ni moins preſſans. Examinez, diſoit-

Bernard.

il, considérez ce qui se passe. C'est pour vous que l'Autel est dressé : *Pro te mensa mysteriis exstructa est.* C'est pour vous que l'Agneau va être immolé : *Pro te Agnus immolatur.* C'est pour vous que le Prêtre s'intéresse, & qu'il sollicite : *Pro te angitur sacerdos.* Vous êtes le coupable dont on ménage la grace, & ce sacrifice est le pacte même & le contrat en vertu duquel elle vous est accordée. De-là jugez quels sentimens vous doivent donc occuper dans ce sacrifice d'expiation. Ne sont-ce pas ceux d'un pécheur contrit, & d'un pécheur reconnoissant ? D'un pécheur contrit : car c'est par cette pénitence du cœur, par cette contrition du cœur, que doit être, pour ainsi dire, scellé & ratifié le traité de paix qui se négotie entre Dieu & vous ; & comme l'Apôtre accomplissoit dans son corps ce qui manquoit à la passion de Jesus-Christ, c'est par-là, selon le même langage, que nous devons accomplir ce qui manque au sacrifice de Jesus-Christ. D'un pécheur reconnoissant, au souvenir & à la vûe des miséricordes infinies d'un Dieu, qui tout offensé qu'il est, tout juge qu'il est, se fait lui-même, pour vous racheter, votre rançon & le gage de votre salut. David disoit : Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? *Quid retribuam Domino* ? Je prendrai le calice de mon Sauveur, ajoûtoit le même Prophéte,

Joan. Hieros.

Ps. 115.

Ibidem. & j'invoquerai le nom de mon Dieu : *Calicem salutaris accipiam, & nomen Domini invocabo.* Ce n'eſt pas aſſez, pourſuivoit encore ce ſaint Roi, mais en invoquant le Seigneur je le bénirai mille fois ; & ſans oublier jamais les graces dont il m'a comblé, je lui préſenterai ſans ceſſe le juſte tribut de mon amour & le ſacrifice de *Ibidem.* mes louanges, *Laudans invocabo Dominum.* Voilà ce qui doit faire chaque jour devant l'Autel notre plus commun entretien.

Mais peut-être, mes chers Auditeurs, n'êtes-vous pas bien perſuadés de la vérité & de la grandeur du divin Myſtère dont je vous parle. Peut-être une infidélité ſecrette eſt-elle la ſource de tant de déſordres qui s'y commettent. Car il en faut venir au principe. Quand on vous dit que ce ſacrifice eſt le renouvellement de la mort de votre Dieu, & comme la conſommation du grand ouvrage de votre ſalut, peut-être avez-vous peine à le comprendre. Or ſur cela, ſans entreprendre de vous convaincre, je n'ai qu'un ſimple raiſonnement à vous oppoſer, & c'eſt par-là que je finis. Ou vous croyez ce que la foi nous enſeigne du ſacrifice de notre religion, ou vous ne le croyez pas. Quelque parti que vous preniez, vous êtes ſans excuſe. Car ſi vous le croyez ; ſi, dis-je, vous croyez que c'eſt un ſacrifice offert au vrai Dieu & où le vrai Dieu lui-même eſt offert, je conclus que

vous êtes donc en quelque sorte plus criminels que les Juifs, plus criminels que tant d'hérétiques dont vous avez en horreur les sacriléges prophanations. Il est vrai, les Juifs ont crucifié, comme parle saint Paul, le Seigneur de la gloire : mais en le crucifiant ils ne le connoissoient pas ; & s'ils l'eussent connu, dit l'Apôtre, ils n'auroient pas porté sur lui leurs mains parricides : *Si enim cognovissent, numquam Dominum gloriæ crucifixissent.* 1. Cor. 2. Il est vrai, les hérétiques ont porté le feu & le fer dans ses temples pour les détruire, ils ont souillé ses autels, ils ont brisé ses tabernacles, ils l'ont lui-même foulé aux pieds : mais en cela même après tout ils agissoient conséquemment à leur erreur. Au lieu que par une contradiction insoutenable, fidéles & infidéles tout ensemble, fidéles de créance & de spéculation, infidéles de mœurs & de pratique vous prophanez ce que vous adorez. Que si d'ailleurs c'est absolumement la foi qui vous manque, si vous ne croyez pas Jesus-Christ présent dans ce que nous appellons son sacrifice ; pourquoi donc y assistez-vous ? Que ne levez-vous le masque, & pourquoi vous faites-vous un devoir de célébrer avec nous nos fêtes, & d'obéir à une loi qui selon vos fausses idées n'est plus un commandement ni une obligation pour vous ? Ah ! Chrétiens, à quoi nous réduisez-vous ? A douter de votre

foi, à souhaiter que vous vous retranchiez de la communion des fidéles, que vous vous banniſſiez vous-mêmes de nos aſſemblées, & que vous n'ayez plus de part à nos cérémonies. Que dis-je ? Non, mes Freres, ce n'eſt point là le ſouhait que je forme. J'attends tout un autre fruit de ce diſcours. Nous irons toujours à la ſainte montagne ſacrifier au Seigneur; mais ce ſera déſormais le Seigneur lui-même qui nous y attirera. Nous irons nous proſterner devant lui, nous entretenir avec lui, nous unir à lui. Nous irons lui préſenter nos hommages, & il les agréera; lui offrir nos vœux, & il les écoutera; lui demander ſes graces, & il les verſera ſur nous avec abondance. Nous irons réparer nos ſcandales paſſés, édifier l'Egliſe, nous ſanctifier nous-mêmes. Nous irons nous laver, nous purifier dans le ſang de cette divine hoſtie, qui doit être pour nous le prix de l'éternité bienheureuſe, où vous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE MERCREDI

de la quatriéme Semaine.

Sur l'Aveuglement ſpirituel.

Præteriens Jeſus vidit hominem cæcum à nativitate.

Lorſque Jeſus paſſoit, il vit un homme qui étoit aveugle dès ſa naiſſance. En ſaint Jean, chap. 9.

SIRE,

CE fut un prodige bien ſurprenant que celui qui parut dans le monde & qui eſt rapporté dans l'Ecriture au chapitre dixiéme de l'Exode, quand Moyſe diſpoſant à ſon gré, ou plutôt ſelon l'ordre & le gré de Dieu, des ténébres & de la lumiére, partagea tellement l'Egypte, que tout ce qui étoit habité par les Egyptiens ſe trouva couvert d'une obſcure & profonde nuit, enſorte qu'ils ne ſe diſtinguoient pas les uns les autres ; au lieu que les Iſraëlites dans l'étendue du même

Exod. 30. pays joüiſſoient d'un jour pur & ſerain : *Et facta ſunt tenebræ horribiles in univerſa terra Ægypti ; ubicumque autem habitabant Filii Iſraël, lux erat.* Mais j'oſe dire, Chrétiens, que voici encore quelque choſe de plus prodigieux dans notre Evangile, où le Saint-Eſprit nous fait paroître des hommes aveuglés par le même miracle, qui ſert à ouvrir les yeux aux aveugles mêmes, & à leur rendre l'uſage de la vûe. En effet, le Sauveur du monde uſant de ce pouvoir abſolu, qu'il avoit reçu de ſon Pere & qu'il exerçoit comme Dieu, guérit un pauvre, aveugle depuis ſa naiſſance ; & ce miracle produit tout à la fois deux effets bien oppoſés. Il éclaire l'aveuglené, & il aveugle les Phariſiens. Il éclaire l'aveugle-né, en lui faiſant connoître beaucoup plus encore par les yeux de l'eſprit que par les yeux du corps, l'auteur de ſon ſalut, & en l'engageant à l'adorer & à lui rendre hommage comme à ſon Dieu : *Et procidens adoravit eum.* Et il aveugle les Phariſiens, en leur ſervant d'occaſion pour s'obſtiner davantage dans leur incrédulité, & pour refuſer plus opiniâtrément de ſe ſoumettre à la vérité connue. Deux effets en quoi conſiſtoit ce jugement adorable, mais redoutable, dont parloit le Fils de Dieu & pour lequel il avoit été envoyé. Car je ſuis venu dans le monde, diſoit-il ; & le jugement que j'y dois exercer,

Joan. 9.

eſt que ceux qui ne voient pas verront, & que ceux qui voient ceſſeront de voir : *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, & qui vident cæci fiant.* C'eſt-à-dire, je ſuis venu pour guérir l'aveuglement intérieur des ames humbles & dociles, qui cherchent Dieu de bonne foi ; & pour redoubler au contraire par la ſouſtraction des dons de la grace, l'aveuglement de ces ames préſomptueuſes & ſuperbes que leur orgueil éloigne de Dieu. Joan. 9.

Or voici, Chrétiens, ce jugement accompli. Car l'aveugle de notre Evangile étoit un homme ſimple & ignorant, & les Phariſiens étoient les ſages & les ſpirituels du Judaïſme. Cependant ces ſages demeurent dans une infidélité criminelle, & ce pauvre eſt rempli des plus pures lumiéres de la foi ; ces ſpirituels & ces intelligens deviennent plus aveugles que jamais, & cet aveugle eſt tout à coup inſtruit, & pénétre ce qu'il y a de plus ſaint & de plus divin dans la religion ; *Ut qui non vident videant, & qui vident cæci fiant.* Jugement qui ſe renouvelle encore tous les jours au milieu de nous. Mais ſans m'arrêter à ce qu'il a de favorable pour les uns ſur qui Dieu répand toutes les richeſſes de ſa miſéricorde, je veux ſeulement vous le repréſenter dans ce diſcours par ce qu'il a de terrible & d'effrayant pour les autres ſur qui Dieu dé-

ploie toute la sévérité de sa justice. C'est donc, mes chers Auditeurs, de l'aveuglement spirituel que je prétends vous entretenir ; de cet aveuglement intérieur qui va jusques à l'ame, & qui la tient plongée dans les plus grossiéres & les plus funestes erreurs ; de cet aveuglement dont S. Augustin disoit en s'adressant à Dieu : malheur à ces aveugles qui ne vous voient point, ô mon Dieu, & dont les yeux couverts d'un nuage épais ne découvrent
August. point vos divines vérités : *Væ caliginantibus oculis qui te non vident.* Je vais vous en faire connoître les différentes espéces, après que nous aurons invoqué le Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

IL n'y a point de matiére sur laquelle l'Ecriture se soit expliquée dans des termes plus différens & même en apparence plus contraires, que sur l'aveuglement spirituel. Car tantôt elle l'impute à la malice des hommes,
Sap. 2. *Excæcavit illos malitia eorum* ; tantôt à la ven-
Isai. 6. geance de Dieu, *Excæca cor populi hujus* ; tantôt au démon qu'elle appelle le Dieu du
II. Cor. 4. siécle, *In quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium.* Quelquefois elle déplore cet aveuglement intérieur comme malheureux, & d'autres fois elle le déteste comme criminel ; quelquefois elle en fait un sujet d'excu-
Matt. 23. se, *Ignosce illis, nesciunt enim quid faciunt :* &

d'autres fois un sujet de reproche, *Væ vobis duces cæci, & duces cæcorum.* Or c'est la diversité, ou si vous voulez, l'apparente contrariété de ces expressions, qui a fait naître sur cette matière tant d'embarras, & qui l'a rendue si difficile à développer. Cependant pour l'éclaircir autant qu'il m'est possible, & pour accorder ensemble tous ces textes de l'Ecriture, voici le dessein que je me propose & que je vous prie de bien comprendre. Je distingue avec le Docteur Angelique saint Thomas, trois sortes d'aveuglemens; un aveuglement qui de lui-même est péché, un aveuglement qui est la cause du péché, & un aveuglement qui est l'effet du péché. Aveuglement péché; c'est celui qui nous est marqué dans ces paroles de la Sagesse: leur propre malice les a aveuglés, *Excæcavit illos malitia eorum.* Aveuglement cause du péché; ce fut celui de saint Paul, qui disoit de lui-même: J'ai été un blasphémateur, j'ai été un persécuteur de l'Eglise, mais du reste je l'ai été par ignorance, *Ignorans feci.* Aveuglement effet du péché; c'est celui dont parloit Isaïe en demandant à Dieu qu'il aveuglât le cœur de son peuple, *Excæca cor populi hujus.* Vous verrez le rapport qu'ont à ces trois points toutes les questions qui regardent l'aveuglement de l'esprit. Mais auparavant je fonde sur ces principes de saint Thomas

Matth. 23.

Sap. 2.

1. *Tim.* 1.

trois propoſitions qui me paroiſſent d'une utilité infinie pour l'édification de vos ames, & qui vont partager ce diſcours. Car je dis que l'aveuglement qui de lui-même eſt péché, eſt de tous les péchés le plus pernicieux & le plus contraire au ſalut; c'eſt la premiére partie. Je dis que l'aveuglement qui eſt cauſe du péché, eſt communément, pour ſervir de prétexte au péché, l'excuſe la plus frivole & la moins recevable; c'eſt la ſeconde partie. Je dis que l'aveuglement qui eſt l'effet du péché, eſt la peine la plus terrible dont Dieu dans cette vie puiſſe punir le pécheur; ce ſera la concluſion. Aveuglement comble du péché; vaine excuſe du péché; & dans cette vie, derniére vengeance du péché: donnez à ces trois points importans toute votre attention.

I. PARTIE. SOit que nous conſultions la foi, ſoit que nous en jugions par les principes de la droite raiſon, il eſt certain qu'il y a un aveuglement qui de lui-même eſt criminel parce qu'il eſt volontaire & même affecté. C'eſt-à-dire, qu'il y a un aveuglement, que nous entretenons dans nous, d'où nous ne voulons pas ſortir, & que nous préférons ſecrettement à toutes les lumiéres de la vérité. Un aveuglement qui fait que le pécheur craint de trop voir, & qu'il évite de connoître ou le mal qu'il

fait, ou le bien qu'il ne fait pas, & qu'il eſt intérieurement déterminé à ne pas faire. Comme s'il diſoit : Je ne veux pas être plus éclairé que je ſuis ; j'ignore mes obligations, mais je veux bien les ignorer, ou du moins ne les pas approfondir ; mon aveuglement me plaît, il m'eſt commode ; & bien loin d'en être en peine & de vouloir le corriger, je m'en fais un fonds de tranquillité & de paix, dont dépend toute la douceur & tout le bonheur de ma vie. Telle eſt la nature de ce péché. Mais ſe trouve-t-il dans le monde des ames aſſez inſenſées, pour en venir juſques-là ? Oui, mes chers Auditeurs, le monde en eſt plein ; & ce qui marque encore bien plus la corruption du monde, c'eſt que l'on en vient juſques-là ſans paſſer pour inſenſé. Car ſi ce péché étoit dans l'opinion des hommes généralement décrié & reconnu pour folie, il ſeroit plus rare & moins contagieux : mais aujourd'hui c'eſt un déſordre commun, que l'eſprit perverti du monde a ſçu même en quelque façon autoriſer par le nombre & la qualité de ceux qui y ſont engagés.

En effet, Chrétiens, prenez garde à cette induction, qui va vous développer ma penſée, & qui me ſervira d'abord de preuve. Je dis que cet aveuglement volontaire & affecté eſt le péché des libertins & des prétendus athées, qui dans eux-mêmes & par les ſeules

vûes naturelles ont des lumiéres plus que suffisantes pour connoître Dieu, & qui par conséquent ne peuvent l'effacer de leur esprit, ni cesser de croire en lui, que parce qu'ils ne veulent pas s'assujettir à lui, & qu'à force de l'offenser ils parviennent enfin à l'oublier & ensuite à le méconnoître. Excellente idée que Tertullien donnoit autrefois de l'Athéïsme, lorsqu'après avoir démontré que Dieu en qualité de premier être est le plus connu de tous les êtres, il concluoit que le désordre des impies étoit de ne vouloir pas reconnoître celui qu'ils ne pouvoient jamais absolument ignorer : *Et hæc est summa delicti nolentium recognoscere quem ignorare non possunt.* Où vous remarquerez que ce grand homme, bien éloigné de donner dans les vaines subtilités de certains Théologiens modernes, ni de raisonner comme eux, en faisant de dangereuses suppositions sur ce qui regarde l'existence & la foi d'un Dieu, n'admettoit point d'ignorance de Dieu qui selon lui ne fût un crime monstrueux : & cela fondé sur la parole expresse de saint Paul, lequel a toujours traité d'inexcusables ceux qu'une téméraire présomption aveugle jusqu'à douter de la divinité ; *Invisibilia ejus per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, ita ut sint inexcusabiles.* L'insensé, dit le Saint-Esprit, a balancé entre sa raison & son cœur : sa raison lui a dit

Tertull.

Rom. 1.

qu'il y avoit un Dieu, & ſon cœur rébelle lui a dit qu'il n'y en avoit point, & parce que ſon cœur a malheureuſement prévalu ſur ſa raiſon, malgré les vûes de ſa raiſon il a ſuivi le mouvement de ſon cœur, juſqu'à conclurre conformément à ſes déſirs qu'il n'y a point de Dieu dans l'univers : *Dixit inſipiens in corde ſuo, Non eſt Deus.* Aveuglement volontaire & affecté, qui dans la ſociété des hommes fait les libertins de créance & de religion. Pſal. 52.

Je dis que c'eſt le péché de certains hérétiques de mauvaiſe foi, qui ne ſont tels, que parce qu'ils ſont déterminés à l'être. Car il y en a dont la prévention va juſqu'à ne vouloir pas même s'inſtruire, juſqu'à rejetter indifféremment & ſans choix tout ce qui ſeroit capable de les convaincre, juſqu'à concevoir une ſecrette averſion pour la vérité, juſqu'à ſe faire un point de conduite & un principe de ne revenir jamais de leurs erreurs. Prévention que ſaint Auguſtin condamnoit dans les Manichéens, quand il leur reprochoit qu'ils avoient moins de docilité pour les ſacrés oracles de l'Ecriture & pour la parole de Dieu, que pour les traditions humaines & pour les livres des prophanes. Aveuglement volontaire & affecté qui fait les ſchiſmatiques & les hérétiques.

Je dis que c'eſt le péché des ſenſuels & des

voluptueux, qui pour goûter avec moins de trouble leurs infâmes plaisirs, ne veulent pas même entendre parler des vérités éternelles; & ont l'audace de dire à Dieu ce que le saint homme Job leur mettoit dans la bouche, pour exprimer le malheur ou plutôt le déréglement de leur conduite : *Et dixerunt Deo : Recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* Ils ont dit à Dieu : Retirez-vous de nous, Seigneur, & cessez de répandre dans nos esprits cette science, quoique divine, qui nous découvre malgré nous les voies de salut. C'est une science importune; & dans la possession où nous sommes de vivre au gré de nos passions & de satisfaire nos sens, elle ne feroit que nous inquiéter & que nous allarmer. Réservez pour d'autres ces vives lumiéres, qui sont les dons précieux de votre grace : nous ne sommes pas encore disposés à les recevoir; il en coûte trop pour les suivre, & même il en coûteroit trop, si nous les avions, pour ne les pas suivre; il vaut mieux pour notre repos, que nous en soyons privés. Il est vrai que la science de vos commandemens & de votre loi est la science des Saints : mais elle engage à des choses trop pénibles & trop contraires à toutes nos inclinations, pour souhaiter même que vous nous l'accordiez. Ce renoncement à soi-même, ce crucifiement de la chair, cette nécessité indis-

Job. 21.

pensable

pensable de la pénitence, tout cela, si nous y pensions, nous désoleroit ; & la vûe que nous en aurions, empoisonneroit ce qu'il y a pour nous dans le monde de plus agréable & de plus doux. Nous aimons mieux passer nos jours dans une ignorance profonde, & être moins instruits, Seigneur, de ce que vous nous commandez, afin de pouvoir jouir sans remords des plaisirs que vous nous défendez. Car c'est ainsi que ces partisans du monde, esclaves de la passion & dominés par la sensualité, s'en expliquent ; ou du moins c'est ainsi qu'ils le pensent. Aveuglement volontaire & affecté qui fait les charnels & les impudiques.

Je dis que c'est le péché de certains esprits pleins d'eux-mêmes, qui par un effet pitoyable de leur orgueil ne peuvent supporter la vérité, du moment que la vérité les humilie ; qui dès-là s'opiniâtrent à la fuir, au lieu qu'ils devroient pour cela même la chercher ; qui, comme dit saint Augustin, aiment cette vérité quand elle leur est favorable, mais qui la haïssent, qui la rejettent quand ils en craignent la censure : *Amant lucentem, oderunt redarguentem.* Le péché de ceux, qui possédés de leur amour-propre ne veulent pas voir leurs défauts, quoique grossiers, & ne peuvent souffrir d'en être repris ; qui prennent pour offenses les plus charitables avis qu'on leur *Augustin.*

donne, & les plus salutaires remontrances qu'on leur fait ; qui bien loin de les recevoir comme de bons offices, s'en font des sujets de ressentiment & d'aigreur, & ne se tiennent obligés qu'à ceux qui par une fausse amitié ou par une lâche complaisance ont soin de leur cacher tout ce qui les blesse, de leur dissimuler tout ce qui les mortifie, quelque vrai qu'il puisse être d'ailleurs & quoiqu'il fût si utile & si nécessaire pour eux de le connoître. Le péché de ceux qui veulent même qu'on leur applaudisse jusques dans leurs foiblesses, & qu'on les loue, comme parle l'Ecriture, jusques dans les désirs de leurs ames, c'est-à-dire, jusques dans leurs passions les plus violentes & dans leurs entreprises les plus injustes ; qui mettent tout leur bonheur à être flattés & trompés ; qui comptent le mensonge pour un bienfait, & l'adulation pour une marque de respect : *Hi nimirùm*, ce sont les termes de saint Jérôme dans la belle peinture qu'il nous en a tracée : *gaudent ad circumventionem suam, & illusionem pro beneficio ponunt.* Aveuglement volontaire & affecté qui fait les incorrigibles.

Hieron.

Enfin, je dis que c'est le péché d'une infinité de Chrétiens, qui par une autre erreur encore plus damnable, ne veulent pas s'éclaircir sur certains faits, sur certains doutes, sur certains troubles de conscience, parce qu'ils

sentent bien, pour peu qu'ils se sondent eux-mêmes, qu'ils ne sont pas dans la disposition d'accomplir des devoirs à quoi cet éclaircissement leur feroit voir qu'ils sont obligés. Et voilà ceux que le Prophéte avoit en vûe dans le Pseaume trente-cinquiéme, & dont il disoit : *Noluit intelligere ut benè ageret*; le pécheur n'a pas voulu sçavoir le bien, parce qu'il ne l'a pas voulu faire. Ainsi un homme auparavant obscur & inconnu, s'est pousſé par ses intrigues dans ces emplois, où sans un miracle de la grace il est presqu'aussi impossible de se sauver, qu'il est facile de s'enrichir en très-peu d'années. On l'a vû s'élever de l'extrême indigence ou d'un état médiocre à une prospérité qui scandalise le public. Chargé de l'administration du bien d'autrui, dans le maniement qu'il en a fait, il n'a eu ni l'exactitude, ni peut être la bonne foi nécessaire pour ne pas confondre les intérêts du prochain avec les siens propres. Celui-ci dans les fonctions de la Magistrature a cent fois montré, aux dépens du foible & du pauvre, ce qu'il pouvoit en faveur de ses amis. Celui-là pourvû dans l'Egliſe de bénéfices, en a joui & en a dissipé les revenus, sans avoir égard aux obligations onéreuses qui y étoient attachées. Si dans chacun de ces états l'on venoit après quelque tems à entrer dans la discussion des choses, & à peser tout dans la *Psal.* 35.

balance du sanctuaire, il est évident qu'on y trouveroit bien des comptes à rendre, bien des injustices à réparer, bien des restitutions à faire. Or tout cela embarrasseroit, & réduiroit à des extrémités fâcheuses. Que fait-on? pour s'en ôter l'inquiétude & le scrupule, on s'en ôte la connoissance. On s'étourdit là-dessus, on prend le parti de n'y point penser. Faut-il cependant s'acquitter d'un devoir de religion? Faut-il pour satisfaire au précepte de l'Eglise, approcher du tribunal de la pénitence? on cherche un confesseur commode, c'est-à-dire, un confesseur peu habile, ou peu zélé, qui content de voir à ses pieds l'iniquité couverte des apparences de l'humilité, délie sur la terre ce que Dieu dans le ciel ne déliera jamais; & sans rien exiger davantage qu'une confession légére & superficielle, bénit encore Dieu d'une prétendue conversion, sur laquelle les Anges de la paix & les vrais Ministres du Seigneur ne peuvent assez amérement pleurer. Aveuglement qui fait les insensibles & les endurcis.

Or j'ai ajoûté, & je soutiens que de tous les péchés dont l'homme est capable, il n'y en a point de plus contraire au salut. Pourquoi? En voici la raison qui est sans réplique. Parce que cet aveuglement volontaire exclut la premiére de toutes les graces qui est

la lumiére divine ; & par l'exclusion de cette premiére grace, nous met dans une espéce d'impossibilité de parvenir à aucune autre grace. C'est la pensée de saint Augustin : d'où il s'ensuit que ce péché ferme, pour ainsi dire, à Dieu la porte de notre cœur, & réduit Dieu, tout Dieu qu'il est, à moins qu'il n'use de son souverain empire, & qu'il ne fasse un dernier effort de sa miséricorde, comme dans l'impuissance de nous sauver. Ecoutez-moi, & vous en allez convenir. Point de péché plus contraire au salut que celui-là. Car dans tous les principes de la théologie, la premiére grace du salut, c'est la lumiére qui nous découvre les voies de Dieu, & qui nous fait connoître nos devoirs. Lumiére absolument nécessaire, puisque dans l'ordre de la grace aussi-bien que dans l'ordre de la nature, pour agir librement il faut connoître, & pour connoître il faut être éclairé de Dieu. Que faisons-nous donc quand nous rejettons cette lumiére ? nous détruisons dans nous-mêmes le fondement du salut ; & par l'obstacle que nous apportons à cette seule grace, nous renonçons, autant qu'il est en nous, à toutes les autres graces que Dieu tenoit en réserve dans les trésors de sa miséricorde, & par où il vouloit nous convertir & nous attacher à lui.

Car négliger cette lumiére, beaucoup plus la craindre & la fuir, c'est dire à Dieu que

nous ne voulons pas qu'il nous prévienne de son amour, que nous ne voulons pas qu'il nous imprime la crainte de ses jugemens, que nous ne voulons pas même qu'il nous donne de la confiance en lui, que nous ne voulons pas qu'il touche notre cœur, & qu'il en fasse un cœur pénitent & contrit : comment cela ? parce que dans la doctrine de saint Augustin, la crainte de Dieu, l'amour de Dieu, la confiance en Dieu, la haine du péché, sont autant de graces d'inspiration & d'affection qui supposent essentiellement les graces de lumiére & de connoissance. Du moment donc que nous renonçons par un aveuglement volontaire à cette grace de connoissance, nous nous rendons incapables de tous les autres dons de Dieu, & de tous les sentimens qui pouvoient nous ramener à Dieu. Or je vous demande, si l'on peut rien concevoir de plus directement opposé au salut ? Prenez garde, s'il vous plaît, tandis que nous avons ces connoissances qui nous réglent par rapport au salut, quelque pécheurs du reste que nous soyons, Dieu agit encore dans nous, & malgré la corruption de nos mœurs, nous sommes toujours en quelque maniére sous l'empire de sa grace. D'où vient que le Sauveur disoit : Marchez pendant que vous avez la lumiére, *Ambulate dum lucem habetis*. Mais dès que cette lumiére nous manque, toutes

Joan. 12.

les opérations de la grace ceſſent, & nous pouvons dire que nous ceſſons d'être nous-mêmes dans la voie du ſalut. Je dis plus : car non-ſeulement ce péché d'un aveuglement volontaire nous ôte la lumiére, mais il nous ôte même le déſir d'avoir la lumiére ; non-ſeulement il nous fait ſortir de la voie du ſalut, mais il nous fait perdre en quelque façon l'eſpérance d'y rentrer, puiſqu'il eſt certain que le premier pas pour rentrer dans la voie du ſalut, eſt de la chercher, de l'étudier, de vouloir l'apprendre. Or c'eſt à quoi ce péché a une eſſentielle oppoſition. Saint Chryſoſtome nous en donne la figure & la preuve dans l'exemple de l'aveugle de Jéricho. Cet aveugle eût-il jamais été guéri par le Fils de Dieu, s'il ne l'avoit ardemment déſiré ? non ; mais il cria, mais il preſſa, mais il importuna, mais il témoigna une envie extrême de voir : *Domine, ut videam* : & c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt lui rendit la vûe. *Luc. 18.* Nous ne faiſons rien de ſemblable, c'eſt-à-dire, nous n'avons pas même ce déſir que Dieu nous éclaire, & nous ne penſons pas à l'exciter ni à le demander. Nous ſommes donc dans le dernier éloignement où nous puiſſions être du Royaume de Dieu. Je me trompe. Il y a encore quelque choſe de plus affreux dans ce péché : & quoi ? c'eſt que ſouvent, bien loin d'avoir cette volonté ſin-

cére d'être éclairés de Dieu ; nous en avons une toute contraire ; & qu'au lieu de dire à Dieu, Seigneur, que je voye, nous nous disons secrétement à nous-mêmes par un attachement opiniâtre à notre désordre, que je ne voye jamais ce qui me gêne & ce qui ne serviroit qu'à me troubler. Péché que je n'appelle plus simple péché, mais si j'ose le dire, une fureur pareille à celle de l'aspic, qui selon la comparaison du Saint-Esprit, se bouche les oreilles pour n'entendre pas la voix de
Psal. 57. l'enchanteur : *Furor illis secundùm similitudinem serpentis : sicut aspidis surdæ, & obturantis aures suas.* Avec cette différence, dit saint Bernard, que quand l'aspic bouche ses oreilles, c'est pour conserver sa vie ; au lieu que quand nous fermons les yeux à la vérité, c'est pour notre ruine & pour notre mort.

J'ai dit que ce péché seul mettoit Dieu dans une espéce d'impuissance de nous sauver, & l'obligeoit à nous dire, quoique dans un autre sens, ce que Jesus-Christ dit à l'aveugle dont je viens de vous proposer l'exemple:
Luc. 16. *Quid tibi vis faciam* ? A quoi m'obliges-tu, pécheur ; & dans l'état malheureux où je te vois, que veux-tu que je te fasse ? Que je te sauve sans grace ? cela n'est pas dans mon pouvoir. Que je te donne des graces sans lumiére ? il n'y en eut jamais de la sorte. Que par des lumiéres forcées je te sanctifie malgré

toi ? ce n'eſt point l'ordre de ma providence. Que par un miracle ſpécial je change pour toi les loix de cette providence ? ma juſtice s'y oppoſe, & ma miſéricorde même ne l'exige pas. Il faut donc en m'accommodant à tes diſpoſitions, que je te laiſſe périr ; & parce que tu veux t'aveugler, que j'arrête le cours de mes graces, puiſqu'il n'y en a aucune qui te puiſſe convertir, tandis que tu perſiſteras à ne vouloir pas connoître les vérités du ſalut.

Je ſçais, Chrétiens, que Dieu peut indépendamment de nous pénétrer nos eſprits de ſes lumiéres. Je ſçais qu'il eſt de leur eſſence en tant que ce ſont des graces, d'être produites dans nous ſans nous-mêmes ; *In nobis, ſine nobis*, dit ſaint Auguſtin. Je ſçais qu'il ne nous eſt pas libre de les recevoir ou de ne les pas recevoir, quoiqu'il nous ſoit libre après les avoir reçûes, d'en bien ou d'en mal uſer. Mais il eſt toujours vrai, que quand nous haïſſons, quand nous fuyons ces lumiéres, nous formons tout l'obſtacle à notre ſalut qu'une créature de ſa part y peut former, & que pour ſurmonter cet obſtacle il faudroit que Dieu employât des graces extraordinaires & qu'il fît un miracle de ſa toute-puiſſance. Or cela me ſuffit pour avoir droit de dire, que cette eſpéce d'aveuglement eſt donc de tous les péchés le plus oppoſé à la conver- *Auguſt.*

sion & au salut de l'homme. Péché, mes chers Auditeurs, où nous devons tous craindre de tomber, mais encore plus ceux qui dominés par leurs passions, se laissent emporter au torrent du monde. Et voilà pourquoi je voudrois que tous ceux qui m'écoutent, se proposassent aujourd'hui de faire tous les jours à Dieu cette priére, que faisoit si souvent David, & qui marquoit si bien la droiture de son
Ps. 118. cœur; *Revela oculos meos*; Seigneur, éclai-
Psal. 17. rez-moi, & ouvrez-moi les yeux: *Illumina tenebras meas*; Seigneur, dissipez les ténébres
Ps. 30. de mon esprit: *Illustra faciem tuam super servum tuum*; Faites réjaillir l'éclat de votre visage sur votre serviteur. Détrompez-moi des erreurs & des fausses maximes du siecle. Je suis aveugle, il est vrai: mais au moins par votre miséricorde, ô mon Dieu, je ne me plais pas dans mon aveuglement, puisqu'au contraire je le déplore & que je l'ai en horreur. Je marche dans l'obscurité d'une foi languissante & imparfaite: mais au moins je désire vos saintes lumiéres, je vous les demande, je suis dans l'impatience de les obtenir, je les préfére à toute la sagesse mondaine, je veux me disposer à les recevoir. Et parce que je sçais que ce n'est point dans le bruit & le tumulte du monde que vous les répandez, & qu'au contraire c'est là qu'elles s'évanouissent, je veux désormais me séparer du mon-

de ; je veux régler mes occupations & mes converſations, & en retrancher le ſuperflu ; je veux m'occuper de vous & de moi même, afin que dans le ſilence d'une vie tranquille & intérieure je puiſſe entendre votre voix & profiter de vos divines inſtructions. Ah ! mon Dieu, changez donc & purifiez mon cœur : *Cor mundum crea in me, Deus.* Et comme il ne peut être réglé que par les connoiſſances de l'eſprit, renouvellez le mien ; *Et ſpiritum rectum innova in viſceribus meis.* Donnez-moi cette intelligence qui fait les prédeſtinés & les Saints : *Da mihi intellectum, ut ſciam juſtificationes tuas.* Si je vous la demande, Seigneur, ce n'eſt point pour me rendre plus habile dans les affaires du monde ; ce n'eſt point pour avoir l'eſtime & l'approbation du monde ; ce n'eſt point pour me diſtinguer & pour m'élever dans le monde : je ſerai toujours aſſez diſtingué, Seigneur, quand je le ſerai devant vous & auprès de vous ; je ſerai toujours aſſez grand, quand je vous craindrai. Mais donnez-la-moi pour n'ignorer rien dans ma condition de tous mes devoirs, pour ſçavoir toutes vos volontés & pour les accomplir. Je puis me paſſer de tout le reſte, & je renonce même abſolument à tout le reſte s'il ne me conduit là : *Ut ſciam juſtificationes tuas.* C'eſt ainſi, Chrétiens, que vous vous préſerverez de ce premier aveuglement *Pſ.* 50. *Ibidem.* *Pſ.* 118.

qui de lui-même est péché ; parlons maintenant du second qui est la cause du péché. C'est la seconde partie.

II. PARTIE. J'Appelle aveuglement cause du péché, quand l'homme ne péche que parce qu'il est aveugle, & que dans la disposition où il se trouve, il ne pécheroit pas s'il avoit certaines vûes, qu'il n'a pas en effet, mais qu'il pourroit & par conséquent qu'il devroit avoir. Car il est vrai de dire alors que son aveuglement, ou que son ignorance est la cause de son désordre, puisque son ignorance venant à cesser, son désordre cesseroit de même. En faut-il jamais un exemple plus authentique, & tout ensemble plus terrible, que le crime des Juifs commis dans la personne du Sauveur du monde ? Un Dieu livré à la cruauté des hommes, un Dieu mocqué, outragé, condamné, crucifié, voilà sans doute un péché dont la seule idée fait horreur, & cependant un péché dont l'ignorance a été le principe. Les Pharisiens avoient entrepris de perdre Jesus-Christ, mais ils ne sçavoient pas que Jesus-Christ étoit le Messie & le Fils unique de Dieu. Oui, mes Freres, leur dit saint Pierre, prêchant dans leur Synagogue, je sçais que vous avez agi en cela aussi bien que vos Magistrats, par
Act. 3. ignorance ; *Sed & nunc scio quia per ignorantiam fecistis, sicut & principes vestri.* Vous

avez opprimé le juſte, vous avez donné la mort à l'auteur même de la vie, vous lui avez préféré un voleur public; mais vous l'avez fait parce que vous étiez dans l'erreur Jeſus-Chriſt ne le témoigna-t-il pas lui-même, lorſque ſur la croix il dit à ſon Pere: Pardonnez-leur, mon Pere, parce qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font: *Ignoſce illis; neſciunt enim quid faciunt.* Cependant ils commettoient le plus abominable de tous les crimes: mais encore une fois d'où procédoit ce crime ſi abominable? de l'aveuglement où la paſſion & la haine les avoit plongés.

Rien de plus commun dans le Chriſtianiſme, que ces ignorances qui font tomber les hommes dans le péché, ou que ces péchés cauſés par l'ignorance des hommes. Combien d'injuſtices dans le commerce, combien d'uſures, de prêts où la conſcience eſt bleſſée, faute de ſçavoir ce que la loi de Dieu permet & ce qu'elle défend? Si j'en avois été inſtruit, dit-on, je n'aurois eu garde de m'engager dans cette affaire: car à Dieu ne plaiſe que pour nul intérêt du monde, je riſque jamais mon ſalut! Vous le penſez de la ſorte, mon cher Auditeur, & je le veux croire; mais cependant vous avez fait ce que le Seigneur condamne hautement dans l'Ecriture: d'un argent qui devoit être le ſecours des pauvres & la matiére de votre charité, vous avez re-

tiré un profit injuſte ; & cette uſure déguiſée, palliée tant qu'il vous plaira, a été la ſuite de votre ignorance. De même combien d'averſions, de haines ſecrettes, d'inimitiés même déclarées, qui n'ont point d'autre fondement que la prévention & l'erreur ? Voilà, diſoit Tertullien, faiſant l'apologie des premiers fidéles, d'où viennent toutes les violences qu'exercent contre nous les payens. Ce qui les porte à ces extrémités, c'eſt la haine qu'ils ont conçue pour la religion Chrétienne. Haine fondée ſur l'ignorance : car ils ne haïſſent les Chrétiens, que parce qu'ils ne les connoiſſent pas ; & du moment qu'ils les connoiſſent, ils commencent à les aimer : *Hæc cauſa iniquitatis illorum erga Chriſtianos ; ubi deſinunt ignorare, ceſſant odiſſe.* Or de Chrétien à Chrétien, c'eſt ce qui arrive encore tous les jours. Car combien, par exemple, de péchés contre la charité, combien de diſcours injurieux & de médiſances, combien même de calomnies dont l'ignorance eſt la ſource ? ſi l'on s'étoit bien inſtruit de la vérité des choſes, on auroit parlé ſagement, équitablement, charitablement ; & rendant juſtice au prochain, on auroit par-là conſervé la paix. Mais parce qu'on s'eſt prévenu, parce qu'on ne s'eſt pas mis en peine de démêler le vrai d'avec le faux ; parce que ſur un léger ſoupçon ou ſur un rapport infidéle, on

Tertull.

a crû ce qui n'étoit pas ; en un mot, parce qu'on a ignoré la vérité, on a condamné l'innocence, on a bleſſé l'honneur & détruit la réputation de ſon frere, on s'eſt piqué, on s'eſt aigri, on s'eſt emporté, & de-là tous les déſordres que l'animoſité & la vengeance ont coutume de produire. On vous l'a dit cent fois, Femmes Chrétiennes, & l'on ne peut trop vous le redire : en matiére d'impureté, notre religion condamne mille libertés comme criminelles, qui dans l'eſtime commune paſſent pour de ſimples vanités, & pour des légéretés dont on ne peut croire que Dieu ſe tienne ſi griévement offenſé. Si l'on étoit bien perſuadés que ce ſont des péchés & ſouvent des péchés mortels, eſt-il croyable que tant de perſonnes élevées dans la piété fuſſent néanmoins là deſſus ſi peu réguliéres & qu'elles vouluſſent expoſer ainſi leur ſalut ? Non : mais parce que le monde, ou pour mieux dire, parce que le libertinage du monde s'eſt mis en poſſeſſion de qualifier tout cela comme il lui plaît ; ſans conſulter d'autre régle, on ſe le permet ſans ſcrupule, & ce ſont ces erreurs du monde qui entretiennent dans les ames le régne de l'eſprit impur. Laiſſons ce détail qui ſeroit infini, & venons au point important que j'ai préſentement à développer.

On demande donc, & voici la grande régle d'où dépend dans la pratique & dans l'u-

ſage de la vie le jugement exact que chacun doit faire de ſes actions : on demande ſi cet aveuglement qui eſt la cauſe du péché peut toujours devant Dieu, notre ſouverain Juge, nous tenir lieu d'excuſe & nous juſtifier. Mais ſi cela étoit, répond ſaint Bernard, Dieu dans l'ancienne loi auroit-il ordonné des ſacrifices pour l'expiation des ignorances de ſon peuple ? David dans la ferveur de ſa contrition auroit-il dit à Dieu : Seigneur, oubliez mes ignorances paſſées ; *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* Pſ. 25. N'auroit-il pas dû dire au contraire, ſouvenez-vous de mes ignorances ; car puiſqu'elles me ſont favorables & qu'elles me doivent ſervir d'excuſe auprès de vous, il eſt de mon intérêt que vous en conſerviez la mémoire. Eſt-ce ainſi qu'il parle ? Non ; mais il dit à Dieu, oubliez-les, effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi, quand vous viendrez me juger. Il n'eſt donc pas vrai, que l'ignorance ſoit toujours une excuſe légitime, lorſqu'il eſt queſtion de péché.

Je vais encore plus loin : car je prétends qu'elle ne l'eſt preſque jamais pour la plûpart des Chrétiens. Ceci vous ſurprendra, mais je l'avance ſans héſiter ; & je dis hautement que dans le ſiécle où nous vivons, une des excuſes les moins ſoutenables eſt communé-

ment l'ignorance : pourquoi ? parce que dans le siécle où nous vivons, il y a trop de lumiéres pour pouvoir s'autoriser de ce prétexte. *Si non venissem, & locutus fuissem eis, peccatum non haberent :* Si je n'étois pas venu, disoit le Fils de Dieu, & que je ne leur eusse point parlé, leur incrédulité seroit excusable ; mais maintenant que je leur ai annoncé le Royaume de Dieu, & que je ne leur ai rien caché des vérités éternelles, ils n'ont plus d'excuse dans leur péché : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo.* Appliquons-nous ce reproche que Jesus-Christ faisoit aux Juifs. Si nous vivions au milieu de la Barbarie dans un siécle où la parole de Dieu fût aussi rare qu'elle l'étoit, selon l'Ecriture, du tems de Samuël ; si l'on nous avoit déguisé les vérités de l'Evangile, si l'on ne nous les avoit proposées qu'en énigmes & en figures, si l'on n'avoit pas eu soin de nous les représenter dans toute leur force, peut-être aurions-nous droit de faire fond sur notre ignorance, & nous seroit-elle de quelque usage devant le tribunal de Dieu. Mais dans un Royaume aussi Chrétien que celui où Dieu nous a fait naître ; mais dans un tems où la parole de Dieu, ce pain d'entendement & de vie, selon l'expression du Sage, *Panem vitæ & intellectus*, se distribue si amplement & si souvent ; mais dans une Cour où ceux qui écou-

Joan. 15.

Ibid.

Eccli. 15.

tent cette parole, se piquent tant d'esprit & de pénétration, dire, je n'avois pas assez de lumiéres, & j'ai péché par ignorance, c'est un abus, Chrétiens. Une telle excuse est vaine, & n'a point d'autre effet que de nous rendre encore plus criminels. C'est ce voile de malice dont saint Pierre nous défend de nous couvrir, en rejettant sur Dieu ce que nous devons avec confusion nous imputer à nous-mêmes.

Mais enfin, me direz-vous, malgré cette abondance de lumiéres, on ignore encore cent choses essentielles au salut, sur-tout à l'égard de certains devoirs. Ah, mes chers Auditeurs, je l'avoue : mais c'est justement sur quoi je gémis, que dans un aussi grand jour que celui où nous sommes, il y ait encore tant de choses que nous ne voyons pas ; & qu'au milieu de tant de clartés qui nous environnent, notre aveuglement subsiste. Voilà ce qui me surprend, & ce que je condamne. Quand les Pharisiens protestérent qu'ils ne connoissoient pas Jesus-Christ, & qu'ils ne
Joan. 9. sçavoient pas même d'où il étoit, *Hunc autem nescimus unde sit ;* bien loin que cette raison fermât la bouche à l'aveugle-né, elle ne fit qu'allumer son zéle ; c'est ce qui paroît bien étonnant, leur repliqua-t-il, que vous ne sçachiez pas d'où il est, & que ce soit pourtant
Ibid. lui qui m'ait ouvert les yeux : *In hoc mirabile*

est, quia vos nescitis undè sit, & aperuit oculos meos. Comme leur disant qu'après un miracle aussi visible que celui-là, ils ne devoient plus chercher d'excuse dans leur ignorance, parce que ce miracle que Jesus-Christ venoit de faire, l'avoit hautement & pleinement réfutée. Je dis le même de vous & de moi. Oui, mes Freres, il est bien étonnant que sans y penser & sans le sçavoir, nous péchions tous les jours par ignorance, & que Dieu néanmoins ait si abondamment pourvû à notre instruction, qu'il s'explique à nous par tant de voix, qu'il nous parle par tant d'organes, qu'il ait établi tant de Ministres pour nous déclarer ses volontés, tant de Docteurs pour nous interpréter ses commandemens, tant de guides pour nous diriger & pour nous conduire : *In hoc mirabile est ;* voilà le prodige, *Joan. 9.* mais le prodige de notre iniquité, dont il seroit bien indigne qu'on osât se prévaloir contre Dieu. C'étoit une erreur du mauvais riche dans l'enfer, de croire que ses freres, qui vivoient encore sur la terre, & qui menoient une vie aussi corrompue que la sienne, pussent s'excuser sur leur ignorance, jusqu'à ce que Lazare ou quelqu'un des morts leur eût été envoyé pour leur parler de la part de Dieu, & pour les instruire du malheureux état où ils se trouvoient engagés. Non, non, lui répondit Abraham, il n'est pas besoin que

Lazare pour cela sorte du lieu de son repos ; ils ont Moyse & les Prophétes ; qu'ils les écoutent : s'ils ne les écoutent pas, il n'y a plus d'ignorance qui les justifie.

Voilà, Chrétiens, comment Dieu nous traite, quand notre ignorance nous fait tomber dans le désordre, & que notre infidélité présomptueuse & orgueilleuse nous fait souhaiter d'être instruits par des voies extraordinaires. *Habent Moysem & Prophetas* : ils ont Moyse & les Prophétes, c'est-à-dire, ils ont ma loi d'un côté, & ils ont de l'autre des Pasteurs, des Prédicateurs, des Confesseurs, pour leur en donner l'intelligence : s'ils ne l'accomplissent pas, leur ignorance n'est plus pour eux une raison : *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo.* Et en effet, quand après cela nous péchons par ignorance, nous sommes non-seulement coupables, mais inexcusables ; pourquoi ? observez ceci : parce qu'alors nous agissons, ou contre nos propres lumiéres, ou du moins contre nos doutes. Contre nos propres lumiéres : car au milieu des ténébres de notre ignorance, nous ne laissons pas d'avoir des lumiéres confuses qui nous suffisent pour éviter le péché, si nous voulions nous en servir, & qui ne nous deviennent inutiles que faute de réflexion. Or nous est-il pardonnable de faire si peu de réflexion à l'affaire capitale du salut ? S'il s'a-

Luc. 16.

Joan. 15.

gissoit d'une affaire temporelle, l'esprit ne nous manqueroit pas, & nous sçaurions bien trouver des lumiéres pour en venir à bout : mais pour le salut nous n'en trouvons point, & je dis qu'il n'y a pas d'apparence que Dieu se contente de cela. Contre nos doutes : car quand même nous n'aurions pas assez de lumiéres pour juger des choses, nous en avons souvent assez pour douter. Or du moment que nous en avons assez pour douter, si nous passons outre, nous en avons assez pour pécher. Je doute si cette affaire est selon les régles de la conscience, & néanmoins je m'y embarque : je ne suis pas moins coupable que si je commettois le péché avec une évidence entiére du péché. Je doute si ce bien m'est légitimement acquis, & toutefois sans nulle recherche je le retiens & j'en dispose : c'est comme si je l'enlevois par une violence ouverte ; pourquoi ? parce qu'il ne nous est pas permis d'agir sur une conscience douteuse ; & qu'un doute que je ne veux pas éclaircir, m'empêche d'être dans la bonne foi, sans laquelle il n'y a point d'ignorance qui me puisse disculper. Ainsi raisonnent les Théologiens.

Ah, Chrétiens, souvenons-nous que la premiére de toutes les obligations est de sçavoir. Souvenons-nous qu'un péché ne peut jamais servir d'excuse à un autre péché ; &

par conſéquent, qu'il eſt inutile de vouloir juſtifier nos omiſſions & nos tranſgreſſions par nos ignorances qui ſont elles-mêmes de véritables péchés. Souvenons-nous qu'on eſt ſouvent plus criminel devant Dieu, ou auſſi criminel, de dire, Je ne l'ai pas ſçû, que de dire, Je ne l'ai pas fait. C'eſt ſur ce principe, mes chers Auditeurs, que nous devons aujourd'hui nous examiner. Il ne ſuffit pas de nous l'appliquer perſonnellement à nous-mêmes: il faut qu'il s'étende ſur tous ceux dont Dieu nous a chargés & dont il nous demandera compte. Car voici le déſordre : permettez-moi de vous le reprocher. Vous avez des enfans à élever, & vous les élevez tous les jours dans une ignorance groſſiére des points les plus eſſentiels au ſalut. Vous leur apprenez tout le reſte, hors à connoître Dieu & à le ſervir. Vous leur donnez des maîtres pour les former ſelon le monde, & vous ne leur pardonnez pas là-deſſus les moindres négligences : mais s'ils ſont bien inſtruits de leur religion, mais s'ils ont la crainte de Dieu, mais s'ils s'acquittent exactement des exercices ordinaires du Chriſtianiſme, c'eſt à quoi vous penſez très-peu, & peut-être à quoi vous ne penſez jamais. Vous, Meſdames, vous avez de jeunes filles qui vous doivent la naiſſance & à qui vous devez l'éducation : qu'elles péchent par ignorance contre les re-

gles d'une civilité mondaine, vous les reprenez avec aigreur; mais qu'elles péchent par ignorance contre la loi de Dieu, c'eſt ce que vous leur paſſez aiſément. Vous avez des domeſtiques : ils ſont Chrétiens, & à peine ſçavent-ils ce que c'eſt que d'être Chrétien. Ils viennent au tribunal de la pénitence, & à peine ſçavent ils ce que c'eſt que pénitence. Ils ſe préſentent à nos Sacremens, & ils y commettent des ſacriléges. Leur ignorance les excuſe-t-elle? non; mais elle vous excuſe encore moins qu'eux : car s'ils ſont obligés de s'inſtruire, vous êtes obligés de pourvoir à ce qu'ils le ſoient, & c'eſt en partie pour cela que Dieu veut qu'ils dépendent de vous. Vous me demandez à qui vous les adreſſerez pour leur enſeigner les élémens du ſalut? Ne vous offenſez pas de ce que je vais vous répondre. A qui, dites vous, les adreſſer? mais moi je vous dis : pourquoi ſera-ce à d'autres qu'à vous-mêmes, puiſque Dieu vous les a confiés? croiriez-vous donc vous deshonorer, en faiſant auprès d'eux l'office même des Apôtres? Mais encore à qui aurez-vous recours, ſi vous n'en voulez pas prendre le ſoin? à tant de Miniſtres zélés qui ſe tiendront heureux de s'employer à un ſi ſaint miniſtère. Oſerai-je le dire? à moi-même. Oui à moi, qui me ferai une gloire de cultiver ces ames rachetées du ſang de Jeſus-Chriſt. D'autres

s'appliqueront à vous conduire vous-mêmes ; & vous en trouverez assez. Mais pour ces pauvres aussi chers à Dieu que tout ce qu'il y a de grand dans le monde, je les recevrai. Je ferai leur Prédicateur, comme je suis maintenant le vôtre. Je vous laisserai le pouvoir de leur commander, & je me réserverai la charge ou plutôt l'honneur de leur faire entendre les ordres du souverain maître à qui nous devons tous obéir, & de leur expliquer sa loi. Je les tirerai de cette ignorance, qui bien loin d'être & pour vous & pour eux un titre de justification, vous expose encore à tomber dans un troisiéme aveuglement qui est l'effet du péché & le sujet de la derniére partie.

III. PARTIE. C'Est une vérité inconteſtable, que Dieu aveugle quelquefois les hommes : & quand l'aveuglement des hommes entre dans l'ordre des divins décrets, il est de la foi que c'est un effet du péché, parce que c'est une des peines dont Dieu punit le péché. Ainsi le Prophéte Isaïe le faisoit-il entendre, lorsqu'il disoit en parlant des Juifs infidéles : *Excæcavit Deus oculos eorum ;* c'est Dieu qui les a aveuglés : ce Dieu le centre des lumiéres, ce Dieu dans qui il n'y a point de ténébres, ce Dieu qui éclaire tout homme venant au monde, c'est lui néanmoins qui les a précipités dans l'aveuglement

Isai. apud Joan. 12.

glement où ils sont ; & leur aveuglement est tel, qu'ayant des yeux ils ne voyent plus, & qu'ayant des cœurs ils ne comprennent rien ni ne sont touchés de rien : *Ut non videant oculis, & non intelligant corde.* Or il est évident qu'Isaïe s'expliquant ainsi, considéroit cet aveuglement comme un mystère de la justice de Dieu, comme un effet de sa colère, comme une vengeance du ciel. Il est donc vrai que non-seulement Dieu aveugle les pécheurs, mais qu'il ne les aveugle qu'en conséquence & en haine de leur péché ; d'où il s'ensuit que l'aveuglement est alors l'effet du péché. *Ibid.*

De sçavoir, Chrétiens, de quelle manière s'accomplit une punition en apparence si contraire à la sainteté de Dieu, & comment Dieu qui est la lumière même, peut aveugler une créature raisonnable & intelligente : c'est un des secrets de la prédestination, ou si vous voulez, de la réprobation des hommes, que nous devons révérer, mais qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. A prendre les termes dans toute leur rigueur, on diroit que Dieu par une action réelle & positive opére lui-même cet aveuglement intérieur ; & je conviens de bonne foi qu'il y a sur ce point dans le texte sacré des expressions très-fortes & qui demandent du discernement & de la précision pour ne s'y pas laisser surprendre.

Car quand saint Paul dit par exemple, que Dieu enverra à ceux qui périssent, c'est-à-dire, aux réprouvez, un esprit d'erreur pour croire au mensonge, *Ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio;* qui ne conclurroit de-là que Dieu agit en effet dans une ame criminelle pour lui inspirer le mensonge, comme il agit dans une ame juste pour y répandre la lumiére de sa grace? Et quand nous lisons dans le livre des Rois, que Dieu par un dessein formé suscita un démon pour séduire Achab, qu'il lui en donna la commission expresse, & qu'au même tems il mit un esprit de mensonge dans la bouche des Prophétes en qui cet infortuné Monarque avoit plus de confiance, *Nunc igitur dedit Deus spiritum mendacii in ore omnium Prophetarum;* prenant la chose à la lettre, ne diroit-on pas que Dieu par une providence à lui seul connue, est la cause immédiate qui produit l'aveuglement du pécheur? Mais, mes Freres, dit saint Augustin, il n'en va pas ainsi. Dieu l'éternelle & l'essentielle vérité, ne peut jamais être l'auteur du mensonge; & tout Dieu qu'il est, il ne peut jamais nous tromper, parce qu'il ne peut jamais cesser d'être un Dieu fidéle. S'il nous aveugle, c'est par voie de privation, & non d'action: c'est en retirant ses lumiéres, & non en nous imprimant l'erreur; c'est en nous abandonnant à

II. Thess. 2.

III. Reg. 22.

nos propres vûes & aux ſuggeſtions des méchans, & non en nous donnant lui-même des vûes fauſſes. Car de quelques termes que l'Ecriture ſe ſoit ſervie, la foi nous oblige à les interpréter de la ſorte. Il y a plus, & j'ajoute que ſuivant le ſentiment du même ſaint Auguſtin, dont le Concile de Trente nous a propoſé ſur ce point la doctrine pour régle, on doit conclurre que Dieu n'aveugle jamais tellement les hommes en cette vie, qu'il les laiſſe dans une privation entiére & abſolue des lumiéres de ſa grace : pourquoi ? parce que les hommes tomberoient par-là dans une impuiſſance abſolue & entiére de garder ſa loi, & qu'elle leur deviendroit impraticable. Or c'eſt une maxime de religion d'autant plus ſûre, qu'elle eſt néceſſaire pour réprimer le libertinage, que Dieu ſouverainement juſte, ſouverainement ſage, ſouverainement bon, ne nous demande jamais rien d'impoſſible : *Impoſſibilia non jubet*, ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin citées par le Concile, *ſed jubendo monet, & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis, & adjuvat ut poſſis.* Il nous laiſſe donc toujours des lumiéres ſuffiſantes, ſinon pour marcher dans la voie du ſalut, au moins pour la chercher ; ſinon pour agir, au moins pour prier ; ſinon pour ſçavoir, au moins pour douter. Or il n'en faut pas davantage, Seigneur, pour être en pouvoir d'ac- *Auguſt.*

complir votre loi, & pour faire que dans vos plus sévéres jugemens vous soyez irréprocha-
Ps. 50. ble si nous ne l'accompliſſons pas : *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis, & vincas cum judicaris.* Que fait donc Dieu pour nous aveugler & pour nous punir ? rien autre choſe, Chrétiens, que de s'éloigner de nous, & de nous livrer à nous-mêmes. C'eſt-à-dire, que Dieu en punition de nos infidélités & de nos déſordres, ne nous donne plus certaines lumiéres qu'il nous donnoit autrefois : lumiéres vives & pénétrantes, lumiéres de faveur & de choix ; lumiéres qui nous détacheroient du monde & qui nous en découvriroient ſenſiblement la vanité, qui nous feroient gouter Dieu & nous rendroient ſon joug aimable, qui dans la pénitence la plus auſtère nous feroient trouver de ſaintes délices & dans les croix les plus dures des ſources de conſolation ; lumiéres qui cent fois ont produit des miracles de pénitence dans les pécheurs les plus opiniâtres ; en tel & en tel, mon cher Auditeur, dont vous avez connu les égaremens, & que vous avez vû enſuite touchés de ces victorieuſes lumiéres, prendre hautement le parti de la piété : lumiéres dont nous avons nous-mêmes ſenti la vertu, tandis que nous vivions dans l'ordre, & qui ne ſe ſont éclipſées que parce que le péché nous a ſéparés de Dieu. Ce ſont là, Chrétiens, les lumiéres

dont Dieu nous prive quand nous l'irritons, & c'eſt la perte de ces lumiéres qui fait notre aveuglement.

Or je prétends, & voici la derniére penſée avec laquelle je vous renvoie, je prétends que cet aveuglement ainſi expliqué, eſt l'effet le plus redoutable de la juſtice de Dieu vindicative, le châtiment le plus rigoureux que Dieu puiſſe exercer ſur les pécheurs, celui qui approche davantage de la réprobation & que l'on peut dire être déja une réprobation anticipée. C'eſt pourquoi, remarque ſaint Chryſoſtome, quand Iſaïe brûlé de zéle pour les intérêts de Dieu, ſembloit vouloir engager Dieu à punir les impiétés de ſon peuple, il ſe contentoit de lui dire : *Excæca cor populi hujus* : aveuglez, mon Dieu, le cœur de ce peuple. Car il ſçavoit que Dieu dans les tréſors de ſa juſtice, n'a point de vengeance plus terrible que cet aveuglement du cœur. Vous me demandez en quoi elle ſurpaſſe toutes les autres ? En voici la raiſon, Chrétiens, que vous n'avez peut-être jamais compriſe, & qui néanmoins eſt une des plus ſolides vérités de votre religion. C'eſt que l'aveuglement où Dieu permet que nous tombions en conſéquence de nos crimes, eſt un mal tout pur, ſans aucun mélange de bien. Ecoutez-moi. Tous les autres maux de la vie ſont, il eſt vrai, des châtimens du péché ; mais ils ne *Iſai. 6.*

laiſſent pas d'être, ſi nous le voulons, des moyens de ſalut : & il n'y en a point, ſi nous en ſçavons bien uſer, que nous ne puiſſions mettre au nombre des graces, parce qu'au même-tems que Dieu nous en fait porter la peine par ſa juſtice, il nous les rend utiles par ſa bonté. Ce ſont des maux, dit ſaint Chryſoſtome, qui nous purifient en nous affligeant, qui nous corrigent, qui nous ſervent d'épreuves, qui nous aident à rentrer dans nous-mêmes, qui nous détachent des objets créés, & nous forcent de retourner à Dieu. Mais l'aveuglement eſt un mal ſtérile, dont nous ne pouvons tirer aucun profit. Il y a, diſent les Théologiens, des peines médicinales, il y en a de ſatisfactoires, il y en a de méritoires. De médicinales, pour nous préſerver du péché ; de ſatisfactoires, pour l'expier ; de méritoires, pour nous ſanctifier. Mais dans l'aveuglement, ni précaution, ni ſatisfaction, ni ſanctification. Quand Dieu m'envoie des adverſités, une maladie, une humiliation, j'ai toujours de quoi me conſoler. Car dans ma peine je lui dis : Seigneur, ſoyez béni ; vous me châtiez en pere : cette maladie, dans l'ordre de votre providence, eſt pour moi un purgatoire & un exercice de patience. Trop heureux ſi j'en fais un tel uſage ! J'abuſois de ma ſanté pour mener une vie mondaine & diſſipée ; en me l'ôtant, vous m'avez malgré moi

séparé du monde : peine médicinale. J'avois horreur de la pénitence ; vous me la faites faire par nécessité ; peine satisfactoire. J'étois lâche dans votre service & négligeant dans les devoirs du Christianisme ; mais si je ne vous honore pas en agissant, vous me donnez de quoi vous honorer en souffrant : peine méritoire. Voilà ce qui adoucit mes maux. Mais quand je tombe dans l'aveuglement, je ne puis rien penser de tout cela ; pourquoi ? c'est que par ce genre de peine, je ne satisfais point à Dieu, je ne mérite rien devant Dieu, je ne deviens pas meilleur selon Dieu : Dieu me punit, & rien de plus.

Or en cela, Chrétiens, le châtiment dont je parle, ressemble encore à celui des réprouvés. Car quel est pour les réprouvés le comble de la misére ? c'est que jamais Dieu ne sera satisfait de leurs souffrances, & que plus ils souffrent, plus ils sont obstinés dans leur malice. De même, l'aveuglement, bien loin d'effacer nos péchés, les augmente ; bien loin de soumettre nos cœurs, les révolte ; bien loin d'appaiser Dieu, le courrouce : il a tout le mal de la peine, sans en avoir aucun effet salutaire. Peine éternelle, ajoûte S. Chrysostome, aussi-bien que celle des réprouvés. Tous les autres maux, quelque grands qu'ils soient, ont un terme ; l'aveuglement n'en a point : la mort qui finit tout le reste, au lieu

de le faire ceſſer lui donne, pour ainſi parler, un caractère de perpétuité ; & comme un Saint en mourant paſſe, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, de lumiére en lumiére & de clarté en clarté, c'eſt-à dire, de la lumiére de la foi à la lumiére de la gloire, & de la clarté des
II. Cor. 3. juſtes à celle des bienheureux, *A claritate in claritatem ;* auſſi la mort fait elle paſſer un mondain que Dieu réprouve, de ténébres en ténébres, & d'aveuglement en aveuglement, je veux dire, de l'aveuglement temporel à l'aveuglement éternel, & des ténébres du péché aux ténébres de l'enfer.

Après cela, conclut admirablement ſaint Auguſtin, dites que Dieu dès cette vie ne punit pas ſpécialement les pécheurs & les libertins. Dites qu'il n'a point pour eux de châtiment, qui dès cette vie les diſtingue de ſes élûs, & qu'en toutes choſes il les confond avec les gens de bien. Vous vous trompez, mes Freres, reprend ce ſaint Docteur : Dieu juge les mondains dès cette vie, & dès cette vie il met entr'eux & ſes élûs une terrible différence, par la différente maniére dont il
Auguſt. les châtie : *Utique eſt Deus judicans eos in terra.* Il n'attend pas juſqu'à la fin des ſiécles pour ſéparer le bon grain d'avec la paille ; mais il a dès maintenant une eſpéce de peine qui lui ſuffit pour ce triage, & c'eſt l'aveuglement dans le péché. Si nous ne l'appre-

hendons pas, si nous n'en avons pas autant d'horreur que de l'enfer même, malheur à nous. Ah! Seigneur, s'écrioit le même Pere, que vous êtes adorable & impénétrable dans vos jugemens! mais que vous l'êtes sur-tout dans cette loi fatale, qui vous fait répandre de si affreuses ténébres sur les hommes, pour punir les désirs injustes & déréglés de leurs cœurs! *Quàm secretus es; habitans in excelsis, in silentio: Deus solus & Deus magnus, lege infatigabili spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates!* Si ce Dieu vengeur n'a pas encore exercé sur vous, mes Freres, cette rigoureuse justice; s'il n'a pas encore permis que vous soyez tombé dans ce triste état, ce n'est pas peut-être que vous ne l'ayez déja bien mérité: mais c'est qu'il a usé envers vous d'une plus grande miséricorde qu'à l'égard de tant d'autres. Cependant, prenez garde que cette bonté ne se lasse enfin; & craignez la patience même d'un Dieu, qui frappe d'autant plus rudement qu'il a plus long-tems arrêté ses coups. Qui sçait s'il a résolu d'attendre davantage? Qui sçait si ce ne sera pas après le premier péché que vous allez commettre, qu'il éteindra pour vous ses lumiéres & qu'il vous aveuglera? Qui ne doit pas être saisi de frayeur, en pensant qu'il y a un péché que Dieu a marqué comme le dernier terme de sa grace? je dis de cette grace puissante *August.*

ſans laquelle nous ne nous ſauverons jamais. Quel eſt-il ce péché ? je ne puis le connoître. Après quel nombre de péchés viendra-t-il ? c'eſt ce que j'ignore. De quelle nature, de quelle eſpéce eſt-il ? autre myſtère pour moi. Eſt-ce un péché particulier & extraordinaire ? Eſt-ce un péché ordinaire & commun ? abyſme où je ne découvre rien. Tout ce que je ſçais, ô mon Dieu, c'eſt que je ne dois rien oublier, rien ménager, pour prévenir le malheur dont vous me menacez. Heureux que vous m'ayez fait voir le danger ! Non moins heureux que vous vouliez encore m'aider à en ſortir ! Souverainement heureux, ſi je marche déſormais à la faveur de vos divines lumiéres, juſqu'à ce que j'arrive à la gloire où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE JEUDI

de la quatriéme Semaine.

Sur la Préparation à la Mort.

Cùm appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ : & hæc vidua erat, & turba civitatis multa cum illa. Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi : Noli flere.

Lorsque Jesus-Christ étoit près de la porte de la ville, on portoit en terre un mort, fils unique d'une femme veuve ; & cette femme étoit accompagnée d'une grande quantité de personnes de la ville. Jesus-Christ l'ayant vûe, il en fut touché, & il lui dit : Ne pleurez point. En saint Luc, chap. 7.

VOilà, Chrétiens, dans un même sujet bien des sujets de compassion : une mere qui a perdu son fils, une femme privée par-là de la plus douce espérance, qui lui restoit ; un jeune homme enlevé dès la fleur de son âge ; un fils unique, seul héritier de sa famil-

le, déchû tout à coup de toutes ſes prétentions; enfin une foule de monde qui accompagne le corps qu'on porte en terre, & qui prend part à cette triſte cérémonie. Il y avoit là ſans doute, dit ſaint Grégoire de Nyſſe, de quoi toucher le Sauveur des hommes: & il étoit difficile que le Dieu de charité & de miſéricorde ne fût pas émû d'un appareil ſi lugubre & d'un ſpectacle ſi digne de pitié. Mais après tout, ſelon la penſée de S. Chryſoſtome, un autre objet le touchoit encore bien plus ſenſiblement. La perte d'un fils, le deuil d'une mere; la mort d'un héritier, la déſolation d'une veuve, ce n'étoient que des conſidérations humaines, trop foibles pour faire une grande impreſſion ſur le cœur d'un Dieu: mais ce qu'il ne put voir ſans douleur, ce fut l'attachement exceſſif & tout naturel de cette mere à la perſonne de ſon fils; ce fut l'infidélité de cette femme, qui enviſageoit la mort, non par les yeux de la foi, mais par les yeux de la chair: ce fut le malheur de ce jeune homme ſurpris par un accident imprévû, & mort ſans préparation. Or pour m'attacher à ce dernier article qui me paroît plus eſſentiel & plus important, n'eſt-ce pas ainſi que meurent tous les jours tant de Chrétiens, je veux dire, ſans avoir penſé à la mort, ſans s'être diſpoſés à la mort: & qu'y a-t-il de plus déplorable que l'état d'un hom-

me qui se trouve à ce dernier moment lorsqu'il s'y attendoit le moins, & n'a pris nulles mesures pour un passage dont les suites sont éternelles ? Il est donc d'une extrême conséquence, mes chers Auditeurs, de vous apprendre à prévenir un danger si affreux ; & c'est pour cela que je viens vous entretenir aujourd'hui de la préparation à la mort. Vierge sainte, puissante protectrice des mourans, c'est vous que nous invoquons à cette heure si critique ; c'est votre secours alors que nous implorons : commencez dès maintenant à nous en faire sentir les effets, & rendez-vous favorable à la priére que nous vous adressons. *Ave, Maria.*

SAint Chrysostome donnant des régles de vie, & par ces régles de vie voulant disposer une ame Chrétienne à la mort, fait particuliérement consister cette préparation en trois choses, sçavoir, la persuasion de la mort, la vigilance contre la mort, & la science pratique de la mort. Trois dispositions qui ont entre elles un enchaînement néceſſaire, & qui vont d'abord partager ce discours, comprenez-en, s'il vous plaît, le dessein. Pour se préparer à mourir, dit ce saint Docteur, il faut bien se persuader de la mort : premiére régle. Il faut sans cesse veiller contre les surprises de la mort : seconde régle. Enfin il faut se faire

de la vie même, soit par la réflexion, soit par la pratique, un exercice continuel & comme un apprentissage de la mort : troisiéme régle. Or quel est, par rapport à nous, le sujet de la compassion du Fils de Dieu ? le voici, mes chers Auditeurs : c'est que craignant la mort au point que nous la craignons, nous vivons néanmoins dans une négligence entiére & dans le plus profond oubli de la mort. Car nous craignons de mourir; & cependant quelque certaine & quelque prochaine même que soit la mort, nous ne sommes presque jamais persuadés qu'il faut mourir. Nous craignons de mourir; & cependant quelque incertaine d'ailleurs & quelque trompeuse que soit la mort, nous prenons aussi peu de précaution que si nous étions pleinement instruits & du tems & de l'état où nous devons mourir. Enfin nous craignons de mourir; & cependant malgré l'expérience journaliére & si sensible que nous avons de la mort, nous n'apprenons jamais dans l'usage de la vie à mourir. Ces trois points demandent à être éclaircis, & c'est pour cela que j'ai besoin de votre attention.

I. PARTIE. C'Est par la persuasion, que doit commencer ce grand & saint exercice de la préparation à la mort. Car, comme dit saint Chrysostome, il est difficile que je me prépare sé-

rieusement à une chose, dont je ne suis pas encore persuadé ; & quand elle doit avoir des suites aussi irréparables & aussi terribles, que celles de la mort, il n'est pas plus possible, si j'en suis fortement persuadé, que je ne m'applique de tout mon pouvoir à m'y disposer. Ne regardez donc point, mes chers Auditeurs, ce que j'ai maintenant à vous dire comme une proposition paradoxe, ou comme une instruction du moins inutile ; & ne me répondez point que la mort est tellement certaine, qu'il n'y a rien dont les hommes soient malgré eux plus convaincus. Car je soutiens au contraire qu'il n'y a rien ou presque rien, dont ils le soient moins. Vérité qui doit vous surprendre, & que je ne comprendrois pas moi-même, si je ne sçavois pas en quel sens elle doit être entendue : mais vérité constante, & que je prétends vous rendre sensible dans l'exposition que j'en vais faire.

Il est vrai, Chrétiens, nous sommes vous & moi persuadés, qu'il y a un arrêt de mort, porté dans le tribunal souverain de la justice de Dieu contre l'homme pécheur, & que c'est un arrêt irrévocable & sans appel : *Statutum est hominibus semel mori.* Mais par je ne sçais que enchantement de notre amour-propre nous oublions, sans y prendre garde, que cet arrêt doit être exécuté dans nos personnes ; & nous vivons en effet, comme si nous étions *Heb. 9.*

perſuadés que nous ne devons point mourir. Nous ſçavons bien en général que tous les hommes mourront ; mais par mille illuſions & mille fauſſes eſpérances qui nous jouent, quoi qu'il en ſoit du général, nous trouvons toujours le moyen de nous excepter en particulier. Diſons mieux : nous avons bien une évidence & une conviction ſpéculative que nous mourrons nous-mêmes ; mais au même tems mille erreurs pratiques nous font croire que nous ne mourrons pas. C'eſt-à dire, nous convenons bien que nous mourrons un jour, & que c'eſt une loi rigoureuſe qu'il faudra enfin ſubir : mais nous nous conſolons dans la penſée que ce ne ſera pas encore ſi-tôt, que nous avons encore du tems, que notre heure n'eſt pas encore venue, que nous ne mourrons pas encore de cette maladie ; & cette perſuaſion nous empêche d'entrer dans les diſpoſitions prochaines & néceſſaires, où il faudroit nous mettre pour nous préparer à la mort. Car obſervez avec moi, Chrétiens, que ce qui nous diſpoſe à une bonne mort, n'eſt pas de ſçavoir en ſpéculation qu'il faut mourir ; mais d'être actuellement touché & pénétré de ce ſentiment intérieur, je mourrai & mon heure approche ; je mourrai & ce ſera dans quelqu'une de ces années que je me promets en vain ; je mourrai & ce ſera dans l'âge & de la maniére que j'aurai

le moins prévûs. Voilà ce qui nous détermine à prendre sans délai ces ferventes & généreuses résolutions de réformer notre vie, pour penser efficacement & solidement à la mort.

Que fait donc l'ennemi de notre salut ? Apprenez-le, mes chers Auditeurs : voici l'artifice le plus dangereux dont il se sert pour nous entretenir dans l'impénitence. Il nous laisse toutes les autres pensées de la mort, dont il sçait bien que nous ne ferons aucun usage, & il nous ôte celle qui seule seroit capable de nous convertir. Je veux dire, qu'il ne nous persuade pas que nous ne mourrons jamais ; ce seroit une erreur trop grossiére, & dont il n'a pas même besoin pour nous perdre : mais il nous persuade que nous ne mourrons, ni aujourd'hui, ni demain, ni dans tous les tems où la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous presseroit de retourner à Dieu, & cela lui suffit. Car avec cela ne comptant jamais sur la mort, nous ne tirons jamais ces conséquences salutaires, d'où dépend notre conversion. Et c'est ainsi que l'a entendu saint Chrysostome, expliquant ces paroles de la Génése, *Nequaquam moriemini.* *Genes. 3.*
La remarque de ce Pere est digne de votre attention. Il dit donc que le démon, cet esprit de mensonge, emploie encore tous les jours pour nous séduire, la même ruse dont

il se servit dans le Paradis terrestre contre nos premiers parens ; & que quand il a entrepris, ou de nous faire tomber dans le péché, ou de nous éloigner de la pénitence, un des moyens les plus ordinaires par où il y parvient, est de nous suggérer comme au premier homme & à sa femme, que nous ne mourrons point : *Nequaquam moriemini.* Mais comment peut-il nous aveugler de la sorte ; & quand Dieu ne nous l'auroit pas dit, quand la raison ne nous en convaincroit pas, l'expérience seule ne seroit-elle pas plus que suffisante pour nous forcer à croire que nous mourrons ? Quelle apparence que nous puissions démentir là-dessus, non-seulement notre foi & notre raison, mais l'inconteſtable & l'évident témoignage de nos sens ? Peut-être à en juger par-là seroit-il moins étonnant que notre premier pere eût donné dans un tel piége ; car il n'avoit encore vû nul exemple de la mort, & l'heureux état d'innocence où Dieu l'avoit créé, le faisoit jouir d'une santé inaltérable, & le rendoit même immortel. Ainsi tandis qu'il étoit dans l'ordre, ne ressentant nulle foiblesse qui l'avertît de sa mortalité, il pouvoit plus aisément se laisser surprendre à la vaine promesse du tentateur, & se flatter qu'il ne mourroit pas, *Nequaquam moriemini.* Mais à nous, Chrétiens, à nous dont les yeux sont continuelle-

ment frappés de l'image de la mort ; à nous que la mort, pour ainſi parler, environne de toutes parts ; à nous qui la voyons dans les autres, & qui par nos infirmités en faiſons déja dans nous-mêmes les triſtes épreuves, nous dire, vous ne mourrez point, *Nequa-quam moriemini*, c'étoit la derniére des tentations par où le démon ſembloit devoir nous attaquer & encore moins nous tromper. C'eſt néanmoins celle par où il nous attaque le plus ſouvent ; & ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt celle qui lui réuſſit le mieux. L'artifice eſt groſſier, je l'avoue ; mais notre aveuglement en eſt d'autant plus déplorable lorſque nous y ſommes ſurpris. Or nous le ſommes à tous momens. Car le démon qui cherche en tout notre ruine, & qui connoît notre foible, n'a qu'à nous prendre par-là, en nous diſant : Tu ne mourras pas encore de ceci, nous le croyons. Il n'a qu'à nous faire entendre que nous ſommes jeunes, que rien ne preſſe, que nous aurons le loiſir de penſer à nous ; ſans examiner davantage, nous nous en fions à lui, & dans cette confiance malheureuſe nous vivons tranquillement & toujours dans les mêmes diſſolutions, toujours dans le même déſordre d'une vie mondaine, toujours dans le même état d'une conſcience déréglée : pourquoi ? parce que nous ne ſommes jamais perſuadés, j'entends d' ne

perſuaſion efficace, qu'il faut mourir.

Il ſemble que nous ſoyons même en cela d'intelligence avec notre ennemi. Car bien loin que nous ſoyons jamais perſuadés de la mort, nous ne voulons pas l'être, nous craignons de l'être, nous éloignons de nous toutes les vûes qui pourroient nous ſervir à l'être, & ces vûes qui devroient nous ſanctifier, ne ſont communément que nous troubler, que nous déſoler, que nous conſterner, quelquefois même que nous irriter, quand aux approches de la mort on nous tient le moindre diſcours, & qu'on nous fait la moindre ouverture touchant le danger où nous nous trouvons. De-là vient ce qu'a ſagement remarqué ſaint Chryſoſtome, que la plupart des hommes meurent ſans croire mourir, & preſque toujours avec une aſſûrance préſomptueuſe de ne pas mourir. De-là vient que ceux-là mêmes, à qui conſtamment & viſiblement il reſte moins de jours à vivre, ſont toutefois ceux qui travaillent plus pour la vie. Combien en verrez-vous, qui frappés d'une maladie mortelle, & déja condamnés par le jugement public, forment des deſſeins s'engagent dans des entrepriſes, s'inquiétent de mille affaires temporelles, comme s'ils avoient le plus grand intérêt dans l'avenir ! Combien de vieillards accablés ſous le poids des années, & n'ayant plus qu'un pas à faire

jusqu'au tombeau, sont aussi avides des biens de la terre que s'ils les devoient posséder durant des siécles entiers! De-là vient que les grands du monde par une fatalité, si je l'ose dire, attachée à leur condition, ne sçavent jamais où ils en sont, quand ils sont presque au moment de la mort; & cela parce qu'on est prévenu qu'ils ne le veulent pas sçavoir. De-là vient que chacun conspire à les tromper dans des conjonctures où il seroit si important de leur ouvrir les yeux. On les assure que tout va bien, lorsqu'il est évident que tout va mal; on les félicite d'un léger succès & d'un changement assez favorable en apparence, mais qui n'est au fond qu'un dernier effort de la nature défaillante; on leur cache adroitement & avec soin toutes les marques & tous les présages qu'on découvre en eux d'une mort certaine; on leur exagére la force & la vertu des remédes, sans leur parler jamais du souverain remède qui est la pénitence: on les amuse de la sorte, & par quels motifs? motifs tout humains: une femme par un excès de tendresse, des enfans par respect ou par intérêt, des étrangers par complaisance, des domestiques par crainte; tellement qu'ils ignorent toujours la vérité, & qu'en mourant même, ils se tiennent encore sûrs de ne pas mourir.

De-là vient que ceux qui par état & par

un devoir propre de leur miniſtère devroient pourvoir à ce déſordre & parler avec moins de réſerve, ont tant de peine eux-mêmes à s'expliquer; qu'ils s'en repoſent les uns ſur les autres, un médecin ſur le confeſſeur, & un confeſſeur ſur le médecin; ne voulant ni l'un ni l'autre ſe faire porteurs d'une parole, dont Dieu leur a pourtant confié l'importance, quoique dure & fâcheuſe commiſſion; & ſacrifiant à de foibles conſidérations le ſalut d'une ame dont l'éternelle deſtinée dépendoit de leur fidélité. De là viennent, s'il faut enfin ſe déclarer, & preſſer le malade dans l'extrémité où il eſt, de recourir aux Sacremens, de là, dis-je, tant de précautions, tant de déguiſemens & de détours. On l'aſſure qu'il n'y a rien encore à déſeſpérer; que quand on l'exhorte à donner cette marque de religion, ce n'eſt pas qu'on le croie dans un péril qui ne ſouffre plus de retardement; mais qu'il eſt bon de ſe prémunir de bonne heure, & de ſe mettre l'eſprit en repos: c'eſt-à-dire, qu'on lui ôte un des plus puiſſans motifs de pénitence, & peut-être le ſeul dont il ſoit alors capable d'être touché, ſçavoir la vûe prochaine du jugement de Dieu. Ce ne fut point ainſi que ſe comporta le Prophéte, quand au nom du Seigneur & avec une ſainte liberté, il avertit le Roi de Juda que ſa fin approchoit, & qu'il falloit ſe diſpoſer à partir pour aller

rendre compte au ſouverain juge : *Diſpone domui tuæ : quia morieris tu, & non vives.* Il lui prononça cet arrêt ſans adouciſſement : Vous mourrez, *Morieris.* Il n'eut égard, ni à ſa grandeur Royale, ni au trouble où le jetteroit cette parole de mort : *Morieris tu*, vous mourrez, Prince, vous en perſonne, vous tout Monarque & tout abſolu que vos êtes. Ah ! Chrétiens, où trouve-t-on aujourd'hui des Prophétes, je ne dis pas pour les Rois & pour les têtes couronnées, mais même pour les autres conditions du monde, & ſur-tout pour ceux qui dans le monde ont quelque diſtinction, ſoit de la naiſſance, ſoit du rang ? Je ne m'étonne point que dans des accidens imprévûs & ſinguliers, on meure ſans être perſuadé qu'on va mourir. Tel eſt l'affreux châtiment de Dieu, & c'eſt en quoi conſiſte cette impénitence malheureuſe dont je vous parlois il y a quelque tems, lorſque Dieu pour punir le pécheur permet que la mort le ſurprenne dans ſon péché. Mais ce n'eſt pas là de quoi il s'agit. Ce que je ne puis aſſez déplorer ni aſſez condamner, c'eſt que des mourans que Dieu appelle par les voies les plus communes, que des mourans à qui la mort laiſſe juſques au dernier ſoupir le libre exercice de leur raiſon, que des mourans pour qui la divine juſtice ſe relâche de tous ſes droits en s'accommodant à leurs beſoins Iſ. 38.

& leur donnant tout le loisir de se reconnoître, meurent avec cela sans être persuadés de la nécessité actuelle & de la proximité de la mort; & que ce défaut de persuasion ne soit plus précisément l'effet d'une vengeance rigoureuse du ciel qui les châtie, ni d'un événement inopiné qui les déconcerte, mais d'une insurmontable obstination qui les aveugle : que ce soit nous-mêmes, pour ainsi dire, qui prenions à tâche de nous jouer nous-mêmes, de nous séduire nous-mêmes; croyant les choses, non pas comme elles sont, mais comme il nous plairoit qu'elles fussent; voilà ce qui me paroît digne, non plus de toute ma compassion, mais de toute mon indignation.

Or quel est le remède, Chrétiens? le voici, tiré de la doctrine & des maximes de saint Grégoire Pape, qui de tous les Peres de l'Eglise me semble avoir été sur le sujet que je traite un des plus éclairés. Premiére maxime, c'est d'entretenir habituellement dans nous une persuasion générale de la mort, qui rectifie toutes nos erreurs particuliéres : c'est-à-dire, d'opposer continuellement à nos assurances présomptueuses touchant la mort, l'idée vive de la mort; de rappeller souvent dans notre esprit cette pensée salutaire, je mourrai, & je mourrai dans un de ces momens où je n'aurai pas crû devoir mourir. Ainsi l'oracle

l'oracle même de la vérité me l'a-t-il fait connoître, & malheur à moi si malgré les termes exprès de l'Evangile, malgré la menace de Jesus-Christ je n'en suis pas encore persuadé. Souvenir de la mort que Moyse recommandoit tant au peuple de Dieu, convaincu qu'il étoit que cette nation si inconstante & si indocile demeureroit dans la soumission, tandis qu'elle auroit cet objet présent devant les yeux : *Utinam saperent & intelligerent, ac novissima providerent!* Deut. 32.

Seconde maxime : avoir un ami sincére & droit, un ami qui sans nous ménager, sans écouter les sentimens d'une amitié foible ou intéressée, vienne à nous dans le danger, & nous dise avec le même zéle & la même force que le Prophéte : Mettez ordre à votre conscience, & au plutôt ; car la mort n'est pas loin : *Dispone domui tuæ : morieris enim tu.* Exiger de lui comme le meilleur office que nous en puissions attendre, qu'il ne différe point à s'expliquer, & qu'il ne craigne point en s'expliquant de nous contrister. Lui faire bien comprendre que par-là nous jugerons s'il est parfaitement à nous, que par-là nous le distinguerons des faux amis, que par-là nous lui ferons redevables d'une des graces les plus précieuses, qui est la persuasion de la mort au tems même de la mort. Car voilà ce que nous devons souhaiter d'un ami. Tous

les autres services hors celui-là, ou qui ne vont pas là, sont vains, sont mépriſables, ſouvent même ſont dangereux. Mais penſer au ſalut d'un mourant, mais prendre ſoin de ſon ame & de ſon éternité, mais le diſpoſer par de ſages conſeils à finir chrétiennement une vie dont le terme doit être un ſouverain bonheur ou un ſouverain malheur, c'eſt là proprement être ami juſques à la mort. Cherchons-le cet ami fidéle, & où? non point parmi les mondains. S'ils ſont amis (& combien peu même le ſont?) c'eſt ſelon le faux eſprit du monde, c'eſt par rapport aux frivoles avantages du monde, c'eſt pour établir, pour avancer un ami dans le monde. Mais nous le trouverons parmi ce petit nombre d'hommes vertueux & de zélés ſerviteurs que Dieu s'eſt réſervés juſques au milieu du monde, & dont la piété nous eſt connue. Nous le trouverons parmi les Miniſtres de Jeſus-Chriſt: amis d'autant plus ſolides, qu'après nous avoir aidés à bien vivre, ils nous aident encore à bien mourir.

Troiſiéme maxime: s'affermir contre la crainte de la mort, parce que c'eſt la crainte immodérée de la mort qui nous en rend la penſée ſi odieuſe & la perſuaſion ſi difficile. Ce qu'on craint, on aime à ſe le repréſenter dans un long éloignement, & l'on tâche même à en perdre abſolument la mémoire;

comme si jamais il ne devoit arriver. Or par où combattre cette crainte ? par les armes de la foi, par les motifs de l'espérance chrétienne, par les saintes ardeurs de la charité divine. Pour cela, se dire souvent à soi-même dans le secret du cœur : *Ecce sponsus venit :* Allons, mon ame, allons au-devant de l'Epoux. Le voilà qui s'avance. Il ne viendra pas, mais il vient déja : *Ecce sponsus venit.* Ce n'est point pour vous perdre, mais pour vous tirer des misères de cette vie mortelle, & vous faire entrer en possession de son Royaume. Ce n'est point pour vous rejetter de sa présence, mais pour vous recueillir au contraire dans son sein, & pour vous unir éternellement à lui : *Ecce sponsus venit.* Langage, il est vrai, trop relevé pour des ames sensuelles ; mais sentiment ordinaire aux saintes ames ; vûe consolante, qui les rassûre, qui les fortifie, qui les anime. Dans cette disposition elles se plaisent à envisager la mort de près ; & plus elles l'envisagent de près, plus elles se préparent à la recevoir, plus elles redoublent leurs soins, leur activité, leur ferveur : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei.* Car à quoi nous porte cette persuasion ? à une sainte vigilance contre la mort, qui va faire le sujet de la seconde partie. *Matth.* 25.

QUi le croiroit, Chrétiens, qu'on pût II. PARTIE.

trouver un préſervatif contre la mort, qu'on pût malgré ſon incertitude s'aſſûrer de la mort, qu'on pût en quelque ſorte faire changer de caractère à la mort; & au lieu qu'elle eſt trompeuſe, la rendre fidéle ou lui ôter au moins le pouvoir de nous trahir? Voilà toutefois l'important ſecret que le Sauveur du monde a pris ſoin de nous apprendre; & ce ſecret, dit ſaint Chryſoſtome, eſt renfermé
Matt 25. dans cette ſeule parole: Veillez, *Vigilate*. Parole à laquelle il ſemble que le Fils de Dieu ait attaché des bénédictions infinies. Parole dont il a fait la concluſion preſque univerſelle des divins enſeignemens qu'il nous a donnés; & parole auſſi dont la pratique eſt comme le précis & l'abrégé de toute la ſageſſe Chrétienne. Car à quoi tend la ſageſſe de l'Evangile? à la grande affaire du ſalut. D'où dépend cette eſſentielle, cette unique affaire? de la mort. Et quel moyen plus infaillible & plus néceſſaire pour nous prémunir contre la mort, & pour nous mettre à couvert de ſes ſurpriſes, que la vigilance? *Vigilate*.

En effet, reprend ſaint Bernard, quoi que je faſſe, les circonſtances particuliéres de la mort ſeront toujours incertaines pour moi; mais toute incertaine qu'eſt la mort & qu'elle ſera toujours dans ſes circonſtances, je puis faire enſorte qu'elle ne me ſurprenne jamais. Malgré toutes mes réflexions & toutes les

recherches dont je pourrois uſer pour pénétrer dans l'avenir, j'ignorerai toujours le tems de la mort, le lieu de ma mort, le genre de ma mort : pourquoi ? parce que ce ſont des myſtères que le Pere céleſte a réſervés, non-ſeulement à ſa ſouveraine puiſſance, mais à ſa divine préſcience ; *Quæ pater poſuit in ſua poteſtate.* Mais ſans ſçavoir le tems de ma mort, je puis vivre à tous les tems dans une telle attention ſur moi-même, qu'il n'y ait jamais une heure où la mort ne me trouve pas en garde : ſans ſçavoir le lieu de ma mort, je puis tellement attendre la mort dans tous les lieux, qu'il n'y en ait jamais un où je ne ſois pas à couvert de ſes piéges ; ſans ſçavoir le genre de ma mort, c'eſt-à-dire, ſans ſçavoir ſi ce ſera une mort lente ou une mort ſubite, une mort tranquille ou une mort accompagnée de violentes douleurs, une mort qui laiſſe à mon eſprit toute ſa raiſon ou une mort qui le trouble, je puis prendre de ſi juſtes meſures que du reſte ce ne ſoit jamais une mort imprévûe. Et voilà ce qui fit la différence des vierges ſages & des vierges folles dont il eſt parlé dans l'Evangile. Les unes n'étoient pas plus inſtruites que les autres du moment où l'Epoux devoit arriver ; mais dans cette incertitude les unes par précaution tinrent toujours leurs lampes allumées, au lieu que les autres s'endormirent & laiſſérent AB. 1.

pendant leur ſommeil leurs lampes s'éteindre.

Or c'eſt ici même, Chrétiens, que nous devons adorer la Providence de notre Dieu; c'eſt, dis-je, dans cette incertitude de la mort, toute affreuſe qu'elle eſt d'ailleurs, & dans l'effet ſalutaire qu'elle produit. Car c'eſt par-là que Dieu nous retient dans l'ordre, & qu'il nous oblige à veiller ſans ceſſe ſur nos actions, à meſurer tous nos pas, à peſer toutes nos paroles, à purifier toutes nos penſées, à régler tous les déſirs de notre cœur. Si je ſçavois quand je dois mourir, où je dois mourir, comment je dois mourir, peut-être vivrois-je dans un plus grand repos; mais je vivrois avec moins de dépendance: au lieu que l'incertitude du tems où je mourrai, du lieu où je mourrai, de la maniére dont je mourrai, me réduit à l'heureuſe néceſſité d'étudier ſoigneuſement tous mes devoirs, & de m'appliquer réguliérement & conſtamment à les remplir. Être un moment hors de cette diſpoſition, je veux dire hors de cette vigilance chrétienne, c'eſt, dit ſaint Jérôme, agir contre tous les principes & toutes les lumiéres de la raiſon: pourquoi? parce que c'eſt commettre à un ſeul moment l'éternité toute entiére.

Mais il s'enſuit donc que la plupart des hommes, & même des plus clairvoyans &

des plus ſages dans l'opinion des hommes, ne ſont néanmoins que des aveugles & des inſenſés. Ah! mes Freres, répond ſaint Chryſoſtome, la conſéquence n'eſt que trop juſte, & l'Ecriture ne nous le dit-elle pas en termes formels? n'a-t-elle pas ſur ce point condamné hautement de folie la prudence du ſiécle la plus raffinée? Que peut-on penſer autre choſe quand on voit des hommes tels qu'à la honte du Chriſtianiſme nous en voyons dans tous les états: des hommes qui ſe piquent d'être vigilans & habiles ſur tout le reſte, & qui négligent la ſeule affaire, où il faudroit l'être; des hommes ſi attentifs aux moindres intérêts de la vie, & qui abandonnent au hazard le capital intérêt dont la mort doit décider; des hommes qui paſſent des mois, des années à régler des comptes dont ils ſont chargés devant d'autres hommes comme eux, & qui ne penſent jamais à régler ce grand compte dont ils ſont reſponſables à Dieu; des hommes qui ne croient jamais avoir pris aſſez de ſûretés dans la conduite du monde, & qui riſquent tout dans la conduite du ſalut. Tel eſt néanmoins l'aveuglement de tant de Chrétiens, & plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas le vôtre. Car ſelon la parole & l'expreſſion du Fils de Dieu, où eſt aujourd'hui le ſerviteur fidéle & prudent, qui veille pour être toujours en diſpoſition de recevoir le

maître qu'il attend & dont il craint d'être surpris ? *Quis putas est fidelis dispensator & prudens* ? Parlons sans figure, & ne parlons même d'abord que de quelques points particuliers. Est-ce veiller, que de remettre au tems de la mort à s'acquitter de certains devoirs d'une obligation également indispensable devant Dieu & devant les hommes : par exemple, à payer des dettes qui toujours grossissent d'une année à l'autre, & qu'on laisse à la bonne ou à la mauvaise foi d'un héritier avare qui sçaura bien par mille chicanes les contester & s'en décharger ; à faire des restitutions auſquelles on auroit dû pourvoir, & dont on se repose sur des enfans pour qui elles deviendront une nouvelle matiére de crime & un sujet de damnation ; à satisfaire des domestiques qui ne touchent presque jamais rien de leur salaire, & qui viennent par leurs représentations importunes, quoique justes d'ailleurs, interrompre un mourant & le zéle des Ministres employés auprès de lui ; à discuter des articles embarrassans ; à éclaircir des difficultés & des doutes dont la résolution dépend de mille circonstances qu'il faudroit faire connoître & sur quoi l'on n'a plus le loisir de s'expliquer ; à voir un ennemi, & à se réconcilier avec lui, quand on ne peut plus lui pardonner de cœur, parce qu'on a vécu dans une haine invétérée & qu'on ne

Luc. 12.

le fait appeller que par je ne ſçais quelle cérémonie, plutôt que par religion. Je ne pouſſe pas plus loin ce détail; mais pour dire quelque choſe de plus général & encore de plus eſſentiel, eſt-ce veiller que de pratiquer ſi peu de bonnes œuvres, que d'être ſi peu appliqué aux exercices du Chriſtianiſme, que de commettre ſi aiſément le péché, que d'y demeurer habituellement, que de n'avoir preſque jamais recours à la pénitence, & de s'expoſer ainſi à toutes les ſuites d'une mort inopinée & réprouvée?

Ah! mes Freres, préſervons-nous de ce malheur. Craignons la mort, mais ménageons tellement cette crainte, qu'elle nous ſerve de défenſe contre la mort même: & puiſque l'avantage le plus ſolide qui nous en peut revenir, eſt de veiller ſans relâche, veillons au même-tems que nous craignons & autant que nous craignons. Remettons-nous ſouvent dans l'eſprit ces comparaiſons familiéres, mais convaincantes, dont ſe ſervoit ſaint Chryſoſtome, pour faire comprendre ſenſiblement à ſes auditeurs la vérité que je vous prêche. Car, diſoit ce Pere, on n'attend pas à équipper un vaiſſeau quand il eſt en pleine mer, battu des flots & de la tempête, & dans un danger prochain du naufrage. On ne penſe pas à munir une place, quand l'ennemi arrive & qu'il l'inveſtit. On ne com-

mence pas à meubler le Palais du Prince, quand le Prince eſt à la porte & ſur le point d'y entrer. Figures naturelles, qui nous ſont mieux ſentir la néceſſité d'une vigilance prompte & aſſidue, que tous les raiſonnemens. Non, non, ajoute ſaint Grégoire Pape, il ne ſera pas tems de ſe diſpoſer au jugement de Dieu, quand ces ſignes avantcoureurs de la venue du Fils de l'homme, paroîtront, je ne dis pas dans le ciel ni ſur la terre, mais dans nous-mêmes : quand le ſoleil s'obſcurcira, c'eſt-à-dire, quand notre raiſon ſera dans le déſordre & dans les ténébres, où la préſence & l'horreur de la mort ont coutume de la jetter : quand la lune s'éclipſera, c'eſt-à-dire, quand notre volonté marquée par l'inconſtance de cet aſtre, ſera affoiblie & hors d'état de former aucune réſolution ; quand les étoiles tomberont du firmament, c'eſt-à-dire, quand nos ſens ſeront troublés, & que nous en aurons perdu l'uſage. Souvenons-nous de l'excellente réflexion de ſaint Auguſtin, qui ſeule bien méditée, vaut tout un diſcours : que pour mourir chrétiennement, il ne ſuffit pas lorſque la mort approche, de penſer à la mort, ni même de ſe préparer à la mort, mais qu'il faut y avoir penſé & s'y être préparé ; pourquoi ? parce que Jeſus-Chriſt dont toutes les paroles ſont autant d'oracles, & qui ſçait renfermer dans un mot les plus pro-

fonds myſtères du ſalut, ne nous a pas dit : Préparez-vous alors, mais Soyez prêts : *Eſtote parati.* D'où je tire cette terrible concluſion, qu'il y a un tems où l'on peut ſe préparer à la mort & être réprouvé de Dieu. Ainſi en arriva-t-il à ces mêmes vierges, j'entends ces vierges folles, dont je vous ai déja propoſé l'exemple. Elles ſe préparérent; elles coururent chercher de l'huile pour remplir leurs lampes, mais trop tard : l'époux étoit entré dans la ſalle, & elles en trouvérent à leur retour la porte fermée. Combien de mourans que Dieu réprouve lors même qu'ils ſe préparent, & dont l'actuelle préparation, par une juſte jugement du ciel, n'empêche pas l'éternelle damnation, parce qu'au lieu d'une préparation entiére & conſommée, ce n'eſt qu'une préparation imparfaite & commencée ? Ils s'éveillent de leur aſſoupiſſement, ils prennent en main la lampe de la foi, l'onction de la charité leur manque & ils s'empreſſent, ils s'inquiétent, ils s'agitent : mais l'époux cependant avance, la mort les enléve, la porte de la miſéricorde leur eſt fermée, & Dieu leur déclare qu'il ne les connoît pas.

Soyons donc prêts, mes chers Auditeurs; & toujours prêts; *Eſtote parati* : & que cette préparation ne conſiſte point ſeulement en des projets vagues & ſans fruit, à quoi ſe

termine souvent toute la disposition que nous apportons à la mort ; mais en des actions & des effets, en de sérieux examens, en de fréquentes confessions, en de fréquentes communions, en de saintes retraites, en d'utiles lectures, dans les aumônes, dans les priéres, dans tous les exercices de la piété chrétienne : car sans cela, tout le reste n'est qu'illusion. Ne nous fions point à la vigilance des autres ; & dans une affaire où il s'agit de nous-mêmes, ne comptons, pour y veiller, que sur nous-mêmes. Dieu nous a donné des Pasteurs, dit l'Apôtre saint Paul, qui veillent sur nous, comme étant responsables de notre salut. Mais après tout nous sommes nos premiers pasteurs, & en bien des rencontres nos uniques pasteurs ; & toute la vigilance des pasteurs de l'Eglise ne nous garantira pas des périls de la mort, si elle n'est accompagnée & soutenue de la nôtre. S'ils nous refusent leurs soins & qu'ils nous laissent périr, ils rendront compte à Dieu de notre perte ; mais nous n'en serons pas moins perdus. La rigoureuse justice que Dieu exercera sur eux pour nous avoir abandonnés, ne diminuera rien de celle qu'il exercera sur nous pour nous être abandonnés nous-mêmes. Car si Dieu les a menacés, en leur confiant nos
Ezech. 33. ames, de les leur redemander, *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram* : je puis

bien vous appliquer la même menace, & vous dire de la part de Dieu qu'il vous redemandera vous-mêmes à vous-mêmes, puisqu'il vous a spécialement chargés de vous-mêmes : *Animam autem tuam de manu tua requiram.*

Mais quelle est la pratique de cette vigilance si nécessaire ? Je la réduits à trois points, qui comprennent en abrégé toute la morale de l'Evangile, & qui sont comme les principes fondamentaux de toute notre conduite à l'égard de la mort. Premiérement, se tenir toujours dans l'état où l'on voudroit mourir ; du moins n'être jamais dans un état où l'on auroit horreur de mourir : & la raison est, qu'on peut mourir par-tout & à chaque instant. Or prenant cette régle, & sans sortir de cette assemblée, m'adressant à vous, mes chers Auditeurs, si je vous demandois, Etes-vous prêts ? qu'auriez-vous à me répondre ? Mais ce que je ne puis ici vous demander à chacun en particulier, vous pouvez chacun en particulier vous le demander à vous-mêmes : Voudrois-je mourir dans cette habitude criminelle, & porter au tribunal de Dieu tant de péchés qu'elle m'a fait commettre, & qu'elle me fait commettre tous les ours ? voudrois-je mourir avec ce ressentiment que je conserve dans mon cœur, & qui m'entretient dans une division dont Dieu est offensé

& le monde même ſcandaliſé ? voudrois-je mourir redevable au prochain de telle & telle injuſtice que ma conſcience me reproche, & ſur quoi je ne puis attendre de la part de Dieu nulle rémiſſion, tant que je pourrai la réparer & que je ne la réparerai pas? Le voulez-vous en effet, mon cher Frere? voulez-vous, dis-je, mourir de la ſorte? mais ſi vous ne le voulez pas, il faut donc ſortir de cet état, & au plutôt. Car vous y pouvez mourir autant de fois que vous y reſtez de momens, puiſqu'il n'y a pas un moment où vous ne ſoyez expoſé au coup de la mort.

Secondement, faire toutes ſes actions en vûe de la mort, c'eſt-à-dire, agir en tout comme l'on voudra l'avoir fait à la mort. Pour cela, ne rien entreprendre, ne rien exécuter, n'arrêter, ne régler rien touchant l'emploi de la journée, qu'auparavant & en eſprit on ne ſe ſoit mis au lit de la mort, & qu'on n'ait bien penſé devant Dieu, ce qu'alors on jugera de cette affaire où l'on ſe ſera embarqué, de ce deſſein qu'on aura formé, de ces moyens qu'on aura pris pour y réuſſir; ce qu'on approuvera, ce qu'on blâmera; ce qui conſolera, ce qui affligera; comment on ſouhaitera de s'être comporté dans cette occaſion, d'avoir parlé dans cette converſation, d'avoir rempli cette charge, cette commiſſion, de s'être

acquitté de ces exercices de pénitence, de charité, de religion. Prévenu de ces idées on n'eſtime rien, on ne veut rien, on ne dit rien, on ne fait rien, qui ne ſoit ſelon la loi de Dieu; & tout ce qu'on eſtime, c'eſt en Chrétien qu'on l'eſtime; tout ce qu'on veut, c'eſt en Chrétien qu'on le veut; tout ce qu'on dit, c'eſt en Chrétien qu'on le dit; tout ce qu'on fait, c'eſt en Chrétien & avec zéle, avec ferveur qu'on le fait.

Troiſiémement, rentrer ſouvent en ſoi-même, s'examiner ſouvent ſoi-même pour ſe bien connoître: & qu'eſt-ce que j'appelle ſe bien connoître? c'eſt connoître toutes ſes obligations, tout le bien qu'on doit pratiquer & qu'on ne pratique pas, tout le mal qu'on doit éviter & qu'on n'évite pas, à quoi l'on doit prendre garde dans la condition où l'on eſt, les obſtacles qu'on y trouve ou les avantages pour le ſalut, avec quels progrès on y avance, ou à quels égaremens on y eſt ſujet. Avoir pour cette recherche ſi ſolide & ſi importante des tems marqués dans l'année, dans le mois, dans la ſemaine. Méditer ſur cela, délibérer, former ſes réſolutions, pleurer le paſſé, aſſûrer l'avenir, & prendre ſans ceſſe une ardeur toûte nouvelle. C'eſt ainſi que notre crainte, ſelon l'expreſſion du Prophéte Royal, devient notre plus ferme appui, parce qu'elle ſert à exciter notre vigilan-

Pſ. 88. ce : *Poſuiſti firmamentum ejus formidinem.* Telle étoit la crainte des Saints, & le fruit qu'ils en retiroient. Tous les jours de leur vie, non-ſeulement ils enviſageoient la mort, non-ſeulement ils veilloient pour ſe diſpoſer à la mort; mais ils apprenoient la ſcience de la mort : comment ? en ſe faiſant de la vie même comme un apprentiſſage & un exercice de la mort, & c'eſt ce qui me reſte à vous expliquer dans la troiſiéme partie.

III. PARTIE. SE faire de la vie même comme un apprentiſſage de la mort, & par cet apprentiſſage de la mort apprendre en effet & ſe former à mourir, n'eſt-ce pas non-ſeulement un paradoxe, mais une contradiction ? Car ſans prétendre ſubtiliſer dans une matiére auſſi ſolide que celle-ci, tout apprentiſſage ſuppoſe deux conditions, ſçavoir un fréquent exercice de la même choſe & le pouvoir de la recommencer tout de nouveau & de la rectifier quand une fois on n'y a pas réuſſi. Or de ces deux conditions, ni l'une ni l'autre ne ſe trouve dans la mort, puiſqu'on ne meurt qu'une fois, & qu'après la mort, ſoit qu'elle ait été ſainte ou criminelle, il n'y a plus de retour. Ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, que de toutes les fautes, les plus irréparables ſont celles que l'on commet à la mort. Cependant, Chrétiens, c'eſt la maxime de tous les Peres

de l'Eglise, qu'on peut apprendre à mourir, & que cette science est la plus éminente de toutes les sciences après la science de Dieu, si toutefois elle peut être distinguée de la science de Dieu. Il y a, disent-ils, un apprentissage pour la mort; & c'est dans cet apprentissage, que les Saints se sont formés: tout leur soin pendant la vie a été d'étudier la mort; & comme il est naturel de faire parfaitement ce que l'on sçait, & ce que l'on a même pratiqué par un long usage, ils sont morts en saints, parce qu'ils possédoient excellemment la science de la mort.

Or il ne tient qu'à nous de les imiter. Car voici trois vérités, qui nous regardent aussi bien qu'eux, & que nous devons tous nous appliquer à nous-mêmes. La premiére: nous mourons tous les jours, selon la parole du Saint-Esprit; il nous est donc aisé d'apprendre à mourir. La seconde: toutes les créatures qui nous environnent, nous apprennent actuellement, ou pour mieux dire, nous forment à mourir; notre ignorance est donc sans excuse si nous ne sçavons pas mourir. La troisiéme: la vie chrétienne à quoi Dieu nous a appellés, est, pour ainsi parler, une continuelle pratique de la mort; nous sommes donc bien coupables de n'être pas plus versés & plus expérimentés dans l'art de la mort. Les conséquences sont évidentes, & je

vais vous faire convenir des principes.

Non, Chrétiens, il n'eſt pas vrai dans un ſens que nous ne mourons qu'une fois. Nous mourons à toute heure ; & à toute heure nous pouvons, je ne dis pas ſeulement ſans crime, mais avec mérite, mourir volontairement & librement. En effet, quand Dieu menaça le premier homme qu'il mourroit dès qu'il auroit déſobéi, *In quacumque die comederis, morte morieris ;* l'arrêt, ſelon la remarque de ſaint Irénée, s'exécuta dans Adam au moment qu'il eut violé le précepte du Seigneur. Autrement, ajoûte le même Saint, Dieu auroit été peu efficace & peu ſincére dans le jugement qu'il avoit prononcé. Car il n'avoit pas dit au premier homme, tu mourras un jour, tu mourras dans un certain tems, tu mourras après avoir vécu tant d'années & tant de ſiécles ; mais il lui avoit dit abſolument, tu mourras au jour même & dans l'inſtant que tu auras péché : *In quacumque die.* Et c'eſt ainſi que la choſe s'accomplit. Dès-lors Adam en punition de ſa déſobéiſſance, devint ſujet à toutes ſortes d'infirmités : dès-lors il ſentit affoiblir ſon tempérament ; & ſon corps dégradé, ſi je l'oſe dire, du privilége de l'innocence, commença à décheoir, & par conſéquent à mourir. Or ce qui ſe vérifia dans Adam, ſe vérifie également dans nous, & les Payens même l'ont bien reconnu. Nous

Geneſ. 2.

nous trompons, disoit un de leurs Sages, & notre erreur est d'envisager toujours la mort comme future : *In hoc fallimur, quòd mortem prospicimus.* Bien loin que cela soit, une grande partie de la mort est déja passée pour nous ; *Magna pars ejus jam præteriit* : & nous devons faire état qu'elle tient sous son domaine tout ce qui s'est écoulé jusques à présent de notre vie ; *Et quidquid ætatis retrò est, mors tenet.* Mais saint Paul l'a dit encore plus expressément, & la parole de cet Apôtre doit être ici d'une toute autre autorité. *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres.* Il n'y a point de jours, mes freres, écrivoit-il aux Corinthiens, que je ne meure ; & la gloire que je reçois de vous, fait qu'il n'y a point de jour que je ne meure avec joie & avec plaisir. *Senec.* *1. Cor. 15.*

Or supposé que nous mourions tous les jours, pouvons-nous dire qu'il est difficile d'apprendre à mourir ; & puisqu'à tous momens nous mourons par nécessité, qui nous empêche de nous accoutumer à mourir par choix & par volonté ? J'avoue, poursuit saint Augustin, enchérissant sur cette pensée, que nos yeux sont comme enchantés par la vûe des choses présentes : mais s'il y a un charme dans nos yeux, nous en devons chercher le remède dans nos esprits ; & le remède est de bien comprendre, que ce corps qui

nous paroît vivant, est en effet un corps qui se
August. détruit & un corps mourant : *Fascinatio est in visu, sed remedium in intellectu : videt viventem, cogita morientem.* Ces paroles sont pleines de force & d'énergie : vous vivez, dit saint Augustin, mais le même principe qui vous fait vivre, est celui qui vous fait mourir ; & quoique vos sens vous disent le contraire, c'est à votre raison de les corriger, en vous remontrant à vous-même que cette vie qui vous semble vie n'est qu'un commencement & un progrès de mort : *Vides viventem, cogita morientem.*

Mais encore, ajoûte saint Augustin, qui nous enseignera à mourir, & à quelle école irons nous pour apprendre cette incomparable leçon ? Qui nous l'enseignera, Chrétiens ? toutes les créatures de l'univers, & sur-tout celles par qui nous subsistons mêmes & nous vivons. Car ne sortons point d'abord hors de nous-mêmes, mes Freres, dit l'Apôtre : c'est dans nous-mêmes que nous trouvons toutes les preuves d'une mort certaine. Nous n'avons qu'à nous interroger nous-mêmes : tout ce qu'il y a dans nous, nous dira d'une voix secrette, mais unanime, qu'il faut mourir ; & quoi que nous puissions opposer en notre faveur, nous n'aurons jamais d'autre réponse que celle-là : il faut mourir. Tu es riche & dans l'opulence ; mais il faut mourir. Tu as

du crédit & de la réputation ; mais il faut mourir. Tu es jeune, & en état de goûter les délices de la vie ; mais il faut mourir. Tu es l'idole du monde ; mais il faut mourir. Voilà le seul langage que nous entendons ; pourquoi ? parce que Dieu en nous créant a gravé dans le fond de notre être cette réponse générale que nous font tous les élémens qui nous composent, & qui en se détruisant les uns les autres nous détruisent nous mêmes avec eux. Ne nous contentons pas de cela, mais regardons autour de nous : je dis que toutes les créatures qui nous environnent & qui servent à notre entretien, non-seulement nous annoncent la mort, mais nous forment actuellement & nous exercent à mourir. Comment cela ? en nous quittant, en se séparant de nous, en cessant d'être à nous : ce qui déja, comme l'observe ingénieusement saint Augustin, est un véritable exercice de la mort. Car à combien de choses pouvons-nous dire que nous sommes déja morts, & que nous mourons sans cesse ? Les plaisirs de la jeunesse ne sont plus pour nous, & nous ne sommes plus pour eux ; la joie d'hier n'est plus aujourd'hui, & nous sommes morts pour elle ; les honneurs qu'on nous a rendus autrefois, ne sont plus rien, & l'oubli qui lui-même est une espéce de mort, les a anéantis dans la mémoire des hommes ; & comme ces

honneurs & ces plaisirs nous ont déja quittés ; tout le reste, je ne dis pas nos quittera, mais nous quitte à mesure que nous en usons. Or n'est-ce donc pas un aveuglement bien grossier que le nôtre, si par tant d'essais & tant d'épreuves de la mort, nous ne parvenons pas à acquérir la science de la mort ?

Mais le grand & essentiel engagement que nous avons à cette science pratique & à cet exercice de la mort, c'est la profession du Christianisme où Dieu nous a appellés, puisque selon toutes les régles de l'Ecriture, la vie chrétienne n'est rien, à proprement parler, qu'une continuelle mort. Et voilà pourquoi saint Paul, qui comprenoit admirablement cette vérité, ne donnoit point aux premiers fidéles d'autre idée de ce qu'ils étoient que
Coloss. 3. celle-ci : *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo ;* vous êtes morts, & votre vie est cachée avec Jesus-Christ en
Rom. 6. Dieu : *Consepulti estis cum Christo per baptismum in mortem ;* vous êtes ensevelis avec Jesus-Christ par le baptême, qui est pour vous un Sacrement & un mystère de mort : ce qui se doit entendre, ajoûte saint Chrysostome, non pas dans un sens figuré, mais à la lettre & dans la rigueur des termes. Car à quoi vont toutes les maximes de la vie chrétienne sinon à détacher l'ame du corps, c'est-à-dire, à la détacher des plaisirs du corps, à la déta-

cher des ſenſualités du corps, à la détacher de la ſervitude & de l'eſclavage du corps. Or détacher l'ame du corps, qu'eſt-ce autre choſe que lui apprendre à mourir : *Porrò ſecernere animam à corpore, quid aliud eſt, quàm emori diſcere?* Dégageons-nous, diſoit un payen, de cet attachement honteux, qui aſſujettit en nous l'eſprit à la chair, & par-là nous nous accoutumerons à mourir : *Diſjungamus nos à corporibus, & ſic conſueſcamus mori.* Mais ce que les Philoſophes diſoient inutilement, quoique magnifiquement, notre religion nous fait une loi de l'exécuter ſaintement & généreuſement : car elle nous détache de nos corps par la mortification ; & en nous détachant de nos corps, elle nous fait entrer dans la pratique de cette mort en quoi conſiſte le mérite de la vie. *Chryſoſt.* *Senec.*

Suivons donc, mes chers Auditeurs, le mouvement & l'attrait de ſon eſprit. Détachons-nous de ce corps que l'Ecriture appelle ſi ſouvent corps de péché, & n'attendons pas que la mort nous en dépouille par force, puiſqu'il eſt en notre pouvoir de nous en dépouiller nous-mêmes par vertu. Une ame qui ne renonce à ſon corps que dans l'inſtant de la mort, eſt une ame indigne de Dieu. Vous demandez des pratiques pour bien mourir ; en voici une, ſans laquelle j'oſe dire que toutes les autres ſont vaines & chimériques. Dé-

tachez votre ame de tout ce que vous aimez, hors de Dieu : voilà en deux mots la ſcience de la mort. Prévenez par une mortification volontaire les opérations violentes & douloureuſes de la mort. La mort vous ôtera l'uſage des ſens ; faites-les mourir par avance en leur retranchant tout ce qui peut déplaire à Dieu : liberté des paroles, curioſité des regards, délicateſſe du goût. La mort vous enlevera vos biens ; quittez-les dès maintenant d'eſprit & de cœur. Bien loin d'avoir cette ſoif inſatiable d'amaſſer, d'accumuler tréſors ſur tréſors, faites-vous ſelon Dieu une ſainte gloire de les diſtribûer. Bien loin d'envier ce que vous n'avez pas, donnez ſans peine & avec joie ce que vous poſſédez. La mort vous ſéparera de vos amis ; faites de bonne heure avec eux un divorce chrétien, & renoncez à ces ſociétés libertines, à ces converſations dangereuſes, à ces engagemens tendres, à ces commerces ſuſpects. Ne réſervez rien, & ſouvenez-vous de la belle penſée de l'Abbé Rupert, que la mortification pour faire l'office de la mort & pour en avoir les qualités, doit être abſolue & univerſelle : que comme on ne dit point qu'un homme ſoit mort pour avoir perdu ou la parole ou la vûe, mais que pour cela il faut qu'il ſoit privé de toute action & de tout ſentiment ; auſſi ne dit-on pas qu'un Chrétien ſoit mortifié pour avoir

avoir réprimé quelqu'un de ſes appétits ſenſuels, s'il ne les a réprimés tous, & s'il ne les a tous ſoumis à Dieu. Quand il vous arrivera des diſgraces, des afflictions, des calamités, des pertes, dites à Dieu en vous élevant au-deſſus de vous-mêmes par l'eſprit de la foi : Soyez béni, Seigneur, autant eſt-ce pour moi d'anticipé ſur ce qu'il auroit fallu faire à la mort. Ce que vous m'ôtez, elle me l'auroit ôté, & c'eſt un tribut que je lui aurois dû payer : mais m'en voilà heureuſement quitte. J'aurois tenu par-là au monde ; mais vous avez rompu mes liens, & par votre infinie miſéricorde vous avez ſi bien ménagé les choſes, que pour peu que je réponde à vos deſſeins, la mort n'aura plus rien d'affreux pour moi.

Si vous êtes, mes chers Auditeurs, dans ces diſpoſitions, encore une fois rendez-en graces au ciel : car c'eſt être préparé à la mort. Et ne me répondez point qu'une telle vie eſt une vie triſte. Qu'elle le ſoit, j'y conſens ; mais cette vie triſte eſt ſuivie d'une mort pleine de conſolation, & ſur-tout d'une mort de prédeſtiné. Or une mort ſainte eſt un avantage que nous ne pouvons aſſez priſer, ni acheter trop cher. Je vais plus loin, & je prétends même que tout compenſé, la vie d'un Chrétien mort au monde & à tout ce qui pourroit l'attacher dans le monde, eſt mille

fois plus tranquille & par conſéquent plus heureuſe, que celle de ces mondains ſi vifs pour le monde & qui craignent tant d'en ſortir & de le perdre. Cette ſeule penſée, rien ne m'arrête, & je ſuis prêt à partir dès qu'il plaira à Dieu de m'appeller, eſt pour une ame le plus doux repos & le bonheur le plus ſolide. Mais vivre de la ſorte, c'eſt ne pas vivre, ou c'eſt vivre comme ſi l'on ne vivoit pas: ah! Chrétiens, n'eſt-ce pas auſſi ce que demandoit l'Apôtre aux premiers fidéles & ce que je dois vous demander à vous-mêmes ?

1. Cor. 7. *Reliquum eſt ut qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur.* Mes Freres, uſez du monde, comme ſi vous n'en uſiez pas; c'eſt-à-dire, vivez, comme ſi vous ne viviez pas. Vivez ſans aimer la vie, ni tous les biens de la vie. Vivez à Dieu, vivez pour Dieu, vivez en Dieu, afin de vivre éternellement dans la gloire avec Dieu. Je vous le ſouhaite, &c.

SERMON

POUR LE VENDREDI

de la quatriéme Semaine.

Sur l'éloignement de Dieu, & le retour à Dieu.

Hæc cùm dixisset, voce magnâ clamavit: Lazare, veni foras: & statim prodiit qui fuerat mortuus.

Ayant parlé de la sorte, il cria à haute voix: Lazare, sortez: & à l'heure même le mort sortit du tombeau. En saint Jean, chap. 11.

SIRE,

QUand le Sauveur du monde ressuscita la fille du Prince de la Synagogue, il ne prononça pas une parole, & il se contenta de lui prendre la main & de la relever: *Tenuit manum ejus, & surrexit puella.* Quand il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, il parla & parla en maître: *Adolescens, tibi dico, surge*: Jeune homme, levez-vous, je vous le com- Matt. 9. Luc. 7.

Ibidem. mande ; & le mort auſſi-tôt lui obéit, *Et reſedit qui erat mortuus.* Mais pour reſſuſciter Lazare, que fait-il ? non-ſeulement il parle, mais il crie à haute voix, il prie ſon Pere de l'exaucer, il pleure, il frémit, il s'émeut :

Joan. 11. *Clamavit, lacrymatus eſt, infremuit, turbavit ſeipſum.* Ne nous étonnons pas, Chrétiens, de la différence de ces trois réſurrections : en voici, dans la penſée de ſaint Auguſtin, tout le myſtère. La fille du Prince de la Synagogue venoit d'expirer ; elle avoit encore, pour ainſi dire, ſon ame ſur ſes lévres : lui rendre la vie, c'étoit, ce ſemble, un miracle facile à Jeſus-Chriſt ; auſſi ne lui en coûta-t-il que de le vouloir. Le fils de la Veuve de Naïm n'étoit pas ſeulement mort, mais ſur le point d'être inhumé ; car on le portoit en terre, & l'on faiſoit actuellement la cérémonie des funérailles ; le reſſuſciter, c'étoit l'effet d'un pouvoir plus abſolu ; & voilà pourquoi le Sauveur des hommes uſa de commandement. Mais Lazare étoit déja dans le tombeau, & il y étoit depuis quatre jours : faire revivre un mort de quatre jours, ce devoit être le chef-d'œuvre & comme un dernier effort de la toute-puiſſance du Fils de Dieu.

Or toutes ces figures, mes Freres, dit ſaint Auguſtin, nous marquent de grandes vérités ; & ces réſurrections viſibles, ſi nous en

ſçavons pénétrer le ſecret, ſont autant de régles que Dieu nous propoſe pour une autre réſurrection intérieure & inviſible, mais bien plus importante, qui eſt la converſion de nos ames. Rendons-nous donc attentifs, pour comprendre aujourd'hui ce que Dieu veut nous enſeigner. Frappons à la porte afin qu'on nous ouvre : *Omnia iſta innuunt nobis aliquid ; intentos nos volunt ; ut pulſemus, hortantur.* Aug. Et pour obtenir les lumiéres du Saint-Eſprit, à qui ſeul il appartient de nous donner l'intelligence de notre Evangile, implorons le ſecours de la Mere de Dieu, en lui diſant, *Ave, Maria.*

IL eſt évident, Chrétiens, qu'outre la prémiére vûe que ſe propoſa Jeſus-Chriſt en reſſuſcitant Lazare, & qui fut de donner aux Juifs une preuve éclatante & convaincante de ſa divinité, il eut encore deſſein de nous marquer dans toutes les circonſtances de ce miracle, les déplorables ſuites du péché & les merveilleux effets de la grace. Les déplorables ſuites du péché, pour nous en donner de l'horreur ; & les merveilleux effets de la grace, pour réveiller notre confiance & pour exciter en nous le zéle de notre ſanctification. En effet, m'attachant à mon Evangile, & ſelon l'interprétation de ſaint Auguſtin, le prenant dans un ſens moral, ſans m'écar-

ter en rien du ſens hiſtorique, j'y découvre deux choſes très-utiles pour notre commune inſtruction, & qui vont partager ce diſcours, ſçavoir, l'état d'un juſte qui ſe pervertit, & l'état d'un pécheur qui ſe convertit. L'état d'un juſte qui ſe pervertit, repréſenté dans la mort de Lazare; & l'état d'un pécheur qui ſe convertit, figuré dans ſa réſurrection. L'un & l'autre, comme vous le verrez, eſt ſi naturellement exprimé, que tout ce que nous dirons de Lazare, ou mourant & mort, ou rentrant dans la vie & reſſuſcité, vous inſtruira des vérités les plus eſſentielles qui regardent ou notre éloignement de Dieu ou notre retour à Dieu. Venez donc, juſtes & pécheurs. Venez, juſtes, & reconnoiſſez vous dans ce tableau, qui ſous la figure d'un mort, ami de Jeſus-Chriſt, doit vous faire craindre ſouverainement la mort d'une ame par le péché. Venez, pécheurs, & contemplez-vous dans ce même tableau, qui ſous la figure d'un mort de quatre jours reſſuſcité, doit, ſi vous voulez profiter de la parole que je vous prêche, vous faire non-ſeulement déſirer, mais eſpérer la réſurrection de votre ame par la grace. Venez, juſtes, & vous apprendrez quelles démarches conduiſent même les amis de Dieu à l'état de perdition; ce ſera la premiére partie. Venez, pécheurs, & vous apprendrez par quelles voies vous devez marcher

pour parvenir à une ſolide & véritable converſion, ce ſera la ſeconde partie. Heureux, ſi je puis engager par-là les uns à ne pas décheoir de leur état de juſtice, & les autres à ſortir de l'état de leur péché.

QUoique l'homme depuis ſa chute ait une pente naturelle & par conſéquent une malheureuſe facilité à ſe pervertir, il eſt néanmoins vrai, & l'expérience nous le démontre, que dans le cours ordinaire, il ne ſe pervertit jamais tout à coup, mais par degrés. C'eſt peu à peu & d'une maniére ſouvent imperceptible, que ſon déſordre va toujours croiſſant : & le Saint-Eſprit ne pouvoit nous mettre devant les yeux une plus ſenſible image de ce funeſte progrès, qu'en nous propoſant l'exemple de Lazare. Car ce n'eſt pas ſans myſtère que ce même Lazare, qui par une diſpoſition particuliére de Dieu devoit être la figure du pécheur, nous eſt repréſenté par l'Evangile en cinq différens états. Premiérement, comme malade & dans une extrême langueur ; *Erat quidam languens Lazarus.* Secondement, comme aſſoupi & dans un ſommeil létargique ; *Lazarus amicus noſter dormit.* En troiſiéme lieu comme mort & ſans aucun ſentiment de vie ; *Lazarus mortuus eſt.* Enſuite comme enſeveli, & même depuis quatre jours ; *Quatriduanus eſt.* En- 1. PARTIE. *Joan.* 11. *Ibidem.* *Ibidem.* *Ibidem.*

fin, comme infect & sentant déja mauvais ;
Ibidem. *Domine, jam fœtet.* Or quelle idée plus juste peut-on se former du malheur d'une ame qui séduite par la passion & entraînée par le charme du monde, vient insensiblement à se corrompre ; & qui d'abord n'a point d'autre marque de son déréglement qu'une certaine langueur dans le service de Dieu ; qui de-là tombe dans une espéce de létargie & dans un profond assoupissement sur tout ce qui regarde ses devoirs & l'affaire de son salut ; qui bientôt après perd la vie de la grace par le péché ; qui par de fréquentes rechutes s'ensevelit, pour ainsi dire, dans l'habitude du crime ; & afin que l'application soit entiére, qui corrompue elle-même & dans ses maximes & dans ses mœurs, répand encore au-dehors une contagion mortelle, & infecte les autres de son mauvais exemple ? N'est-ce pas ainsi que s'accomplit tous les jours ce mystère d'iniquité, & que l'on descend, sans y prendre garde, jusques au fond de l'abysme ? Ecoutez-moi, & ne perdez rien d'une moralité aussi chrétienne que celle-là.

Le premier pas qui conduit à la mort, je dis à la mort de l'ame, c'est la langueur : *Erat quidem languens.* Non pas, reprend saint Bernard, & remarquez ceci, non pas cette langueur de charité dont l'Epouse des Cantiques se faisoit un mérite auprès de son divin

Epoux, quand elle disoit aux filles de Jérusalem : *Adjuro vos, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo* ; Je vous conjure, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour pour lui. Car languir d'amour pour Dieu, ce n'est point un état imparfait, puisqu'au contraire c'est la perfection même. Non pas encore cette langueur involontaire & d'aridité dont se plaignoit David, lorsque touché du sentiment de sa misére, il disoit à Dieu : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi ;* Mon ame, Seigneur, est devant vous comme une terre seche & aride. Car cette sécheresse intérieure qui affligeoit le saint Roi, pouvoit être une épreuve de Dieu, & une épreuve rigoureuse, sans être un désordre qu'il eût à se reprocher. Quand donc j'ai dit langueur dans le service de Dieu, je conçois, & vous devez concevoir avec moi une langueur d'infidélité ; une langueur qu'on ne peut imputer qu'à soi-même, & dont l'effet ordinaire est que peu à peu l'on se relâche de cette régularité, qui entretenoit la ferveur ; qu'on se rebute de ses devoirs, qu'on s'ennuye de la dévotion, qu'on abandonne la priére, qu'on quitte l'usage des Sacremens, qu'on se dégoûte de la parole de Dieu, qu'on a horreur des pratiques de la pénitence, que les obligations les plus communes de la religion deviennent

Cant. 6.

Psl. 142.

pesantes & onéreuses ; qu'on s'en dispense aisément, qu'on ne s'en acquitte que très-négligemment ; en un mot, qu'on ne sert plus Dieu en esprit, mais comme par cérémonie,
Isai. 29. l'honorant des levres & non du cœur : *Populus hic labiis me honorat.* Car voilà le portrait que saint Bernard faisoit autrefois de cette langueur spirituelle ; & Dieu veuille que notre expérience ne nous ait jamais fait sentir, ce qu'un sage discernement & l'esprit de Dieu lui en avoient fait connoître.

De vous dire, Chrétiens, que cette langueur est un état injurieux à Dieu, c'est sur quoi il seroit inutile de m'étendre, puisque vous le comprenez assez de vous-mêmes, & que Dieu s'en est si hautement déclaré dans l'Ecriture. Car pourquoi dans l'ancienne loi Dieu rejettoit-il expressément les victimes qui paroissoient languissantes lorsqu'on les conduisoit au sacrifice pour lui être immolées, sinon, dit saint Chrysostome, parce que la victime qu'on offroit au Seigneur, représentoit l'ame Chrétienne, dont la vive & ardente piété devoit être le véritable sacrifice de la loi de grace ; & qu'en effet rien n'est plus indigne de Dieu, qu'une ame lâche qui n'est plus touchée ni de la vûe de ses perfections, ni de la reconnoissance de ses bienfaits, ni de la terreur de ses jugemens, ni de zéle & d'amour pour lui ? Vous me deman-

dez, disoit-il aux Israëlites, en quoi vous me deshonorez; & moi je vous réponds : En ce que vous ne me présentez que des hosties méprisables; en ce que vous n'offrez sur mon autel, que ce qu'il y a dans vos troupeaux de malade & de languissant : *Dixistis : in quo despeximus nomen tuum ? Si offeratis claudum & languidum, nonne malum est ?* Malac. 1. Or ce que Dieu leur disoit, il nous le dit à nous-mêmes. Pour toutes les choses du monde vous êtes vifs & agissans; mais pour moi vous n'avez que de l'indifférence & de la froideur. S'il s'agit de vos affaires temporelles, de vos intérêts, de votre fortune, c'est là que tout votre feu se réveille & que vous redoublez vos soins : mais s'agit-il de ma gloire ? s'agit-il d'accomplir un devoir Chrétien, de m'adresser une priére, d'assister au mystère redoutable de mes autels, d'examiner le fond de vos consciences, de méditer ma loi & de l'observer, d'écouter ma parole & d'en profiter ? ce n'est alors que tiédeur & que négligence. Allez, mondains, allez chercher un Dieu qui puisse agréer votre culte, & qui s'en tienne honoré : mais de ma part n'attendez que de justes reproches & de rigoureux châtimens Langueur non moins pernicieuse à l'homme qu'elle est injurieuse à Dieu, & cela comment ? par mille raisons : parce que c'est une espéce de maladie, que les remédes

les plus efficaces peuvent à peine guérir ; parce que dans la pratique cette guérison est en effet aussi rare que difficile ; parce qu'on voit bien plus d'impies se convertir de bonne foi, que d'ames tiédes reprendre un esprit de ferveur ; parce que les conséquences de ce mal sont encore plus funestes que le mal même ; parce qu'elles sont d'autant plus à craindre qu'on les craint moins, & que souvent on n'en voit pas même le péril ; parce que sous prétexte qu'on est exempt de certains vices grossiers, on vit dans une sécurité trompeuse ; parce que c'est enfin pour cela que le Saint-Esprit dans l'Apocalypse a dit au tiéde ces étonnantes paroles : *Utinam frigidus esses aut calidus ;* Plût au ciel que vous fussiez ou tout à-fait à Dieu ou tout-à-fait contre Dieu. Mais cette morale me conduiroit trop loin ; passons à un autre point.

Apoc. 3.

De la langueur on tombe dans l'assoupissement ; & le passage de l'une à l'autre est si naturel, que selon le texte sacré, il est même comme insaillible. Dans ce premier état d'imperfection que je viens de marquer, quelque languissante que fût une ame, encore n'étoit-elle pas entiérement ni absolument insensible aux mouvemens de la grace ; encore s'humilioit-elle & gémissoit-elle quelquefois de son relâchement ; encore étoit-elle quelquefois effrayée de cette menace, *Sed quia tepidus es,*

Ibid.

incipiam te evomere ex ore meo, parce que vous êtes tiéde, je commencerai à vous rejetter ; encore pour se garantir de ce malheur, écoutoit-elle de tems en tems la voix de sa conscience ; une prédication solide & touchante, une remontrance vive & forte, une maladie, une disgrace, une affliction, ne laissoient pas d'avoir encore quelque vertu pour la réveiller & pour lui inspirer malgré sa tiédeur de bons desirs. Mais dans l'état dont je parle & que je déplore, on n'éprouve plus rien de tout cela. Ce qui causoit à l'ame de saintes frayeurs, n'en cause plus ; ce qui produisoit des remords, n'en produit plus ; ce qui excitoit la douleur & la componction, ne se fait plus même sentir ; ce qui donnoit de la confusion, ne fait plus rougir ; pourquoi ? parce que l'assoupissement est formé. On est encore quant à l'essentiel, ami de Dieu ; mais on l'est comme Lazare, dont le Sauveur disoit : *Lazarus amicus noster dormit.* Car de même que le sommeil du corps tient toutes les opérations des sens liées & suspendues, aussi dans ce désordre où l'ame se trouve, il semble qu'on ait des yeux pour ne plus voir, & des oreilles pour ne plus entendre : *Ut videntes non videant & audientes non intelligant.* Joan. 11. Luc. 2.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'état malheureux où parurent ces trois disciples que Jesus-Christ avoit choisis pour l'accompa-

gner au jardin, & pour être témoins de ſes derniers ſentimens la veille même de ſa paſſion. Cet adorable Sauveur venoit de les quitter ; & en les quittant il les avoit avertis, que l'heure approchoit, où leur fidélité ſeroit miſe à l'épreuve de la plus violente tentation. Il leur avoit repréſenté le danger preſſant où ils étoient, & le ſcandale que cauſeroit leur lâcheté, s'ils l'abandonnoient. Il les avoit exhortés à ſe tenir ſur leurs gardes & à veiller, *Matth. 24, &c.* *Vigilate.* Ainſi, dis-je, leur avoit-il parlé, pour les préparer au combat : mais au bout de quelques momens il les trouve aſſoupis & endormis, *Matth. 26.* *Et invenit eos dormientes.* Exemple, mais exemple terrible, de ce qui nous arrive tous les jours dans la conduite du ſalut. On s'étonne & l'on a raiſon de s'étonner que malgré tous les oracles de la parole de Dieu, qui nous crient ſans ceſſe, Veillez, tant de Chrétiens, ſages d'ailleurs ſelon le monde, s'endorment néanmoins ſur l'eſſentielle affaire de leur éternité : & n'eſt-il pas en effet comme incompréhenſible qu'un homme inſtruit des principes de ſa religion, & qui connoît la néceſſité & la difficulté de ſe ſauver, qui ſe voit environné de précipices & d'écueils ; qui ſçait que le monde pour le perdre lui dreſſe par-tout des embûches, que l'ennemi comme un lion rugiſſant tourne autour de lui pour le dévorer, que la mort l'attend

comme un voleur pour le surprendre, qu'il est à la veille d'un jugement sans miséricorde & sur le point d'une éternité bienheureuse ou malheureuse dont il court tous les risques, puisse tomber dans un tel assoupissement & y demeurer ? C'est ce que nous ne concevons pas : mais nous n'avons de la peine à le concevoir, que parce que nous ne remontons pas jusques à la source & aux jugemens de Dieu. Car il est vrai que Dieu s'en mêle, & que cet assoupissement dont nous sommes la principale & premiére cause, est en même tems un des effets de sa plus sévére justice. Qui nous l'apprend ? lui-même par ces paroles d'Isaïe trop expresses pour en douter, & trop funestes pour n'en pas trembler. *Quoniam misçuit vobis Dominus spiritum soporis, claudet oculos vestros, & Prophetas vestros operiet.* Isai. 29. Parce que le Seigneur a répandu sur vous un esprit d'assoupissement ; c'est-à dire, comme l'explique saint Augustin, parce que touché de vos infidélités, il a permis que vous soyez tombés dans l'assoupissement, vos yeux seront fermés à la lumiére & aux plus claires vérités, & vous serez sourds à la voix de vos plus zélés Prophétes. Ils vous parleront, & vous ne les entendrez plus ; ils vous reprocheront vos désordres, & vous ne les croirez plus. Or cela-même, reprend saint Chrysostome, ne s'accomplit pas tout à coup.

Comme les vierges folles de l'Evangile, d'un assoupissement léger par où leur malheur commença, vinrent enfin à s'endormir tout-
Matt. 25. à-fait, *Dormitaverunt omnes, & dormierunt;* de même en est-il d'un mondain qui quitte Dieu, & que Dieu délaisse. L'enchantement du siécle, l'éclat de la prospérité, l'amour du plaisir, la liberté, l'indépendance, l'impunité, tout cela l'endort peu à peu, jusqu'à le réduire au déplorable état où l'Ecriture nous représente l'infortuné Jonas, lorsqu'au milieu de la tempête, tandis que les autres étoient dans l'effroi, il demeuroit seul plon-
Jona. 1. gé dans un profond sommeil: *Et dormiebat sopore gravi.* Un Prédicateur a beau déclamer; un Confesseur a beau conjurer, exhorter, menacer; après avoir bû ce calice d'assoupissement & s'en être comme enyvré dans le progrès d'une vie mondaine & sensuelle, on ne se réveille plus: *Dormiebat sopore gravi.* Et c'est ainsi, lâche Chrétien, que vous devenez tous les jours plus insensible, en bûvant selon le langage du même Isaie le calice de la colère du Seigneur, & en le bûvant
Isai. 51. jusques au fond: *Qui bibisti de manu Domini calicem iræ ejus, & usque ad fundum calicis soporis bibisti.*

Le mal peut aller encore plus loin, & il y va. Car cet assoupissement conduit enfin à la mort; & en ceci la destinée du pécheur est

malheureuſement ſemblable à celle de ce Prince réprouvé, dont il eſt dit au livre des Juges, que joignant la mort au ſommeil il périt par un coup du ciel dans le lieu même qui devoit lui ſervir d'azile : *Qui ſoporem morti conſocians, defecit & mortuus eſt.* Car de s'imaginer alors que la vie de la grace puiſſe long-tems ſubſiſter ; de ſe flatter, que ne donnant preſque aucune marque de religion & n'en pratiquant plus les œuvres, on en puiſſe conſerver l'eſprit ; de croire qu'on ſe préſervera de cette ſeconde mort que cauſe le péché, ſans faire paroître à l'égard de Dieu nul ſigne de vie : abus, Chrétiens, & confiance préſomptueuſe. On meurt donc, & l'on ceſſe abſolument de vivre pour Dieu : & il n'eſt plus ſeulement vrai de dire, *Lazarus dormit*, Lazare dort ; mais il faut ajouter, *Lazarus mortuus eſt*, Lazare eſt mort. Car le péché, j'entends le péché mortel, ou la mort de l'ame par le péché ſuccéde à ſon aſſoupiſſement : une médiſance griéve qui échappe, une haine ſecrette qu'on nourrit dans le cœur, un emportement de vengeance qu'on ne réprime pas, une injuſtice que l'on commet, un déſir criminel à quoi l'on conſent, mille autres ſortes de péchés contre leſquels on n'eſt point en garde, achévent d'étouffer dans l'ame Chrétienne cette étincelle de vie qui lui reſtoit. De-là ce juſte en qui la grace pro-

Judic. 4.

Joan. 11.

duiſoit des opérations ſaintes & méritoires ; ce juſte qui malgré ſes relâchemens avoit encore l'habitude de la charité, ce juſte qui tout mourant qu'il étoit, ne laiſſoit pas d'être encore ami de Dieu & enfant de Dieu ; dépouillé de cette grace qui l'animoit, n'eſt plus devant Dieu qu'un triſte cadavre ſans action & ſans mouvement : *Lazarus mortuus eſt.* Le comble de la déſolation, c'eſt que l'on en vient ſouvent là ſans le ſçavoir ; & que par un aveuglement qu'on ne comprend pas, parce qu'il n'a point d'exemple dans la nature, quoique mort ſelon Dieu, l'on ſe croit toujours vivant.

Voilà néanmoins, mes chers Auditeurs, ce qui ne manque preſque jamais d'arriver dans le cours d'une vie lâche ; & tel fut l'état
Apoc. 3. de cet Evêque à qui Dieu diſoit : *Scio opera tua, quia nomen habes quòd vivas, & mortuus es* ; Je ſçais quelles ſont vos œuvres ; vous paſſez dans le monde pour un homme vivant, & vous êtes mort. Comme s'il lui eût dit : Je ſçais que vous vous êtes acquis dans le monde une vaine eſtime : Je ſçais qu'il y a des hommes trompés par la fauſſe apparence de votre vertu : Je ſçais qu'on vous croit de la probité & de la piété : mais je ſçais auſſi que vous n'avez de tout cela que le nom, *Nomen habes quòd vivas.* Je ſçais qu'avec tout ce mérite qui éblouit les yeux,

un péché que la passion vous cache & sur quoi elle vous aveugle ; un péché que vous ignorez, mais dont votre conscience n'est pas moins chargée, un péché que vous vous dissimulez à vous-même, donne la mort à votre ame ; *Nomen habes quòd vivas, & mortuus es.* Or à combien de mes Auditeurs ce reproche ne peut-il pas convenir ? Combien de Chrétiens réputés justes, ont en effet tous les dehors d'une vie pure & innocente, & sont toutefois, comme des sépulchres blanchis, pleins de corruption & d'iniquité ? Combien de femmes prétendues régulières & honnêtes, sont à couvert de la censure sur un certain honneur du monde, & dès-là croyent avoir accompli toute justice & être en assûrance auprès de Dieu, quoique mille péchés qu'elles ne comptent pour rien, immodesties, luxe, folles dépenses, amour d'elles-mêmes, dureté envers les pauvres, oisiveté molle, jeu sans régle, divertissemens continuels & sans mesure, soient pour elles autant de principes de mort ? Combien d'hypocrites dont la vie sous le faux éclat de quelques actions saintes & vertueuses, n'est qu'un phantôme qui séduit ? & combien d'autres trompés par eux-mêmes & ne se connoissant pas, prennent pour sainteté, pour vertu, pour religion, ce qui dans l'idée de Dieu n'est que vanité, n'est qu'intérêt, n'est qu'imperfection ?

Tous, autant de sujets à qui l'on peut dire : *Nomen habes quòd vivas, & mortuus es.* Tous, dans la pensée de saint Augustin, autant de Lazares, sur qui il faut que Jesus-Christ fasse agir sa grace toute-puissante, pour leur rendre cette vie divine que le péché leur a fait perdre.

Miracle, poursuit ce saint Docteur, toujours accompagné dans l'exécution, de difficultés & d'obstacles : mais dont les obstacles & les difficultés sont encore bien plus insurmontables, quand l'ame ainsi morte par le péché, au lieu de recourir promptement à l'auteur de la vie, & de se mettre en état par la pénitence d'être spirituellement ressuscitée, s'ensévelit dans son péché par l'habitude même du péché. Car voilà jusqu'où l'iniquité se porte ; & s'il peut y avoir de l'ordre dans le déréglement d'une ame qui se pervertit, voilà l'ordre que le Saint-Esprit nous y fait remarquer. Ce péché, qui selon l'expression du Prophéte Royal, est comme une fosse que l'impie s'est creusée, devient un tombeau pour lui. Ce n'est plus seulement un mort de quatre jours ; mais par le délai qu'il apporte à sa conversion, par la tranquillité avec laquelle il demeure dans la disgrace de Dieu, c'est peut-être un mort de quatre années, souvent même de dix, de vingt années, & au-de-là. Voulez-vous, mes chers Auditeurs, que

je vous représente en un mot, mais d'une manière sensible, l'affreux état où il se trouve alors ? Figurez-vous l'état de Lazare dans le tombeau. Il avoit, dit l'Evangéliste, les pieds & les mains liés, le corps enveloppé d'un suaire, serré de bandes, sous une pierre d'une énorme grosseur : *Ligatus pedes & manus infitis, & facies illius sudario erat ligata.* Tel est l'homme du siécle plongé dans son habitude: mille engagemens le lient & l'attachent à la créature ; mille embarras de conscience l'enveloppent, sans qu'il voye de jour pour en sortir; le poids d'une longue habitude l'accable, & met le comble à son malheur aussi bien qu'à sa malice. Ah, mes Freres, conclut saint Augustin, qu'il est difficile à un homme que le péché tient asservi de la sorte, de se dégager & de se relever ! *Quàm difficilè surgit, quem tanta moles consuetudinis premit* ! Si ce n'étoit qu'un simple mort, c'est-à-dire, un pécheur seulement pécheur, mais sans attachement à son péché, sans nulle obligation particuliére qu'il eût contractée par son péché, il pourroit plus aisément revenir ; & à force de s'écrier avec l'Apôtre, *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? il auroit lieu d'espérer un heureux retour à la vie. Mais quand après le péché, il se voit étroitement serré par les

Joan. 11.

August.

Rom. 7.

liens du péché : quand le péché outre la mort qu'il lui a causée, l'a fait entrer en de malheureuses intrigues; l'a embarqué dans des commerces, d'où il ne lui est plus libre de se retirer, sans faire dans le monde des éclats auxquels il ne peut se résoudre ; l'a jetté dans un gouffre & dans un labyrinthe d'affaires qui n'ont point de fin ; l'a rendu personnellement responsable des crimes d'autrui : quand le péché attire après soi des restitutions, des réparations, des satisfactions qui doivent coûter, & dont rien néanmoins ne peut dispenser ; ah ! c'est alors qu'il faut à Jesus-Christ toute la vertu de sa grace, pour arracher cette ame du sein de la mort. C'est alors & en vûe d'une résurrection si miraculeuse, que cet homme-Dieu ressent les mêmes mouvemens, dont il fut agité à l'aspect du tombeau de Lazare. C'est alors qu'il a de quoi pleurer, de quoi frémir, de quoi se troubler. Car qu'y a-t-il, dit saint Augustin, de plus digne des larmes d'un Dieu, qu'une ame créée à l'image de Dieu & devenue l'esclave du démon & du péché ? Quel sujet plus capable de troubler un Dieu Sauveur, que de voir dans l'habitude du crime & dans le centre de la perdition ce qu'il a sauvé ?

Enfin après la sépulture, suit la corruption du cadavre & l'infection même qui en sort : *Jean.11. Domine, jam fœtet.* Car un pécheur dont le

fonds eſt gâté & corrompu, ne s'en tient pas là; & quand il le voudroit, il ne le peut pas. Son libertinage qu'il avoit intérêt de cacher, ſe répand malgré lui au-dehors : peu à peu il ſe fait connoître; & à meſure qu'il ſe fait connoître, il devient contagieux. Comme il n'eſt rien de plus ſubtil à ſe communiquer que l'exemple, chaque exemple qu'il donne porte avec ſoi cette odeur de mort dont parloit l'Apôtre : *Odor mortis in mortem.* Et parce que le monde eſt plein d'ames foibles, qui n'ont pas la force de réſiſter aux impreſſions qu'elles reçoivent, non-ſeulement il les ſcandaliſe, mais il les corrompt. Ainſi un pere vicieux pervertit, ſans le vouloir même, ſes enfans. Ainſi une mere coquette inſpire l'air du monde à une fille qu'elle éléve. Ainſi un maître débauché rend des domeſtiques complices & imitateurs de ſes débauches. Ainſi une femme ſans conſcience dérégle toute une maiſon. Ainſi un homme libertin & ſans religion, abuſant de ſon eſprit & débitant ſes fauſſes maximes, ſuffit pour infecter toute une Cour. Ah! mon Dieu! un ouvrage digne de vous, c'eſt la converſion de ce pécheur. *Domine, jam fœtet.* C'eſt un homme pernicieux & pour lui-même & pour les autres; c'eſt un homme corrompu dans ſes mœurs & dans ſes ſentimens. Mais enfin tout corrompu qu'il eſt, il peut encore ſervir de ſujet à votre grace. Je

II. Cor. II.

Joan. II.

ſçai que pour le convertir il ne faut pas moins qu'un miracle ; mais ce miracle, Seigneur, eſt dans vos mains ; il ne tient qu'à vous de le faire, & c'eſt celui, mes chers Auditeurs, que je vais vous faire admirer dans la réſurrection de Lazare. Lazare mort, figure d'un juſte qui ſe pervertit. Lazare reſſuſcité, figure d'un pécheur qui ſe convertit, c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL faut, dit S. Chryſoſtome, que la converſion d'un pécheur ſoit quelque choſe de plus grand & de plus divin que la réſurrection d'un mort, puiſque les Phariſiens, qui refuſoient à Jeſus-Chriſt la qualité de Fils de Dieu, ne s'étonnérent jamais qu'il reſſuſcitât les morts, & que toujours au contraire ils ſe ſcandaliſérent de ce qu'il s'attribuoit le pouvoir de remettre les péchés. Auſſi eſt-il vrai que le Sauveur du monde n'uſa de cet empire abſolu qu'il avoit ſur la mort, en reſſuſcitant les morts, que pour marquer celui qu'il avoit ſur le péché, en convertiſſant & en ſanctifiant les pécheurs ; & ſon deſſein, remarque ſaint Chryſoſtome, fut toujours que l'un ſervît de preuve & de figure à l'autre, & que le miracle viſible qu'il opéroit lorſqu'il commandoit aux morts de ſortir de leurs tombeaux, nous repréſentât ſenſiblement le miracle inviſible de ſa grace, lorſqu'il commande

commande à une ame criminelle de ſortir de ſon déſordre, & qu'il la tire en effet de la puiſſance de l'enfer. Or c'eſt, Chrétiens, ce qui paroît aujourd'hui dans l'exemple le plus authentique & le plus fameux de l'Evangile. Appliquons-nous à conſidérer ce miracle. N'en perdons pas une circonſtance : & pour y obſerver quelque ordre, voyons ce qui engagea le Fils de Dieu à reſſuſciter Lazare ; voyons quelle condition il exigea avant que de lui rendre la vie ; voyons quelles paroles il employa pour accomplir ce chef-d'œuvre de ſa toute-puiſſance ; voyons de quelle maniére Lazare tout enſeveli qu'il étoit, entendit ſa voix & lui obéit ; enfin, voyons ce qu'il ordonna à ſes Apôtres, & ce que ſes Apôtres exécuterent au moment que le tombeau fut ouvert. De tout cela formons-nous une idée de la converſion parfaite & de la juſtification du pécheur.

Qui donc engagea le Fils de Dieu à reſſuſciter Lazare ? le zéle de Marthe & de Magdelaine ; l'inſtante priére de ces deux ſœurs en faveur de ce frere bien-aimé, qui faiſoit le ſujet de leur douleur. Car c'eſt pour cela qu'elles députerent d'abord vers Jeſus-Chriſt, & qu'elles lui firent dire : Seigneur, celui que vous aimez eſt malade : *Ecce quem amas, infirmatur.* C'eſt pour cela que Marthe alla au-devant de lui, qu'elle ſe jetta à ſes pieds, Joan. 11.

& lui dit : Seigneur, si vous eussiez été présent ici, mon frere ne seroit pas mort ; *Domine, si fuisses hic, frater meus non esset mortuus.* C'est pour cela qu'elle lui marqua tant de foi & tant de confiance, lorsqu'elle lui répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, & que rien ne vous est impossible ; *Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus filius Dei vivi.* Ce n'est pas que le Sauveur du monde, pour d'autres raisons, n'eût déja résolu de faire ce miracle ; mais il vouloit encore être prié. Il vouloit que les pressantes sollicitations de Marthe & de Magdelaine fussent un des motifs qui l'y portoient. Il vouloit par-là donner à connoître ses sentimens pour elles. En un mot, il vouloit que Lazare fût redevable à ses sœurs de cette seconde vie, à laquelle il alloit renaître ; & par un secret de Providence qu'il étoit important de nous révéler, il vouloit faire dépendre de l'interceſſion & de la charité de ces saintes ames ce qui ne dépendoit absolument que de lui-même.

Ibidem.

Belle leçon, mes chers Auditeurs, qui non-seulement autorise la créance Catholique touchant l'interceſſion des Saints, mais établit solidement & confirme un autre article de notre foi touchant la Communion des Saints, je veux dire, touchant l'obligation de

prier les uns pour les autres. Leçon d'autant plus néceſſaire dans le Chriſtianiſme, qu'elle y paroît aujourd'hui,& qu'elle y eſt même en effet plus négligée. Je m'explique. Nous avons des freres ſelon l'eſprit, & peut-être ſelon la chair, qui maintenant & au moment que je parle, égarés de la voie de Dieu, ſont dans la voie de perdition & dans l'état du péché. Dieu veut les reſſuſciter par ſa grace; mais il veut au même-tems que nous ſoyons auprès de lui les ſolliciteurs, les négociateurs, les coopérateurs de cette réſurrection ſpirituelle. Il veut que nous la demandions avec ardeur, & que par nos vœux & nos larmes nous le forçions en quelque maniére à nous l'accorder. Sans cela il ne lui plaît pas d'ouvrir les tréſors de cette grande miſéricorde qui doit être le principe du ſalut & de la converſion des grands pécheurs. Ainſi, dit ſaint Fulgence, l'Egliſe n'auroit pas ſaint Paul, ce vaiſſeau d'élection, ſi ſaint Etienne n'eût prié; & j'ajoûte qu'elle n'auroit pas ſaint Auguſtin, ce docteur de la grace, ſi ſainte Monique n'eût pleuré. Il a fallu que cette mere zélée ſentît une ſeconde fois, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, les douleurs de l'enfantement, pour régénérer ſon Fils à Dieu; & que le premier des Martyrs employât la voix de ſon ſang, pour faire de ſon perſécuteur un Apôtre de Jeſus-Chriſt. Ni Auguſtin,

ni Paul n'étant pas alors en disposition de prier pour eux-mêmes, c'étoit à ceux que Dieu avoit choisis & qui avoient grace pour cela, de leur rendre ce favorable office. Autrement, qui sçait si ces deux hommes, les lumiéres du monde Chrétien, ne seroient pas toujours demeurés dans les ténébres, l'un du vice, & l'autre de l'erreur ? Or ce qui a paru d'une maniére miraculeuse dans ces conversions éclatantes, se passe encore tous les jours à l'égard de tant de pécheurs, sur qui Dieu ne répand ses dons, que parce qu'il y a des justes charitables qui lui offrent pour eux des sacrifices, & que sa Providence se plaît à sanctifier les uns par l'entremise & le secours des autres.

Ah ! mes chers Auditeurs, combien pensez-vous qu'il y ait dans le monde d'ames perdues & comme abandonnées de Dieu, parce qu'il n'y a personne qui prie, ni qui s'intéresse pour leur salut ? Combien pourroient dire à Dieu, ce que le Paralytique disoit à Jesus-Christ : *Domine, hominem non habeo.* Il y a tant d'années que je suis dans l'état déplorable de mon péché, parce que je n'ai pas un homme qui soit touché de ma misére & qui pense à m'aider. Si cette mere d'ailleurs passionnée pour son fils, l'avoit aimé en mere Chrétienne ; à force de solliciter auprès de Dieu pour sa conversion, elle l'auroit retiré

Joan. 5.

de ſon libertinage & de ſes débauches. Si cette femme mondaine, au lieu de certaines jalouſies qui l'ont ſi cruellement tourmentée, & qui la piquent encore ſi vivement, avoit eu une jalouſie ſainte & telle que l'avoit l'Apôtre, *Æmulor enim vos Dei æmulatione* : c'eſt à-dire, ſi dans un vrai déſir de voir ce mari changer de conduite & quitter ſes habitudes, elle ſe fût adreſſée au ciel, elle auroit eu la conſolation de le ramener à Dieu. Si cet ami foible & complaiſant, s'étoit fait un point de conſcience de remettre ſon ami dans l'ordre, & qu'il eût eu recours aux autels, d'un impie il en auroit fait un ſerviteur de Dieu. Mais où ſont maintenant ces amitiés ſolides ? où eſt ce zéle pur, cette charité divine ? On s'inquiéte, mais d'une inquiétude toute payenne ; on a du zéle pour des enfans, mais un zéle fondé ſur le ſang & ſur la chair. Que ce fils qu'on idolâtre, tombe dans une maladie dangereuſe, on fait cent fois à Dieu pour lui la priére de Marthe : *Domine, ecce quem amas, infirmatur.* Mais eſt-il dans un engagement criminel, mais entretient-il un commerce qui le perd, mais mene-t-il une vie libertine & ſcandaleuſe, on y eſt inſenſible ; c'eſt un jeune homme, dit-on, que le torrent du monde entraîne ; il en reviendra : cependant on le laiſſe dans ſon déſordre ; & il y vit, peut-être pour n'en ſortir jamais & pour y mourir. II. Cor. 11.

Vous dirai-je, Chrétiens, que cette insensibilité est un des articles dont nous aurons à répondre au jugement de Dieu; & que dans la rigueur de sa justice, Dieu nous demandera compte de ces ames que nous aurons négligées lorsqu'il nous étoit si aisé de contribuer à leur conversion & de l'obtenir? ce seroit une morale terrible pour vous, mais où je ne dois pas m'engager, parce qu'elle est trop étendue & trop vaste. Quoi qu'il en soit, toujours est-il vrai que dans l'ordre de la prédestination tel qu'il a plû à Dieu de l'établir & de nous le déclarer, la conversion des pécheurs est communément attachée aux priéres des justes : que c'est ainsi, mon cher Auditeur, que vous-même qui m'écoutez, avez peut-être été autrefois tiré de l'abysme; & que vous seriez le plus méconnoissant des hommes, si vous ne faisiez pas pour les autres ce que l'on a fait pour vous; que c'est en cela que consiste le zéle Chrétien, & qu'au lieu de tant déclamer contre les impies, si par une charité solide vous preniez soin de prier pour eux, Dieu qui veut, tout impies qu'ils sont, les convertir, vous accorderoit la grace qui les doit sauver. Je sçais qu'il y a des péchés pour lesquels le disciple même bien-aimé ne nous a pas conseillé de prier, parce que ce sont des péchés atroces qui vont à la mort: *Est peccatum ad mortem; non pro illo*

Jean. 5.

dico ut roget quis. Mais alors, dit saint Augustin, il faut recourir à l'artifice de Marthe : il faut comme elle, faire prier Jesus-Christ le grand Avocat des pécheurs auprès de son Pere, le souverain Prêtre, le Médiateur par excellence, & lui dire avec cette bienheureuse fille : *Sed & nunc scio, quia quæcunque* Joan. 11.
que poposceris à Deo, dabit tibi. Il est vrai, Seigneur ; il ne m'appartient pas de demander un miracle aussi singulier que la conversion de ce pécheur endurci : mais je suis certain que si vous l'entreprenez, si vous employez pour lui votre intercession toute-puissante, rien ne vous sera refusé. Oui, Chrétiens, Jesus-Christ, si je puis parler de la sorte, entrera en cause avec vous : ce cœur rébelle, ce cœur de pierre sera tout à coup fléchi & attendri ; la grace y ranimera les sentimens de religion que le péché sembloit y avoir étouffés ; ce pécheur ouvrira les yeux, il reconnoîtra son injustice, & son repentir l'effacera. On en sera surpris dans le monde ; mais ce prodige viendra d'une ame fidéle, d'une Marthe pieuse, d'une Magdelaine fervente qui se sera prosternée devant le Seigneur & qui l'aura touché par ses pleurs & par ses gémissemens.

Ceci toutefois ne suffit point encore : car pour ressusciter Lazare, le Fils de Dieu commanda qu'on levât la pierre qui fermoit le

tombeau ; & c'eſt une circonſtance que les Peres ont remarquée, & d'où ils ont tiré une inſtruction bien importante pour nous. En effet, demande ſaint Chryſoſtome, pourquoi le Sauveur du monde exigea-t-il cette condition ? Il ne fut point néceſſaire que la pierre fût levée, lorſqu'après ſa mort il voulut ſe reſſuſciter lui-même & ſortir du ſépulchre. Ne pouvoit-il pas faire à l'égard de Lazare le même miracle ? D'ailleurs, ſi cette pierre qui couvroit Lazare étoit un obſtacle, ne pouvoit-il pas d'une parole lever tous les obſtacles ? Ah ! mes Freres, répond ce ſaint Docteur, Jeſus-Chriſt pouvoit l'un & l'autre ; & quant à ſon abſolue puiſſance, le miracle qu'il alloit opérer ne dépendoit de nulle condition. Mais cet homme-Dieu qui diſpoſoit les choſes ſelon les vûes de ſon adorable ſageſſe, & qui prétendoit que cette réſurrection fût pour nous un parfait modéle de converſion, ne voulut rien faire ſans la coopération de ceux qui s'intéreſſoient pour Lazare. Il voulut que les Juifs qui attendoient ce miracle, y contribuaſſent eux-mêmes, & que leur miniſtére ſervît à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Lever la pierre, c'étoit de leur part une action poſſible & facile : il voulut qu'ils commençaſſent par-là. Figure qui nous découvre un des points les plus eſſentiels touchant la juſtification des hommes. Car ſi vous êtes

mort selon Dieu, mon cher Auditeur, si vous avez perdu la vie de la grace, le Sauveur du monde veut faire un miracle pour vous & en vous : mais il y a des obstacles, dit saint Augustin, que vous devez auparavant & nécessairement lever. Il s'agit de ressusciter votre ame, de vous tirer de l'abysme du péché, de vous renouveller en esprit, & cet homme-Dieu le peut : mais il veut avant toutes choses que vous leviez certaines pierres de scandale, qui dans le cours de la vie sont des obstacles à sa grace & qui lui tiennent votre cœur fermé. Qu'arrive-t-il ? On voudroit qu'il fit l'un, sans demander l'autre. On voudroit qu'avec tous les obstacles que nous opposons à notre conversion, & qu'il nous plaît d'entretenir ou dans nous-mêmes ou hors de nous-mêmes, il opérât en nous les plus merveilleux effets de sa grace vivifiante. On le voudroit, mais en vain. Jesus-Christ est le Dieu des miracles ; mais ce n'est point un Dieu aveugle, pour prodiguer ses miracles & pour les avilir. De tous les miracles, notre conversion est celui qu'il souhaite le plus ardemment ; mais il la souhaite selon les régles de cette sage miséricorde, à laquelle il prétend que nous répondions & qui doit être accompagnée de notre fidélité. D'espérer, que pour parvenir à ce miracle, il sera toujours disposé à faire un autre miracle encore plus

grand, qui ſeroit de nous convertir & de nous ſauver ſans nous, c'eſt prendre plaiſir à
Joan. 11. nous tromper nous-mêmes. *Tollite lapidem ;* Levez la pierre : c'eſt-à-dire, quittez ce commerce, retranchez ce luxe, renoncez à ce jeu, brûlez ce livre, fuyez ces ſpectacles, évitez ces occaſions ; car tout cela ce ſont comme des pierres, qui vous rendent impénétrable aux traits de la grace. Mais dès que la grace ne trouvera plus tous ces obſtacles, vous verrez auſſi-bien que Marthe ſa gloire de Dieu, & la vertu du très-haut éclatera
Ibidem. dans votre converſion : *Videbis gloriam Dei.* Sans cela ne comptez pas ſur un double miracle, lorſqu'un ſeul miracle ſuffit ; & n'attendez pas que Dieu vous convertiſſe, ni qu'il vous ſauve à votre gré. Quoi que vous en puiſſiez penſer, il en faudra toujours revenir à la parole de Jeſus-Chriſt, *Tollite lapidem ;* puiſqu'il eſt conſtant dans les principes-mêmes de la foi, que la premiére action de la grace eſt d'éloigner de nous tout ce qui lui fait obſtacle, & que c'eſt en cela qu'elle fait d'abord ſentir ſon efficace, & qu'elle commence à être victorieuſe.

Auſſi la pierre levée, que fait Jeſus-Chriſt ? c'eſt alors qu'il ſe met en devoir d'agir. Il tourne les yeux & il tend les bras vers le ciel ; il rend graces à ſon Pere de l'avoir exaucé. D'une voix impérieuſe il ſe fait entendre à

Lazare, & lui ordonne de paroître : *Clamavit voce magnâ : Lazare, veni foras.* Cette voix de majesté, qui selon le témoignage de Jesus-Christ même, pénétre jusques dans le creux des tombeaux, *Qui in monumentis sunt, audient vocem filii Dei* : cette voix de tonnerre, qui selon l'expression du Prophéte brise les cédres du Liban, divise la flamme du feu, ébranle & fait trembler les déserts, c'est-à-dire, dompte l'orgueil de la plus fiére impiété, éteint l'ardeur de la plus vive cupidité, force la résistance de l'infidélité la plus obstinée : c'est cette voix qui frappe Lazare & qui le rappelle du séjour de la mort ; & c'est pour obéir à cette voix, que Lazare sort au même instant de l'obscurité de son tombeau : *Et statim prodiit qui erat mortuus.* Tandis qu'il étoit caché dans ce lieu de ténébres, la vertu de Jesus-Christ demeuroit comme suspendue : il faut qu'il sorte dehors, qu'il se produise, qu'il se montre au jour, pour être parfaitement ressuscité : *Lazare, veni foras.* Or voilà, mon Frere, reprend saint Augustin, exhortant un pécheur & l'instruisant sur les devoirs de la vraie pénitence, voilà sur quoi vous devez vous former & ce que vous devez vous appliquer. Car tandis que vous fuyez la lumiére, tandis que vous vous tenez enveloppé dans les ombres d'une conscience criminelle, tandis que vous ne dé-

Joan. 11. Joan. 5. Joan. 11.

couvrez pas le fond de votre ame, cette grace qui ranime les morts, n'a dans vous ni pour vous nul effet de vie. Il faut que vous vous faſſiez connoître, & que par une confeſſion ſincére de vos déſordres, vous ſortiez comme un autre Lazare hors du tombeau ; *Et ſtatim prodiit qui erat mortuus.* Il faut que ce qu'il y a dans vous de plus intérieur, ſoit révélé ; & que ſans attendre le jugement de Dieu, vous comparoiſſiez devant le tribunal de ſes miniſtres ; que vous leur déclariez avec humilité & ſans réſerve ce que ſi longtems peut-être vous avez affecté de vous cacher à vous-même. Car tel eſt l'ordre de Dieu, & c'eſt ainſi qu'il lui a plû d'attacher à cette déclaration, la grace de votre ſanctification : *Lazare, veni foras.* Cela vous trouble, dites-vous, & à peine y pouvez-vous penſer ſans frémir : mais la choſe n'en eſt pour vous, ni moins ſalutaire, ni moins néceſſaire ; & le trouble même qu'elle vous cauſe, eſt une preuve de ſa néceſſité. Car pourquoi le Fils de Dieu ſe troubla-t-il en reſſuſcitant Lazare, ſinon pour vous apprendre ce qui devoit vous troubler vous-même ? *Quid enim eſt, quòd turbavit ſemetipſum, niſi ut ſignificaret tibi, quòd & tu turbari debeas ?* ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin. Il ſe troubla, ajoûte ce Pere, parce qu'il le voulut ; & nous devons nous troubler parce qu'il le

Auguſt.

faut & que ce trouble nous convient : *Turbatus est, quia voluit ; nos, quia decet & oportet.* Son trouble fut un témoignage de sa charité & de sa miséricorde, & le nôtre doit être l'effet de notre contrition. Non, mon cher Auditeur, ne craignez point de vous troubler vous-même, quand vous êtes dans l'état du péché ; mais craignez plutôt de ne vous pas troubler assez, puisqu'il n'y a que le seul trouble de la pénitence Chrétienne, qui vous puisse sauver. Troublez-vous, afin que Dieu, selon l'oracle de David, guérisse les plaies de votre ame ; & qu'émû de votre douleur & de vos larmes, il en fasse un remède à vos maux : *Sana contritiones ejus : quia commota est.* Si c'est trop peu de vous troubler, frémissez à l'exemple de Jesus-Christ ; mais frémissez en esprit & dans les vûes de la foi. Ne vous contentez pas d'une simple horreur qui passe, & qui n'est que dans le sentiment. Car l'homme, dit admirablement S. Augustin, doit frémir contre lui-même, comment ? en confessant ses iniquités ; & pourquoi ? afin que l'habitude du péché céde à la violence & à l'efficace du repentir : *Homo enim quasi fremere sibi debet in confessione peccatorum, ut violentiæ pœnitendi cedat consuetudo peccandi.*

Ibidem.

Psal. 59.

August.

Après cela, Chrétiens, que restera-t-il, sinon que les Prêtres représentés par les Apô-

tres, ou plutôt, représentant les Apôtres & Jesus-Christ même, vous délient comme
Joan. 11. Lazare? *Solvite eum, & sinite abire.* C'est là qu'ils commenceront à exercer en votre faveur leur ministére ; & qu'en vertu de cette absolution juridique dont la grace leur a été confiée, ils feront autorisés de Dieu pour vous dégager des liens de votre péché : *Solvite eum.* Prenez garde : le Fils de Dieu ne dit pas seulement aux disciples en leur montrant Lazare, Déclarez-le délié, mais déliez-le vous mêmes ; *Solvite* : pour nous marquer (c'est l'application que le saint Concile de Trente fait de cette figure, & ses paroles doivent nous tenir lieu d'une décision expresse & infaillible) pour nous marquer que ce que nous appellons absolution dans le Sacrement, n'est point une simple commission ou d'annoncer l'Evangile ou de déclarer les péchés remis ; mais un acte de juridiction, par où le ministre & le lieutenant de Jesus-Christ prononce, exécute, remet, justifie. C'est pour cela même que Jesus-Christ, selon la solide remarque de l'abbé Rupert, usa dans cette occasion du même terme dont il devoit se servir en faisant aux ministres de son Egli-
Matt. 16. se cette promesse solemnelle : *Quodcumque solveritis super terram, erit solutum & in cœlis* ; tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le Ciel. Promesse, où il ne prétendoit

pas précisément leur faire entendre que ce qu'ils auroient délié sur la terre seroit délié pour la terre, comme s'ils n'eussent dû absoudre que des censures des hommes; mais où il vouloit expressément s'engager à délier dans le ciel tout ce qu'ils auroient délié sur la terre, *Erit solutum & in cœlis*: parce qu'en effet le grand privilége de l'ordination & du sacerdoce devoit être de pouvoir délier les consciences par rapport au jugement de Dieu. O mes Freres, conclut saint Augustin dans la paraphrase de notre Evangile, quel bonheur & quel avantage pour nous, si nous pouvions, en suivant ces régles, ressusciter les pécheurs & nous ressusciter nous-mêmes avec eux! *O si possemus excitare homines mortuos, & cum ipsis pariter excitari*! En sorte, ajoûtoit cet incomparable Docteur, que nous fussions aussi touchés de l'amour de cette vie bienheureuse qui ne doit jamais finir, que le sont les gens du siécle de cette vie mortelle qui leur échappe à tous les momens: *Ut tales essemus amatores vitæ permanentis, quales sunt amatores hujus vitæ fugientis*. Plaise à Dieu, Chrétiens, qu'il y en ait parmi vous de ce caractère, & que ce ne soit pas en vain que je vous aye développé ce grand miracle de la résurrection des ames! Plaise à Dieu qu'entre ceux qui m'écoutent, il y ait quelque Lazare qui sorte de son tombeau, converti & Augustin. Idem.

juſtifié ! Peut-être le plus endurci & le plus abandonné de ceux à qui je parle, eſt celui que Dieu a deſtiné pour cela. Peut-être celui dont vous attendez moins ce merveilleux changement, & que vous ſçavez y avoir plus d'oppoſition, eſt l'heureux ſujet que Dieu a choiſi. Pourquoi ne l'eſpérerois-je pas? Pourquoi mettrois-je des bornes à la grace de mon Dieu? Le bras du Seigneur eſt-il racourci? Le Dieu d'Elie n'eſt-il pas encore le Dieu d'Iſraël? n'eſt-il pas toujours le maître des cœurs? n'a-t-il pas le même pouvoir qu'il avoit lorſqu'il reſſuſcitoit les morts? & n'eſt-ce pas dans les plus grands pécheurs qu'il ſe plaît à faire éclater ſa miſéricorde? Faites, ô mon Dieu, que ce ne ſoit point là un ſimple ſouhait, mais que l'effet réponde à ma parole, ou plutôt à la vôtre. Opérez ce miracle, non-ſeulement pour la converſion particuliére de celui de mes Auditeurs que vous avez en vûe, mais pour l'exemple de tous les autres. Ainſi vous vérifierez, ô divin Sauveur, ce que vous fîtes dire à Magdelaine & à Marthe, que la maladie de Lazare n'alloit point juſques à la mort, mais qu'elle étoit pour la gloire de Dieu & du Fils unique de Dieu : *Infirmitas hæc non eſt ad mortem, ſed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam.* Ou ſi l'état de ce pécheur eſt un état de mort, cette mort paſſa-

Joan. 11.

gére, reprend saint Augustin, n'ira point jusques à une mort éternelle, mais elle servira à faire paroître & à faire admirer la vertu toute-puissante de Dieu: *Mors ista non erit ad mortem, sed ad miraculum.* Contribuons nous-mêmes à ce miracle. Par-là nous glorifierons Dieu, & nous rentrerons dans la voie de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c. *Augustin.*

TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour le Jeudi de la seconde Semaine, sur les Richesses. pag. 1.

DIVISION. L'homme du siécle injuste, parce qu'il veut acquérir les biens de la terre 1. Partie. L'homme du siécle orgueilleux, parce qu'il possède les biens de la terre. 2. Partie. L'homme du siécle voluptueux, parce qu'il use mal des biens de la terre. 3. Partie. p. 1. 6.

1. PARTIE. L'homme du siécle injuste, parce qu'il veut acquérir les biens de la terre. Tout riche, disoit saint Jerôme, est ou injuste dans sa personne, ou héritier de l'injustice d'autrui. Parcourez tous les états du monde, & vous trouverez que cette proposition n'est que trop vraie. Quoi qu'il en soit, je dis après l'Apôtre, que le désir d'acquérir des riches-

ſes eſt communément une ſource d'injuſtice : pourquoi ? 1. c'eſt qu'on veut être riche à quelque prix que ce ſoit ; 2. c'eſt qu'on veut être riche ſans ſe preſcrire des bornes ; 3. c'eſt qu'on veut être riche en peu de tems. Trois déſirs capables de pervertir les Saints mêmes. p. 6. 9.

1. On veut être riche à quelque prix que ce ſoit. On voudroit bien y parvenir par des voies honnêtes : mais au défaut de ces voies honnêtes, on eſt diſpoſé à prendre toutes les autres. Or ſuppoſons un homme dans cette diſpoſition, que ne fera-t-il pas, & qui pourra l'arrêter ? p. 9. 13.

2. On veut être riche, ſans ſe preſcrire de bornes. Et quelles injuſtices cette paſſion effrenée ne doit-elle pas traîner après ſoi ? p. 13. 16.

3. On veut être riche en peu de tems. Mais il eſt de la foi que quiconque cherche à s'enrichir promptement, ne gardera pas ſon innocence : *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.* Cela va, dites-vous, à damner bien des gens d'honneur : mais 1. en quel ſens les appelle-t-on gens d'honneur ? 2. ſi ces prétendus gens d'honneur trouvent ici leur condamnation, c'eſt à eux à y prendre garde. p. 16. 18.

Faut-il s'étonner après cela que le Fils de Dieu, parlant des richeſſes, les appelle richeſſes d'iniquité ? & ſi ſelon la parole du Sage, il eſt rare de trouver un juſte déſintéreſſé, combien plus, dit ſaint Auguſtin, doit-il être non-ſeulement difficile, mais impoſſible, qu'un homme attaché à ſon intérêt ſe maintienne dans l'état de juſte ? p. 18. 20.

II. Partie. L'homme du ſiécle orgueilleux, parce qu'il poſſéde les biens de la terre. En effet, les richeſſes inſpirent naturellement deux ſentimens d'orgueil : l'un à l'égard des hommes, l'autre à l'égard de Dieu. 1. Orgueil envers les hommes, que nous appellons ſuffiſance & fierté. 2. Orgueil envers Dieu, qui dégénére en libertinage & en impiété. p. 20. 21.

1. Orgueil envers les hommes. C'eſt une ſuite de l'état où le riche ſe trouve par ſon opulence. N'avoir beſoin de perſonne, premier effet de l'opulence, & diſpoſition prochaine à mépriſer tout le monde. Voir tout le monde dans la dépendance, c'eſt-à-dire, ſe voir recherché de tout le monde, autre effet de la richeſſe : qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la préſomption d'une ame ſuperbe ? Etre en pouvoir de tout entreprendre & de tout faire avec impunité, troiſiéme effet de l'abondance, pour qui ſçait s'en prévaloir : & voilà, ſelon la parole du Prophéte Royal, ce qui rend les riches ſi fiers & ſi inſolens : *Ideo tenuit eos ſuperbia.* Avoir même, quoi qu'on faſſe, des approbateurs, quatriéme effet de l'opulence. Quiconque eſt riche, eſt éminemment toutes choſes, & ſans mérite il a tout mérite. Ne ſeroit-ce donc pas une eſpéce de prodige, s'il ſçavoit ſe garantir de l'orgueil ? p. 21. 27.

2. Orgueil envers Dieu. Saint Paul ne parle preſque jamais de l'avarice, qu'il ne la traite d'idolâtrie. *Quæ eſt ſimulacrorum ſervitus.* Auſſi le Dieu du riche, c'eſt ſon argent, puiſque c'eſt ſon argent qu'il aime & en ſon argent qu'il ſe confie au mépris du vrai Dieu. Exemple de ce peuple dont parle le Prophéte Oſée ; qui diſoit : Je ſuis devenu riche, & dans mes richeſſes j'ai trouvé mon idole : *Dives effectus ſum : inveni idolum mihi.* Qu'eſt-ce qu'un riche dans l'uſage du ſiécle ? un homme, ou abſolument ſans religion, ou qui n'a que la ſurface de la religion, ou qui n'a que très-peu de religion. Je ne prétends pas néanmoins que tous les riches ſoient de ce caractére : mais je dis que la poſſeſſion des richeſſes, ſans une humilité héroïque, conduit là & aboutit là. p. 27. 33.

III. PARTIE. L'homme du ſiécle voluptueux, parce qu'il uſe mal des biens de la terre. Selon la morale de l'Evangile, plus un Chrétien eſt riche, plus

il doit être pénitent : & cela pour trois raiſons : 1. parce que le riche eſt beaucoup plus expoſé que le pauvre à la corruption des ſens ; 2. parce qu'il eſt communément plus chargé d'offenſes & plus redevable à la juſtice de Dieu ; 3. parce qu'il trouve dans ſa condition plus d'obſtacles à la pénitence, qui néanmoins eſt la ſeule voie par où il puiſſe retourner à Dieu & ſe ſauver p. 33. 38.

Mais ſi cela eſt, que ferai-je de mes revenus ? Ils vous ſerviront pour honorer Dieu, pour exercer la charité envers vos freres, pour racheter vos péchés. Voilà l'uſage qu'il faudroit faire de vos richeſſes : mais voici celui qu'on en fait. Parce qu'on a du bien, on en veut jouir ſans reſtriction, & dans toute l'étendue des déſirs qu'un attachement infini à ſoi-même & à ſa perſonne peut inſpirer. On veut que le fruit des richeſſes ſoit tout ce qui peut contribuer à une vie commode, pour ne pas dire délicieuſe. Et de-là il ne faut plus eſperer que la chair ſoit jamais ſujette à l'eſprit, ni l'eſprit à Dieu. p. 38. 43.

Pleurez donc, mes Freres, concluoit l'Apôtre ſaint Jacques en parlant aux riches : car le tems viendra où vos biens vous ſeront enlevés, où vos richeſſes porteront témoignage contre vous, & où ces tréſors d'iniquité ſeront pour vous des tréſors de colére & de vengeance. Mais pour en faire des tréſors de juſtice & de ſainteté, partagez-les avec les pauvres. Et vous, pauvres, apprenez à vous conſoler dans votre pauvreté ; puiſqu'elle vous met à couvert des dangers & du malheur des riches. p. 43. 45.

Sermon pour le Vendredi de la ſeconde Semaine, ſur l'Enfer. p. 46.

DIVISION. Etat malheureux du réprouvé, que le paſſé déchire par les plus mortels regrets. 1. Partie. Etat malheureux du réprouvé, que le préſent accable par la plus violente douleur, 2. Partie. Etat malheureux du réprouvé, que l'avenir déſole par le plus affreux déſeſpoir, 3. Partie. p. 46. 50.

I. PARTIE. Etat malheureux du réprouvé, que le paſſé déchire par les plus mortels regrets. Deux vûes par rapport au paſſé le tourmenteront : 1. la vûe des biens dont il aura fait un criminel uſage ; 2. la vûe des maux qu'il aura commis : *Fili, recordare.* p. 50. 51.

1. La vûe des biens dont il aura fait un criminel uſage. Biens de fortune, dont il pouvoit ſe ſervir pour mériter le ciel en aſſiſtant les pauvres, & qu'au contraire il aura fait ſervir à ſa damnation par ſon avarice ou par ſes folles dépenſes. De plus, biens de la grace qui devoient être pour lui des moyens de ſalut, & qu'il ſe ſera rendu inutiles & même préjudiciables : *Recordare.* p. 51. 55.

2. La vûe des maux qu'il aura commis. Ce que chacun dans l'enfer, dit ſaint Chryſoſtome, apportera de crimes, voilà les démons auſquels il ſera livré ; & les payens eux-mêmes l'ont reconnu. Mais ces crimes ne ſeront plus : il eſt vrai, répond ſaint Bernard, ils ne ſeront plus dans la réalité de leur être, mais ils ſeront encore dans la penſée & dans le ſouvenir, & c'eſt par le ſouvenir & par la penſée qu'ils feront ſouffrir une ame reprouvée de Dieu. Jugez de ce tourment par ce que nous voyons quelquefois dans la vie. Cette femme avoit de l'hon-

neur, mais dans une malheureuſe rencontre elle s'eſt oubliée : cet homme paſſoit pour homme de bien, & il l'étoit ; mais dans un fâcheux moment la paſſion l'a tranſporté & lui a fait faire un mauvais coup. De quels regrets ſont-ils ſaiſis l'un & l'autre, lorſqu'ils viennent à ouvrir les yeux & ſe reconnoître ? p. 55. 59.

Ajoûtez que les crimes de la vie ſe préſenteront tous à la fois aux yeux du réprouvé, & tous à la fois le tourmenteront. Qu'éprouvons-nous dans ces revûes générales que nous faiſons quelquefois de nos conſciences ? Or apprenez de-là quelle ſera donc la honte & le trouble des réprouvés. Dès cette vie nous avons encore une autre expérience ſenſible du repentir des damnés ; & quelle eſt-elle ? le trouble & le remords du péché dès que nous l'avons commis. Profitons de ces remords ſalutaires. p. 59. 67.

II. Partie. Etat malheureux du réprouvé, que le préſent accable par la plus violente douleur. Double peine : 1. ſéparation de Dieu ; 2. tourment du feu. p. 67. 69.

1. Séparation de Dieu. Qu'eſt-ce que d'être ſéparé de Dieu ? Cette peine, répond ſaint Bernard, eſt auſſi grande par proportion, que Dieu eſt grand. Dans cette vie, Dieu & l'ame par le péché ſe ſéparent, juſqu'à ſe renoncer l'un l'autre : mais après tout ils peuvent encore ſe rejoindre ; au lieu que le divorce entre Dieu & le réprouvé eſt parfait & ſans retour. Que dis-je ? l'ame réprouvée ſera encore à Dieu, & Dieu à elle. Dieu lui ſera inſéparablement uni, & elle à Dieu : mais c'eſt cela même qui doit faire ſon malheur. Car ſon ſouverain malheur ſera d'être privée de Dieu en tant que Dieu étoit l'objet de ſa félicité, & d'être pénétrée de Dieu en tant que Dieu ſera le ſujet éternel de ſes plus violens tranſports. p. 69. 74.

2. Tourment du feu. Si je vous diſois que ce ſup-

plice surpasse, non-seulement tout ce que les Martyrs ont souffert, mais tout ce qu'il y a dans le monde & tout ce que notre imagination peut se figurer de plus douloureux, je ne vous dirois rien que ce que nous ont dit tous les Peres. Mais je me contente de faire avec vous une réflexion. Car ce qui m'étonne, c'est qu'une vérité si touchante nous touche si peu; c'est que la même foi qui nous enseigne qu'il y a un enfer où l'on est séparé de Dieu & où l'on brûle, nous dit encore qu'un seul péché nous expose à l'un & à l'autre, & que le péché néanmoins nous soit si ordinaire. David disoit: *Seigneur vous m'avez éprouvé par le feu; & ce feu m'a tellement purifié, qu'il ne s'est plus trouvé en moi d'iniquité.* Eprouvons-nous ainsi nous-mêmes par le feu de l'enfer. p. 74. 81.

III. PARTIE. Etat malheureux du réprouvé, que l'avenir désole par le plus affreux désespoir. En effet ce qui désole l'ame réprouvée dans l'enfer, 1. c'est qu'elle désespere d'obtenir jamais de Dieu aucune grace, quand elle le prieroit toute l'éternité; 2. c'est qu'elle désespere de fléchir jamais Dieu par la pénitence, quand elle détesteroit son péché toute l'éternité; 3. c'est qu'elle désespere, non-seulement d'acquitter, mais de diminuer jamais ses dettes par ses souffrances, quoiqu'elle doive souffrir toute l'éternité. p. 81. 83.

1. Plus d'espérance d'obtenir jamais par ses priéres aucune grace. Le mauvais riche prie Abraham de lui accorder seulement pour toute grace une goutte d'eau, & cette goutte d'eau lui est refusée. Ainsi s'accomplira cette parole de l'Evangile, que Dieu n'écoute point les pécheurs. p. 83. 85.

2. Plus d'espérance de fléchir jamais Dieu par la pénitence. Ce n'est pas qu'il n'y ait, selon le mot de la Sagesse, une pénitence dans l'enfer. Mais ce n'est plus qu'une pénitence forcée, & par conséquent qu'une

qu'une pénitence inutile. p. 85. 86.

3. Plus d'eſpérance, non-ſeulement d'acquitter, mais de diminuer jamais ſes dettes par ſes ſouffrances. Origéne & d'autres comme lui ont voulu douter de cette éternité malheureuſe, fondés ſur la bonté & la juſtice de Dieu. Mais, répond ſaint Auguſtin, la bonté n'eſt pas ſeulement en Dieu miſéricorde, elle eſt encore ſainteté : or la ſainteté de Dieu eſt eſſentiellement ennemie du péché : donc le châtiment du péché ſera éternel, puiſque Dieu ſera toujours bon, toujours ſaint, & que le péché durera toujours. Dites le même de la juſtice. p. 86. 87.

De vous donner une juſte idée de cette éternité, c'eſt ce que je n'entreprends pas : & qui le pourroit ? Je me proſterne ſeulement, Seigneur, devant vous, tandis qu'il eſt encore tems de vous fléchir, & d'implorer votre miſéricorde pour mes Auditeurs & pour moi. p. 87. 90.

Sermon pour le Dimanche de la troiſiéme Semaine, ſur l'Impureté. pag. 91.

DIVISION. Impureté, ſigne de la réprobation, & principe de la réprobation. Signe viſible de la réprobation, parce que rien ne nous repréſente mieux dès cette vie l'état des réprouvés après la mort : 1. Partie. Principe efficace de la réprobation, parce que rien ne nous expoſe à un danger plus certain de tomber dans l'état des réprouvés après la mort : 2. Partie. p. 91. 95.

I. PARTIE. Impureté ; ſigne de la réprobation. Quatre choſes marquées dans l'Ecriture, expriment parfaitement l'état des réprouvés dans l'enfer, ſçavoir, les ténébres, le déſordre, l'eſclavage, & le ver de la conſcience. Or de tous les péchés, l'impureté eſt celui, 1. qui jette l'homme

dans un plus profond aveuglement d'esprit ; 2. qui l'engage dans des désordes plus funestes ; 3. qui le captive davantage sous l'empire du démon ; 4. qui forme dans son cœur un ver de conscience plus insupportable & plus piquant. p. 95.

1. Aveuglement : car l'impureté rend l'homme tout charnel. Or de prétendre qu'un homme charnel ait des connoissances raisonnables ; c'est vouloir que la chair soit esprit. Aussi voyons-nous tant de voluptueux, au moment que la passion les sollicite, fermer les yeux à toutes les considérations divines & humaines. Venons au détail. Ils perdent sur-tout trois connoissances : la connoissance d'eux-mêmes, la connoissance de leur propre péché, & la connoissance de Dieu. p. 96. 98.

Ils perdent la connoissance d'eux-mêmes & de ce qu'ils sont. Exemple de ces deux vieillards, qui sans se souvenir de leur dignité & de leur âge, tentérent la chaste Susanne. On oublie tout. Un pere oublie ce qu'il doit à ses enfans, un juge ce qu'il doit au public, &c. Je dis plus. L'impudique perd la connoissance de son péché, ou plutôt de la griéveté de son péché. Une ame encore innocente & pure le regarde comme un monstre ; mais un pécheur par état le traite de galanterie, s'en applaudit. Enfin ce péché nous fait perdre la connoissance de Dieu. On peut dire que les impudiques sont communément des esprits gâtés en matiére de créance, & que le progrès de l'impiété suit presque toujours le progrès de ce vice. La raison est, que la vûe de Dieu troublant le voluptueux dans son plaisir, pour mieux goûter son plaisir, il prend le parti de renoncer Dieu ; & ce fut ainsi que Salomon devint idolâtre. p. 98. 110.

2. Désordre & confusion. Ce désordre consiste, selon saint Augustin, en ce que l'esprit se laisse gouverner par les sens. Il consiste, selon saint Chrysos-

tome ; en ce que l'impureté porte l'homme à des excès, où la sensualité même des bêtes ne se porte pas. Exemple de ces villes abominables dont il est parlé au livre de la Genese, & sur qui Dieu fit éclater sa colére Enfin, selon Tertullien, il consiste en ce que l'impureté a une liaison presque nécessaire avec tous les autres vices : & que tous les autres vices sont, pour ainsi parler, à ses gages & à sa solde. L'indignité est qu'une femme perdue d'honneur & de conscience, par un renversement autrefois inoui, fasse elle-même les avances les plus criminelles & les plus honteuses. L'excès du désordre est que toutes les bienséances qui servoient de rempart à la pureté, soient maintenant bannies comme incommodes. Le comble du désordre est que les devoirs les plus inviolables chez les payens mêmes, soient parmi nous des sujets de risée. Un mari sensible au deshonneur de sa maison, est le personnage qu'on joue sur le théâtre. p. 110. 122.

3. Esclavage. Point de péché qui rende l'homme plus esclave du démon. Dans les premiers siécles de l'Eglise, remarque saint Augustin, cet ennemi de notre salut attaquoit les Chretiens par les persécutions ; mais depuis qu'il a trouvé moyen de s'introduire par les voluptés sensuelles, toutes les persécutions ont cessé. Car cette voie lui a paru bien plus courte & plus assurée. Triste esclavage, où gémit si long-tems saint Augustin. p. 122. 125.

4. Ver de la conscience & trouble. Trouble du côté de Dieu, que l'impudique envisage comme le juge de ses actions & de sa vie. Il est vrai que l'impudique perd assez communément la foi : mais en quelles incertitudes le jette alors son infidélité même ; & cette infidélité ne l'assurant de rien & lui faisant hazarder tout, de quel secours lui peut-elle être pour avoir la paix ? Trouble encore plus sensible du côté de l'objet qu'il adore. Que n'a-t-il

pas à en essuyer, soit dans la naissance, soit dans le progrès, soit dans la fin & les suites malheureuses de sa passion ? p. 125. 133.

II. Partie. Impureté, principe de la réprobation. Opérer la réprobation dans une ame, c'est la conduire à l'impénitence finale. Or je dis que l'impureté conduit à l'impénitence finale : comment? 1. parce qu'il n'est point de péché qui rende le pécheur plus sujet à la rechûte ; 2. point de péché qui expose plus le pécheur à la tentation du désespoir ; 3. point de péché qui tienne le pécheur plus étroitement lié par l'habitude p. 133. 140.

1. Rechûte ; *Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti.* J'en appelle, Chrétiens, à votre expérience : & n'est-ce pas là ce qui nous rend vos confessions si suspectes, quand vous avez recours à nous dans le sacré Tribunal ? p 140. 142.

2. Désespoir : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ.* Mais de quoi sur-tout désespére l'impudique ? Il désespére de sa conversion, où il voit des difficultés presque insurmontables. Il désespére de sa persévérance, témoin qu'il est de ses légéretés passées. Il désespére de Dieu, & il désespére de lui-même : de Dieu, parce qu'il a si souvent abusé de sa miséricorde ; de lui-même, parce qu'il a de si sensibles convictions de sa foiblesse. p. 142. 145.

3. Habitudes : tout y contribue, les occasions beaucoup plus fréquentes, la facilité de commettre le péché beaucoup plus grande, les impressions qu'il laisse beaucoup plus fortes, le penchant beaucoup plus violent. Cela seul me fait comprendre la vérité de cette terrible parole de Jesus-Christ : *Beaucoup d'appellés & peu d'élûs.* Car l'Apôtre nous apprend que les impudiques ne seront jamais héritiers du Royaume de Dieu, & nous voyons d'ailleurs que le monde est plein de ces hommes sensuels & esclaves de leur plaisir. p. 145. 150.

C'eſt à vous, Chrétiens, à y prendre garde tandis qu'il eſt encore tems. Nous avons beſoin pour cela, Seigneur, d'une grace victorieuſe & toute-puiſſante. Grace que je vous demanderai ſans ceſſe, à laquelle je me diſpoſerai, à laquelle je répondrai, & que je conſerverai avec ſoin. p. 150. 151.

Sermon pour le Lundi de la troiſiéme Semaine, ſur le Zéle. pag. 152.

DIVISION. C'eſt le zéle que nous aurons pour nous-mêmes & pour notre propre perfection qui doit autoriſer notre zéle pour le prochain, 1. Partie : rectifier notre zéle pour le prochain, 2. Partie : adoucir notre zéle pour le prochain, 3. Partie. p. 152. 155.

I. PARTIE. C'eſt le zéle que nous aurons pour nous-mêmes & pour notre propre perfection, qui doit autoriſer notre zéle pour le prochain. Ce zéle & ce ſoin de nous réformer nous-mêmes eſt le premier de nos devoirs : ſi donc nous tournons uniquement notre zéle vers le prochain, c'eſt un zéle chimérique & faux : 1. zéle alors ſans autorité de la part de celui qui l'exerce ; 2. zéle ſans effet de la part de ceux envers qui on l'exerce. p. 155. 157.

1. Zéle ſans autorité de la part de celui qui l'exerce : pourquoi ? c'eſt qu'il n'y a que le bon exemple que l'on donne, & le témoignage qu'on ſe rend d'avoir commencé par ſoi-même, qui puiſſe autoriſer une entrepriſe auſſi délicate que celle de réformer les autres. Mais qu'y a-t-il néanmoins de plus commun dans le monde que ce zéle Phariſaïque, qui conſiſte à être régulier pour les autres & ſans régularité pour ſoi-même ? Je ſçais quel étoit le zéle des Saints ; je ſçais combien David & après lui ſaint Bernard étoient touchés des déſordres qu'ils voyoient ;

& en quels termes ils s'en expliquoient. Mais faîsons ce qu'ils ont fait, & nous aurons droit de dire ce qu'ils ont dit p. 157. 164.

2 Zéle sans effet de la part de celui envers qui on l'exerce. Car comme nous n'aimons pas à être corrigés, nous nous attachons à examiner ceux qui voudroient sous une apparence de zéle prendre l'ascendant sur nous ; & le moindre foible que nous y découvrons, nous sert de prétexte pour éluder leurs remontrances. De-là vient que ceux qui par office sont chargés de répondre des autres & de les conduire, ont une obligation spéciale de travailler d'abord à se réformer eux-mêmes. p. 164 167.

II. Partie. C'est le zéle que nous aurons pour nous-mêmes & pour notre propre perfection, qui doit rectifier notre zéle pour le prochain : 1. par rapport à notre raison, parce qu'il se peut faire que ce ne soit pas un zéle selon la science ; 2. par rapport à notre cœur ; car il arrive souvent que ce n'est pas un zéle selon la charité. p. 168.

1. Par rapport à notre raison. Souvent notre zéle n'est qu'un zéle erroné, un zéle bizarre, un zéle borné : & c'est ce que nous remarquerions, si nous avions soin de rentrer en nous-mêmes, & de corriger notre orgueil, notre opiniâtreté, nos préventions, & nos fausses idées. p. 168 173

2. Par rapport à notre cœur. Souvent nous prenons pour zéle ce qui est chagrin, inquiétude, intrigue, envie, ambition, intérêt. Mais qu'un homme se soit avant toutes choses étudié lui-même pour connoître les plus secrets mouvemens de son cœur, & qu'il se soit fait de saintes violences pour les régler, alors il sera en état de distinguer quel esprit l'anime dans son zéle, & le réduire aux termes de la raison & de l'équité. p. 173. 177.

III. Partie. C'est le zéle que nous aurons pour nous-mêmes & pour notre propre perfection,

qui doit adoucir notre zéle pour le prochain. Le zéle, s'il n'eſt tempéré, nous porte à une ſévérité outrée. Mais un homme zélé pour ſoi-même, quelque bien qu'il enviſage hors de ſoi, a toujours en vûe de ne perdre jamais la charité. Or la charité a toutes les qualités qui peuvent modérer & adoucir notre zéle. Le zéle pour le prochain eſt naturellement impatient; on en voudroit voir d'abord le ſuccès : mais la charité eſt patiente. Comme notre zéle eſt impatient, il devient dur, fâcheux, mortifiant, plein d'amertume : mais la charité eſt douce. p. 177. 185.

Cette charité demande bien des réflexions, & un grand empire ſur ſoi-même; j'en conviens : mais ſouvenez-vous qu'il s'agit du ſalut de votre frere. Allumez, Seigneur, dans nos cœurs ce feu divin, ce ſaint zéle dont brûloit votre Prophéte & dont vous avez brûlé vous-même ſur la terre. p. 185. 186.

Sermon pour le Mercredi de la troiſiéme Semaine, ſur la parfaite obſervation de la Loi. pag. 187.

DIVISION. L'homme eſt orgueilleux, & il eſt aveugle. Son orgueil le porte à l'indépendance, & lui donne un penchant ſecret à s'affranchir de la loi. Son aveuglement l'empêche de bien connoître ſes devoirs, & de bien diſcerner ce qu'il y a de plus ou de moins eſſentiel dans la loi. Or je dis que de s'aſſujettir aux moindres obligations de la loi, c'eſt un préſervatif néceſſaire, & pour réprimer l'orgueil de notre cœur; 1. Partie : & pour corriger les erreurs de notre eſprit, ou pour en prévenir les ſuites funeſtes : 2. Partie. p. 187. 191.

I. PARTIE. Fidélité aux moindres obligations de la loi, préſervatif néceſſaire contre l'orgueil de

notre cœur. A remonter jusqu'à la source de la corruption de l'homme, il est évident que le premier de tous les désordres, c'est l'orgueil, & que le premier effet de l'orgueil, c'est l'amour de l'indépendance & de la liberté. Qu'arrive-t-il donc, quand l'homme commence à quitter Dieu ? c'est qu'il observe les grandes choses avec quelque fidélité, & qu'il ne se fait plus une régle de garder les petites Pour ne pas absolument se soustraire à la loi de Dieu, il se soumet aux premières ; & pour ne pas aussi captiver entiérement sa liberté, il néglige les autres. De-là que s'ensuit-il ? c'est que par cette liberté présomptueuse, ou pour mieux dire, par ce libertinage qui lui fait négliger certaines obligations moins importantes & moins étroites, il vient enfin à tout entreprendre contre la loi de Dieu. Car selon la remarque de saint Bernard, comme cet état, où l'homme garde une partie de la loi & ne garde pas l'autre, est un état de violence, il ne peut pas durer. Bien-tôt la passion & l'amour de la liberté prévaut ; & voilà d'où sont venus presque tous les scandales, & tous les désordres qui ont éclaté dans le monde. p. 191. 199.

De-là les grands attentats de l'hérésie. Exemple de Luther. De-là les prodigieux égaremens de l'impiété. Par où tant d'impies ont-ils commencé à perdre la foi ? par quelque railleries de certaines dévotions populaires, ou par quelqu'autre principe qui leur sembloit aussi léger, & qui pouvoit l'être. De-là les affreux relâchemens de la discipline de l'Eglise. Ils ne se sont pas introduits tout à coup par un soulevement subit & général des fidéles, mais, dit saint Bernard, par des exemptions en apparence respectueuses, que chacun sous divers prétextes à voulu s'accorder, ou même a sçû obtenir des puissances superieures au préjudice du droit commun. De-là la ruine particuliére de tant d'ames. On ne se pervertit pas dans un moment ; mais il y a, dit saint

Gregoire Pape, un apprentiſſage pour le vice comme pour la vertu, & c'eſt par la vanité que nous nous laiſſons conduire à l'iniquité : *A vanitate ad iniquitatem.* p. 199. 209.

C'eſt à quoi vous ne pouvez trop prendre garde. Il eſt vrai que pour obſerver juſques aux moindres devoirs, il en doit coûter bien des violences : mais l'Evangile ne nous enſeigne point d'autre voie du ſalut que la voie étroite, & Jeſus-Chriſt nous avertit qu'il faut faire effort pour entrer dans le Royaume des cieux. p. 209. 211.

II. PARTIE. Fidélité aux moindres obligations de la loi, préſervatif néceſſaire contre l'aveuglement de notre eſprit. Rien où les hommes ſoient plus ſujets à ſe tromper, qu'en ce qui regarde la conſcience & la religion. Si donc nous n'apportons un ſoin extrême à nous préſerver des illuſions où notre aveuglement peut nous conduire, il eſt immanquable que nous nous y tromperons. Et comment ? non pas, répond S. Bernard, en ſuppoſant pour grandes les fautes qui ſont légéres de leur nature : mais en ſuppoſant pour légéres celles qui ſont en effet griéves & importantes. Illuſion très-commune. Mais qu'un homme ſe faſſe une loi de ne rien négliger juſqu'aux plus petits devoirs, cette loi le met à couvert de tout. p. 211. 215.

Nous n'avons que trop d'exemples qui nous montrent que le relâchement ſur certains points eſtimés peu néceſſaires, eſt un des piéges les plus dangereux pour nous ſurprendre & pour nous faire tomber dans les plus grands déſordres. En voulez vous par rapport à la religion ? Exemple de ce Catholique ignorant dont parle ſaint Auguſtin, & à qui un Manichéen fit avoüer peu à peu que Dieu n'étoit pas le créateur du monde. Exemple de l'héréſie Arienne. Surquoi rouloit alors tout le ſchiſme du monde chrétien ? Sur un ſeul mot ; ſçavoir ſi le

Verbe devoit être appellé *consubstantiel* à son Pere ; ou *semblable en substance* p. 216. 218.

Que n'ai je le tems d'appliquer aux mœurs ce que j'ai dit de la foi ? Combien de péchés toujours griefs dès qu'ils sont volontaires, l'ignorance nous fait-elle mettre au nombre des petits péchés ? Combien d'autres dont nous mesurons la griéveté ou la légéreté, non suivant ce qu'ils sont en effet dans les conjonctures présentes, mais selon nos idées & les désirs de notre cœur ? Exemples de ces deux genres de péchés Le reméde, ô mon Dieu, c'est de ne me permettre jamais quoi que ce soit, qui puisse en quelque sorte blesser votre loi. Autrement ma perte est inévitable. p. 219. 224.

Sermon pour le Jeudi de la troisiéme Semaine, Sur la Religion & la Probité.

pag. 225.

DIVISION. Point de probité sans religion : 1. Partie. Point de religion sans probité : 2. Partie. p. 225. 229.

I. PARTIE. Point de probité sans religion : pourquoi ? 1. parce qu'il n'y a que la religion qui puisse être un principe universel & un fondement solide de tous les devoirs de la probité ; 2 parce que tout autre motif que celui de la religion, n'est point à l'épreuve de certaines tentations, où la vraie probité se trouve sans cesse exposée ; 3. parce que quiconque a secoué le joug de la religion, n'a plus de peine à s'émanciper de toutes les autres loix qui pouvoient le tenir dans l'ordre, ni à se défaire de tous les engagemens qu'il a dans la société humaine, & sans lesquels la probité ne peut subsister. p. 229.

1. La religion est le seul principe sur quoi tous les devoirs qui font la vraie probité, peuvent être

ſolidement établis. Car c'eſt la religion, dit ſaint Thomas, qui nous lie à Dieu; & c'eſt en Dieu, comme dans leur centre, que ſont réunis tous les devoirs qui lient les hommes entre eux par le commerce d'une étroite ſociété. Et voilà la preuve dont ſe ſervoit Tertullien, pour convaincre les payens qu'ils devoient regarder notre religion comme une religion utile à la ſûreté & au bien commun. Car c'eſt cette religion, leur diſoit-il, qui nous apprend à prier pour vos Céſars, à ſervir fidélement dans vos armées, à payer exactement & ſans fraude les tributs & les impôts publics. p. 229. 233.

Mais que le principe de la religion, ce premier mobile vienne une fois à être détruit ou altéré dans un eſprit, plus de régle ni de conduite, plus d'honnêteté de mœurs, du moins conſtante & générale. Car ſur quoi ſeroit-elle fondée? Sur la raiſon? Mais qu'eſt-ce que la raiſon corrompue par le péché & affoiblie par les paſſions? & quels ſcandales arriveroient, ſi chacun, ſelon ſon caprice & ſelon ſon ſens, ſe faiſoit l'arbitre de ce qu'il peut, de ce qu'il doit, de ce qui lui appartient, de ce qui lui eſt permis? J'en appelle à votre propre ſentiment. Qui de vous voudroit que ſa vie & ſa fortune fuſſent entre les mains d'un homme ſans religion? p. 233. 236.

Vous me direz qu'indépendamment de la religion, il y a un certain amour de la juſtice que la nature nous a inſpiré. Mais ſans examiner quel ſeroit cet amour de la juſtice, y auroit-il beaucoup d'hommes dans le monde qui s'en piquaſſent, s'ils étoient perſuadés qu'il n'y a ni Dieu ni religion? Je me regarderois alors moi-même comme ma fin; & par une conſéquence néceſſaire, je rapporterois tout à moi, & je croirois avoir droit de ſacrifier tout pour moi. Extravagances de cette politique qui ne reçoit point de religion, qu'autant qu'il en faut pour bien faire ſon perſonnage ſelon le monde, p. 236. 239.

2. Tout autre motif que celui de la religion, n'eſt point à l'épreuve de certaines tentations délicates où le devoir & la probité ſe trouvent ſans ceſſe expoſés. J'appelle tentations délicates, lorſque l'intérêt & la juſtice ſont en compromis, & qu'on peut aux dépens de l'une ménager l'autre. N'eſt-ce pas là que nous voyons tous les jours la raiſon ſuccomber, ſi elle n'eſt ſoutenue par la religion ? p. 239 245.

3. Un homme ſans religion n'a donc plus de peine à s'émanciper de toutes les autres loix qui pouvoient le retenir dans l'ordre, ni à renoncer aux engagemens les plus inviolables qu'il a dans la ſociété humaine, & ſans quoi la probité ne peut ſubſiſter. Engagemens de dépendance, engagemens de juſtice, engagemens de fidélité, engagemens même du ſang & de la nature. p. 245. 246.

II. PARTIE Point de religion ſans probité, je dis de vraie religion. Car toute notre religion, ſans la probité, n'eſt 1. qu'un phantôme de religion, 2. qu'un ſcandale de religion. p. 246. 248.

1. Phantôme de religion. Si quelqu'un de vous, diſoit S. Jacques, croit avoir de la religion, & que néanmoins il ne réprime pas ſa langue, qu'il ſçache que ſa religion eſt vaine : *Hujus vana eſt religio.* Or ſi l'Apôtre a pû parler ainſi de la médiſance, que ſera-ce de mille déſordres encore plus eſſentiels qui détruiſent entiérement la probité dans le commerce des hommes, & que certains hommes prétendroient néanmoins pouvoir accorder avec la religion ? Comme la grace ſuppoſe la nature, & que la foi eſt entée, pour ainſi dire, ſur la raiſon ; auſſi la religion a-t-elle pour baſe la probité. p. 248. 253

2. Scandale de religion. Car c'eſt ce qui expoſe la religion au mépris & à la cenſure, ce qui donne au libertinage une eſpéce de ſupériorité & d'aſcendant ſur elle. Je ſçais qu'il faudroit diſtinguer la religion, de ceux qui la profeſſent : mais le monde eſt-il aſſez

équitable pour faire cette distinction ? Ayons de la probité ; soyons bienfaisans, doux, affables, prévenans, humbles, intégres, modestes, patiens, sans détours, sans artifices, sans ostentation, sans hauteurs, c'est ce qui édifiera plus le monde que toutes nos ferveurs & toutes nos pénitences. p. 253. 256.

Sermon pour le Vendredi de la troisiéme Semaine, sur la Grace. pag. 257.

DIVISION. Douceur de la grace : 1. Partie. Force de la grace : 2. Partie. L'une & l'autre paroît dans la conversion de la Samaritaine. p. 257. 261.

I. PARTIE. Douceur de la grace. C'est par-là que la grace touche le pécheur, & qu'elle devient victorieuse. Or cette douceur consiste, 1. en ce que la grace nous attend, 2. en ce qu'elle prend le tems & les occasions favorables pour nous gagner, 3. en ce qu'elle est toujours la premiére à nous prévenir, 4. en ce qu'elle nous demande ce qu'elle veut obtenir, & qu'au lieu de le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de sollicitation & d'invitation, 5. en ce qu'elle s'accommode à nos inclinations & aux qualités de notre esprit, 6. en ce qu'elle ne nous engage à rien de difficile, où elle ne nous fasse trouver de l'attrait, & dont malgré nos répugnances elle n'excite en nous le désir. C'est ainsi que le Fils de Dieu convertit la Samaritaine. p. 261. 263.

1. La grace nous attend. Voyez Jesus-Christ fatigué & assis sur le bord d'une fontaine. Qu'attend-il ? une pécheresse. Or combien y a-t-il de pécheurs que Dieu attend de la sorte ? Du reste le pécheur doit-il se faire de la patience de Dieu, une raison pour différer sa pénitence ? A Dieu ne plaise. Car est-il rien de plus impie que de se prévaloir de la

grace de Dieu contre Dieu même ? D'ailleurs, il y en a que Dieu n'attend pas. p. 263. 268.

2. La grace prend les tems & les occasions favorables pour nous gagner. Ainsi le Sauveur du monde pour traiter avec la Samaritaine, prend le tems où elle doit venir selon sa coutume puiser de l'eau. Non pas que Dieu ait besoin de ces ménagemens ; mais c'est dans ces ménagemens, que nous devons admirer sa bonté. C'est en cela même aussi que de sçavans Théologiens ont fait consister l'efficace de la grace, fondés sur ces paroles de l'Ecriture : *Tempore accepto exaudivi te, & in die salutis adjuvi te.* Exemple de saint Augustin. Il est donc de notre sagesse d'observer ces occasions & de ne les pas manquer. Car vous ne vous convertirez jamais autrement. p. 268. 273.

3. La grace est la premiére à nous prévenir C'est dans la doctrine des Peres ce qu'elle a de plus essentiel : car si je la pouvois prévenir, dès là elle ne seroit plus grace, puisqu'elle supposeroit en moi le mérite de l'avoir prévenue. Ainsi le Fils de Dieu prévient cette femme de Samarie. Mais du moins, Seigneur, puisque vous voulez bien commencer, ne répondrai-je point à votre amour ? p. 273. 275.

4. Ce que veut obtenir la grace, elle nous le demande ; & au lieu de le demander avec empire, elle ne l'obtient que par voie de sollicitation & d'invitation. Le Sauveur du monde pouvoit obliger la Samaritaine à lui rendre d'abord une obéissance forcée, mais il la prie de l'écouter & de le croire : *Mulier, crede mihi.* Je dis plus : Dieu par sa grace nous demande peu, pour nous donner beaucoup. Que demande Jesus-Christ à la Samaritaine ? un peu d'eau. Que lui promet-il ? une eau salutaire & vivifiante, qui rejaillira jusques dans la vie éternelle. Que nous demande la grace ? souvent, presque rien. Mais ce peu qu'elle nous demande, nous met en état de recevoir la plénitude des dons célestes. p. 275. 278.

5. La grace même s'accommode à nos inclinations & aux qualités de notre esprit La Samaritaine étoit curieuse, & se piquoit d'etre sçavante, Jesus-Christ ne dédaigne point de s'entretenir avec elle sur les plus hauts Mystères de la religion. Sommes-nous ardens & agissans ? la grace nous sanctifie par le zéle, &c. p. 278. 280.

6. La grace ne nous engage à rien de difficile, où elle ne nous fasse trouver de l'attrait, & dont malgré nos répugnances elle n'excite en nous le désir. Il est vrai, par exemple, que Dieu par cette grace nous oblige à renoncer au monde : mais c'est après nous en avoir fait connoître par sa grace même la vanité & le danger Si vous sçaviez, dit Jesus Christ à cette femme de l'Evangile, quel est celui qui vous parle, & ce que vous pouvez attendre de lui ! p. 281. 283.

Telle est la conduite de la grace. Telle doit être par proportion la nôtre, Prêtres du Seigneur, dans le saint ministére que nous exerçons pour la conversion & le salut des ames. p. 283. 287.

II. Partie. Force de la grace. C'est une des preuves les plus convaincantes de la vérité de notre foi. Double miracle de la vertu toute-puissante de la grace. 1. Miracle de la grace dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine. 2. Miracle de la grace dans le changement qu'elle fait du cœur de la Samaritaine. 3 L'un & l'autre, miracles de la grace opérés d'une maniére toute miraculeuse. p. 287. 289.

1. Miracle de la grace & de sa force dans la victoire qu'elle remporte sur l'esprit de la Samaritaine. C'étoit tout ensemble une infidéle & une hérétique, & Jesus-Christ en fait une Chrétienne. p. 289. 291.

2. Miracle de la grace & de sa force dans le changement du cœur de la Samaritaine. Elle étoit

impudique & déréglée dans ſes mœurs. Mais cette pécheresſe, cette proſtituée, cette femme eſclave des plus ſales paſſions eſt enfin purifiée & ſanctifiée. p. 291. 293.

3. Miracles opérés d'une maniére toute miraculeuſe. Ils ne coûtent au Sauveur du monde qu'un moment & qu'une parole. p. 293. 297.

Quelle concluſion ? Eſpérons tout de la grace ; & quelques efforts qu'il y ait à faire pour retourner à Dieu, prenons confiance. Si Dieu par ſa miſéricorde vous a retirés de l'état du péché, imitez le zéle de la Samaritaine, & travaillez comme elle à ramener autant de pecheurs que votre exemple eſt capable d'en attirer, mais ſur-tout ceux qui furent les complices de votre déſordre. p. 297. 301.

Sermon pour le Dimanche de la quatriéme Semaine, ſur la Providence. pag. 302.

DIVISION. Le devoir & l'intérêt nous engagent à reconnoître une Providence & à nous y ſoumettre. Voyons donc, & le déſordre de l'homme, & ſon malheur, lorſqu'il refuſe à Dieu cette ſoumiſſion. Le déſordre de l'homme, par rapport à ſon devoir; le malheur de l'homme, par rapport à ſon intérêt. En deux mots, rien de plus criminel que l'homme du ſiécle, qui ne veut pas ſe ſoumettre à la Providence : 1. Partie. Rien de plus malheureux que l'homme du ſiécle qui ne veut pas ſe conformer à la conduite de la Providence : 2. Partie. p. 302. 305.

I. PARTIE. Rien de plus criminel que l'homme du ſiécle qui ne veut pas ſe ſoumettre à la Providence. Car il renonce à cette divine Providence, 1. ou par un eſprit d'infidélité, parce qu'il ne la reconnoît pas & qu'il ne la croit pas ; 2. ou par une ſimple révolte de cœur, parce qu'en la reconnoiſ-

ſant même & en la croyant, il ne veut pas lui rendre la ſoumiſſion qui lui eſt dûe. p. 306. 307.

1. Eſt-ce par eſprit d'infidélité, & parce qu'il ne croit pas la Providence ? Mais quel déſordre ? car il ne connoît donc plus de Dieu ; affreuſe impiété ! ou bien il ſe fait un Dieu monſtrueux, qui n'a nul ſoin de ſes créatures. Ce n'eſt pas aſſez : il ſe rend incrédule & inſenſé contre ſa raiſon même. Comment cela ? le voici. Quand il voit un état bien réglé, il conclut qu'il y a un maître qui le gouverne ; & il ne veut pas ainſi raiſonner à l'égard du monde entier. Ajoutez qu'il n'y a point d'homme qui dans ſa vie ne puiſſe remarquer certaines conjonctures où il s'eſt trouvé, & qui ſont pour lui autant de preuves perſonnelles d'une Providence. L'Aveuglement va encore plus loin : le mondain oublie Dieu & ſa Providence dans la proſpérité, & eſt le premier à murmurer contre cette même Providence quand il lui ſurvient une diſgrace. Voici quelque choſe encore de plus ſurprenant : c'eſt que ſouvent le libertin veut douter de la Providence par les raiſons mêmes qui prouvent invinciblement une Providence. Car il fonde ſes doutes ſur ce qu'il voit le monde rempli de déſordres ; mais pourquoi ſont-ce des déſordres, répond ſaint Chryſoſtome, ſinon parce qu'ils ſont contre l'ordre ? & qu'eſt-ce que cet ordre auquel ils répugnent, ſinon la Providence ? p. 307. 314.

2. Eſt-ce par une ſimple révolte de cœur que le mondain s'éleve contre la Providence, en ſorte que la croyant même, il refuſe de ſe ſoumettre à elle ? autre déſordre encore moins ſoutenable. Car quelle témérité ! Mais en ſortant des voies de cette ſage Providence, quelles voies prend on ? Ou bien l'on ne vit plus qu'au hazard, & l'on ſuit en aveugle le cours de la fortune ; ou bien l'on entreprend de ſe gouverner ſelon les vûes de la prudence humaine. Or l'un & l'autre eſt également injurieux à Dieu.

N'avoir plus d'autre principe de ſa conduite que le cours de la fortune, c'eſt tomber dans l'idolâtrie des Payens. D'ailleurs entreprendre de ſe conduire par la prudence humaine, c'eſt orgueil : & ce qui eſt d'une conſéquence infinie, c'eſt ſe charger devant Dieu de toutes les ſuites fâcheuſes qui peuvent arriver, & en prendre ſur ſoi tout le crime. Mais quand j'ai recours à Dieu, & qu'après avoir mûrement délibéré ſelon l'eſprit de ma religion, je viens à conclurre, je puis alors avoir cette confiance, ou que ſi je conclus sûrement, ou que ſi je manque, Dieu ſuppléera à mon défaut. 314. 323.

II. PARTIE. Rien de plus malheureux que l'homme du ſiécle, qui ne veut pas ſe conformer à la conduite de la Providence. Car alors, 1. il demeure ſans conduite ; 2. en quittant Dieu, il oblige Dieu pareillement à le quitter ; 3. il ſe prive par-là de la plus douce, ou plutôt de l'unique conſolation qu'il peut avoir en certaines adverſités ; 4. ne voulant pas dépendre de Dieu par une ſoumiſſion libre & volontaire, il en dépend malgré lui par une ſoumiſſion forcée. p. 323. 325.

2. Il demeure ſans conduite, je dis ſans une conduite sûre & droite. Car il ne lui reſte que l'un de ces deux partis, ou de n'avoir plus d'autre reſſource que lui-même, ou de mettre ſon appui dans les hommes. Or quel fonds pouvons-nous faire ſur nous mêmes, & ſur les hommes ? 325. 331.

2. En quittant Dieu, le mondain oblige Dieu pareillement à le quitter. Car Dieu a ſon tour. p. 331. 332.

3. De-là nulle conſolation pour un homme ainſi abandonné de Dieu, après qu'il a lui-même abandonné Dieu. Il y a des afflictions dans la vie, où l'on ne peut recevoir de la part du monde aucun ſoulagement. Or un Chrétien ſoumis à la Providence trouve alors dans ſa ſoumiſſion ſon ſoutien:

au lieu que l'impie frappé du coup qui l'atterre, fait en quelque sorte le personnage d'un réprouvé, blasphémant contre le ciel, trouvant tout odieux, se désespérant, & dans son désespoir goûtant toute l'amertume de la douleur. p. 332. 334.

4. Que dis-je ? & le mondain tout rébelle qu'il est, n'est-il pas encore sous la domination de la providence ? Oui : mais d'une providence de justice & de rigueur, qui se fait sentir à lui par des vengeances, tantôt secrettes & tantôt éclatantes. Ainsi Dieu a-t-il traité un Pharaon, un Nabuchodonosor, un Antiochus, & bien d'autres. p. 334. 337.

Sermon pour le Lundi de la quatriéme Semaine, sur le Sacrifice de la Messe.

pag. 338.

DIVISION. Sacrifice de la Messe, sacrifice souverainement respectable, pourquoi ? parce que c'est à Dieu à qui il est offert ; 1. Partie : parce que c'est un Dieu qui y est offert ; 2. Partie. p. 338. 341.

I. PARTIE. Sacrifice de la Messe, sacrifice souverainement respectable, parce que c'est à Dieu qu'il est offert. Y assister, c'est assister, 1. à la plus grande action du Christianisme : 2. à une action dont la fin immédiate est d'honorer Dieu : 3. à une action qui prise dans son fonds consiste sur-tout à humilier la créature devant Dieu : 4. à une action qui désormais est l'unique par où ce culte d'adoration, je dis d'une adoration suprême, puisse être extérieurement & autentiquement rendu à Dieu : 5 c'est y assister en toutes les maniéres qui peuvent nous inspirer le respect & la révérence dûe à Dieu. p 341. 342.

1. C'est assister à la plus grande action du Christianisme. D'où vient que dans les anciennes liturgies le sacrifice est appellé action par excellence. p. 342. 344.

2. C'eſt aſſiſter à une action dont la fin immédiate eſt d'honorer Dieu. Dans tous les autres devoirs on peut preſque dire que l'homme agit plutôt pour lui-même & pour ſon intérêt, que pour l'intérêt de Dieu : car ſi je prie, par exemple, c'eſt pour m'attirer les graces de Dieu. Mais quand je vais au ſacrifice, qu'eſt-ce que j'enviſage ? d'honorer Dieu. p. 344. 346.

3. C'eſt aſſiſter à une action qui priſe dans ſon fonds conſiſte ſur-tout à humilier la créature devant Dieu. Car qu'eſt-ce que le ſacrifice ; une proteſtation que nous faiſons à Dieu de notre dépendance & de notre néant. L'oraiſon en élevant nos eſprits à Dieu, nous éléve au-deſſus de nous-mêmes ; mais le ſacrifice nous rabaiſſe au-deſſous de nous-mêmes en nous anéantiſſant devant Dieu. p. 346. 350.

4. C'eſt aſſiſter à une action qui déſormais eſt l'unique par où ce culte d'adoration, je dis d'une adoration ſuprême, puiſſe être extérieurement & autentiquement rendu à Dieu. Dans toutes les autres actions je ne fais point cette proteſtation publique & ſolemnelle de ma dépendance & de mon néant. Le ſeul ſacrifice eſt l'aveu juridique de ce que je ſuis, & de ce que je dois à Dieu. p 350. 352.

5. C'eſt y aſſiſter en toutes les maniéres qui peuvent nous inſpirer le reſpect & la révérence dûe à Dieu. 1. Comme témoins ; honneur que l'égliſe ne fait qu'aux fidéles : 2. Comme Miniſtres : car nous offrons tous le ſacrifice avec le Prêtre, ſans être néanmoins revêtus du même caractére que le Prêtre : 3. Comme victimes ; & en effet, puiſque nous ne faiſons avec Jeſus-Chriſt qu'un même corps, il s'enſuit, dit ſaint Thomas, que nous ſommes immolés avec lui p. 352. 359.

Du reſte, n'eſt-il pas ſurprenant, comme l'a remarqué Pic de la Mirande, que de tant de religions qui ſe ſont répandues dans le monde, il n'y

ait eu que la religion du vrai Dieu, dont les temples & les sacrifices ayent été prophanés par ses propres sujets ? La raison de cette différence est que l'ennemi de notre salut ne va point tenter les Payens ni les troubler dans leurs sacrifices, parce que ce sont de faux sacrifices : au lieu qu'il employe toutes ses forces à nous détourner du sacrifice de nos autels, parce que c'est un sacrifice également glorieux à Dieu & salutaire pour nous. p. 359. 361.

II. PARTIE. Sacrifice de la Messe, sacrifice souverainement respectable, parce que c'est un Dieu qui y est offert. Sur cela je me contente de trois considérations. p. 361. 364.

Première considération. Quand je vais au sacrifice que célébre l'église, je vais au sacrifice de la mort d'un Dieu. Si donc par de sensibles outrages j'ose encore lui insulter comme les Juifs qui le crucifiérent, ne suis-je pas digne de ses plus rigoureuses vengeances ? p. 364. 365.

Seconde considération. Pourquoi ce Dieu de miséricorde s'immole-t-il dans le sacrifice de nos autels ? pour nous apprendre & pour nous aider à faire ce que nous ne pouvons faire sans lui & que par lui, je veux dire, à honorer Dieu autant que Dieu le mérite & qu'il le demande. Car pour cela, dit saint Thomas, il a fallu un sujet d'un prix infini, & offert d'une manière infinie. Mais tandis que Jesus-Christ dans cet état de victime honore son Pere, *Ego honorifico Patrem* ; il semble que nous prenions à tâche de détruire par nos scandales tout l'honneur qu'il lui rend par ses anéantissemens. p. 365. 368.

Troisiéme considération. Que fait encore Jesus-Christ dans ce sacrifice ? non-seulement il apprend aux hommes à honorer Dieu, mais il y traite de leur réconciliation avec Dieu. De-là jugeons quels sentimens nous doivent occuper dans ce sacrifice d'expiation. Ne sont-ce pas ceux d'un pecheur contrit

& d'un pécheur reconnoiſſant ? pag. 368. 372.

Je n'ai en finiſſant ce diſcours qu'un ſeul raiſonnement à vous oppoſer. Ou vous croyez ce que la foi nous enſeigne du ſacrifice de notre religion, ou vous ne le croyez pas. Si vous le croyez, comment oſez-vous profaner cet adorable ſacrifice ? Si vous ne le croyez pas, pourquoi y aſſiſtez vous ? pag. 372. 374.

Sermon pour le Mercredi de la quatriéme Semaine, ſur l'Aveuglement ſpirituel. pag. 375.

DIVISION. Point de matiére ſur laquelle l'Ecriture ſe ſoit expliquée en des termes plus différens que ſur l'aveuglement ſpirituel. Mais pour accorder enſemble tous ces textes de l'Ecriture, je diſtingue avec ſaint Thomas trois ſortes d'aveuglemens : un aveuglement qui de lui-méme eſt péché, un aveuglement qui eſt la cauſe du péché, & un aveuglement qui eſt l'effet du péché. Sur quoi je dis, que l'aveuglement qui de lui-même eſt péché, eſt de tous les péchés le plus pernicieux & le plus contraire au ſalut : 1. Partie. Que l'aveuglement qui eſt cauſe du péché, eſt communément, pour ſervir de prétexte au péché, l'excuſe la plus frivole & la moins recevable : 2. Partie. Enfin que l'aveuglement qui eſt l'effet du péché, eſt la peine la plus terrible dont Dieu dans cette vie puiſſe punir le pécheur : 3. Partie. p. 379. 380.

I. PARTIE. Aveuglement péché, c'eſt-à-dire, qui de lui-même eſt criminel, pourquoi ? parce qu'il eſt volontaire & affecté. Tel eſt l'aveuglement de tant de libertins & d'Athées, de tant d'héréticques de mauvaiſe foi, de tant de mondains & de voluptueux, de tant de Chrétiens qui ne veulent

pas s'instruire de leurs devoirs Or j'ai dit, & il est vrai, que de tous les péchés dont l'homme est capable ; il n'y en a point de plus pernicieux ni de plus contraire au salut : 1. Parce que cet aveuglement volontaire exclut la premiére de toutes les graces, qui est la lumiére divine ; & par l'exclusion de cette premiére grace, arrête toutes les autres graces que Dieu tenoit en réserve dans les trésors de sa miséricorde & par où il vouloit nous convertir & nous attacher à lui : 2. Parce que cet aveuglement volontaire nous ôte non-seulement la lumiére, mais le désir d'avoir la lumiére : 3. Parce que cet aveuglement nous donne même une volonté toute opposée, & nous fait fuir la lumiére sans laquelle néanmoins nous ne pouvons parvenir au salut. p. 380. 392.

Ce péché donc met Dieu dans une espéce d'impuissance de nous sauver. Je sçais néanmoins que Dieu malgré nous peut nous éclairer : mais il est toujours vrai que quand nous haïssons, quand nous fuyons cette lumiére, nous formons tout l'obstacle à notre salut, qu'une créature de sa part y peut former. Et voilà pourquoi je voudrois que tous ceux qui m'écoutent, fissent tous les jours à Dieu cette priére que faisoit David, *Revela oculos meos*, Seigneur, éclairez-moi & ouvrez-moi les yeux. p. 392. 396.

II. Partie. Aveuglement cause du péché. Combien tous les jours commet-on de péchés contre la justice, contre la charité, contre la pureté, sans sçavoir, & parce qu'on ne sçait pas que ce sont des péchés ? Or on demande si cet aveuglement qui est la cause du péché, peut toujours devant Dieu nous tenir lieu d'excuse & nous justifier : mais si cela étoit, pourquoi David auroit-il demandé à Dieu qu'il oubliât ses ignorances passées ? Je vais plus loin, & je soutiens que non-seulement notre ignorance n'est pas toujours une légitime excuse,

mais qu'elle ne l'eſt preſque jamais pour la plûpart des Chrétiens, parce que dans le ſiécle où nous vivons il y a trop de lumiére pour pouvoir s'autoriſer de ce prétexte. p. 396. 402.

Mais enfin, me direz-vous, malgré cette abondance de lumiéres on ignore cent choſes eſſentielles au ſalut, ſurtout à l'égard de certains devoirs. Mais à cela je réponds ce que répondit l'aveugle-né aux Phariſiens, qui lui diſoient qu'ils ne connoiſſoient pas Jeſus-Chriſt : *In hoc mirabile eſt quia vos neſcitis undè ſit, & aperuit oculos meos* ; il eſt étonnant que vous ne ſçachiez pas d'où il eſt, & qu'il m'ait rendu la vûe Ainſi Chrétiens, eſt-il bien ſurprenant que nous péchions tous les jours par ignorance, & que Dieu ait ſi abondamment pourvû à notre inſtruction : *In hoc mirabile eſt.* p. 402. 405.

Souvenons-nous que la premiére de toutes les obligations eſt de ſçavoir. Examinons-nous ſur ce principe ; & ne nous l'appliquons pas ſeulement à nous-mêmes, mais étendons-le ſur tous ceux dont Dieu nous a chargés. Vous avez des enfans, vous avez des domeſtiques : leur ignorance ne les excuſera pas ; mais elle vous excuſera encore moins qu'eux. Car s'ils ſont obligés de s'inſtruire, vous êtes obligés de pourvoir à ce qu'ils le ſoient. p. 405. 408.

III. Partie. Aveuglement effet du péché. Il eſt conſtant que Dieu aveugle quelquefois les hommes, & quand l'aveuglement des hommes entre dans l'ordre des décrets divins, il eſt de la foi que c'eſt un effet du péché, parce que c'eſt une des peines dont Dieu punit le péché, ſelon cette parole d'Iſaie, *Excæcavit Deus corda eorum.* Mais comment eſt-ce que Dieu nous aveugle ? par voie de privation, en retirant ſes lumiéres, & non d'action, en nous imprimant l'erreur. J'ajoûte même, que Dieu jamais ne nous prive abſolument de toutes les lumiéres de

ſa

ſa grace ; mais ſeulement de certaines lumiéres de faveur & de choix, avec leſquelles on agiroit, & ſans leſquelles on n'agit point. p. 408. 413.

Or je prétends que cet aveuglement eſt le châtiment de Dieu le plus rigoureux. Ce qui le rend ſi terrible, c'eſt que l'aveuglement eſt un mal pur, ſans aucun mélange de bien. Tous les autres maux de la vie peuvent être, ſi nous le voulons, des moyens de ſalut, ou comme peines médecinales, ou comme peines ſatisfactoires, ou comme peines méritoires. Mais l'aveuglement eſt un mal ſtérile, qui ne nous ſert ni de reméde, ni de pénitence, ni de mérite. p. 413. 416.

Après cela, conclut S. Auguſtin, dites que Dieu dès cette vie ne punit pas ſpécialement les pécheurs & les libertins. Qui ne tremblera pas dans la penſée qu'il y a un péché que Dieu a marqué comme le dernier terme de ſa grace, je dis de ſa grace efficace & victorieuſe ? Quel eſt-il ce péché, je n'en ſçais rien. Mais ce que je ſçais, ô mon Dieu, c'eſt que je ne dois rien oublier pour prévenir ce malheur dont vous me menacez. p. 416. 418.

Sermon pour le Jeudi de la quatriéme Semaine, ſur la préparation à la Mort. pag. 419.

DIVISION. Saint Chryſoſtome fait particuliérement conſiſter l'exercice de la préparation à la mort en trois choſes ; ſçavoir, la perſuaſion de la mort, la vigilance contre la mort, & la ſcience pratique de la mort. Nous craignons de mourir : & cependant quelque certaine & quelque prochaine même que ſoit la mort, nous ne ſommes preſque jamais perſuadés qu'il faut mourir. 1. Partie. Nous craignons de mourir ; & cependant quelque certaine d'ailleurs que ſoit la mort, nous pre

peu de précaution, que si nous étions pleinement instruits & du tems & de l'état où nous devons mourir. 2. Partie. Enfin nous craignons de mourir ; & cependant malgré l'expérience journaliére & si sensible que nous avons de la mort, nous n'apprenons jamais dans l'usage de la vie à mourir. 3. Partie. Ces trois points demandent à être éclaircis, je vais m'expliquer. p. 419. 422.

I. PARTIE. Persuasion de la mort. Il est difficile que je me prépare à une chose dont je ne suis pas encore persuadé. Or rien ou presque rien, dont nous soyons moins persuadés que de la mort. Voici ma pensée Nous sçavons bien en général que nous mourrons un jour : mais nous nous consolons dans l'espérance que ce ne sera pas encore sitôt. Cependant observez avec moi, que ce qui nous dispose à une bonne mort, n'est pas de sçavoir en spéculation qu'il faut mourir ; mais d'être actuellement touché de ce sentiment intérieur, je mourrai & mon heure approche. p. 422. 425.

Que fait donc l'ennemi de notre salut ? Il ne nous persuade pas que nous ne mourrons jamais : mais il nous persuade que nous ne mourrons ni cette semaine, ni ce mois, ni cette année : *Nequaquam moriemini.* Il semble que nous soyons même en cela d'intelligence avec lui. Car non-seulement nous ne sommes jamais bien persuadés de la mort dans le sens que je l'entends : mais nous ne voulons pas l'être, & nous éloignons toutes les pensées qui pourroient nous servir à l'être. De-là ni Confesseur, ni Médecin, n'osent entreprendre de porter à un mourant une parole qui le contristeroit: ou si l'on se déclare, ce n'est qu'en prenant de vaines précautions, & en usant de détours. Ce ne fut point ainsi que le Prophéte parla au Roi Ezechias. Vous mourrez, lui dit-il : *Morieris tu.* p. 425. 432.

Quel remède : trois maximes de saint Grégoire

Pape, 1. penſer ſouvent à la mort : 2. avoir un ami ſincére & droit, qui vienne de bonne heure nous avertir dans le danger : 3. s'affermir contre la crainte de la mort, parce que c'eſt la crainte de la mort, qui nous en rend la penſée ſi odieuſe & la perſuaſion ſi difficile. La combattre cette crainte, par les armes de la foi, par les motifs de l'eſpérance chrétienne, par les ſaintes ardeurs de la charité divine. p. 432. 435.

II. PARTIE. Vigilance contre la mort. Toute incertaine qu'eſt la mort & qu'elle ſera toujours dans ſes circonſtances, je puis faire enſorte qu'elle ne me ſurprenne jamais : comment cela ? en veillant ſur moi-même, *Vigilate*. Et c'eſt ici que nous devons adorer la Providence de notre Dieu, qui nous cache, & l'heure, & le lieu, & le genre de notre mort, pour nous obliger à nous tenir toujours en garde & à ſanctifier toute notre vie. Etre un moment hors de cette diſpoſition, je veux dire, hors de cette vigilance chrétienne, c'eſt agir contre tous les principes de la ſageſſe. p. 435. 438.

Mais il s'enſuit donc que la plûpart des hommes, & même des plus clairvoyans & des plus ſages dans l'opinion commune, ne ſont néanmoins que des aveugles & des inſenſés ? la conſéquence n'eſt que trop juſte. Eſt-ce veiller que de remettre au tems de la mort, à s'acquitter de certains devoirs d'une obligation indiſpenſable ? Eſt-ce veiller que de pratiquer ſi peu de bonnes œuvres, que de commettre ſi aiſément le péché, & d'y demeurer habituellement. p. 438. 441.

Craignons la mort, mais que cette crainte nous ſerve de défenſe contre la mort même. Jeſus-Chriſt ne nous dit pas de nous préparer alors, mais d'être prêts, *Eſtote parati*. Mais quelle eſt la pratique de cette vigilance ſi néceſſaire ? 1. ſe tenir toujours dans l'état où l'on voudroit mourir : du moins n'être ja-

mais dans un état où l'on auroit horreur de mourir : 2. faire toutes ſes actions en vûe de la mort, c'eſt-à-dire, agir en tout comme l'on voudra l'avoir fait à la mort : 3. rentrer en ſoi-méme pour ſe bien connoître ſoi-même ; & ce que j'appelle ſe bien connoître, c'eſt connoître toutes ſes obligations. Voilà comment notre crainte devient notre plus ferme appui : parce qu'elle ſert à exciter notre vigilance : *Poſuiſti firmamentum ejus formidinem.* p. 441. 448.

III. PARTIE. Science pratique de la mort. 1. Nous mourons tous les jours : il nous eſt aiſé d'apprendre à mourir. 2. Toutes les créatures qui nous environnent, nous forment à mourir : notre ignorance eſt donc ſans excuſe, ſi nous ne ſçavons pas mourir. 3. La vie chrétienne où Dieu nous a appellés, eſt une continuelle pratique de la mort : nous ſommes donc bien coupables de n'être pas plus verſés dans l'art de mourir. p. 448. 450.

1. Nous mourons tous les jours. L'arrêt de mort porté contre le premier homme, s'exécuta, ſelon la remarque de ſaint Irenée, dès le moment de ſa déſobéiſſance. Car dès ce moment il devint ſujet à toutes ſortes d'infirmités, & ſon corps commença à déchoir & par conſéquent à mourir. Or c'eſt ainſi que chaque jour nous mourons : *Quotidie morior.* p. 450. 452.

2. Toutes les créatures qui nous environnent, nous forment à mourir. Comment ? en nous quittant, ce qui déja eſt comme une mort anticipée. p. 452. 454.

3. La vie chrétienne où Dieu nous a appellés, eſt une continuelle pratique de la mort. De-là ces leçons que faiſoit l'Apôtre aux premiers fidéles : *Mortui eſtis* ; vous êtes morts ! *Conſepulti eſtis* ; vous êtes enſevelis. Car à quoi vont toutes les maximes de la vie chrétienne ? à détacher l'ame du corps, c'eſt-à-dire, des plaiſirs du corps, de la ſervitude & de l'eſclavage du corps. p. 454. 455.

Détachons-nous donc dès-à-préſent de ce corps de péché. Détachons notre ame de tout ce que nous aimons hors de Dieu. Voilà en deux mots la ſçience de la mort. Et ne me répondez point qu'une telle vie eſt bien triſte : car je dis 1. qu'une mort ſainte dont elle eſt ſuivie, eſt un avantage qui ne peut être acheté trop cher : 2. que tout compenſé, la vie d'un Chrétien mort au monde, eſt mille fois plus tranquille que celle de ces mondains ſi vifs pour le monde. p. 455. 458.

Sermon pour le Vendredi de la quatriéme Semaine, ſur l'éloignement de Dieu & le retour à Dieu. pag. 459.

DIVISION. Jeſus-Chriſt dans toutes les circonſtances de ce miracle dont parle notre Evangile, a voulu nous faire voir les deplorables ſuites du péché & les merveilleux effets de la grace. Venez donc, juſtes, & vous apprendrez quelles démarches conduiſent même les amis de Dieu, à l'état de perdition : 1. Partie. Venez, pécheurs, & vous apprendrez par quelles voies vous pouvez parvenir à une ſolide & véritable converſion : 2. Partie. L'un repréſenté dans la mort de Lazare ; & l'autre, dans ſa réſurrection. p. 462. 463.

I. PARTIE. Mort de Lazare, figure de la mort d'une ame par le péché, & de ſon éloignement de Dieu. L'homme dans le cours ordinaire ne ſe pervertit pas tout à coup, mais par degrés. Ainſi l'Evangéliſte nous repréſente Lazarre en cinq états différens : 1. comme malade & dans la langueur, *Quidam languens* : 2. comme aſſoupi & dans un ſommeil létargique, *Dormit* : 3. comme mort, *Mortuus eſt* : 4. comme enſéveli & même depuis quatre jours : *Quatriduanus eſt* : 5. comme infect & ſen-

tant mauvais, *Jam fœtet.* Juſte idée d'une ame qui vient inſenſiblement à ſe ſéparer de Dieu, & à ſe corrompre. p 463. 464.

1. Le premier pas qui conduit à la mort, je dis à la mort de l'ame, c'eſt la langueur : *Erat quidam languens Lazarus.* Cette langueur volontaire, dont l'effet eſt qu'on ſe relâche, qu'on ſe rebute de ſes devoirs & qu'on ne s'en acquitte que très-négligemment. Langueur injurieuſe à Dieu. Mais langueur non moins pernicieuſe à l'homme p 464. 468.

2. De la langueur on tombe dans l'aſſoupiſſement : *Dormit.* On ne ſent plus rien. Ce qui cauſoit de ſaints remords & de ſaintes frayeurs, n'en cauſe plus. On eſt néanmoins encore, quant à l'eſſentiel, ami de Dieu : mais on l'eſt comme Lazare, dont Jeſus-Chriſt diſoit : *Lazarus amicus noſter dormit* : Tel fut l'aſſoupiſſement de ces trois Diſciples, qui accompagnerent le Sauveur du monde au jardin : *Et invenit eos dormientes.* C'eſt ſouvent une punition de Dieu : *Miſcuit vobis Dominus ſpiritum ſoporis.* p. 468. 472.

3. Cet aſſoupiſſement conduit à la mort : *Mortuus eſt.* Car de s'imaginer que dans cet état la vie de la grace puiſſe long-tems ſubſiſter, abus & confiance préſomptueuſe. Mille ſortes de péchés contre leſquels on n'eſt point en garde, achévent d'étouffer dans une ame cette étincelle de vie qui lui reſtoit. Le comble de la déſolation eſt qu'on en vient ſouvent là ſans le ſçavoir : *Nomen habes quòd vivas, & mortuus es.* p. 472. 476.

4. De-là on s'enſevelit, pour ainſi dire, dans l'habitude : *Quatriduanus eſt.* On y eſt, comme Lazare dans le tombeau. Il avoit les pieds & les mains liés, le corps enveloppé d'un ſuaire, ſerré de bandes, ſous une pierre d'une énorme groſſeur. Tel eſt l'homme du ſiécle plongé dans ſon habitude. Ah! dit ſaint Auguſtin, qu'il eſt difficile à un

homme que le péché tient asservi de la sorte, de se dégager & de se relever : *Quam difficilè surgit, quem tanta moles consuetudinis premit* ! p. 476. 478.

5. Enfin, après la sépulture suit l'infection : *Jam fœtet.* Un pécheur corrompu corrompt les autres. Car il n'est rien de plus subtil à se communiquer que l'exemple. p. 478. 480.

II. Partie. Résurrection de Lazare, figure de la conversion d'une ame, & de son retour à Dieu. Voyons, 1. ce qui engagea Jesus-Christ à ressusciter Lazare ; 2. quelle condition il exigea avant que de lui rendre la vie ; 3. ce qu'il dit à Lazare, & comment Lazare obéit à sa voix ; 4. ce qu'il ordonna à ses Apôtres, & ce que ses Apôtres exécutérent au moment que le tombeau fut ouvert. De tout cela formons-nous une idée de la conversion parfaite & de la justification du pécheur. p. 480. 481.

1. Qui donc engagea le Fils de Dieu à ressusciter Lazare ? le zéle de Marthe & de Magdelaine, & l'instante priére de ces deux sœurs : *Ecce quem amas infirmatur.* Belle leçon, qui non-seulement autorise la créance Catholique, touchant l'intercession des Saints, mais établit & confirme un autre article de notre foi touchant la communion des Saints, c'est-à-dire, touchant l'obligation de prier les uns pour les autres. Une mere a du zéle pour son fils, une femme pour son mari, un ami pour son ami ; mais un zéle fondé sur le sang & sur la chair, & qui n'a en vûe que des avantages temporels. De prier pour leur salut, de prier pour leur conversion, c'est à quoi l'on ne pense point. p. 481. 487.

2. Quelle condition exigea le Sauveur du monde avant que de ressusciter Lazare ? Il commanda qu'on levât la pierre qui fermoit le tombeau. Ainsi, pécheur, Dieu veut faire un miracle pour vous & vous convertir : mais il veut aussi que vous leviez vous-même, avec sa grace, certaines pierres de scandale : *Tollite lapidem.* p. 487. 490.

3. Que dit Jesus-Christ à Lazare, & comment Lazare obéit-il à sa voix ? *Clamavit voce magnâ : Lazare, veni foras.* Le Fils de Dieu cria à haute voix : Lazare, sortez ; & aussi-tôt Lazare parut, *Et statim prodiit.* De même, reprend saint Augustin, il faut que vous sortiez des ténébres, & que vous vous fassiez connoître aux Ministres de la pénitence par une confession sincére de vos désordres. Il faut de plus, poursuit le même Pere, que vous vous troubliez comme le Sauveur du monde, mais d'un trouble salutaire & Chrétien. p. 490. 493.

4. Après cela que restera-t-il, sinon que les Prêtres représentés par les Apôtres, ou plutôt représentant les Apôtres & Jesus-Christ même, vous délient comme Lazare : *Solvite eum, & sinite abire.* Jesus-Christ ne dit pas seulement aux Apôtres : déclarez-le délié, mais déliez-le, *Solvite* : pour nous marquer que l'absolution dans le Sacrement de pénitence est un acte de jurisdiction, par où le Ministre prononce, exécute, remet, justifie. p. 493. 495.

Plaise à Dieu qu'il y ait parmi vous des pécheurs ainsi convertis, & que ce ne soit pas en vain que je vous aye développé ce grand miracle de la résurrection des ames ? Pourquoi ne l'espérerois-je pas ? 495. 497.